DE

L'IRRITATION

ET DE

LA FOLIE,

OUVRAGE DANS LEQUEL

LES RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL

SONT ÉTABLIS SUR LES BASES

DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE,

PAR

F.-J.-V. BROUSSAIS.

Membre de l'Institut de France,
Inspecteur général du Conseil de santé des armées,
Professeur à la Faculté de médecine de Paris,
Commandeur de la Légion-d'Honneur, etc.

DEUXIÈME ÉDITION,

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR,

PUBLIÉE PAR SON FILS

CASIMIR BROUSSAIS,

médecin ordinaire, professeur à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce,
agrégé près la Faculté de médecine de Paris.

TOME SECOND.

Lisez

PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

Rue de l'École-de-médecine, 17;

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

LYON, chez CH. SAVY. — LEIPSIG, chez L. MICHELSEN.

1839.

DE
L'IRRITATION
ET DE
LA FOLIE.

II.

Ouvrages de M. Casimir Broussais

Qui se trouvent chez J.-B. Baillière.

ATLAS HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE DE LA MÉDECINE, ou HISTOIRE DE LA MÉDECINE, composée de tableaux sur l'histoire de l'anatomie, de la physiologie, de l'hygiène, de la médecine, de la chirurgie, de l'obstétrique, de la matière médicale, de la pharmacie, de la médecine légale, de la police médicale et de la bibliographie, avec une introduction, etc., Paris, 1834, in-fol. 8 fr.

HYGIÈNE MORALE, ou Application de la physiologie à la morale et à l'éducation. Paris, 1837, in-8. 5 fr.

DE LA GYMNASTIQUE, considérée comme moyen thérapeutique et hygiénique. Paris, 1828, in-8. 1 fr.

DES DIFFÉRENTS MOYENS DE CONSERVATION DES SUBSTANCES ALIMENTAIRES, comparaison de ces divers moyens sous le rapport hygiénique. Paris, 1838, in-4. 2 fr. 50 c.

PLAN D'UN COURS D'HYGIÈNE, Paris, in-8. br. 1837. 1 fr. 25 c.

AN CERTIS SIGNIS *distingui possunt, in cadaveribus, organorum alterationes quæ cum morbo incepere, quæ per morbi decursum, quæ in agoniâ, quæ post mortem accessere.* Concours pour l'agrégation, in-4. Paris, 1829. 1 fr. 25 c.

EXISTE-T-IL DES MALADIES GÉNÉRALES, PRIMITIVES OU CONSÉCUTIVES. Concours pour une chaire de clinique. In-4. Paris, 1833. 1 fr. 25 c.

DISCOURS *sur l'application des études physiologiques à l'histoire, lu à l'ouverture du quatrième congrès historique.* In-8. Paris, 1838. 1 fr. 25 c.

IMPRIMERIE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue Jacob, 30.

DE L'IRRITATION ET DE LA FOLIE,

OUVRAGE DANS LEQUEL

LES RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL

SONT ÉTABLIS SUR LES BASES

DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE,

PAR

F.-J.-V. BROUSSAIS,

Membre de l'Institut de France,
Inspecteur général du Conseil de santé des armées,
professeur à la Faculté de médecine de Paris,
Commandeur de la Légion-d'Honneur, etc.

DEUXIÈME ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR,

PUBLIÉE PAR SON FILS

CASIMIR BROUSSAIS,

Médecin ordinaire, professeur à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce,
agrégé près la Faculté de médecine de Paris, etc.

TOME SECOND.

Lisez.

PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

Rue de l'Ecole-de-Médecine, 17;

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

LYON, chez CH. SAVY.—LEIPSIG, chez L. MICHELSEN.

1839.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

Pages.

SUITE DE LA PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

DE LA FOLIE CONSIDÉRÉE SELON LA DOCTRINE PHYSIOLOGIQUE, ET RALLIÉE AU PHÉNOMÈNE DE L'IRRITATION.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SECOND

DE L'IRRITATION

ET

DE LA FOLIE.

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite.)

CHAPITRE VI (1).

DES THÉORIES ADMISES SUR LES FACULTÉS INTELLECTUELLES.

Après avoir suivi l'homme dans son développement et avoir constaté les inappréciables avantages qu'il doit au perfectionnement graduel de son appareil encéphalique, nous sommes conduits à nous occuper de la manière dont il se rend compte à lui-même de ses avantages. Ici les hommes se partagent en deux sections : ceux qui parlent de leurs facultés

(1) Ce chapitre représente le cinquième de la première édition ; mais il renferme quelques additions importantes indiquées et rédigées par l'auteur, et qui consistent principalement dans l'intercalation d'un long morceau à la fin de la sixième section, et dans celle d'une septième section. Dans ces additions l'auteur développe les idées qu'il n'avait pu qu'indiquer dans le supplément par lequel il avait terminé la première édition : toutes ces additions sont guillemetées et datées. (C. B.)

intellectuelles sans en connaître les organes, et ceux qui n'en parlent qu'avec cette connaissance. Les premiers sont entièrement étrangers aux idées de l'irritation : il s'agit de les y amener; car, indépendamment de la cause première et du profond respect qu'elle doit inspirer, on est forcé, par le témoignage imposant de mille et mille faits bien observés, de rapporter tous les phénomènes instinctifs et intellectuels à l'action de l'appareil nerveux, et d'en expliquer les lésions par les changements qui surviennent dans son excitation; changements où l'on voit figurer en première ligne le phénomène de l'irritation. Pour arriver à la démonstration de cette vérité, nous examinerons, dans huit sections, les questions suivantes : 1° comment l'homme est arrivé à s'abstraire de lui-même, et les fondements de la doctrine des psychologistes; 2° quelle idée ils se font de la conscience, et si les animaux en sont doués; 3° s'il est possible de faire une science avec les seuls phénomènes de conscience, comme le prétendent les psychologistes, et c'est là que nous dévoilerons les causes des erreurs commises par eux dans l''interprétation de leurs perceptions intérieures; 4° de quelle manière la conscience et les sens doivent s'aider dans la confection d'une science de l'homme sentant et pensant, avec quelque dissertation sur le principe que les psychologistes veu-

lent imposer au système nerveux ; 5° si l'explication des physiologistes sur la cause appréciable des phénomènes intellectuels est une hypothèse équivalente à celle du principe des psychologistes, et nous montrerons en même temps les rapports qui lient les fonctions intérieures à celles de relation ; 6° à quoi se réduisent, en dernière analyse, toutes les objections faites contre le rôle de l'appareil nerveux dans la production des phénomènes intellectuels ; 7° du rôle que joue la raison dans la doctrine des psychologistes ; 8° ce qu'il faut penser des métaphysiciens qui se disent rationalistes, théologiens, illuminés, mystiques.

SECTION PREMIÈRE.

Comment l'homme s'abstrait de lui-même. — Fondements de la doctrine des psychologistes.

C'est en cherchant à satisfaire ses premiers besoins que l'homme débute dans la carrière de l'observation : les remarques qu'il fait ne lui servent d'abord qu'à cela. Bientôt l'observation des corps qu'il est obligé d'explorer devient elle-même un plaisir qui le distrait souvent et lui fait oublier l'objet de ses recherches ; enfin ce nouveau plaisir prend sur lui un tel empire, qu'il oublie tout-à-fait l'objet primitif, et s'imagine qu'il n'est au monde

que pour contempler la nature et pour s'observer lui-même, ce qui devient pour lui la plus noble et la plus essentielle des occupations. Il va plus loin : il se partage en deux entités, dont l'une, qu'il confesse être commune à lui et aux animaux, est l'objet de son mépris ; tandis que l'autre, qui n'a rien de commun avec le sang, la chair, et même le système nerveux, commande à la première et constitue l'homme par excellence. Voici comme il procède pour arriver à ces assertions ontologiques.

Il prend tous les phénomènes de l'innervation intellectuelle, plus ou moins entremêlée de l'instinctive, il les désigne par un mot, et ce mot devient pour lui le mobile de ces phénomènes eux-mêmes. Évidemment il est conduit à cette distinction trompeuse par l'ignorance de la manière dont ces phénomènes sont produits; c'est ce que nous avons un grand intérêt à approfondir, tant pour déterminer au juste les fonctions du système nerveux, que pour faire bien comprendre la théorie de la folie, dont nous nous occuperons dans la seconde partie de cet ouvrage.

Jugeant de lui par des corps d'un ordre moins relevé, et par les circonstances dans lesquelles il les voit placés, l'homme s'imagine que ses phénomènes intellectuels sont dirigés par un être intelligent placé dans l'intérieur de son cerveau, comme les

accords d'un jeu d'orgue le sont par un musicien soustrait aux regards des spectateurs. Il ne voit pas qu'il n'y a nulle parité entre un joueur d'instrument, qui est un homme, et la cause des phénomènes intellectuels qui se manifestent chez ce même homme. Il persiste; il fait une science de l'observation de ces phénomènes, et la nomme *métaphysique.* (Voy. t. I, p. 539, *Formation de la métaphysique.*)

Cependant l'anatomiste arrive, armé de son scalpel : il dissèque l'homme mort; il expérimente sur l'animal vivant; il le compare avec l'homme sain et malade, quoi qu'en puisse dire le métaphysicien, qui se croit déshonoré par une telle comparaison, et lui démontre que son prétendu joueur, qu'il a si gratuitement installé sur la glande pinéale ou sur le pont de Varole, n'est autre chose que l'ensemble de l'appareil encéphalique. Des raisonneurs s'emparent de cette découverte, et font sentir au métaphysicien l'impossibilité de mettre en contact une chose qui ne possède aucun des attributs reconnus propres aux corps, avec la matière nerveuse de l'encéphale. Cette difficulté ne l'arrête pas; il imagine une entité intermédiaire, une espèce d'air ou de gaz, une matière subtile, pour établir ce rapport d'une espèce si singulière. On lui répond que, quoi qu'il fasse, son intermédiaire sera toujours un corps quelconque, et on lui prouve qu'un homme raison-

nable ne peut admettre l'existence d'une chose qui n'est démontrée par aucun sens.

Le métaphysicien n'est point convaincu ; il n'a pas assez observé les fonctions nerveuses pour pouvoir l'être, mais il hésite. Son incertitude, ses réticences, la faiblesse de ses arguments, lui enlèvent tout crédit auprès des savants ; et bientôt l'opinion générale est que, puisqu'il n'y a de faits certains et capables de constituer une science que ceux qui sont sensibles, il faut ramener la métaphysique aux faits observables par les sens ; ce qui détruit cette science en la réduisant à des notions physiologiques analogues à celles que nous venons d'exposer.

La science de l'homme en était à ce point lorsque les métaphysiciens, que l'on croyait à la veille de se rendre de bonne grâce, et de se rallier aux observateurs qui prennent leurs sens pour guides de leurs recherches, ont essayé de rétablir le crédit de l'ontologie philosophique, en la fondant sur ce qu'ils ont appelé *les faits de conscience.*

C'est donc sous l'inspiration de leur conscience que les métaphysiciens modernes, qui ont répudié ce nom pour n'être pas confondus avec les théologiens, tiennent le langage suivant, sous le nom de *psychologistes* : « Oui sans doute, les sciences doi-
» vent reposer sur des faits observables ; mais il
» n'est pas de rigueur qu'ils soient tous observés

» par les sens. Il y a deux espèces d'observation
» indépendantes l'une de l'autre, celle des natura-
» listes, et celle des philosophes : la première n'ad-
» met que l'observation des sens ; la seconde est
» fondée sur l'observation intérieure, et les faits
» qu'on y découvre sont des faits de conscience. Ils
» ne tombent point sous les sens ; mais ce sont tou-
» jours des faits, et des faits de la plus grande certi-
» tude, puisqu'il n'y a rien dont on soit plus assuré
» que d'éprouver du plaisir ou de la douleur, de se
» sentir soi-même, et de sentir que l'on pense ou
» que l'on a pensé à une chose ; que l'on veut ou
» que l'on a voulu faire quoi que ce soit ; que l'on
» croit telle chose, et que l'on doute de telle au-
» tre, etc., etc. Or, continuent les psychologistes,
» puisqu'il y a deux ordres de faits également cer-
» tains relatifs à l'homme, l'histoire de l'homme est
» double : ce serait en vain que les naturalistes pré-
» tendraient la faire complète avec les seuls faits du
» domaine des sens, et les philosophes, avec les seuls
» faits de conscience ; ces deux ordres de faits ne
» pourront jamais se confondre. La conscience se
» sent elle-même et ne sent point les sensations :
» les sens ne perçoivent que les impressions exté-
» rieures, et ne peuvent ni voir, ni entendre, ni pal-
» per, ce que la conscience sent en elle-même. Les
» sens et la conscience n'ont rien de commun que

» d'être également en rapport avec le principe in-
» telligent, qui est un de sa nature, et dont ils
» sont les ministres ; et si l'on n'a pas encore réussi
» à faire une science certaine de la philosophie,
» c'est que l'on n'avait pas compris ces vérités. Jus-
» qu'ici l'on a confondu les deux ordres de faits et
» les deux sciences qui leur correspondent : le na-
» turaliste s'est égaré en voulant traiter les faits
» de conscience comme des faits sensibles ; le philo-
» sophe s'est également trompé en admettant cette
» méthode, et en affectant de s'en rapporter à sa
» conscience pour juger des faits sensibles. Les
» deux ne doivent se faire aucun emprunt, aucune
» concession : il est temps que l'un et l'autre con-
» naissent leurs domaines respectifs ; et si le natura-
» liste ou le physiologiste veulent absolument traiter
» le moral de l'homme, il faudra qu'ils abandonnent
» l'investigation qui exige le secours des sens, qu'ils
» laissent là leurs scalpels et leurs microscopes, et
» qu'ils se livrent, aussi bien que les philosophes, à
» la méditation dans l'absence de toute impression
» extérieure, afin de devenir uniquement psycholo-
» gistes. »

Ainsi parlèrent les nouveaux métaphysiciens; et les idéologistes enrôlés sous la bannière de Locke et de Condillac, qui rapportent toutes nos idées aux impressions faites sur les sens, se trouvèrent fort

embarrassés : ils n'avaient pas prévu cette importante objection; et lorsque les psychologistes se mirent à proclamer, au nom de leur conscience, l'existence d'un mobile indépendant de toute substance animale; lorsqu'ils protestèrent qu'ils sentaient parfaitement en eux-mêmes ce mobile, qu'ils le voyaient penser et agir librement et primitivement, sans autre relation avec les sens extérieurs que celle qu'un maître doit avoir avec ses serviteurs, les idéologistes n'osèrent les contredire ouvertement. Mais quand les psychologistes en vinrent à prononcer, de par leur sibylle, anathème contre ceux qui douteraient de ces vérités; quand ils vouèrent au mépris ceux qui seraient assez grossièrement organisés pour ne pas s'apercevoir qu'il est absurde de ne pas s'en rapporter, sur sa propre nature, au témoignagne d'un principe supérieur en sagesse et en élévation à ces sens composés de matière vile et putrescible, les idéologistes, qui avaient admis le principe simple, sans se douter qu'on trouverait moyen de correspondre directement avec lui, demeurèrent sans réplique, et commencèrent à faire des concessions (un seul toutefois doit être excepté). On en est à ce point : les idéologistes se taisent, ou du moins ne réfutent point; et les médecins qui cultivent la physiologie ne réclament qu'à demi-voix la science des facultés intellectuelles qu'on veut

leur ravir, et que des hommes qui n'ont point fait une étude spéciale des fonctions veulent s'approprier sous le nom de psychologie. Comme c'est uniquement sur le témoignage de la *conscience* qu'ils se fondent pour élever leurs réclamations, je vais examiner ce qu'ils entendent par ce mot, et s'il est effectivement possible d'en faire la base unique d'une véritable science (1).

SECTION II.

De l'idée que les psychologistes se font de la conscience. — Les animaux en sont-ils doués ?

Ils entendent par le mot *conscience* la faculté que l'homme possède de s'observer lui-même, non pas d'observer l'extérieur de son corps, car il ne peut le faire que par le secours de ses sens, mais d'observer sa pensée; de sentir qu'il pense ou qu'il a pensé à telle ou telle chose; qu'il veut ou qu'il ne veut pas, qu'il a ou qu'il n'a pas voulu telle ou telle autre. C'est ce que j'ai désigné, dans mon Traité de physiologie appliquée à la pathologie, par les expressions *se réfléchir sur soi-même;* ce qui n'a point de terme; car, en m'observant, je sens que je m'observe, et ainsi de suite. Ce phénomène d'in-

(1) Voyez le deuxième mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques par l'auteur en octobre 1838.

nervation intra-crânienne paraît être celui qui nous distingue dans la série des animaux, et qui nous place à leur tête par la perfection à laquelle il peut s'élever dans notre espèce. Nous ne pouvons l'admettre chez aucun être vivant que lorsqu'il parvient à nous faire entendre qu'il en est doué. Il nous le fait entendre par ses actes ou par ses discours. Comme l'embryon, le fœtus, l'enfant qui vient de naître, comme tous les animaux des plus basses classes ne font rien qui puisse nous donner l'idée qu'ils possèdent cette faculté, comme ils sont privés du langage, et qu'ils ne peuvent nous dire *je sens que je sens*, ni témoigner qu'ils nous comprennent quand nous employons cette formule, nous n'hésitons pas à prononcer qu'ils ne sont point doués de la faculté qu'elle exprime. En observant l'enfant, à mesure qu'il se développe, nous saisissons le moment où il délibère entre plusieurs impressions : nous devons juger alors qu'il commence à *sentir* qu'*il sent* et qu'*il a senti*, c'est-à-dire que les phénomènes de conscience se développent en lui.

Si, d'un autre côté, nous portons nos regards sur plusieurs animaux, nous observons les mêmes phénomènes ; en effet, il est évident pour nous que les animaux ne se confondent avec aucun corps de la nature ; nous les voyons recevoir plusieurs impressions, hésiter pour se déterminer à l'action, et

agir enfin sans que nous puissions toujours croire qu'ils n'aient obéi qu'à une des impressions actuelles. Il est même des cas où nous pouvons affirmer qu'ils obéissent à un simple souvenir, c'est-à-dire qu'ils sentent maintenant qu'ils ont senti autrefois des impressions différentes de celles qui leur viennent actuellement par les sens. Tel est assurément un chien de chasse bien dressé qui jadis dévorait le gibier, et qui maintenant l'apporte à son maître sans hésiter; il semble même s'applaudir de n'avoir pas écouté sa gourmandise. Tel est un autre chien qui, tenté par les caresses et l'aspect des aliments, refuse de rester auprès de celui qui lui fait toutes ces avances, pour retourner, à plusieurs lieues, rejoindre son maître absent, qu'il n'a pas vu depuis plusieurs jours, etc. Tels sont les loups, les chiens libres, et plusieurs autres animaux de proie, qui, pressés par la faim, mais prévoyant, à l'aspect de l'ennemi, qu'ils n'auraient pas le temps de la satisfaire avec sécurité, vont cacher quelque part un animal vivant qu'ils viennent de prendre, après avoir pris la précaution de le tuer, et courent ensuite à leur défense ou à celle de leurs petits. Tels sont aussi les chiens et les renards, qui chassent en compagnie, et dont l'un poursuit le gibier pendant que l'autre l'attend à son gîte, parce qu'il a observé qu'il ne manque pas d'y revenir.

Une chatte ennuyée de ce qu'on lui enlevait toujours ses petits, se décida à aller mettre bas dans un grenier. Quand les petits de cette dernière portée commencèrent à grandir, et que son lait cessa de pouvoir leur suffire, elle voulut les amener à la cuisine; mais trouvant la porte fermée, elle appela pour se la faire ouvrir. La porte ouverte, elle regagna l'escalier du grenier pour aller chercher ses petits, qui, trop sauvages, s'étaient enfuis au bruit de l'ouverture de la porte. Celle-ci fut refermée sur la mère, mais elle appela de nouveau, et se la fit encore ouvrir. Le défaut de succès de son premier essai lui servit de leçon pour cette fois; elle entra quelques pas, caressa la cuisinière, et se mit en devoir de ressortir et de regagner l'escalier, mais en se détournant comme pour exciter la curiosité de cette femme, et l'engager à la suivre, afin de connaître le motif de ses démarches. La chatte réussit: la cuisinière, étonnée de ce manége, suivit cette mère inquiète, et découvrit dans l'escalier du grenier ses petits, qui prirent encore une fois la fuite. Ayant enfin compris les intentions de la chatte, la cuisinière lui laissa la porte ouverte, et parut ne donner aucune attention à ce qu'elle allait faire: la chatte en profita, et à force d'appeler ses petits et de leur donner l'exemple, elle parvint à les introduire dans la cuisine.

Tous ces actes, et mille autres que nous pourrions y ajouter, prouvent incontestablement que les animaux dont l'organisation se rapproche le plus de la nôtre possèdent, jusqu'à un certain point, la faculté de sentir qu'ils perçoivent et qu'ils ont perçu des impressions différentes, et même la faculté d'induction.

Enfin l'enfant arrive à posséder les instruments du langage; il y arrive par les progrès du développement de son cerveau; il y parvient en laissant derrière lui l'animal au niveau duquel il se trouvait naguère, et c'est alors qu'il entend notre formule *je sens que je sens*, ou qu'il la prononce de lui-même.

C'est ainsi que la conscience humaine, développée par les progrès lents et successifs de l'encéphale, finit par placer l'homme au-dessus de tous les autres animaux.

Maintenant que nous avons bien déterminé les caractères de cette faculté, voyons comment les psychologistes veulent s'en servir pour construire une science particulière.

SECTION III.

S'il est possible de faire une science avec les seuls phénomènes de conscience. — Causes des erreurs des psychologistes à cet égard.

Ils disent qu'il faut écouter le langage de la conscience, et pour cela se recueillir, se placer dans le silence et dans l'obscurité, afin qu'aucun sens ne travaille ; s'abstraire de tous les corps de la nature, en un mot, s'écouter penser. Ils affirment sérieusement que lorsque l'on s'est long-temps exercé à ce genre de rêverie, on découvre une perspective incommensurable, un monde nouveau, peuplé d'une foule de faits, chacuns les plus admirables, et liés entre eux par des rapports naturels dont on peut saisir les lois ; des faits surtout qui n'ont rien de commun avec ceux que nous procurent les sensations, des faits enfin dont la contemplation assidue élève le psychologiste fort au-dessus des autres hommes, sans excepter les naturalistes et les physiologistes, qui ne s'occupent que d'idées fournies par les sens.

Examinons donc maintenant ce qu'ils peuvent trouver dans leur conscience en procédant à cette espèce de recherche. Indépendamment de la faculté de se sentir sentir, ils y trouveront deux sortes de choses : parlons d'abord de ce qui s'est établi primitivement dans la conscience. Les psychologistes sont sûrs d'y rencontrer des sensations provenant

des viscères qui correspondent incessamment avec le cerveau, non seulement la faim, la soif, les désirs vénériens, le froid, le chaud, la douleur déterminée, ou le plaisir, rapportés à une partie du corps quelconque; mais de plus ils y remarqueront une foule de sensations vagues, indéterminées, qui tantôt les porteront à la tristesse, tantôt à la joie, quelquefois à l'action, d'autres fois au repos, un jour à l'espérance, l'autre jour au désespoir et même à l'horreur de l'existence. Ils y trouveront tout cela sans se douter d'où cela vient; car les physiologistes, ou plutôt les médecins, et parmi ces derniers ceux qui s'occupent le plus utilement des irritations de l'ensemble viscéral et de la folie (1), sont les seuls qui puissent le leur apprendre. S'ils prennent toutes ces sensations intérieures pour des révélations de la divinité qu'ils nomment conscience, ils peuvent augmenter leurs richesses en prenant, à la manière des Orientaux, une certaine dose d'opium combiné avec des aromates. Ils se trouveront alors, comme Mahomet, en rapport avec tout ce qu'il y a de plus extraordinaire dans l'empyrée. Mais passons au second ordre de choses que le rêveur ne peut manquer de trouver dans sa conscience.

Il y trouvera le souvenir des impressions faites

(1) Voyez Esquirol, *Des maladies mentales*. Paris, 1838, 2 vol. in-8°, fig.

sur les sens; je ne dirai pas qu'il y verra des images, ou des empreintes, ou des idées considérées comme des entités, mais je soutiendrai qu'en s'observant il percevra des sensations tellement associées avec les corps qui ont impressionné les sens quand on les a reçues la première fois, qu'elles ne peuvent se renouveler sans que l'on pense à ces mêmes corps. La conscience est donc peuplée : 1° de matériaux provenant de l'intérieur ou des nerfs viscéraux, y compris ceux du cerveau lui-même; 2° de matériaux provenant de l'extérieur, ou des sens externes. De plus, ces matériaux sont associés entre eux, mêlés, confondus, identifiés, en quelque sorte; et ils le sont à tel point, comme nous l'avons prouvé (1), que les sensations provenant des nerfs viscéraux ramènent forcément l'attention sur certaines séries d'idées, c'est-à-dire de sensations fournies par les sens externes, et que celles-ci ne peuvent acquérir un peu d'intensité dans la conscience, sans faire naître à leur tour des sensations viscérales.

Sans cette combinaison l'homme n'aurait aucun mobile d'action, circonstance sur laquelle je serai obligé de revenir, et cette combinaison est la fonction propre de l'encéphale, considéré sous le rapport de l'innervation sensitive et intellectuelle. C'est par les impressions faites sur les sens externes que les sen-

(1) *Traité de physiologie*, 2e édition. Paris, 1834, 2 vol. in-8°.

sations internes ont quelque valeur pour l'individu : la faim ne devient une sensation déterminée que par la présence ou le souvenir de l'objet matériel qui doit la satisfaire, et cette valeur n'est pas la même dans la plénitude et dans la vacuité de l'estomac, dans son état normal et dans son état anormal Réciproquement c'est par les sensations perçues simultanément dans les viscères que celles des sens acquièrent une signification précise; la vue de l'autre sexe n'a point pour l'enfant, pour le malade, pour l'eunuque, la même valeur que pour l'homme adulte et sain. On peut dire la même chose de toutes les autres sensations; car celles qui ne sont pas relatives aux premiers besoins, comme la vue d'un triangle, le sont toujours au besoin de l'observation. Ce qui le prouve, c'est que cette sensation est sans valeur pour l'enfant où le besoin d'observation n'est pas encore développé, par l'imperfection du cerveau, comme pour l'idiot de naissance, dont le cerveau n'a point végété dans la partie consacrée aux phénomènes intellectuels, et qu'elle signifie plus ou moins chez l'adulte bien organisé, selon qu'il a plus ou moins exercé sa faculté d'observation dans la série d'idées dont ce triangle peut rappeler le souvenir. Mais quelle valeur n'acquiert-elle pas en réveillant le besoin de la satisfaction de soi-même, qui ne peut, comme nous l'avons fait voir dans notre

Traité de physiologie, s'élever à un certain degré d'intensité sans qu'il se développe des sensations rapportées aux viscères de premier ordre, aux mêmes qui sont émus dans la faim, dans la soif, dans la crainte de la mort, enfin dans tous les phénomènes instinctifs? En un mot, quoi que l'on fasse, en se livrant à la méditation, il est de toute impossibilité qu'on ne réveille pas des sensations viscérales, et que l'instinct ne soit pas mis en action de concert avec l'intelligence.

Le psychologiste rêveur ne trouvera donc dans sa conscience que des faits mixtes : c'est donc à tort qu'il prétendra construire, avec ces faits, l'édifice d'une science particulière, indépendante des faits observés par les sens. Il est impossible qu'il affirme, d'après cette inspection intérieure, un seul fait qui n'ait besoin d'être vérifié par les sens. C'est ce qu'il est question maintenant de lui prouver, et, pour le faire, nous allons nous mettre sur son terrain.

Il affirme que son observation intérieure est une chose certaine, parce qu'il n'y a rien au monde de plus certain pour lui que de sentir qu'il sent, et qu'il a senti. Eh bien! sans doute, nous lui accordons cela; il est certain qu'il jouit quand il jouit, qu'il souffre quand il souffre, qu'il a la perception du plaisir et de la peine qu'il éprouve. Personne ne peut songer à lui contester cette certitude, ni la réalité sur laquelle elle est fondée; mais de ce qu'il est cer-

tain que le psychologiste sent qu'un corps est rond et immobile, il ne résulte pas que ce corps est effectivement tel : il peut être carré, et paraître rond par le mouvement ; et si les sens ne viennent pas lui en donner la certitude, le psychologiste restera toute sa vie dans l'erreur relativement à la forme de ce corps et à une circonstance très importante relative à ce même corps. Cet exemple peut servir pour tous les cas de même nature. La prétendue certitude du haut et du bas, de l'immobilité de la terre et d'un cercle diurne décrit autour d'elle par le soleil, étaient jadis des faits de conscience; chacun croyait sentir en soi la certitude de ces prétendus faits; et c'est par le secours des sens que le contraire a été définitivement démontré.

« Mais, dira le psychologiste, vous parlez de » faits physiques dont la première notion venait des » sens, et nous les avons exclus du domaine de la » conscience : les questions dont nous nous occu- » pons sont celles de la nature du principe intelli- » gent, des facultés qu'il possède, de la moralité des » actions. Sur tout cela notre conscience seule nous » éclaire, et ne saurait nous tromper, tandis que les » sens ne nous apprennent absolument rien. »

Pour nous en assurer, nous demanderons aux psychologistes ce que la conscience leur révèle sur toutes ces choses : commençons par la question du

principe intelligent. Nous avons déjà dit plus haut que les anciens métaphysiciens l'attribuaient à quelque chose indépendant de l'appareil nerveux. La conscience n'a rien enseigné de plus aux psychologistes de nos jours. Les réponses que nous avons faites sur la nature de ce principe peuvent donc leur être données. Je m'abstiendrai donc de les répéter, mais je demanderai aux hommes livrés au culte de la conscience, s'ils croient de bonne foi que cette faculté soit compétente pour juger seule, sans le secours d'aucun sens, de la nature du principe intelligent.

D'abord, l'on ne peut pas, sans absurdité, supposer un homme bien organisé, parvenu au degré où il est capable de réfléchir sur lui-même, sans qu'il y soit arrivé par une longue éducation de ses sens. Ce qui prouve qu'on ne peut pas faire cette supposition, c'est que les malheureux qui naissent privés de la vue et de l'ouïe sont nécessairement idiots. En second lieu, tous les hommes qui ont émis des opinions sur le principe de l'intelligence étaient des philosophes qui, long-temps auparavant, avaient exercé tous leurs sens à l'observation des objets extérieurs, et qui s'étaient longuement familiarisés avec les instruments du langage. Ce n'est donc point la conscience seule qui a parlé chez de tels hommes; ce n'est pas non plus elle seule qui parle chez les psychologistes de nos jours. Leur intelligence tra-

vaille sur une foule d'idées acquises par tous les sens. Si l'on pouvait encore en douter, il suffirait de rappeler la comparaison qu'ils font de leur principe d'intelligence avec un homme dirigeant une machine quelconque; ils n'auraient jamais eu cette idée si leurs sens ne leur eussent montré un machiniste à l'ouvrage. Je dis plus, ils n'auraient pas trouvé le moyen d'établir cette comparaison s'ils n'eussent eu les signes du langage, qu'ils n'ont obtenus que par les sens.

Ils prétendront qu'ils n'ont pas le dessein de supposer un homme dans le cerveau d'un homme, mais quelque chose qui agit sur ses organes comme un homme agit sur une machine. Nous leur répondrons toujours, mille fois de suite, s'il le faut, que l'idée de ce quelque chose leur a été suggérée par les scènes de la nature qui ont frappé leurs sens; et nous les défierons de trouver une seule idée dans leur psychologie, qui ne soit pas calquée sur quelque objet ou sur quelque scène de la nature. Cela est si vrai qu'ils n'ont pas une seule expression, pour traiter ces sortes de sujets, qui ne soit figurée; c'est-à-dire qu'ils désignent toutes les conceptions de leur science par des mots qui ont été inventés pour servir de signe propre à rappeler soit des corps, soit leurs attributs, soit les circonstances dans lesquelles ils ont été offerts à l'attention de l'homme.

Ils s'expliqueront sur leur principe en disant qu'ils veulent désigner la cause inconnue de l'intelligence.

S'ils ne veulent que la désigner comme inconnue, pourquoi se servent-ils de mots consacrés à désigner des choses connues? S'ils ne savent pas si en effet elle diffère du système nerveux, pourquoi affirment-ils qu'elle ne peut pas être le système nerveux? S'ils osent affirmer d'elle qu'elle n'est ni matière nerveuse ni une chose composée, et qu'elle est une chose simple, il faut nécessairement qu'ils croient en avoir une idée. Ils lui donnent des qualités positives et des qualités négatives, et ils disent ne pas la connaître; ou, s'il leur prend envie de la désigner, ils choisissent pour cela un signe tiré de l'exercice des sens. Ce signe est puisé dans l'idée d'un homme, et c'est le plus grand honneur qu'ils puissent faire à leur principe, et le moins mauvais argument qu'ils puissent employer en sa faveur; car on a des exemples d'hommes dirigeant des machines Mais quand ils le comparent à un éther, on ne voit pas comment un gaz, qui est un corps inerte et qui n'a jamais donné de preuves d'intelligence, peut exercer des opérations intellectuelles, ou, sans les exercer seul, les faire exécuter au système nerveux. Lorsqu'ils soutiennent que leur principe est nécessairement une chose simple, ils croient avoir posé un argument sans réplique. Où ont-ils pris l'idée d'une chose simple

comparée à une chose multiple, si ce n'est dans le spectacle des corps de la nature? Mais quelle idée doit-on se faire d'une chose simple qui ne serait point un corps et qui pourtant serait en rapport avec les molécules de la substance nerveuse pour produire les phénomènes de l'intelligence? Si les psychologistes avaient cette idée, ils auraient un mot pour la transmettre à leurs semblables. Qu'ont-ils donc au-delà de leurs signes représentatifs d'un corps employés pour désigner quelque chose qui n'est pas corps? Ce qu'ils ont? Des sensations intérieures, quand ils y pensent fortement, un désir, un dépit, une espèce de colère de ne pouvoir s'exprimer sans se servir des signes destinés à représenter des corps et de se trouver forcés d'en employer encore, malgré le style extraordinaire qu'ils se sont fait. C'est la perception confuse de toutes ces sensations qu'ils prennent pour la preuve de l'existence de leur principe incorporel, intelligent, et d'une révélation *à priori*. Ces hommes vivent dans un *effort* continuel d'expression qui n'aboutit qu'à substituer, dans leurs discours, une figure à une autre figure, et à dépraver la langue, quand il n'a pas un résultat plus fâcheux sur les fonctions de leurs cerveaux. En effet, ces sensations elles-mêmes ne sont que des irritations de leurs viscères, et des irritations analogues à celles qui président aux mouvements instinctifs : le cerveau les

excite, les autres viscères les lui renvoient, les reçoivent encore de lui, et la santé de l'appareil splanchnique peut en souffrir.

Il s'agit maintenant de décider si de semblables perceptions, qui ont pour base le désir, prouvent quelque chose dans la question débattue.

Je pose d'abord en principe qu'un désir ne prouve pas plus qu'un autre dans l'espèce. Si l'on a les moyens d'infirmer mon assertion, qu'on se hâte de le faire. En attendant je vais argumenter dessus. Presque tout le monde désire des richesses et du pouvoir, les sages désirent la vie tranquille et indépendante, et personne ne peut conclure de ces désirs, que ceux qui les éprouvent doivent être un jour satisfaits. On sait seulement que la chose est possible, parce que les sens l'ont appris, mais on n'en sait pas autant sur d'autres désirs dont les sens n'ont jamais démontré la satisfaction. Ainsi beaucoup de personnes désirent de conserver éternellement leur jeunesse et leur vigueur; le naturaliste, le physicien, l'astronome désirent connaître le premier mobile de tous les phénomènes qu'ils étudient; presque tous les hommes voudraient se faire une idée du principe et de la fin des corps, de l'étendue, de l'espace, etc. L'homme vit donc continuellement au milieu des désirs; mais a-t-il le droit de conclure de ces désirs qu'il connaîtra tout cela? Hélas!... un voile impénétrable cache

à jamais tous ces mystères à nos yeux, et nous n'avons pas de raison pour prétendre en expliquer un plutôt qu'un autre. Pourquoi donc le psychologiste voudrait-il seul conclure, de son désir de connaître la cause première des facultés intellectuelles, qu'il doit effectivement la connaître, ou de son désir d'avoir encore ces facultés, quand son cerveau sera dissous, qu'il doit réellement les conserver? Le sage, en réfléchissant sur la manière dont lui viennent ses connaissances, acquiert bientôt la preuve que son organisation ne lui permet pas de connaître la cause de son organisation; il la range dans les causes premières, qui toutes sont inaccessibles, ou, si l'on veut, dans la cause générale unique; il se soumet donc, il réprime le désir qu'il avait conçu, et consacre ses facultés à l'acquisition de connaissances utiles. Dès lors il est exempt de ces sensations intérieures qui tourmentent le psychologiste, et il le plaint sincèrement de s'épuiser en efforts superflus pour créer une langue qui puisse donner une idée de ses insatiables désirs.

Certes les psychologistes prêtent beaucoup à la censure en plaçant sur la même ligne les sens et la conscience, et en les faisant présider par un principe intelligent, supposé simple d'après je ne sais quelle comparaison avec des objets matériels. La seule chose qui soit certaine, dans les perceptions inté-

rieures, c'est que celui qui les éprouve les éprouve effectivement. Je viens de prouver que lorsque la conscience des psychologistes voulait se juger elle-même, elle se modelait sur les corps que les sens lui ont fait connaître, et qu'elle ne pouvait abstraire sa cause première que par le même procédé. Nous avons donc tout lieu de croire qu'elle n'est pas capable de juger seule de sa propre nature. S'il est vrai qu'elle ait eu, dans cette opération, besoin du secours des sens, elle n'est pas indépendante des sens; mais surtout elle ne fournit pas seule au principe d'intelligence, que je personnifie encore un instant, avec les psychologistes, pour les mettre plus à leur aise, elle ne peut fournir seule, je le répète, des faits égaux en certitude à ceux que fournissent les sens. Les sens peuvent nous tromper sans doute, ainsi que la conscience, mais seuls ils peuvent fournir des idées justes des corps, et la conscience ne nous fournit d'autre fait incontestable, d'autre fait qui puisse se passer de la preuve des sens, que la sensation intérieure. En d'autres termes, je puis affirmer que je sens, que je me sens sentir et vouloir, que je me suis senti sentant et voulant, mais je ne puis rien conclure de là sur la réalité des choses que j'ai senties en me sentant voulant et sentant, si je ne me sers du secours des sens, parce qu'il est très possible que je me sois trompé sur l'existence ou la

nature de ces choses. J'en ai donné la preuve plus haut en signalant les anciennes erreurs de la physique. Ces preuves sont tellement abondantes en tout autre genre de connaissances, que chacun peut les trouver sans effort.

SECTION IV.

De la nécessité du concours des sens et de la conscience pour la confection de la science de l'homme sentant et pensant.

Le témoignage de la conscience n'est donc pas équivalent à celui des sens, et la science que l'on peut tirer du premier est bientôt faite, puisqu'elle se réduit à une assertion : *Je suis doué de la faculté de sentir que je sens*. Or, cette assertion exprime un fait, et c'est tout : si l'on veut que ce fait devienne la base d'une science, la première chose à faire est de le féconder en interrogeant sans cesse les sens et leur demandant d'autres faits pour ajouter à celui-là. Si les psychologistes croient faire autre chose, ils se trompent ; s'ils négligent de le faire, ils s'égarent inévitablement. On va leur en donner une nouvelle preuve qui leur fera comprendre combien il serait dangereux de s'en rapporter toujours à ses sensations intérieures, ou de croire une chose parce qu'on désire qu'elle soit d'une certaine façon, et qu'on n'a point eu l'occasion de s'assurer qu'elle pourrait être autrement.

« L'homme sent en lui, nous disent les psycholo-
» gistes, quelque chose qui est différent de ses mem-
» bres, de sa chair, de ses sens; c'est ce sentiment
» intérieur qui l'élève infiniment au-dessus des ani-
» maux; l'homme seul soumet tout l'univers à son
» exploration; seul il étudie et classe les corps et
» leurs attributs; seul il procède par induction des
» effets aux causes; seul il s'élève à l'idée d'un être
» suprême. Or, ajoutent-ils, il n'est pas possible
» que le principe qui lui donne ces facultés soit le
» même que celui qui préside à celles des animaux.
» Ce principe a quelque chose qui tient de la na-
» ture de la cause première. Puisqu'il domine les
» corps, il ne peut pas être confondu avec eux, il
» doit donc être d'une nature supérieure à celle du
» système nerveux, et l'on ne peut concevoir qu'il
» se dissolve et se détruise avec lui. Tout ce que
» nous disons là, ajoutent-ils encore, ne nous est
» point appris par les sens. C'est notre sens inté-
» rieur qui nous inspire ces idées, et nous ne pou-
» vons pas nous empêcher de les regarder comme
» des choses réelles. »

On peut leur répondre : Que vous ayez ces idées, que vous les regardiez comme exprimant des choses réelles, c'est ce que je ne prétends pas vous contester, car c'est là la réalité de votre psychologie; mais que je doive, moi, avoir ces mêmes idées, c'est ce

que vous ne parviendrez jamais à me démontrer; encore moins qu'elles représentent des choses réelles, et voici ce qui m'empêche d'être de votre avis. Vous dites que l'homme sent dans son intérieur tout ce que vous venez d'exprimer. Je réponds : Oui, l'homme adulte, éveillé, bien portant, ayant longtemps exercé ses sens, peut sentir tout cela. Non, l'embryon, le fœtus, l'enfant, l'homme dépourvu des sens de la vue et de l'ouïe, ne sentent pas tout cela ; non, l'homme idiot de naissance par le défaut de développement de la partie antérieure du cerveau ne sent point tout cela. Prouvez-moi que ces deux derniers ne font pas partie de l'espèce humaine; si vous ne le faites pas, si vous ne pouvez me montrer que la nature d'un embryon, d'un sourd-aveugle, d'un idiot de naissance, n'est pas la même que celle d'un homme de trente ans, bien constitué, si vous ne trouvez entre eux d'autre différence que celle du développement des organes, j'en conclurai, moi, d'après mes sens, que le principe de ces idées que vous venez d'exposer, n'est pas chez tous les hommes, mais chez les hommes qui se trouvent dans certaines conditions. J'irai plus loin : je prendrai ceux des vôtres qui ont ces idées, et par conséquent le principe qui les produit ; je les suivrai dans le premier sommeil, dans l'apoplexie, dans l'asphyxie, s'ils ont le malheur d'y tomber, et

après les avoir interrogés dans ces diverses circonstances, ma conclusion sera que tantôt ils ont ce principe, et que tantôt ils ne l'ont pas. Ils l'ont toujours, me répondrez-vous, mais il n'est pas en action. Je vais répondre tout à l'heure; mais, en attendant, venez avec moi dans une maison d'aliénés; je vous y montrerai vingt fous en état de démence qui ont eu votre principe et qui ne le recouvreront jamais. Veuillez me dire s'il est encore présent, ou en quel lieu il se tient caché, et comment son activité peut rester sans occupation.

Voilà la preuve que les psychologistes ne peuvent démontrer la continuelle existence d'un principe différent de la matière nerveuse : ils sont obligés, pour se tirer de cette difficulté, d'alléguer que ce principe, ayant besoin du ministère des organes, ne peut paraître que quand ils sont en état de lui obéir; assertion toute gratuite et de la plus grande absurdité, parce qu'elle contient une contradiction manifeste : vous vous servez de l'existence actuelle des phénomènes intellectuels pour prouver que le principe non-matière nerveuse est là pour les produire, et de la non-existence de ces mêmes phénomènes pour prouver qu'il est encore dans le même lieu; de ce qu'il a paru, vous concluez qu'il ne peut disparaître; votre raison, c'est que vous avez admis sa présence; et quoique l'on vous entende avouer

que vous ne connaissez pas sa nature intime, vous le supposez tel qu'il ne doit jamais quitter le cerveau tant que le cerveau sera vivant, et dût-il, lui, principe, ne jamais reparaître, comme chez le fou en démence, qui périt sans avoir recouvré sa raison. Vous osez davantage, car après avoir déduit votre principe des fonctions intellectuelles les plus relevées, vous l'admettez hardiment chez l'embryon qui n'a pas encore ces fonctions, qui n'a pas même de cerveau, qui n'est qu'une masse de fluides où les organes ne sont pas dessinés. Avez-vous bien réfléchi à cet amas d'hypothèses, chacunes les plus singulières, chacunes les plus chimériques?

Mais d'où vient donc que vous avez pu vous perdre dans ce dédale de suppositions? Cela vient de ce que vous avez ajouté foi au sentiment intérieur qui vous dit, si nous voulons vous en croire, qu'il est simple, qu'il est indépendant de vos organes, qu'il n'est point de la même nature que celui des animaux, qu'il a toujours existé, qu'il existera toujours, etc. De quel droit ce principe vient-il vous affirmer de telles choses, lui qui seul, et sans le secours des sens, ne peut vous donner aucune idée ni du commencement et de la fin, ni même de l'interruption d'action de l'organe par lequel vous dites qu'il se manifeste; votre sentiment intérieur vous apprend-il que vous avez été embryon, enfant, que

vous mourrez un jour? Si vous n'écoutiez que lui, ne vous croiriez-vous pas immortel dans vos organes? Où avez-vous pris l'idée de cette durée sans organes dont il vous entretient, nous dites-vous, si ce n'est dans les impressions successives des corps qui frappent vos sens? Qui peut vous avoir appris qu'il y a des animaux et qu'ils ont quelques rapports avec vous, si ce n'est l'exercice de vos sens, etc.? D'où vient donc que, pour satisfaire votre désir d'être d'une autre nature que le reste de l'univers, vous en croyez vos sens, quand ils vous déclarent que tous les corps vivants disparaissent sans qu'il soit possible de retrouver les phénomènes de leurs fonctions nerveuses; tandis que vous refusez d'ajouter foi au témoignage de ces mêmes sens quand ils vous montrent, clair comme le jour, que vos phénomènes intellectuels sont aussi des résultats de l'action d'une matière nerveuse périssable? D'où vient que, pour affirmer le contraire, pour soutenir que vous penserez sans nerfs et sans cerveau, vous vous en rapportez à un sentiment intérieur qui n'est compétent pour juger ni de l'espace, ni du temps, ni de la substance dont les choses peuvent être formées? D'où vient surtout l'énorme inconséquence par vous commise à chaque instant de dire que la vue vient de l'œil, l'ouïe de l'oreille, le tact des extrémités nerveuses de la peau, l'odorat du nez, le

goût de la bouche, et de nier que la pensée vienne du cerveau? Vous admettez le rôle des sens dans la production des idées qui vous représentent les corps, parce que, dites-vous, les sens vous ont démontré la vérité de ce fait, c'est-à-dire parce que vous sentez vos organes des sens agir; vous niez que la réflexion soit une opération du cerveau, parce que vous ne voyez pas votre cerveau en action. Mais soyez donc conséquents dans vos procédés! Puisque c'est par vos sens que vous vérifiez le témoignage de votre conscience, qui vous dit que l'idée des couleurs vient du sens de la vision? vérifiez donc de la même manière le prétendu témoignage de la même faculté, quand elle semble vous dire que ce n'est pas votre cerveau qui pense et qui réfléchit. Vous ne vous en êtes pas rapporté à votre propre corps sur les fonctions de l'œil; vous les avez vérifiées sur les autres par des preuves positives et négatives. Vous vous êtes ainsi convaincu que ceux qui perdent les yeux perdent la cause de la perception des couleurs; observez donc aussi les autres sur la question de la pensée, et vous serez bientôt convaincus que la pensée se développe, s'altère et se détruit avec le cerveau, et que celui qui perd la tête perd la pensée, comme celui à qui on arrache l'œil perd la perception des couleurs, etc.

S'il était vrai, comme vous le répétez incessam-

ment, que vous ne vous servez jamais que du témoignage de la conscience pour juger de vos facultés sensitives et actives, vous pourriez m'objecter que je m'écarte de la question; mais je vous ai prouvé que vous ne cessez d'opérer sur les impressions venues par les sens, même lorsqu'il est question de la nature et de la durée du principe de vos phénomènes intellectuels. Sur quoi donc est fondée votre psychologie? Sur une fausse opération de votre intelligence, au mécanisme de laquelle vous n'avez point réfléchi. Vous généralisez le fait de la pensée et de la réflexion, que vous avez observé dans son plus haut degré de perfection chez l'homme adulte, sain, possédant une langue parfaite, doué de tous ses sens, et les ayant exercés, conjointement avec son intelligence, depuis quarante ou cinquante années; vous érigez ce fait en un attribut de tous les hommes, et vous en faites quelque chose indépendant de leur système nerveux. Ne retrouvant point cet attribut dans les innombrables cas d'exception que je vous ai souvent cités, vous êtes réduits aux suppositions pour soutenir son existence dans une substance avec laquelle il ne peut avoir aucun contact, et expliquer son défaut de manifestation actuelle. Recourant à vos sens, que vous appelez en faux témoignage, pour vous fournir des comparaisons sur un objet que, selon vous, ils ne peuvent

saisir, vous affirmez sans hésiter que, quand cet attribut ne paraît pas, c'est qu'il est ou comme un astre obscurci par d'épais nuages, ou comme un musicien placé dans une machine démontée qu'il ne peut plus faire mouvoir, ou comme un maître à qui ses serviteurs révoltés refusent d'obéir, ou comme un ouvrier fort habile et fort actif, à la vérité, mais qui reste plusieurs années les bras croisés, au milieu de matériaux encore bruts, attendant que des manœuvres les aient dégrossis, qui ensuite les met en œuvre pendant quelque temps, et reste encore inactif un temps beaucoup plus long au milieu de la machine animée, attendant sa complète destruction.

Si vous voulez absolument soutenir l'existence de votre principe, dites que vous le sentez; affirmez-le d'autorité; ceux qui le sentiront comme vous répèteront vos assertions; mais n'entreprenez pas de prouver son existence à ceux qui ne le sentiront pas; car vous ne pouvez y procéder sans recourir aux phénomènes sensitifs, et sans vous exposer à la réfutation. Renoncez, par la même raison, à faire une science toute composée de faits de conscience; ils ne sont ni assez nombreux ni assez en relation avec la vie sociale pour que vous puissiez y réussir. Gardez votre hypothèse du principe intelligent, qui n'est pas de la matière nerveuse, pour mobile secret de vos actions. Une pareille hypo-

thèse peut être utile à certaines tournures d'esprit.

Les psychologistes font beaucoup valoir la faculté d'induction en faveur d'un principe non nerveux qui serait le directeur du cerveau; mais ils ne font intervenir ce principe que dans le mode d'action intellectuelle.

Si nous les en croyons, déduire d'un phénomène de la nature qui frappe nos sens, que ce phénomène a une cause, qu'il n'existe que pour une fin, qu'une intelligence le dirige, et qu'il suppose un changement opéré dans les corps où il se manifeste, c'est avoir des idées *à priori;* c'est être, par la cause non nerveuse qui fait mouvoir les nerfs, en rapport avec la cause générale première, attendu que nos sens n'ont pu nous faire connaître ni la cause, ni la fin, ni le promoteur du phénomène, ni le changement qui constitue ce phénomène. C'est ainsi, poursuivent-ils, que de l'un des phénomènes d'une fonction, nous déduisons tous les autres. Quoique nous ne puissions les constater par les sens, nous sommes persuadés qu'ils existent, et nous faisons des expériences pour les découvrir.

Quand je lis ces arguments dans les psychologistes, je ne sais plus où j'en suis; je crois avoir affaire à des hommes d'une organisation différente de la mienne, car si je rentre en moi-même, pour interroger ma conscience sur la valeur de ce fait d'in-

duction, je trouve que je dois absolument l'employer comme l'un des plus propres à démontrer que nos idées ne nous viennent que par les sens. En effet, toutes ces inductions ne sont autre chose que des comparaisons : c'est parce que l'homme est accoutumé, depuis ses plus tendres années, à voir des causes produire des effets; c'est parce qu'il s'est lui-même constitué cause un grand nombre de fois; parce qu'il s'y sent porté continuellement; parce qu'il a du plaisir à se faire obéir, à voir céder à son impulsion les choses inanimées, aussi bien que les animées; c'est parce que toujours il a une intention, un but, une fin en exécutant ces sortes d'actes, dont ses semblables d'ailleurs lui donnent l'exemple à chaque instant; c'est parce qu'il voit s'opérer des changements dans les corps qu'il soumet à son action; en un mot, c'est parce que la modification intentionnelle de tout ce qui l'entoure constitue à peu près l'éducation de sa vie entière, qu'il transporte, et qu'il est vraiment forcé, n'ayant pas d'autre modèle, de transporter cette modification dans tous les phénomènes de la nature.

Il est convaincu, nous dit-on, quoiqu'il n'ait ni vu les causes, ni reçu la confidence des auteurs, ni expliqué le secret des transformations. Sans doute; plus l'homme est ignorant, plus il est crédule, et la même éducation de causalité et d'intention le porte

nécessairement à juger de ce qu'il ne sait pas par ce qu'il sait. Il n'aime pas le doute; plutôt que d'y rester il embrasse la première lueur de probabilité qui le frappe, et le voilà aussi fermement convaincu que s'il avait vérifié par le secours de tous les sens. C'est sa méthode; elle lui réussit dans les opérations intellectuelles relatives aux choses communes. Il a donc beaucoup de peine à l'abandonner, et il lui faut une longue et forte éducation pour avoir le courage de douter, quoique sa crédulité l'ait mille et mille fois jeté dans l'erreur. On ferait des volumes de la simple énumération des erreurs fameuses, dans les sciences de faits, causées par des inductions précipitées, et que de nouvelles découvertes ont successivement rectifiées. Mais, sans remonter les siècles, il suffit de regarder autour de soi pour recueillir par milliers des exemples de préjugés plus ou moins ridicules sur les religions, sur la politique, sur la médecine, etc., enfantés par cette opération de l'induction, par ce penchant toujours actif, incoërcible, qui porte l'homme à juger de ce qu'il ne sait pas par ce qu'il croit savoir. C'est la principale source de ses erreurs. Comme il ne peut rien deviner, il faut toujours que le hasard lui offre des faits nouveaux pour qu'il sorte des erreurs où l'ont jeté les fausses analogies. Ainsi son éducation est toujours faite par les sens, et nos psycholo-

gistes eux-mêmes nous en fournissent un exemple qui vaut bien tous les autres. Ils sont tellement entraînés par l'habitude de transporter le connu dans l'inconnu, qu'au lieu d'avouer franchement leur ignorance sur le mode des phénomènes intellectuels, ils placent un machiniste non nerveux dans le cerveau de la seule espèce humaine, au risque de s'entendre arguer de témérité, d'inconséquence ou d'ignorance de l'objet dont ils traitent, 1° pour comparer un cerveau et des nerfs, choses vivantes et actives, à une machine, chose inerte et passive; 2° pour ne pouvoir donner une autre idée du machiniste habitant du cerveau, que celle qu'ils ont prise, par leurs sens, de l'homme lui-même; 3° pour attribuer à la matière nerveuse, chez les animaux, les mêmes phénomènes qu'ils attribuent chez l'homme à l'intelligence incorporelle, comme la sensibilité, la mémoire, la volonté. Voilà bien, je l'espère, des exemples assez frappants de ces jugements précipités qui trahissent l'habitude dont nous parlons.

Il s'en faut de beaucoup que les physiologistes soient guidés par des idées *à priori* leur indiquant d'avance le but qu'ils doivent poursuivre et les expériences qu'ils doivent faire pour achever la découverte d'une fonction qui n'est encore connue que par quelques uns de ses phénomènes. Les physiologistes sont d'abord anatomistes; ils voient des

organes, ils les regardent agir; ayant appris par l'exercice de leurs sens l'action des premiers qu'ils ont observés, ils en découvrent d'autres; et, s'ils ne distinguent pas d'abord leurs usages, ils les soupçonnent d'après l'analogie, et pour s'en assurer, ils cherchent par leurs expériences à les mettre en action, pour apprendre ce qu'ils feront. N'ont-ils pas, dès l'enfance, des données fournies par leurs sens sur l'usage de toutes leurs parties externes; et peuvent-ils, quand ils ont pénétré dans l'intérieur du corps, se dispenser de juger, d'après les mêmes règles, l'action des organes cachés? S'ils n'ont pas cette analogie, ils en ont d'autres : Harvey a soupçonné la circulation, d'après la direction des valvules des veines. D'autres avaient déjà tiré la même induction du même fait; mais qu'importe? Le premier qui l'a tirée en avait trouvé les éléments dans la nature, dans les ruisseaux et dans les branches des arbres, dans les filets à prendre des animaux, dans les machines hydrauliques, dans la disposition de ses doigts rapprochés, etc.; besoin n'était d'une inspiration *à priori* pour juger que les valvules devaient avoir pour usage d'empêcher le sang de rétrograder, et pour en tirer la conclusion que, puisqu'il revient derrière la valvule qu'il avait franchie, il ne peut y parvenir qu'après avoir décrit un cercle : ce n'est pas cette induction, et les expériences

qu'elle a suggérées, qui doivent étonner; c'est le prodigieux retard qu'on a mis à ces inductions et à ces expériences.

Que les psychologistes nous montrent un seul homme privé de ses sens depuis le moment de sa naissance, ou pourvu de ses sens, mais ayant le front presque nul, et qui pourtant ait tiré de pareilles inductions; ce sera une expérience directe, il faudra bien y croire; mais tant que nous pourrons trouver des modèles du phénomène découvert par induction dans les phénomènes observés par les sens, nous ne comprendrons jamais comment la découverte a pu être attribuée à la conscience.

Après avoir montré que le phénomène de l'induction ne fournit point la preuve d'une révélation *à priori*, il nous reste à le rattacher à l'organe qui en est chargé; car il est urgent de répondre à l'argument de Hume auquel les psychologistes ont soin de s'accrocher dans le but de fortifier leur système antiphysiologique.

Hume soutient que ce qu'il y a de déterminé, de concret dans un phénomène sensible ne renferme pas le rapport de l'effet à la cause; que ce phénomène sensible ne donne qu'une conjonction fortuite ou une connexion accidentelle, d'où résulte nécessairement, selon l'école ontologique, que, puisque le genre humain tout entier trouve ce rapport de cause

à effet dans le phénomène où les sens ne peuvent l'apercevoir, il ne peut l'y découvrir que par le moyen de l'esprit. Exemple : deux billes sont sur un tapis, l'une mobile, l'autre immobile : la mobile frappe l'autre, qui part. Ils prétendent que le sens de la vue ne donne pas l'idée que la première est la cause du mouvement de la seconde, attendu que cette idée de causalité est une induction, chose qui n'est ni visible ni tangible. Même raisonnement sur toutes les inductions de causalité que l'on tire à l'occasion des phénomènes de la nature, comme on les a d'abord tirées des phénomènes que l'art a pu produire. Exemple : il y a des alternatives de pluie et de beau temps, de chaleur et de froid; il y a des tremblements de terre, des sources d'eau bouillante, des plantes et des animaux qui présentent à l'observateur des fonctions diverses, etc. Nous n'avons pas été plus tôt frappés de ces phénomènes, que nous sommes persuadés que chacun d'eux a sa cause particulière, son but, ses moyens, etc., quoique ni la cause, ni le but, ni les moyens ne frappent aucun de nos sens.

On a prouvé, page 37 de ce volume, que ces jugements de causalité sur les phénomènes de la nature ne sont que des comparaisons dictées par l'induction; mais il s'agit ici de l'induction elle-même : c'est l'induction dont on veut faire un phénomène

indépendant du système nerveux. La raison qu'on allègue, c'est que l'induction ne se fait pas par les sens de la vue, de l'ouïe, du toucher, du goût, de l'odorat... Eh! messieurs, qui jamais a songé à vous soutenir le contraire? Si les inductions que vous citez et celles qui constituent votre raisonnement et le nôtre dans la discussion actuelle, ne sont pas faites par les sens, elles sont faites par le cerveau, comme il résulte de nos considérations sur le développement de l'appareil nerveux, et des arguments consignés page 37 et suiv... Leur objection se réduit donc à ceci : le *phénomène de l'induction diffère du phénomène de la perception d'un corps*. Oui sans doute, disons-nous; il en diffère, en ce que l'induction est la suite de la perception, c'est-à-dire se manifeste après la perception, et en conséquence de la perception. Mais cela n'empêche pas que le cerveau ne soit aussi nécessaire à l'une qu'à l'autre; seulement il fait l'une plus facilement et plus fréquemment que l'autre. C'est à l'observation à faire ensuite connaître les causes appréciables de ces différences.

Ils disent que l'induction, par exemple le rapport d'égalité entre deux quantités, comme quand on affirme que deux, d'une part, sont égaux à deux, d'une autre part, ils disent que ce rapport échappe aux sens, à l'imagination, parce qu'il est invisible,

intangible, et n'a pas d'existence concrète... Sans doute; mais si l'on veut affirmer la même chose d'une perception simple, on le fera avec la même facilité. La perception du blanc et du noir, comme celle du rond et du carré, ne sont des choses ni visibles, ni tangibles, ni concrètes; il n'y a que les corps à l'occasion desquels nous avons eu ces perceptions, et les organes sensitifs qui nous les ont fournies, qui jouissent de ces qualités. Les ontologistes conviennent que nous avons les idées des corps, parce que nous avons des organes sensitifs; que n'avouent-ils aussi que nous avons les inductions parce que nous avons un cerveau? Nous leur en avons fourni assez de preuves daus cet ouvrage. Ils refusent de l'avouer parce qu'ils ne le voient pas. Il faut donc aussi qu'ils nient que la perception d'une couleur se fait par le cerveau, car sans cerveau l'œil ne donne point l'idée des couleurs; et l'on ne voit pas plus s'opérer la perception du blanc et du noir, que l'on ne voit s'opérer le phénomène de l'induction. Mais l'observation par les sens, faite sur les autres après l'avoir été sur soi-même, apprend que la perception du blanc, et l'induction qu'il diffère du noir, sont également des opérations du cerveau. Mais, comme nous l'avons montré dans le corps de l'ouvrage, les psychologistes font la faute de juger l'homme sur leur sentiment intime, sans se donner

la peine de vérifier leurs jugements par l'épreuve de sensations.

« De plus, il est impossible de ne pas voir dans cette objection la réalisation d'une abstraction de l'esprit. Car qu'est-ce que dire qu'une induction n'est pas visible ou tangible, si ce n'est la comparer à un corps? En effet, à quoi pense-t-on quand on se représente une induction? est-ce au phénomène ou au mot qui le rappelle? Si c'est au phénomène, il y a puérilité à demander s'il est visible ou tangible, puisque l'on sait depuis l'enfance que les actes qui l'ont manifesté sont les seules choses qui puissent frapper les sens; si c'est au mot que l'on pense, il y a ineptie à demander si un mot peut être vu et touché, car on sait qu'il n'y a que le signe visible, ou les sons, ou l'attouchement, par lesquels on en peut prendre l'idée, qui soient en rapport avec les sens externes. Il faut donc nécessairement que celui qui fait cette question désigne intentionnellement quelque chose différent de ce qui vient d'être nommé. Ce quelque chose, c'est le sens du mot considéré chez celui qui le prononce ou l'écrit, et chez celui qui l'entend ou le lit : on le conçoit par le tact; mais ce sens du mot est l'émotion de l'un et de l'autre individu. Or, cette émotion n'est qu'un phénomène d'action cérébrale, puisqu'elle n'a point lieu sans cerveau, et qu'elle est constamment en raison de

l'action cérébrale. Donc, dire qu'une induction n'est pas visible ou tangible, c'est dire tout simplement qu'on ne peut ni voir ni toucher un cerveau agissant dans la pensée, ce qui n'est que trop vrai pour le malheur de l'humanité. Mais en résulte-t-il que la pensée, et par conséquent l'induction, ne soient pas des actions du cerveau? Non sans doute, puisque l'étude que nous faisons des autres pour connaître ces phénomènes, dont nous n'aurions nulle idée si nous n'observions que nous-mêmes, comme je l'ai superprouvé, nous apprend que la pensée simple, aussi bien que l'induction, sont, comme la perception des corps, des phénomènes que l'on ne peut isoler de l'action de l'encéphale; donc l'objection de Hume ne signifie autre chose que l'ignorance de ce philosophe en matière d'anatomie et de physiologie. » (1838.)

Après avoir induit, des fonctions du système nerveux mal observées, l'existence d'un principe étranger au système nerveux, les ontologistes psychologues confient à ce principe tout ce que leur ignorance des faits qui composent l'histoire de l'homme ne leur permet pas d'expliquer. La pensée ayant été abstraite du système nerveux, ils la font agir comme un être; ils lui confient la certitude, la preuve, la réalité; en un mot, ils la traitent comme si elle était tout dans l'homme : puis ils lui super-

posent une autre entité qu'ils désignent par un autre nom, dont cette pensée n'est plus alors que le témoignage ou l'expression. Voilà des métamorphoses hypothétiques, et ils n'en sont point effrayés. Toute la morale est traitée d'après cette base.

Nous leur disons : Vous êtes les dupes des phénomènes intellectuels. Vous prenez le mot qui les rappelle pour la cause de ces phénomènes. Nous vous l'avons déjà prouvé par l'histoire des phénomènes et de leurs instruments : nous allons vous fournir une autre espèce de preuves. *Vous dites :* C'est l'esprit, qui n'est point une matière nerveuse, c'est l'esprit qui perçoit, sent, raisonne, veut, prévoit, etc. *Nous disons :* C'est le système nerveux qui fait tout cela. *Vous répondez :* Comment pourrait-il le faire? *Nous répliquons :* Nous n'en savons rien, et nous ne cherchons plus à le savoir, parce que nous avons reconnu que cela était impossible. Vous vous étonnez de notre résignation, et vous ajoutez : Nous le savons. C'est parce que l'esprit est dans la matière nerveuse. Dans ce cas, répliquons-nous, faites-nous voir comment il opère. Sur cela vous prenez la parole et vous faites agir votre esprit, qui n'est pas matière, comme agirait un homme qui est vraiment matière : c'est-à-dire que vous nous répétez ce que nous savons aussi bien que vous sur les fonctions de l'homme. En effet, quel-

que torture que vous vous donniez pour faire, de l'esprit agissant, une histoire qui diffère de l'homme agissant, l'identité est d'abord parfaite. C'est un homme imaginaire que vous placez dans le cerveau, et vous faites faire à cet homme de votre création, qui n'a, dites-vous, rien de commun avec l'homme matériel, mais qui, dans le fait, n'en diffère que par le nom que vous lui avez imposé, vous lui faites faire d'abord ce que fait un homme matériel. Je ne sais si vous vous en apercevez; mais, pour lui ôter la ressemblance, vous lui prêtez ensuite des actes que l'homme matériel ne fait pas. Tantôt vous le faites agir comme un animal, tantôt comme une plante, d'autres fois comme un corps inerte, ou comme un impondérable. Quand vous voulez un être plus relevé, un génie, un être intermédiaire entre Dieu et les hommes, vous cumulez en lui, chose arbitraire, tout ce qui vous paraît étonnant, singulier, dans les phénomènes expliqués, comme dans les inexplicables, et, pleins d'une vive émotion, vous vous prosternez devant ce prodige. Les mots ne suffisent plus à votre enthousiasme, parce que vous vous êtes échauffés par la contemplation de votre idole, et que vous avez fait naître en vous de véritables passions.

Voilà ce que vous faites : et vous croyez aller plus loin que nous. Oui, vous allez plus loin, mais

c'est dans l'hypothèse, c'est dans l'idéal que vous cheminez. Si maintenant nous dégageons de vos descriptions pompeuses de l'*être* tout ce qui est applicable aux corps qui nous sont connus; si nous réduisons vos multiplications gratuites de qualités à ce qui peut être prouvé, il se trouvera en définitive, ou que vous n'aurez rien dit du principe prétendu différent du système nerveux qui n'ait été dit de l'homme lui-même; ou ce que vous en aurez dit de plus n'étant susceptible d'aucune preuve, ne pourra être considéré que comme hypothétique et imaginaire, s'il ne mérite pas encore de plus le titre d'absurde.

Nous pouvons en conclure que vous n'avez rien dit de certain sur le *comment* de la faculté de percevoir, de raisonner, de vouloir, et que ce comment ne vous est pas plus connu qu'à nous.

SECTION V.

Comparaison de l'hypothèse des psychologistes avec l'opinion des physiologistes sur la cause appréciable des phénomènes intellectuels.

Désolés de ne pouvoir soutenir leur principe non nerveux autrement que par des hypothèses, quelques psychologistes ont essayé de s'en consoler en soutenant que l'opinion contraire, qui rapporte les phénomènes de l'intelligence à l'action de la matière

nerveuse, est également une hypothèse. Pour soutenir cette assertion, ils s'y sont pris de la manière suivante :

Ils distinguent, dans les phénomènes de la vie, 1° des faits indépendants du principe intelligent et volontaire, et de la sensibilité; 2° des faits où ce principe intervient.

Les faits indépendants de ce principe sont, d'après les psychologistes, les deux grandes fonctions intérieures, la nutrition et la reproduction. Les faits qui en dépendent sont ceux de la troisième grande fonction de la vie, la fonction de relation.

Selon eux, c'est le même principe qui sent dans les phénomènes de sensation, qui connaît dans les phénomènes de perception des choses extérieures, qui veut dans les phénomènes de l'action volontaire. Sensation, idée, volonté, sont donc les éléments intégrants de tout phénomène de relation; ce sont des faits de conscience qui ne tombent point sous les sens ou qui ne sont point l'objet de l'observation sensible, et qui, par conséquent, ne peuvent être appris, mais se révèlent eux-mêmes antérieurement à toute recherche, dont ils sont le mobile unique.

Voilà, je crois, l'argument le plus fort que les psychologistes aient employé pour enlever au système nerveux les phénomènes de relation, et les donner à un principe dont ils conviennent qu'ils ne

peuvent avoir aucune idée, c'est-à-dire pour démolir sans espoir de pouvoir jamais reconstruire. J'attaque cet argument avec les armes du simple bon sens.

La nutrition n'est indépendante des phénomènes de relation que chez le fœtus ; elle l'est alors, parce que cette nutrition fait suite à celle de la petite masse de liquide fécondé. La première nutrition n'est qu'un jeu d'affinités moléculaires. A ce premir emode s'ajoute l'impulsion mécanique donnée au sang par la vitalité du cœur du fœtus, et par celle du placenta et des vaisseaux ombilicaux (1). A la naissance, commencent les moyens de relation, aussitôt que le cerveau perçoit, par les sens externes, l'impression de l'air et celle du sein de la mère; mais cette relation, dénuée du phénomène d'intelligence, n'est encore qu'instinctive. Enfin le cerveau s'étant développé avec les sens et les muscles, c'est-à-dire avec les instruments qu'il doit employer pour les nouvelles fonctions qui lui sont réservées, les phénomènes intérieurs de l'intelligence, et les actes qu'elle détermine, deviennent les premiers instruments de la nutrition; ce qui le prouve, c'est que l'homme tombé dans l'imbécillité complète, meurt de faim, si l'intelligence d'un autre homme ne vient

(1) Consultez l'important ouvrage de C. F. Burdach, *Traité de physiologie, considérée comme science d'observation*. Paris, 1838, tomes I, II, III.

pourvoir à sa nutrition. Que les psychologistes nous disent maintenant s'il existe entre l'embryon d'un jour et l'homme de trente ans d'autres différences, sous le rapport du mode de nutrition, que celles que je viens de leur signaler; et, s'ils veulent qu'un principe non nerveux y intervienne, à quelle époque précise ils peuvent marquer son arrivée dans cette matière.

Les phénomènes de relation sont encore plus essentiels à la fonction reproductive, puisque les sens, qui sont bien, j'espère, les principaux moyens de relation, sont pareillement les seuls qui puissent faire connaître l'autre sexe et fournir aux deux des motifs qui déterminent la volonté au rapprochement.

Que si les psychologistes font abstraction de tout ce qui appartient au principe d'intelligence dans la nutrition et dans la reproduction, ces fonctions ne seront plus celles des animaux vertébrés; ce seront celles de certains zoophytes où la nutrition n'est qu'un jeu d'affinités moléculaires, et la reproduction qu'une section ou une déchirure accidentelles. S'ils affectent de n'entendre par les mots *nutrition* et *reproduction* que les phénomènes de contractilité, de circulation, d'absorption, d'affinités et de changements de formes de la matière animale, les phénomènes instinctifs n'y seront pas compris. S'ils s'avisent de les y faire entrer, je leur prouverai, en

leur rappelant ce que j'ai dit sur l'éducation de l'enfant, que l'intelligence n'est que l'instinct perfectionné, *sous certains rapports*, par le développement de l'encéphale dans certaines directions faciles à déterminer (1).

Après avoir signalé le rôle du principe qui sent et qui veut dans les fonctions intérieures, je dois examiner ce principe dans les fonctions de relation. La sensation, l'idée, la volonté, sont, nous dit-on, des faits de conscience que les sens ne peuvent observer. Distinguons : s'agit-il de soi-même ou des autres? S'il est question des autres, c'est assurément par nos sens que nous leur découvrons ces facultés. S'il s'agit de nous-même, sans doute on ne se voit pas sentir, penser ni vouloir, quoique l'on exécute tout cela. « Mais l'induction nous prouve que tout cela est une action du cerveau, et sans cette induction qui ne nous vient que par la comparaison des autres avec nous-mêmes, c'est-à-dire par le moyen des sensations, nous n'aurions pas l'idée de nos facultés intellectuelles. » En effet, que dirait, que ferait l'homme de sa sensation intérieure, s'il ne la comparait à celle des autres hommes, dont il ne saurait d'ailleurs avoir aucune idée que par ses sens? Allons plus loin! aurait-il, avec les percep-

(1) Voyez Cas. Broussais, *Hygiène morale, ou application de la physiologie à la morale et à l'éducation*. Paris, 1837.

tions de son intérieur, des idées de quelque chose? aurait-il de la volonté? Le sourd aveugle de naissance doit encore répondre à cette question. L'homme n'a de facultés intellectuelles que parce que ses sensations intérieures se rattachent à quelque corps situé hors de lui, ou à quelque partie de son propre corps perceptibles à ses sens, comme à leurs causes déterminantes. Parler des facultés réunies de sentir, d'avoir des idées et de vouloir, comme d'un fait unique, purement intérieur, c'est donc parler d'une chose qui n'existe pas. Il ne reste, indépendamment des perceptions venues par les sens, autre chose qu'un sentiment confus de l'existence. Mais que dis-je? il ne reste pas encore cela; car les sourds-aveugles de naissance qu'on a observés avaient le tact de la peau, qui est bien lui-même une sensation extérieure. Ils pouvaient au moins comparer les sensations provenant de cette source avec celles que leur procuraient les *ingesta*, et peut-être le sens génital, au moins avec celles résultant des mouvements de leurs membres (1).

(1) Personne ne peut tirer aucun aveu de ces sortes de sujets sur ce qu'ils sentent dans leur intérieur; ils sont pour nous comme l'embryon, et moins que le mollusque. Voilà le résultat de l'imperfection des sens. Celui de l'imperfection de la partie antérieure du cerveau est à peu près le même. On a présenté depuis peu aux différents corps savants de la capitale une jeune

Affirmer que la sensation intérieure de son existence, l'idée des choses extérieures, la volonté de s'en approcher ou de les attirer à soi, sont, chez l'homme, des phénomènes antérieurs à toute perception venue par les sens, c'est donc affirmer une fausseté. Car le fait est qu'on ne peut s'observer que parce que l'on observe en même temps les corps qui ne sont pas soi, et il est étonnant qu'au dix-neuvième siècle on soit encore obligé de redire cette vieille vérité. Il résulte de là que la notion de la perception intérieure, celle de l'idée, de la volonté, sont des résultats de l'observation sensible, pour ceux qui les possèdent, et qu'elles ne peuvent être acquises, par ceux qui ne les ont pas encore, que par le secours de l'observation sensible : ce qui constitue une assertion directement opposée à celle des psychologistes. On peut donc dire, contradictoirement aux mêmes auteurs, que ces facultés se forment, s'établissent chez l'homme par l'exercice simultané du cerveau et des sens, et que, par conséquent, elle ne sont point antérieures à l'observation, ne se posent point elles-mêmes, et n'existent point *à priori*.

fille de vingt ans dont le front est presque nul, et qui n'a pas plus d'intelligence qu'un enfant de six mois, quoiqu'elle ait les sens très bien développés. C'est qu'il ne suffit pas d'avoir des sens, il faut posséder un cerveau propre à féconder les perceptions qu'ils fournissent.

SECTION VI.

A quoi se réduisent, en dernière analyse, toutes les objections des psychologistes. — Solution de la question précédente.

Quoique nous ayons démontré aux psychologistes que l'idée de la conscience elle-même leur vient des sens, et que, par conséquent, on ne peut pas lui accorder la prérogative de se poser elle-même antérieurement à toute perception, plusieurs d'entre eux ne seront peut-être pas convaincus : le moi se pose antérieurement à tout, nous disent-ils, puisqu'il est le mobile unique des recherches que nous pouvons faire pour le connaître ; car définitivement *si nous n'avions jamais perçu, nous ne chercherions pas à savoir comment on perçoit.*

Souvenez-vous, messieurs, des réponses qui ont été faites : je vous ai prouvé que les phénomènes des idées et du vouloir impliquent toujours des perceptions sensitives ; je vous ai fait voir que la perception interne, une, et sans mélange de perception sensitive, se réduit à un fait de sensation dont vous ne pouvez rien faire ni tirer aucun parti pour votre système, puisqu'il n'existerait pas si l'on n'avait eu d'abord des sensations. Pourquoi donc persistez-vous à déduire de l'observation actuelle faite par le moi sur lui-même, la préexistence de ce même moi

à toute observation sensitive? Il y a, dans cette objection, je ne sais quel jeu de mots qui vous trompe, je ne sais quelle énigme ontologique qu'il serait important de deviner. Votre opiniâtreté ne viendrait-elle pas de ce que vous personnifiez le moi? Je crois que m'y voilà. Vous dites en vous-mêmes : un homme n'observe que parce qu'il est muni de tout ce qu'il doit avoir pour observer; un moi, qui est dans un homme, doit se trouver dans le même cas. « C'est dans ce sens que vous nous dites qu'un *moi* est une chose simple, une unité qui suffit à toutes les diversités des sensations provenant de l'intérieur comme de l'extérieur, et que puisque la matière est toujours divisible, un *moi* ne saurait être de la matière... » Arrêtez, messieurs; prenez garde qu'un moi n'est pas une Minerve apparaissant tout-à-coup armée de pied en cap; souvenez-vous de ce qui vient d'être prouvé, c'est-à-dire que le mot moi ne peut désigner autre chose qu'un phénomène qui se manifeste dans des conditions données; conditions qui consistent, 1° dans l'existence d'un cerveau parfait, bien développé, et dans l'état de veille; 2° dans le fait de plusieurs stimulations d'origine intérieure d'abord, et ensuite d'origine extérieure, qui sont parvenues à ce cerveau. Ce n'est qu'à la faveur de ces conditions qu'un moi existe, et un moi ne peut être comparé qu'à lui-même. Cessez donc de le juger d'après de

fausses comparaisons, et prenez-en désormais une autre idée.

Votre opiniâtreté pourrait avoir encore une autre cause : importunés d'un côté par le témoignage de vos sens, qui vous disent que le moi disparaît aussitôt que le cerveau a été séparé du tronc, et vous pressent de conclure que le moi dépend du cerveau; fatigués d'un autre côté par des efforts inutiles pour expliquer comment un cerveau peut être le siége d'un moi, sans qu'un moi soit un phénomène de l'action cérébrale, vous prenez le parti de consulter votre conscience sur la nature de ce moi, c'est-à-dire d'elle-même. Celle-ci, qui est étrangère aux idées de durée, de destruction, de reproduction, vous tient un langage à sa portée. Elle n'est qu'une sensation inséparable de l'existence; elle vous répond qu'un moi est une existence indépendante de tout accident. La voilà donc en contradiction avec vos sens, et vous vous trouvez, vous, dans l'impossibilité d'exprimer le moi (1). La doctrine des sensations est vieille : quelques philosophes du nord, qui ne l'ont jamais comprise, l'ont discréditée à vos yeux pour établir la conscience sur ses débris. La conscience est nouvelle sous le rapport de son rôle scientifique. Elle est à la mode; elle vous inspire un

(1) C'est après avoir lu ce passage que les psychologistes ont osé écrire que je n'avais pas détruit la simplicité du *moi* (1838).

sentiment d'orgueil qui vous est cher, et que les sens vous enlèveraient en détruisant les illusions de votre sensation intérieure. Tout cela vous décide, et vous prenez le parti de dire : « Puisque notre » conscience répugne à croire qu'elle dépend d'un » cerveau ; puisque les sens, qui ont l'air de nous » affirmer le contraire, ne peuvent nous l'expliquer, » nous concluons que cela ne saurait être, et qu'elle » est antérieure au cerveau. »

Ah ! vous niez le fait parce que vous ne pouvez l'expliquer ! Songez un peu où cela peut vous conduire. Je n'ai pas besoin d'insister sur les conséquences qui en résulteraient.

Je fais un autre raisonnement. Ayant prouvé qu'on observe avec un cerveau en relation avec les différentes espèces de sens, et qu'il n'y a plus de difficulté que sur le *comment la chose est possible*, je réduis votre objection à cette *possibilité*, et je dis : *Si nous n'avions pas la possibilité de nous observer, nous ne chercherions pas à nous observer;* ce qui exprime une vérité triviale, également applicable au fait d'observation tel que les sens nous le font connaître. La voici : *Si la faculté d'observer les autres et nous-mêmes ne s'était pas formée en nous par le développement de notre cerveau et l'exercice de nos sens, nous ne chercherions pas à nous observer et à observer les autres*

corps de la nature; ce qui, en définitive, se réduit à dire : *Nous observons parce que nous pouvons observer.*

Vous voyez que votre objection n'en est pas une; mais puisqu'il ne s'agit plus que de l'impossibilité d'expliquer le pourquoi ou la faculté de l'observation dans la substance nerveuse de l'encéphale, il doit résulter encore de ce qui vient d'être dit que, quand vous vous flattez que l'anatomiste, le physiologiste, le naturaliste, vous font une concession, en admettant des faits que les sens ne peuvent leur expliquer, c'est comme si vous disiez qu'ils sont d'accord avec vous en ce point qu'ils ne savent pas plus que vous comment ou pourquoi l'homme sent, a des idées et veut. Mais, sur ce, vous leur témoignez quelque pitié, et vous ajoutez : « Nous allons vous » l'apprendre. C'est parce que l'homme a, pour » l'exécution de ces phénomènes, quelque chose qui » diffère de sa substance nerveuse, de celle de tous » les animaux, et de tout ce qui peut frapper nos » sens dans cet univers; quelque chose, en un mot, » dont personne ne peut se faire une autre idée que » celle de ne point ressembler aux choses dont on » peut avoir l'idée. »

Nous arrivons donc enfin, non sans beaucoup d'entraves, à la dernière question. Les psychologistes disent qu'ils perçoivent, et qu'ils ont des idées

et de la volonté, précisément parce qu'ils ont pour tout cela ce que n'ont pas les animaux, qui, comme eux, perçoivent, ont des idées et de la volonté. Cette assertion équivaut à celle-ci, que leurs perceptions, leurs idées, leur volonté, sont d'une autre nature que celles des animaux. Nous avons remarqué la mémoire et la volonté chez le chien, le loup, le renard, le chat, et nous les avons vus agir contre les impressions sensitives actuelles; ce qui implique une perception intérieure ou une conscience; d'une autre part, nous avons vu l'homme dans un âge et dans un état d'organisation imparfaite, où il ne jouit pas de ce degré de perception et de volonté, et où par conséquent ses idées ne sont pas aussi distinctes, aussi complétement idées que celles de ces animaux. Or, puisque les psychologistes refusent d'attribuer ces différences à celles de l'état actuel de la matière nerveuse de ces différents êtres vivants, qu'ils nous disent donc à quoi cela peut tenir? N'y a-t-il pas contradiction à attribuer les mêmes phénomènes, chez l'animal, à la substance nerveuse, chez l homme, à autre chose que la substance nerveuse; à convenir qu'elle en est le premier mobile chez l'un, et à prétendre qu'elle n'en est que l'instrument secondaire chez l'autre? Soyons de bonne foi : quelle raison les psychologistes peuvent-ils avoir de donner à l'homme un principe de plus

qu'aux animaux? Ils ne peuvent en avoir d'autre, si ce n'est que l'homme a des facultés intellectuelles de plus que les animaux ; car il est assez prouvé que les organes qui les exécutent sont les mêmes; seulement ceux de l'homme en exécutent davantage. A merveille; mais, quand l'animal en exécute plus que l'homme, comme on le voit en comparant un chien adulte avec un enfant nouveau-né, où est la preuve du principe étranger à la matière nerveuse? Que les psychologistes s'arrangent, il faut bien le placer quelque part, et ils ne peuvent ni le mettre en route pour venir, ni le cacher dans la substance cérébrale et l'y laisser inactif, comme ils ont coutume de le faire, sans avancer des hypothèses.

Les physiologistes au contraire n'en font point, quand, partant des faits bien constatés, que la sensation, la pensée, la volonté, se développent avec la substance cérébrale, diminuent ou augmentent avec l'action de cette substance, disparaissent pour jamais avec elle, en un mot se lient à cette substance comme un effet à sa cause dans toutes les circonstances où il est possible d'observer l'animal doué d'un appareil nerveux, ils en concluent que ces facultés sont des résultats de l'action de cette substance.

Il est vrai que les physiologistes ont puisé les faits d'après lesquels ils raisonnent dans le témoignage

de leurs sens, mais du moins ils n'en ont point tiré de conclusions forcées et contradictoires; tandis que les psychologistes, qui ont aussi puisé leurs arguments d'opposition dans leurs perceptions sensitives, comme je l'ai surabondamment prouvé, en ont tiré des inductions qui sont bien loin d'en découler, si l'on procède selon les règles de la saine logique. C'est ce qu'il faut définitivement leur démontrer. Pour cela, je vais concentrer leurs arguments, qui sont précisément ceux par lesquels ils prétendent prouver qu'attribuer la pensée à l'appareil nerveux, est une hypothèse beaucoup moins probable que celle de l'attribuer à un principe différent de celui qui produit le même phénomène chez les animaux.

1re *objection*. Attribuer à un appareil organique la faculté de produire la pensée, etc., c'est lui attribuer ce que nous ne découvrons pas en lui. Nous voyons bien une dépendance entre l'appareil et les phénomènes; mais comme les résultats de l'action de l'appareil seraient les mêmes dans la supposition qu'il ne fût qu'un instrument, nulle raison de préférer une hypothèse à l'autre.

Rép. (*a*) Nous découvrons très bien dans l'appareil la faculté de produire la pensée, etc. : ce que nous ne découvrons pas, c'est la manière dont il la produit. (Cette proposition a été démontrée plus haut.)

(*b*) La dépendance entre l'appareil et les phénomènes ne saurait s'expliquer avec l'hypothèse d'une cause intelligente non nerveuse, parce que le modèle de cette cause n'existe nulle part, et qu'il n'est pas possible d'admettre que ce qui n'est pas corps puisse exercer de l'action sur ce qui est corps; le négatif ne pouvant jamais agir sur le positif.

2e *object.* L'observation n'y montre que des particules matérielles arrangées de certaines manières; or, chaque molécule ne pouvant produire seule les phénomènes, les physiologistes eux-mêmes ne comprennent pas comment leur ensemble pourrait les produire; ils le supposent donc : donc le mot organe n'explique pas plus qu'un mot qui sonnerait d'une tout autre manière.

Rép. Il a été prouvé que la matière nerveuse, dans un certain état, produit, par son action, tous les phénomènes intellectuels chez les animaux aussi bien que chez l'homme : c'est ce dont il s'agit, et non pas de savoir pourquoi ni comment; l'hypothèse commencerait aussitôt que l'on poserait le comment; les physiologistes n'en posent pas, les psychologistes seuls en imaginent.

3e *object.* Dans les machines, nous avons des exemples d'organes mis en action par des intelligences. Nous n'avons rien d'équivalent dans la supposition d'organes principes des facultés intellec-

tuelles. Donc, hypothèse pour hypothèse, la première est préférable à la seconde.

Rép. Il n'y a pas parité entre une machine inanimée et l'appareil cérébral, qui est une matière vivante : d'ailleurs, l'intelligence que l'on nous montre dans la machine n'est autre chose que l'appareil cérébral de l'homme lui-même; et supposer un organe cérébral dans un autre, serait une absurdité qui ne résoudrait rien.

4e *object.* Les nerfs, les sens, les muscles, étant indispensables pour la sensation et pour l'action, et n'en étant cependant que les instruments, puisqu'ils ne peuvent l'exécuter sans le secours du cerveau, on n'a pas de peine à comprendre que le cerveau, à son tour, se trouve dans le même cas que les sens et les muscles, par rapport à un principe dont il ne serait que l'instrument.

Rép. Il n'y a nulle parité entre ces deux termes de comparaison : nos sens nous démontrent que les nerfs et les muscles ont de l'action sans l'intermédiaire du cerveau, mais que cette action ne peut être régularisée que par le cerveau, de manière à ce qu'il en résulte des mouvements qui nous donnent l'idée d'une intelligence provocatrice; mais aucun sens n'a démontré aux psychologistes que le cerveau fût l'instrument d'un autre agent que de tout le reste de l'appareil nerveux avec lequel il est en rapport : lui

et les nerfs sont successivement agents et patients : il n'y a dans ce cercle ni commencement ni fin. Quant aux muscles, ils ne peuvent être autre chose, dans l'ensemble fonctionnel, que les instruments du cerveau et des nerfs pour l'exécution de certains actes que l'appareil nerveux n'est point fait pour exécuter, quoique d'ailleurs leur tissu propre agisse quelquefois sous d'autres influences.

5[e] *object.* En détruisant certaines parties du cerveau, par des expériences faites sur les animaux vivants, on détruit certains actes; les maladies analysent également les facultés de l'homme en les abolissant l'une après l'autre; mais aucune expérience, aucune maladie n'ont détruit la volonté. Cela vient, selon certains psychologistes, de ce que le principe volontaire est distinct du cerveau; car si l'organe lui-même était le principe volontaire, en altérant l'organe, on devrait supprimer la faculté volontaire; et il serait fort étonnant qu'aucune maladie, aucune opération n'eussent produit ce résultat.

Rép. Pour répondre, il suffit de rétablir les faits; il n'est pas vrai que les expériences ne détruisent pas la volonté. On la suspend, et on la fait reparaître à son gré en comprimant le cerveau. Il n'est pas vrai qu'aucune maladie n'abolisse la volonté : toutes les fortes congestions du cerveau la suppriment d'abord; toutes les phlegmasies du même organe l'anéantissent

par leur durée ; et la vie peut persister long-temps encore après cette perte. D'ailleurs la volonté n'existe pas chez l'embryon, qui est bien de la même nature que l'homme.

Que deviennent, après tout cela, les railleries que les psychologistes ont voulu faire de la prétendue hypothèse des physiologistes?

« La conclusion qu'on va bientôt lire suivait ces mots dans la première édition ; mais puisque les psychologistes reviennent encore avec complaisance sur l'unité et la simplicité de leur *moi*, il faut voir s'ils ont ajouté quelque chose aux arguments dont ils se servaient avant l'apparition du *Traité de l'irritation.* Il s'agit particulièrement de M. Damiron, auteur de l'*Histoire de la philosophie du* XIXe *siècle*, qui, dans un article du *Globe*, a reproduit mot, pour mot, ce qu'il avait dit dans cet ouvrage.

» Cet auteur convient, page 419 (1), « qu'on peut nier l'âme en tant que substance spirituelle ; mais il soutient que le *moi*, cette *substance* qui a la conscience d'elle-même, n'a été attaquée dans sa réalité et sa simplicité par aucun système. Ne parlons donc plus désormais de *substance spirituelle*, il y a contradiction dans les termes, et l'auteur nous en a lui-même débarrassés. Fasse le ciel qu'il ne tombe pas dans d'autres contradictions ! Qu'entend-il par une

(1) 1re édition, 1828 ; et t. II, p. 245, 3e édition, 1834.

substance appelée *moi*, qui a la conscience d'elle-même? Son intention, comme on va voir, est de prouver que cette *substance* n'est point matière, et c'est pour cela qu'il vient de la mettre en perspective. Or, puisqu'elle n'est ni esprit ni matière, ou du moins puisqu'il la suppose telle pour le moment, et qu'il soutient qu'on peut la concevoir telle, sauf à savoir ensuite ce qu'elle deviendra, comment la conçoit-il donc? Il va répondre lui-même.

« Ce quelque chose qui a conscience et égoïté, centre de tous les faits qui modifient son existence, présente pour caractère de son essence l'*activité* et la *réceptivité*, mais une réceptivité active ou une activité réceptive. Manifestes ou latentes, nécessitées ou libres, peu importe, ces facultés *persistent toujours*. Or ce qui est actif est une force, donc le *moi* est une force. » Nous y voilà; l'auteur veut d'abord ériger le *moi* en *force*, sauf à montrer plus tard qu'une force ne peut être de la matière. Cherchons donc quelle idée on doit se faire de ce qu'on appelle des forces.

Si j'entends bien les mots, une force est quelque chose qui agit par soi. Nous en prenons l'idée en voyant agir les corps, parce que nous isolons mentalement leurs substances matérielles de la cause de son action; le mot *force* équivaut donc aux mots *cause de l'action d'un corps*. C'est dans ce sens que nous disons *force physique*, *force chimique*, *force*

vitale. Ce mot semble d'abord dire beaucoup; mais lorsque nous examinons de près ces trois ordres de phénomènes, nous y trouvons des diversités qui nous donnent l'idée d'autant de causes particulières d'action, et nous établissons en physique des forces d'attraction, des forces de répulsion, des forces électriques, etc.; en chimie, des forces d'affinité qui se développent à l'infini; en physiologie, des forces moins multipliées il est vrai, mais qui pourtant l'ont été à tel point, que chaque organe a eu la sienne, ainsi que nous l'avons fait voir dans la partie historique de l'irritation. Or, la force *moi* de M. Damiron se place nécessairement dans l'une des ces catégories, et dans un autre passage de son ouvrage où il rend compte du système de Gall, il consent à ce qu'elle soit placée dans le cerveau. Par conséquent, nous pouvons affirmer en son nom que le *moi* est une force qui réside dans l'encéphale. D'autre part, nous venons de voir que force est synonyme de *cause de l'action d'un corps;* donc nous pourrions conclure, d'après M. Damiron, que la cause de l'encéphale est dans l'encéphale.

Mais notre intention n'est pas de nous prévaloir de cette conclusion qui découle facilement de son système, nous avouerons avec lui que la cause première de l'action du cerveau n'est pas dans le cerveau; mais où cela nous mènerait-il? Si nous ne

voulons rien supposer, cela doit nous conduire à rechercher ce qui fait agir le cerveau. Alors nous trouverons, comme il a été dit au chapitre III, tome I, page 62, que la matière nerveuse ne peut agir sans oxigène et sans calorique. Faudra-t-il en conclure que l'oxigène et le calorique sont les forces premières et les causes du moi? Nous nous en garderons bien, non parce que ces deux agents nous sembleraient d'une nature moins relevée que celle du moi; cette considération est de peu d'importance, car ce pourrait être une illusion; mais parce que nous n'avons pas la preuve que seuls ces agents pourraient produire de la substance nerveuse; parce qu'ils président également à toutes les autres formes de la matière animale, à la production du végétal, aux transformations des matières brutes; parce que l'électricité nous paraît aussi jouer un grand rôle; en un mot parce que, jugeant du fait général de l'univers par quelques faits partiels que nous croyons avoir bien compris, nous concevons la nécessité d'une cause ou d'une force qui soit le moyen d'union, peut-être le premier mobile des forces que nous appelons physiques, chimiques et vitales.

Il résulte de là, sans avoir rien supposé, que la force moi de l'auteur psychologiste n'est qu'une force secondaire, c'est-à-dire une des cent mille prétendues forces qui cessent de le paraître aussitôt

qu'on veut interroger la masse des faits. Si elle n'est pas force, que devient-elle? un phénomène nécessairement, et rien de plus, et je le défie formellement de prouver le contraire.

Mais disons encore un mot sur les preuves qu'il croit avoir données de l'existence de sa prétendue force. Il y en a deux principales : la première, c'est que le moi *persiste toujours*... Cela n'est pas, et M. Damiron convient lui-même, en analysant M. Jouffroy, que le moi est passible de suspension. Les expériences sur les animaux vivants et les maladies de l'encéphale, se réunissent pour prouver que les phénomènes de conscience peuvent être suspendus et même abolis sans que l'état de vie cesse d'exister. La prétendue force *moi*, que nous ne pouvons plus désormais nommer autrement que phénomène, est donc subordonnée, comme un effet à sa cause, à l'état de la matière nerveuse encéphalique. On ne peut soutenir le contraire sans hypothèse; je l'ai prouvé en montrant sur quels fondements les psychologistes s'appuient pour soutenir que le *quid immateriale* peut rester inactif au milieu du cerveau délabré. La première preuve de l'existence de ce principe est donc détruite sans retour.

La seconde est tirée de la conscience, qui fait sentir au psychologiste qu'il est doué d'une force supérieure à celle des organes. Cet argument est si

complètement anéanti par ce que nous avons dit plus haut, qu'il serait inutile d'y revenir. Passons donc à d'autres preuves, s'il y en a.

L'auteur demande si la force *moi* est une ou plusieurs forces. Si le moi était multiple, ajoute-t-il, il y en aurait un pour penser, un pour vouloir; en un mot, il en existerait autant que la conscience atteste de facultés. Ailleurs on trouve cet argument plus développé. M. Damiron demande s'il y a un moi pour les yeux, un moi pour les oreilles, et même pour les sensations viscérales qu'il consent à nous accorder (1). Or cette pluralité n'existe pas; c'est encore le même *moi* qui voit dans le présent, dans l'avenir et dans le passé; donc le *moi* est une force essentiellement une... Nous répondrons en disant que le moi n'étant pas une force, il faut appliquer au phénomène tout ce qui est affirmé de la prétendue force. Or, se sentir sentant par toutes les extrémités nerveuses mentionnées : par les yeux, les oreilles, la peau, l'intérieur des viscères, etc.; avoir la conscience qu'on est le même qui sent par toutes ces voies, qui a senti hier par elles, et qui sentira probablement demain, tout cela fait partie du phénomène; tout cela le constitue; sans cela il ne serait pas. C'est donc à tort que l'on

(1) *Hist. de la philosophie au* XIX[e] *siècle*, 3[e] édition. Paris 1834, t. I, page 157, et t. II, p. 246-7.

fait des sections dans ce même phénomène ; que l'on met d'un côté le sentiment du moi, et de l'autre les perceptions venues par les sens. On ne peut opérer cette disjonction sans dénaturer le phénomène, sans tomber dans le faux, dans les assertions inexactes, comme je l'ai prouvé plus haut, puisque le sentiment du moi n'existe qu'à la condition de perceptions multiples et comparées.

Si nous cherchons maintenant à quoi tend cette division arbitraire du phénomène de conscience, nous trouverons qu'elle tend à en donner l'explication ; mais l'expliquer par la supposition d'une force qui n'existe pas, comme nous venons de le prouver, et qui par conséquent est supposée, c'est l'expliquer par une hypothèse, c'est-à-dire tout simplement que c'est ne pas l'expliquer. Or personne ne l'a encore expliqué autrement : de là notre assertion que le phénomène de la conscience est un fait qu'il faut constater, mais dont on doit s'abstenir de tenter l'explication ; de là aussi par conséquent la futilité du reproche qui nous est fait par M. Damiron de ne pouvoir rendre compte du phénomène du moi.

Poursuivons, afin de voir où nous allons être conduit ; c'est la méthode conseillée par nos adversaires. S'il est impossible de faire des coupes dans le phénomène complexe du *moi*, c'est-à-dire de met-

tre d'un côté une prétendue force qui sent et veut, et de l'autre les impressions sur lesquelles on prétend qu'elle agit, et si cette force, qui constitue l'unité des psychologistes, n'existe pas, il est clair que leur unité est une chimère.

Mais pourquoi, demanderont-ils, en avons-nous donc l'idée? Pour une raison que je vous ai déjà donnée : parce que, en supposant cette force, vous l'avez personnifiée, et je le prouve par la manière dont vous en parlez, c'est-à-dire par les expressions que vous employez pour la faire agir, expressions qui sont celles avec lesquelles vous feriez agir un corps non seulement inanimé, mais vivant; non seulement vivant comme les plantes et les animaux en général, mais vivant comme l'homme en particulier. Vous n'entendez pas cela, me répondrez-vous, et vous raillez ceux qui vous supposent cette intention. Qu'entendez-vous donc? Je viens de vous montrer qu'il n'existe point d'unité *moi*, de force *moi*, indépendante de la substance de l'encéphale et des nerfs; à quoi donc peuvent s'appliquer des expressions telles que celles-ci : « Le même moi suffit à tout; c'est une unité vivante, énergique, féconde; elle n'est pas comme celle des parties qui tiennent ensemble par le rapport de temps ou de lieu; car on ne peut compter ici des choses qui se succèdent et se combinent. Cette unité ne tombe

sous aucun des cinq sens; elle n'est pas rigide, uniforme, tout d'une pièce; elle est vivante, mouvante, etc. » De quoi parlez-vous, s'il vous plaît?

Après ces phrases et d'autres semblables, le psychologiste, qui est parvenu à se persuader lui-même, croit que les autres le sont également, et, reprenant la concession qu'il a faite, il s'écrie : « *Actif*, *un*, *simple*, *identique*, *le moi ne peut être matière.* » C'est ainsi que l'on se fait illusion avec des perceptions réalisées ou avec des mots personnifiés, et que l'on trompe les personnes étrangères à la physiologie, qui ne peuvent pas se figurer que le phénomène du moi, n'étant qu'une sensation, ne saurait être autre chose qu'une modification inexpliquée de la matière nerveuse du cerveau.

L'auteur demande après cela quels autres faits de conscience on observe dans le *moi*... Remarquez bien ceci, lecteurs. On vient de nous dire que le *moi* est un, et d'une unité qui n'est point composée de choses qui se succèdent et se combinent; c'est comme si l'on nous avait dit qu'il n'a point d'étendue; c'est bien ainsi qu'on l'entend, puisqu'on affirme qu'il n'est point matériel. Comment donc pourra-t-il contenir quelque chose? On ajoute, il est vrai, quoiqu'on ne l'ait jamais vu, puisqu'il ne *tombe pas sous les sens*, qu'il n'est ni rigide, ni uniforme, ni tout d'une pièce, quoiqu'il soit sim-

ple, mais qu'il est vivant et mouvant, ce qui pourrait bien le rendre susceptible de capacité. A la bonne heure; mais s'il réunit la flexibilité, qui suppose juxtaposition de parties, avec la simplicité et l'unité qui les excluent, comment faut-il le concevoir, et à quoi servent les mots que l'on prodigue pour nous en donner une idée?

Voilà pourtant, où mène la manie des créations hypothétiques : on voit combien j'ai raison de reprocher aux psychologues l'emploi des métaphores, puisées tantôt dans l'animé, et tantôt dans l'inanimé, pour expliquer l'incompréhensible; et combien ils ont mauvaise grâce à nous reprocher le refus de toute explication sur l'action des causes premières.

Que le *moi* ait une capacité ou qu'il n'en ait pas, on y reconnaît trois faits, suivant le dire de notre auteur : la *sensibilité*, l'*intelligence* et la *liberté*; et il se propose de rechercher dans quelles circonstances ces facultés se développent, quelle en est la loi générale, et comment elles se modifient dans leurs rapports et combinent leurs phénomènes.

On se demande, d'abord, de quelle sensibilité M. Damiron veut parler : est-ce celle qui fait que nous sentons du plaisir ou de la douleur? Si c'est celle-là, il ne fallait pas se donner tant de peine pour immatérialiser notre *moi* et le mettre au-dessus de celui des animaux. Mais j'oubliais qu'on ne leur en a pas

accordé, et qu'ils ont des plaisirs et des douleurs purement physiques et d'une tout autre nature que les nôtres, quoiqu'ils les sentent par les mêmes organes. C'est plutôt la sensibilité qui constitue « les *sentiments du cœur humain :* joie, amour, désir, douleur, haine et aversion, réjouissance et respect, espérance et crainte, affections de toute espèce, émotions de tout degré, dont la conscience offre le riche et vivant spectacle. » On se souvient que la conscience est une chose immatérielle : si elle est immatérielle, elle ne peut contenir rien de matériel; donc tous les sentiments que l'on vient d'énumérer doivent être des choses immatérielles. Mais s'ils sont immatériels, les phénomènes organiques que le physiologiste y observe doivent l'être également. Alors il faut regarder comme choses non matérielles toutes les expressions des sentiments passionnés tels que : la rougeur et la pâleur, la chaleur et le frisson, la précipitation ou le ralentissement des contractions du cœur, la sueur chaude ou froide que l'on voit paraître sur la peau, les hémorrhagies, les vomissements qui accompagnent leur excès, les modifications de la sécrétion du sperme, car l'amour le plus grossier nous est accordé par l'auteur (*affection de toute espèce, émotion de tout genre*); enfin tous les mouvements musculaires que commandent ces sentiments prétendus du cœur, soit pour gesticuler, soit pour parler, soit pour agir.

Mais le spiritualiste nous répondra qu'il fait abstraction de tous ces mouvements de la vile matière animale, et qu'il n'entend parler que des émotions intérieures qui les déterminent et qui nécessairement les ont précédés; et il nous répétera que ces émotions sont immatérielles, puisque le *moi* est immatériel. Nous lui répliquerons alors qu'il fait preuve d'un défaut de connaissance en physiologie qui ne lui permet vraiment pas de traiter une pareille matière. Car, d'abord, cette manière de donner l'idée des passions exclut celles des animaux auxquels on refuse un *moi* immatériel; mais indépendamment de cette première considération, qui est la moindre en importance, le psychologiste ne s'est pas douté, sans doute, que, si l'on retranche de nos sentiments les perceptions vives de plaisir, de douleur qui forcent l'homme à s'agiter, il n'y a plus de passion, il ne reste que des perceptions sans aucun résultat, semblables au fait de conscience le plus simple, et nous avons déjà prouvé ici que ce fait est lui-même, aussi bien que la perception plus simple encore d'une forme ou d'une couleur, une modification de la matière nerveuse de l'encéphale.

Le second contenu de la conscience, c'est, selon notre psychologiste, l'intelligence à laquelle se rapportent les questions de l'idée, de la vérité, de l'évidence, de la certitude; enfin l'idéologie générale,

qui doit expliquer comment l'esprit acquiert, se rappelle et combine toutes les notions qu'il veut avoir, c'est-à-dire que ce second contenu comprendra la *connaissance* proprement dite, la *mémoire* et l'*imagination*.

Si la perception simple est une modification de la substance cérébrale, l'idée et toutes ses modifications ne sauraient être autre chose; mais je ne m'arrêterai pas maintenant au détail de ces questions qui vont bientôt trouver leur place. Je me contenterai de faire remarquer combien est fausse l'assertion qui circonscrit dans la conscience toutes les notions obtenues par l'exercice des sens, et combien il y a d'absurdité à donner le fait de conscience pour juge indépendant sur toutes ces notions; c'est comme si l'on disait qu'il faut juger des choses dont les sens nous ont donné l'idée d'après l'impression qu'elles nous ont faite, ou qu'elles nous font en réfléchissant plus ou moins, mais sans nous donner la peine de remettre nos sens en action, afin de nous assurer s'ils ne nous ont pas trompé, de les vérifier l'un par l'autre, et de mettre à profit les observations faites par nos semblables avec les mêmes précautions.

Enfin le troisième contenu de la conscience, c'est la liberté, abondante matière à explications. L'auteur tient compte de quelques faits; par exemple,

l'âme commence par n'être pas force libre, elle est d'abord fatale; puis elle se reconnaît, délibère, veut, se possède, se contient, exécute ce qu'elle a voulu. Il signale donc ce passage de l'instinct à l'empire de soi, à la liberté, et parle ensuite du rapport de la liberté à la délibération, à la résolution, à l'exécution; il ne discute pas ces questions, mais il donne le conseil d'en chercher la solution dans l'étude de la conscience.

La faute est toujours la même. L'auteur attribue à la conscience ce qui ne lui appartient pas, puisqu'on ne saurait faire les observations qu'il exige pour résoudre les questions qu'il a posées, sans mettre incessamment tous les sens en exercice; mais de plus il insinue, comme il l'a fait en parlant de l'intelligence, et vraisemblablement sans le vouloir, que l'on peut juger ces questions d'après sa propre estime, sans tenir compte des acquisitions de faits que les sens ne cessent jamais de nous procurer. En effet, si ce n'est pas cela qu'il entend, à quoi sert de nous dire que des acquisitions, que nous savons provenir de l'exercice des sens, doivent être étudiées dans la conscience? Si nous revenons sans cesse à l'examen des êtres bruts et des animaux, si nous consultons chaque jour nos semblables sur les observations qu'ils font des objets extérieurs, et sur les inductions qu'ils en tirent, il est clair que nos

connaissances n'avancent que par l'exercice continuel de nos sens; et si telle est aussi la marche intellectuelle des prétendus psychologistes, à quel titre peuvent-ils se donner pour créateurs d'une nouvelle méthode d'observation et d'une science qui en serait le résultat? Serait-il donc possible qu'ils eussent la simplicité de croire que les notions venues par les sens fussent étrangères à leurs méditations, quand ils ont les yeux fermés, et qu'ils sont immobiles sans entendre aucune espèce de bruit? Cela serait trop fort. Pourquoi nous mettre dans la nécessité de les placer entre la supercherie et ce haut degré d'inadvertance?

M. Damiron veut qu'après ces premiers travaux on procède à l'union de la psychologie avec la physiologie, en déterminant les rapports de l'âme avec le corps, et que l'on cherche à expliquer comment cette force douée de conscience et vivant au sein de l'organisme y déploie son activité..... C'est ici que paraît à nu l'esprit vraiment systématique de ces hommes qui veulent se donner pour des éclectiques libres. Au lieu de prendre les phénomènes que présente la nature humaine et de les discuter en pesant les opinions diverses pour arriver à la vérité ou pour confesser avec franchise l'ignorance, l'auteur commence par supposer la question résolue : il pose un être qui n'est point matériel, dont il va en-

treprendre l'histoire. Mais où le pose-t-il donc? Nulle part, puisqu'il n'a point encore pensé au corps humain. Dirai-je qu'il le pose en l'air? Mais comment le savoir? Il le crée, en parle, et c'est tout. Vient maintenant son union avec le corps. Le système consiste donc, 1° à supposer l'être sus-indiqué comme généralement admis, comme incontestable; dès lors on met de côté toutes les discussions philosophiques qui ont rapport à son existence ou à sa non-existence, on n'a rien à leur emprunter; 2° à faire agir cet être sur les organes de l'homme, sans se soucier des questions relatives à son existence ou à sa non-existence chez les animaux, et sans tenir aucun compte des objections qui ont été faites sur l'impossibilité de l'action d'une chose qui n'est pas corps sur la matière; on doit pourtant noter ici que M. Damiron a reconnu, en traitant du système de Maine de Biran, l'insolubilité de cette puissante objection; 3° à bâtir à loisir, à l'occasion de cette prétendue action, reconnue impossible par tous les hommes qui savent penser, un roman dont le héros est un homme déguisé, enrichi bien souvent des attributs des animaux et des corps bruts.

Voilà la marche voulue, assermentée, du parti psychologique : c'est ce qui constitue le système. Voici maintenant ce que ces messieurs donnent pour de l'éclectisme. Ils se placent, nous disent-ils,

entre les théologiens et ceux qu'ils nomment les sensualistes, c'est-à-dire qu'ils empruntent l'âme aux théologiens, et les actions des sens et de l'encéphale aux sensualistes. Si ce mélange suffit pour leur valoir le titre d'éclectiques, les théologiens ne le méritent pas moins qu'eux. Ils ne se sont point inscrits contre les découvertes des anatomistes, des physiologistes; ils ont accepté tous les progrès des sciences physiques et mathématiques; il leur était fort égal de mettre l'âme vaguement dans tout le corps, ou de la placer dans le cerveau; et maintenant il ne leur est pas moins indifférent que l'on établisse des organes pour les penchants et les aptitudes, pourvu que l'on consente à laisser dans l'encéphale une âme pour servir de président à ces facultés secondaires. Je dis plus : ils ne se sont pas trop élevés contre le système de Locke; ce ne sont point eux qui ont essayé de le renverser; et Condillac, quoique prêtre, n'a éprouvé aucune répugnance à faire arriver toutes les idées par les sens : il lui suffisait du principe simple, immatériel, établi dans le cerveau pour pouvoir à volonté rentrer dans l'orthodoxie.

Je le demande maintenant, qu'ont fait de plus les psychologistes? qu'ont-ils emprunté aux physiologistes, qu'ils décorent malignement du titre de sensualistes, afin de faire entendre qu'ils n'ont d'autre

règle de conduite que les plaisirs sensuels? Ils leur ont emprunté des faits, mais en les expliquant à leur manière; ils n'ont pas fait de l'éclectisme, mais du système; car le caractère des doctrinaires est de saisir les faits partout où ils les trouvent pour les faire servir au soutien d'une manière de voir. Les psychologistes ne sont donc point les conciliateurs des animistes et des physiologistes. Ils ont laissé la doctrine de ces derniers telle qu'ils l'ont trouvée, sans lui emprunter aucune explication. Pourraient-ils nier que l'homme voit par les yeux, qu'il entend par les oreilles, etc.? Ils ont puisé leurs dogmes, d'une part dans le platonisme, d'où dérivent la doctrine du principe immatériel et celle des idées préexistantes aux choses, qui depuis a fourni les monades de Leibnitz, et de l'autre dans *Reid* et *Kant*, qui leur ont donné la conscience et l'absolu. La conscience, quoique importante dans leur système, n'est qu'un champ d'investigation. L'essentiel est, en premier lieu, la préexistence des idées et des principes aux différents corps, idée platonique, et ensuite la réalisation de la raison placée entre Dieu et l'homme, idée kantiste, destinée à expliquer tout ce qui est intellectuel, car ces messieurs veulent absolument des explications. C'est cette fusion de doctrines qui constitue l'éclectisme des psychologues modernes, et c'est à cause de cela que nous les avons

désignés sous le titre de *kanto-platoniciens*. Ils rentrent en effet dans la filière de l'antique école platonique, et puisque c'est par Kant (1) qu'ils l'ont modifiée, il est juste de mettre en tête de leur qualification complexe le nom du philosophe auquel ils doivent leur caractère distinctif. On verra, dans la section suivante, de quelle manière l'un d'eux a considéré l'entité raison en essayant de perfectionner Aristote et Kant. (p. 68-86, 1838.) »

Conclusion.

Puisqu'il est démontré par le raisonnement fondé sur le témoignage des sens, sans lequel il ne peut exister aucune connaissance, que l'appareil nerveux, composé de l'encéphale et des nerfs distribués dans les diverses parties du corps, est le principe de tous les phénomènes d'instinct, de sensibilité, de perception, de volonté, en un mot d'intelligence; puisqu'on ne saurait imposer à cet appareil un principe étranger sans transporter par la pensée, dans l'intérieur du cerveau, des scènes du monde matériel, dont les sens seuls ont pu donner l'idée, les prétentions des psychologistes tombent d'elles-mêmes. Le *comment* ou la cause première reste inconnue pour eux comme pour les physiologistes : mais cet in-

(1) *Critique de la raison pure*. Paris, 1835, 2 vol. in-8°.

connu n'est point un obstacle aux recherches qui ont pour objet les phénomènes du monde sensible. Il ne nuit ni aux physiologistes, ni aux moralistes, ni aux publicistes, ni aux législateurs. Quant aux métaphysiciens et aux psychologistes, c'est autre chose. Ils ne peuvent faire une science avec des phénomènes de conscience indépendants de l'influence des sens, parce que ces phénomènes se réduisent à un seul fait qu'il suffit de bien constater, *se sentir sentir*. S'ils veulent borner leurs prétentions à l'étude des rapports qui unissent les hommes entre eux, ils rentreront dans les moralistes et dans les publicistes; mais s'ils ont la prétention de disserter sur l'origine des facultés intellectuelles, il faut qu'ils aillent étudier l'anatomie, la physiologie, et même la pathologie, non dans les livres, mais au lit même des malades. Cette dernière observation leur en apprendra plus que tous les traités d'idéologie. Tous les efforts qu'ils tenteraient pour s'affranchir du domaine de ces sciences seraient inutiles, parce qu'ils ne connaissent pas assez les faits relatifs à la question pour la traiter. La conscience était leur dernier refuge; ils ne l'auront plus désormais; ils ne pourraient opposer que des sophismes et des déclamations aux faits dont nous venons de leur offrir le tableau. Mais je leur crois trop de jugement et de sang-froid pour choisir de pareilles armes.

SECTION VII (1).

« Du rôle que joue la raison dans la doctrine des psychologistes.

« Quoiqu'Aristote soutînt que les connaissances nous viennent par l'expérience qui nous fournit les faits, il posait un certain nombre de principes existant *à priori*, comme des vérités innées résidant dans l'âme humaine, et d'après lesquelles nous jugeons toutes les acquisitions de l'expérience; c'est ce qu'il désignait sous le nom de *catégories*. Les objets extérieurs ne servaient qu'au développement de ces germes que l'auteur de toutes choses avait semés dans l'âme humaine. Or ces catégories, qui ne sont, comme on va le voir, qu'un résumé plus ou moins exact des idées que nous obtenons par nos sens externes ou internes, ont été remaniées par Kant, qui les donne comme les attributs de ce qu'il appelle la raison; et la raison, dans son système, constitue le moral de l'homme par excellence, et doit être sans cesse étudiée afin d'être connue dans son état de pureté primitive. Ainsi le fond de ce système est celui d'Aristote, dans lequel on retrouve toujours la préexistence des idées aux choses établies par son maître Platon, qui la tenait de Socrate, qui la tenait des philosophes de l'Orient; en-

(1) Section additionnelle. 1838.

fin ces mêmes catégories sont devenues le sujet des méditations d'un professeur de philosophie qui est aujourd'hui à la tête de l'école psychologique de France. Il les a perfectionnées, les regardant toujours comme les attributs de la raison qui constitue tout le moral de l'homme, et c'est au nom de la raison que M. Cousin développe le système dont nous allons donner l'idée d'après ses leçons.

Le premier point est de savoir comment la raison se révèle, et le professeur nous apprend qu'il la connaît par la conscience. Cette conscience, sur laquelle nous finissons de disserter, est donc encore la base du système des rationalistes. Sans elle ils n'auraient rien à nous dire sur l'être raison, chose importante, et que nos lecteurs sont priés de ne jamais perdre de vue.

Tout ce qui est contenu dans l'esprit humain se réduit, selon le rationaliste français, à neuf séries d'idées dont voici l'énumération : 1° *Idées relatives au nombre ;* on y trouve l'unité et la multiplicité, qui peut être infinie, selon notre auteur ; donc l'idée de l'infini est ici à côté de celle du fini.

2° *Idées relatives à l'espace.* Il est déterminé ou borné, ou si l'on veut *fini ;* il est indéterminé, absolu ou *infini.* La double idée du fini et de l'infini existe donc encore dans cette seconde catégorie.

3° *Idées relatives à l'existence.* Outre les corps

qui frappent nos sens, et dont nous avons d'abord l'idée comme choses existantes, nous possédons encore, suivant le rationaliste, l'idée de quelque chose existant avant ces corps, existant nécessairement et absolument, tandis que les choses qui frappent nos sens pourraient bien ne pas exister. En d'autres termes, nous avons l'idée que ces choses existent conditionnellement, c'est-à-dire que leur existence atteste celle de quelque autre existence dont elles sont une conséquence. Or les choses que nos sens nous montrent rentrent dans le *fini*, et celles qu'ils ne nous montrent pas, dans l'*infini*.

4° *Idées relatives au temps*. Nous avons d'abord la notion d'une durée déterminée, d'un temps limité ou *fini*, et de plus l'idée d'un temps sans limite ou d'une durée qui n'a ni commencement ni fin, c'est-à-dire de l'éternité ou d'un temps *infini*.

5° *Idées relatives aux formes*. Elles sont déterminées, limitées, mesurables, *finies*, en un mot; mais il ajoute qu'elles ont un principe qui n'est ni limité, ni mesurable, ou qui est *infini*.

6° *Idées relatives au mouvement ou à l'action*. Notre auteur conçoit l'action comme bornée, secondaire et *finie*, ou relative à quelque autre action qui serait primitive et absolue, en un mot, *infinie*, et prétend que nous avons l'idée de cette action.

7° *Idées relatives aux phénomènes qui se pas-*

sent en nous et hors de nous. Nous avons, dit encore le rationaliste, outre les idées de ces phénomènes qui sont ou qui existent d'une manière *finie*, l'idée de quelque chose qui n'est pas ces phénomènes, qui est plus qu'eux, et qui est ou existe d'une manière absolue ou *infinie*. En d'autres termes, les phénomènes qui frappent nos sens ne sont que des apparences, et il y a de plus la réalité.

8° *Idées relatives à la pensée*. Notre raison, assure le professeur, conçoit qu'outre les pensées relatives aux différentes choses, et par conséquent *finies*, il y a le principe de la pensée qui passe dans toutes sans s'y arrêter, et qui constitue l'*infini* de la pensée.

9° *Idées relatives au monde moral*. On aperçoit, nous dit-il, le beau, le bon, et l'on y transporte invinciblement, d'abord l'idée du *fini*, puisqu'il y a du beau fini, du beau relatif, imparfait; ensuite on y applique l'idée du beau *infini*, qui est le beau idéal, le principe de toute beauté, la beauté réelle, comme la sainteté non souillée et dans sa pureté.

Telles sont les catégories de M. Cousin. Il en extrait d'abord deux idées, qui se trouvent en effet dans chacune d'elles, parce qu'il les y a mises, l'idée du *fini* et celle de l'*infini*; ensuite il se demande s'il ne doit pas exister un rapport entre le fini et l'in-

fini, et sur sa réponse affirmative, il conclut qu'il y a trois idées fondamentales ou trois éléments généraux d'idées dans l'esprit humain : le *fini*, l'*infini*, et les *rapports* du fini et de l'infini. Or, la raison, telle qu'il la conçoit, n'est autre chose que l'être composé de ces trois éléments, et par conséquent de toutes les idées qu'ils représentent. Elle est considérée comme absolue, antérieure à notre corps, comme les idées dont elle se compose sont antérieures aux choses, selon la doctrine de Platon et de Leibnitz. La raison primitive, pure, création de Kant, ainsi formée, mais moins parfaite, puisque notre philosophe a renchéri sur celui de Kœnigsberg, la raison pure, disons-nous, existe d'une existence toute spirituelle ; mais elle se communique à l'homme, et dans cette connexion ou cette espèce d'incarnation, elle se souille et participe de la faiblesse de notre nature. Absolue et pure, elle est en communication avec l'absolu des absolus, ou l'absolu par excellence, qui est Dieu, et c'est par son intermédiaire que nous en acquérons la connaissance. Quant aux idées, on sent que leur nature ne peut être que très distinguée ; la rigueur de l'analogie force de les rapporter au principe éternel de la raison humaine, c'est-à-dire à la raison absolue. Elles existent là, c'est-à-dire dans la raison absolue ou pure, de l'existence de l'esprit : elles ne sont autre

chose que la manière d'être de la raison éternelle ou de l'esprit absolu, ce qui veut dire que cette raison ou cet esprit est un composé d'idées éternelles.

Or cet esprit absolu qui est ici donné comme synonyme de la raison éternelle, n'est autre chose que Dieu lui-même, car il n'y a pas deux esprits absolus; de sorte que la raison pure se confond avec Dieu lui-même, qui n'est qu'un composé d'idées, ou qui est l'idée des idées. C'est chose absurde de demander si les idées représentent des corps; les idées sont au-dessus de toute chose, puisqu'elles font partie de Dieu, qui est la substance des idées; et les choses, c'est-à-dire les corps, ne sont que le reflet des idées, c'est-à-dire le reflet de Dieu lui-même. C'est ainsi en se réfléchissant que Dieu produit tout. On a grand tort de le dire incompréhensible; s'il l'était, nous n'aurions pas de motif pour y croire; s'il est la substance des idées, et si les idées sont intelligibles, il doit l'être également, car les idées ne seraient pas idées si elles n'étaient pas intelligibles. Rien n'est plus clair aux yeux du professeur, puisqu'une idée n'est idée que parce qu'elle est intelligible; et certes il faut bien qu'elle soit intelligible, puisqu'elle existe, car que serait une idée dont on n'aurait nulle idée? Dieu est donc intelligible, comme il est souverainement intelligent.

La création, d'après cela, se conçoit sans diffi-

culté, et rien n'est plus ridicule que de supposer une extraction du néant. En effet, s'il est de l'essence de Dieu d'être cause absolue, il a dû toujours produire, car les idées dont il se compose ont toujours eu un reflet. Il a tiré l'univers de cette puissance de création dont il est doué, et cela sans s'épuiser; et l'auteur donne pour exemple l'homme lui-même, qui, doué de la puissance de créer des actes, les produit continuellement sans rien perdre de lui-même, et par conséquent sans s'épuiser. Cet exemple ne saurait être récusé, fondé qu'il est sur la ressemblance de l'homme avec Dieu, et cette ressemblance sort d'elle-même des raisonnements du professeur de la manière suivante : Si Dieu produit, il ne saurait produire que ce qui lui ressemble; donc le monde est à l'image de Dieu, comme l'a très bien dit l'Écriture; donc il est un reflet de la divinité, selon les expressions de notre philosophe rationaliste. De là découle encore une conséquence confirmative de l'assertion relative à la compréhensibilité de Dieu; car, en se répétant dans les choses qu'il crée, Dieu doit y passer jusqu'à un certain point, et par ainsi s'y manifester, mais en restant supérieur aux choses qu'il produit, ce qui fait que nous ne pouvons pas entièrement le comprendre.

Dans la conscience sont mille et mille faits qui se résument dans un seul : le fait de l'humanité aperçu

par l'humanité, ou la connaissance de l'humanité par elle-même. Ce fait contient la psychologie tout entière. Il est commun à tous les hommes; le pâtre le présente aussi bien que le philosophe; mais il n'est pas développé chez lui comme chez ce dernier. C'est la réflexion qui le développe, et c'est ainsi que se forme l'art psychologique, qui est une chose difficile, car la réflexion est contre nature. Or, en développant le fait de conscience, la réflexion trouve les trois idées élémentaires ou catégories : le fini, l'infini et leur rapport. En effet, dès que l'homme se connaît, il a l'idée de lui et de quelque chose hors de lui : c'est le *moi* et le *non-moi*. Mais il voit que tout cela est fini, et dès lors il a l'idée de l'infini, et sent le besoin de rechercher leurs rapports. Voilà le philosophe.

Nous partirons de ce dernier point pour examiner les principes du rationaliste. Nous prendrons l'homme déjà raisonnable et pourvu de tous ses sens. Rendu par l'âge propre à la réflexion, l'homme veut connaître sa position dans l'univers : on vient de lui faire passer sous les yeux les neuf catégories du rationaliste ; il réfléchit sur chacune d'elles et il trouve : 1° *Sur celle des nombres*, que l'unité et la multiplicité lui sont apprises par les sens; puis il s'assure que les unités peuvent être multipliées au point que sa vie tout entière et la force de ses

organes ne lui permettent pas de les compter. Dès lors il crée le mot *innombrable*, ou si l'on veut celui d'*infini*, qui ne sont autre chose que des signes par lesquels il se retrace, en même temps, le fait de l'existence de nombres qu'on ne peut compter, et l'espèce de sensation interne qui est attaché au spectacle de cette multiplication sans limite. Il a donc après ce travail : 1° l'idée des nombres finis qui lui vient des sens, et qui lui représente ce nombre; 2° l'idée de nombres infinis ou de nombres qu'on ne saurait se représenter, c'est-à-dire qu'il a le sentiment de son impuissance de suivre les nombres dans leur multiplication; et c'est ce qu'il exprime par les mots *nombre infini*.

2° *Sur les idées relatives à l'espace.* La situation intellectuelle de l'homme est évidemment la même. Il mesure un espace avec ses sens; et quand cet espace s'agrandit trop, il crée un mot pour exprimer l'impossibilité où il est de suivre plus loin le développement de l'espace : c'est-à-dire de se le représenter au-delà de certaines limites; ce mot, c'est l'*infini*, et il ne retrace à notre souvenir autre chose que notre faiblesse, l'insuffisance de nos efforts dans le cas de l'exploration de l'espace, avec le sentiment pénible que nous avons retiré de ces efforts infructueux. Voilà ce qui se passe en nous, lorsque nous contemplons l'espace sous un ciel pur, pendant la nuit.

3° *Sur les idées relatives au temps.* Notre position est encore la même. Nous modelons le temps sur l'espace par l'image d'une ligne, et nous la prolongeons ou la multiplions, par l'hypothèse, autant que possible; mais à la fin, cet allongement ou cette multiplication lasse nos organes, et nous créons le mot *infini* ou le mot *éternel,* qui servent à rappeler et notre faiblesse et la sensation pénible qu'elle nous a causée.

4° *Sur les idées relatives à l'existence.* Nous avons deux idées fondamentales qui nous viennent de nos sens externes et internes, et de notre sens interne central ou conscience; là sont les idées des corps qui frappent les sens de notre périphérie ou qui pénètrent dans ceux de nos viscères, et l'idée de l'existence de notre propre corps. L'homme doué de peu d'instruction, distingue d'abord ses membres et tout l'extérieur de son corps du sentiment intime de son existence et de ses facultés de désirer, de vouloir et de commander certains actes. Mais l'observation qu'il fait des autres par le secours de ses sens finit par lui apprendre que ces mêmes facultés, qu'il croyait étrangères à ses organes, ne sont que des modes d'action de son appareil nerveux; alors il voit clairement qu'il n'y a que deux choses dont il puisse comprendre l'existence, son corps et tous les corps qui sont en rapport avec

le sien; en d'autres termes, le *moi* et le *non-moi*. Or, c'est là précisément ce qui constitue le *fini* de cette catégorie indiqué par le rationaliste moderne. Quant à l'*infini*, ce signe se forme ici comme dans les trois catégories précédentes. L'homme, voyant que tout ce qui frappe ses sens change de forme ou existe de différentes manières, finit par se demander s'il n'y a pas une existence fixe, immuable, qui préside à toutes ces métamorphoses. Ce qui le porte à se faire une pareille question, c'est le spectacle de production qu'il a sous les yeux depuis l'enfance; dans tout ce qu'il comprend, il voit des causes produire des effets; il en tire l'induction que tout ce qui existe a une cause; et ne pouvant apercevoir par ses sens la cause supérieure, inductionnelle de tous les êtres mobiles ou l'être premier, l'être par excellence, il l'appelle l'*infini*, c'est-à-dire l'*incompréhensible*, l'*inaccessible*. Mais ce qui est déplorable, il n'a pas la certitude que l'induction par laquelle il est arrivé à l'idée de cet être soit juste; parce qu'il n'a pour la vérifier qu'une hypothèse, dont sa mémoire, sous le nom d'imagination, fait tous les frais. Cette hypothèse consiste à figurer cet être inconnu sur les êtres connus. Il faut donc qu'il se contente de l'affirmer d'après un sentiment intérieur, indéfinissable; qu'il soit théiste par une sensation de foi. S'il veut faire autre chose, s'il veut

que le supposé être nécessaire ne soit pas une intelligence humaine, multipliée par le chiffre le plus haut qu'il soit possible d'imaginer, et enrichie de tous les attributs les plus relevés que les sens nous ont fait découvrir dans les autres corps de la nature, l'homme n'a plus d'expression pour peindre son être absolu, et il éprouve un mal-être inexprimable; s'il s'opiniâtre à vouloir le définir, une violente irritation s'empare de son cerveau, et sa raison est perdue. L'homme s'abîme devant l'idée d'un être infini; et définitivement ce signe ne peut que rappeler de deux choses l'une : ou notre impuissance de posséder l'idée d'un être absolu, différent de ceux qui frappent nos sens, et la nécessité de l'admettre sans preuves, d'après un sentiment de conviction incompréhensible, ou un être hypothétique entièrement composé des attributs des corps qui frappent nos sens.

5° *Sur les idées relatives aux formes.* On y comprend sans doute tous les attributs des corps, tels que les dimensions, les couleurs, les consistances, les odeurs, les saveurs, etc., c'est-à-dire les impressions que les corps de la nature font sur nos sens tant internes qu'externes, et qui nous confirment à chaque instant les idées du moi et du non-moi. Admettre un principe général ou des principes spéciaux pour les qualités des corps, c'est créer des

êtres subalternes, hypothétiques, sans nécessité; c'est faire de l'ontologie en pure perte; car qui est-ce qui pourra se faire l'idée, même fictive, d'un principe infini uniquement destiné pour les formes ou pour les couleurs, quand il saura que ces qualités sont subordonnées à l'organisation des sens et du cerveau de l'homme et des animaux? L'*infini* de cette catégorie rentre nécessairement dans celui de la précédente.

6° *Sur les idées relatives au mouvement ou à l'action.* L'action est inséparable de l'existence, et, au degré où nous sommes parvenus dans les sciences naturelles, l'existence ne peut être conçue sans l'action; de là résulte que le raisonnement déjà fait sur l'existence est en tout point applicable à l'action. L'action est infiniment diversifiée, et nous en pourrons dire tout ce qui a été dit des lois, qui ne sont autre chose que l'action considérée sous un point de vue particulier. Nous connaissons par nos sens une action physique, une action chimique, une action vitale, toutes trois susceptibles de nombreuses subdivisions. Ces actions nous semblent se produire les unes les autres et réagir entre elles de manière à nous donner l'idée non interrompue d'actions, de sorte que les métamorphoses d'actions s'associent dans notre esprit, par le moyen de l'induction, aux métamorphoses d'existence et aux mé-

tamorphoses de formes. Nous ne pouvons donc raisonner sur l'action autrement que nous avons raisonné sur l'existence et sur la forme. L'action première, centrale, directrice, est supposée au moyen d'une induction tirée de l'influence apprise par les sens d'une action ou d'un mouvement sur un autre. Les actions que nous pouvons suivre de l'œil nous paraissent *finies ;* celle que nous supposons les diriger toutes est appelée infinie, ce qui veut dire action que nous ne pouvons observer, et dont par conséquent nous n'avons point l'idée. Ce qui le prouve, c'est que si nous entreprenons de la décrire, nous la modelons sur celle que les sens nous ont fait connaître. Ce n'est donc pas l'idée ou la représentation d'une action infinie que nous possédons, mais nous avons dans les mots *action infinie* ou *mouvement infini*, *primitif*, *absolu*, des signes pour nous rappeler que nous avons été péniblement arrêtés par la faiblesse de nos organes dans les recherches que nous avons faites du mouvement ou de l'action.

7° *Sur les idées relatives aux phénomènes qui se passent en nous et hors de nous.* Il y a, nous dit-on, l'apparence qui est *finie*, et la réalité qui rentre dans l'*infini*. On sent d'abord qu'il doit y avoir ici un double emploi; car il vient d'être question de phénomènes qui se passent en nous et hors de nous,

puisqu'il s'est agi de tous les corps et de toutes les scènes de l'univers. De quoi donc veut parler l'auteur quand il compose une catégorie de phénomènes qui frappent nos sens, mais qui ne sont que des *apparences*, et de quelque autre chose qui ne frappe pas nos sens et qu'il nomme la *réalité?* Cette distinction suppose qu'il connaît autre chose que les phénomènes qui frappent les sens, c'est-à-dire que les phénomènes de l'existence, des formes et du mouvement ou action. Mais nous venons de prouver qu'un homme ne pouvait connaître que ces choses, qui sont précisément celles qui remplissent les catégories précédentes. Si le chef des rationalistes en voit davantage, il faut qu'il soit d'une nature supérieure à celle des autres hommes; mais je dois rejeter cette idée comme dénuée de toute probabilité, et dire qu'il a, comme les autres hommes, procédé par induction hypothétique pour arriver à sa réalité; en d'autres termes, que sa réalité, comparée aux apparences, est la même que celle de l'être absolu ou infini comparée à celle de l'être relatif ou fini, ou bien que celle du mouvement absolu, primitif, nécessaire ou infini, comparée à celle du mouvement secondaire, limité, borné ou fini; seulement les termes sont changés. Au lieu de parler des choses en elles-mêmes dont il vient de s'occuper, notre rationaliste parle ici de la manière de les considé-

rer sous le rapport de la certitude; ou, si l'on veut, il parle de ces mêmes choses considérées sous le rapport de la certitude que nous avons de leur existence. Quoi qu'il en soit, il a l'air de nous dire que ce qui frappe nos sens est précisément ce qui n'est pas réel, ou que le réel est ce qui ne frappe point nos sens. Que ce qui frappe nos sens ne soit pas toujours tel qu'il nous paraît, c'est chose possible; mais que nos sens ne soient jamais frappés que de choses illusoires ou fausses, c'est chose impossible; car nous n'aurions pas le droit d'affirmer l'existence de nos membres, de la majeure partie de notre corps, que nous ne connaissons que par la vue et par le tact, ni même de notre moi, puisque nos sensations peuvent seules nous le faire connaître, et, par la même raison, nous n'aurions rien à dire sur tout ce qui se passe dans l'univers. Notre corps et tous ceux qui agissent sur lui sont donc des choses réelles; et pour être sûrs que nous savons du réel, nous n'avons autre chose à faire qu'à bien observer en éclairant un sens par l'autre, et appliquant notre jugement à nos perceptions, afin de bien distinguer, parmi nos sensations, celles qui nous représentent réellement ces choses d'avec celles qui ne les représentent pas, c'est-à-dire d'avec les sensations illusoires. Mais ce n'est pas cela que demande le rationaliste; il veut trouver *derrière*, ou *dessous*, ou *au-delà*, des cho-

ses qui frappent nos sens, une chose qui ne les frappe pas et qui pourtant est réelle, et d'une réalité telle, que celle des choses sensibles, et par conséquent de nous-mêmes, n'est qu'apparence. Si cette réalité n'est pas la même chose que l'être absolu ou infini sur lequel je viens de disserter, j'avoue que je n'y conçois plus rien. Mais c'est cela; ma conscience me le dit. Aussi j'affirme que cette catégorie se résout dans celle de l'être, et je passe outre.

8° *Sur les idées relatives à la pensée.* Le rationaliste veut distinguer des pensées qui sont *finies*, le principe qui passe par chacune d'elles et qui est *infini*. Abstraire le principe de la pensée, c'est abstraire la force qui fait que l'on pense ou la force pensante; c'est donc le même procédé intellectuel que nous avons déjà examiné en traitant des forces vitales des organes, et de celle du cerveau en particulier. Le principe, connu par les sens, de la pensée est un cerveau dans certaines conditions; le principe que les sens ne font pas connaître rentre dans les causes, les forces ou les principes obtenus par la voie de l'induction, et qui cessent de l'être dès qu'on y pense attentivement pour se résoudre dans le grand inconnu ou la cause générale première dont nous avons souvent parlé. Cette catégorie n'a donc aucun objet réel. En effet, on

ne peut pas supposer assez d'ontologie ou assez peu de lumière chez le chef des rationalistes pour considérer chaque pensée comme une entité qui ne serait qu'une des innombrables formes d'un protée essentiellement existant, d'un protée immatériel, c'est-à-dire intangible, incapable de contact et d'impulsions, et qui malgré cela serait logé, soit au milieu du cerveau, soit au-dessus, soit au-dessous, soit entre chacune des molécules de la matière de l'encéphale, afin de les faire agir selon les formes qu'il lui plairait de revêtir. Cette création romanesque était bonne pour les anciens, mais aujourd'hui....!

9° *Sur les idées relatives au monde moral.* — Il est peuplé, entre autres choses, du bon, du beau, du juste, du grand, du saint, etc., et tout cela peut être conçu comme limité, borné, secondaire, relatif, *fini*, en un mot, ainsi que cela se voit dans le monde physique; ou comme illimité, primitif, absolu ou *infini*, c'est-à-dire type céleste de toute beauté, de toute bonté, de toute grandeur, de toute sainteté ou comme la sainteté par excellence et sans souillure. Voilà des expressions bien sonores, des images bien brillantes, mais d'où viennent-elles? que représentent-elles? Elles viennent de l'observation faite par les sens des actions des hommes et des perceptions de plaisir ou de douleur, c'est-à-dire des émotions

diversement nuancées, mais toutes plus ou moins agréables, que nous avons éprouvées au spectacle de ces actions. Elles représentent par conséquent ce spectacle lui-même, et renouvellent plus ou moins les émotions qu'il a excitées. Le monde moral n'est autre chose, comme nous le prouverons, que les idées de ces actions et les sensations qui s'y trouvent jointes, le tout considéré d'une manière abstraite, c'est-à-dire isolément des causes qui l'ont produit; mais toutes ces sensations, qui accompagnent comme cause ou comme effet les actes de la vie humaine, ne sont pas agréables; il en est beaucoup de pénibles dont notre professeur n'a point parlé dans ses leçons, et qui ne sont ni plus ni moins physiques ou morales que celle dont il nous a donné l'indication. Nous aurons beaucoup à dire sur tout cela; ce qui nous importe maintenant, c'est de montrer que l'infini ne se retrouve pas plus ici que dans les autres catégories, c'est-à-dire qu'il n'y est que par induction hypothétique. En effet, le spectacle des actions de nos semblables nous vient par les sens externes et est perçu par notre cerveau. Les sensations qui l'accompagnent sont des excitations de la substance ou matière nerveuse de notre cerveau et de nos nerfs qui sont en communication avec lui. Qu'on y pense bien; d'une part, sans l'action des sens externes, le cerveau ne nous aurait

donné l'idée d'aucun agent de ce plaisir ou de cette douleur que nous appelons moraux ou intellectuels; les sourds-aveugles de naissance en sont la preuve vivante, et sans l'action du cerveau répétée dans les nerfs, surtout dans ceux qui font partie des tissus viscéraux, nous n'éprouverions point les émotions qui nous font prononcer les mots de bonté, beauté, justice, injustice, pureté, impureté, sainteté, profanation, souillure. D'autre part, quand notre encéphale ou nos viscères, c'est-à-dire nos sens internes, sont altérés par un état anormal ou maladif, les émotions ordinaires ne correspondent plus aux scènes qui avaient coutume de les produire; il se manifeste, au contraire, des perceptions et des sensations par cause interne qui nous trompent en nous faisant croire à l'existence de scènes extérieures qui n'existent pas et qui n'ont point existé. C'est l'apparence trompeuse substituée purement et simplement à la réalité ou confondue avec elle et produisant les différents délires, comme nous le verrons dans la seconde partie de cet ouvrage.

Parler du beau et du laid, du bon et du mauvais, du juste et de l'injuste, du bien et du mal, du sacré et du profane, du grand, du saint, du vénérable, etc., ce n'est donc faire autre chose que rappeler des émotions que nous avons éprouvées en agissant sur la scène du monde concurremment avec d'autres

individus de notre espèce. Mais abstraire ces émotions, non seulement de leurs causes extérieures, mais encore des organes qui les ont éprouvées pour en peupler un prétendu monde différent de celui qui frappe nos sens, c'est faire de l'ontologie. On arrive ensuite à l'infini en multipliant, par hypothèse, ces émotions ainsi abstraites, et l'on ne s'aperçoit pas que la multiplication est en raison directe de notre susceptibilité nerveuse; en d'autres termes, que plus nous sommes susceptibles d'émotions vives et de passions, plus il nous est possible d'exagérer l'idée du bien et du mal, du sacré et du profane, etc., ce qui s'élève parfois au point de produire chez nous l'enthousiasme et le fanatisme. Nous nous trouverons bientôt ramené sur ces questions. Nous n'avons ici d'autre but que de montrer que, dans cette dernière catégorie, le signe *infini* ne peut, comme dans les précédentes, être utile qu'en marquant le terme où nous devons nous arrêter dans la recherche du principe de nos émotions intérieures, et qu'abstraire ces émotions pour en faire des êtres existant par eux-mêmes et agissant sur nos organes, c'est bâtir des hypothèses fondées sur la comparaison de ces émotions avec les corps mêmes qui ont le privilége exclusif de la produire. A plus forte raison se perd-on dans les créations hypothétiques lorsque l'on partage ces émotions en deux séries, l'une

en rapport avec nos organes, et l'autre composée d'entités prodigieusement agrandies par la multiplication hypothétique, décorée du titre d'*infini* et placée dans une région qui n'en est pas une, c'est-à-dire dans un monde inaccessible à nos sens. Si l'infini, quelle que soit la catégorie où l'on veuille le considérer, n'existe ni comme chose réelle ni même comme idée propre à l'homme, il ne saurait faire partie de l'être que les psychologistes appellent la raison. Si la raison manque de l'infini, elle doit manquer des rapports de l'infini avec le fini ; il ne lui reste donc que ce dernier, uniquement composé de toutes les perceptions provenant des sens tant externes qu'internes et des émotions qu'ils peuvent produire. La raison, partagée en deux entités, la première une, générale, absolue, antérieure aux organes, la seconde multiple, personnelle, pure et particulière souillée par le contact des organes dans lesquels elle est tombée émanant de la première, n'est donc qu'une création purement hypothétique.

La raison, nous assure-t-on, est un composé d'idées ; c'est comme telle qu'elle est comparée à Dieu, et ensuite confondue avec lui au point qu'elle a cessé d'être l'intermédiaire entre Dieu et l'homme, et qu'elle s'est trouvée érigée en Dieu lui-même. Je n'ai pas besoin d'insister sur le vice de cette métamorphose arbitraire. On voit assez qu'elle a

pour modèles les mystères des vieilles religions, et pour appui secret la conviction d'une révélation *à priori.*

C'est des idées maintenant que je dois m'occuper; il s'agit de les examiner comme faisant partie de Dieu et comme puissance génératrice des corps; elles n'en sont pas la représentation, c'est au contraire les corps qui se trouvent être leur reflet. Ici l'opposition avec les physiologistes est complète. Le monde est vraiment renversé dans la doctrine du rationaliste de Paris. Mais nous avons montré que l'échelle de preuves par laquelle il croit être parvenu à cette hauteur est une chimère, et dès lors sa proposition se réduit à une assertion arbitraire. Nous n'avons pas besoin de revenir sur les raisonnements par lesquels nous avons démontré qu'elle n'est qu'hypothétique. On en trouvera de nouvelles preuves dans l'usage qu'il en va faire dans l'acte même de création qu'il lui attribue. Le dieu factice de notre professeur produit le monde comme un acte de sa puissance, sans s'épuiser; ce qui le prouve, c'est que l'homme ne perd rien de sa puissance en produisant aussi des actes. Le fait est faux : l'homme ne saurait agir sans perdre de sa puissance d'innervation. Cette perte ne paraît pas, tant qu'il lui est possible de réparer ; mais dès qu'il en a perdu les moyens, l'acte le plus léger l'épuise

et suffit parfois pour terminer son existence. Tous les pathologistes et même les gardes-malades connaissent ce fait. Le professeur, qui n'a pas vu le dieu dont il parle, l'a jugé d'après l'homme, et l'a mal jugé. Il a donc fait une fausse hypothèse.

Point de réplique; allons plus loin. Dieu est compréhensible, puisqu'il est un composé d'idées, et qu'il est de l'essence des idées de pouvoir être comprises. Jeu de mots, qui décèle le procédé intellectuel du professeur : je veux dire la personnification des mots; l'essence est dans le titre. C'est comme si l'on disait que la raison ne pouvant être que raisonnable, elle ne saurait avoir tort, et qu'ainsi l'on doit l'en croire quand elle a parlé; ou que le vainqueur étant d'essence à ne pouvoir être vaincu, il était inévitable qu'il l'emportât sur son adversaire; ou bien enfin que le vaincu n'étant pas de nature à vaincre, il devait mal dresser ses plans de campagne, mal calculer les dispositions du terrain, et mal juger de l'esprit qui animait ses soldats.

Ce genre d'argumentation ne va point au fond des questions. A quoi sert de nous dire qu'il est de l'essence des idées d'être comprises? N'est-il donc pas possible que l'on croie comprendre des choses qui ne sont pas ? L'histoire de toutes les sciences ne fourmille-t-elle pas d'erreurs pareilles ? D'ailleurs cette assertion ne résout pas la difficulté qui s'élève

sur la nature des idées. Le professeur paraît admettre, dans toute la candeur de son âme, que les idées sont des choses distinctes des organes, de véritables entités existant par elles-mêmes. C'est sur ce fond qu'il bâtit le roman de la raison pure, de son dieu, composés l'un et l'autre d'une collection d'idées. Mais qui ne voit au premier abord que les idées personnifiées sont ici mises en œuvre comme des corps solides observés par le moyen des sens externes? Qui ne juge en lui-même que si les idées étaient autre chose que ce qu'on les suppose ici, la raison et le dieu du professeur s'évanouiraient avec toutes les conséquences qui s'y rattachent? Pour juger si cet échec est possible, il suffit de se rappeler que le rationaliste ne parle que d'après l'inspiration de sa conscience. Il ne s'agit donc plus, pour savoir à quoi s'en tenir, que de relire le chapitre quatrième et les premières sections de celui-ci. » (1838.)

SECTION VIII.

Des rationalistes (1) et des théologiens modernes.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des psychologistes qui prennent en considération le témoignage de leurs sens, et qui se piquent de rigueur dans le raisonnement; mais il en est qui n'ont aucun égard au rap-

(1) Voyez la section VII.

port de leurs organes sensitifs. Ils partent directement de leur conscience pour arriver à la raison; et celle-ci une fois trouvée, devient l'oracle de toute leur philosophie. C'est donc au nom de la raison qu'ils argumentent pour dépouiller l'appareil nerveux de ses fonctions. Je suis loin d'aspirer à l'honneur de les convaincre par le raisonnement, quoiqu'ils se disent les interprètes de la raison; car que pourrais-je dire à des hommes qui professent la doctrine suivante : « La raison est ce qui met l'homme » en rapport avec l'absolu ; c'est une émanation de » Dieu, qui n'est autre chose que cet absolu, ou » de cet absolu qui est Dieu. Le moi est susceptible » de sentir, de vouloir et de concevoir; il se pose » par sa volonté, et il est en rapport avec le monde » visible, phénoménal, par les sens, et par la rai- » son, avec le monde invisible, rationnel, substan- » tiel. » Ils admettent bien, comme les précédents, la nature non sensible du moi, ou du phénomène de conscience, *je sens que je sens;* mais leur principal argument, pour imposer un principe au système nerveux, est tiré de ce qu'ils avancent d'autorité et sans preuve sur la raison. « Elle donne, disent-ils, » ce que ne peut fournir l'expérience, comme les » principes, les lois des choses et des hommes, et » enfin la loi suprême. En effet, les lois étant néces- » saires et universelles, ne peuvent être conclues

» de ce qui est contingent et personnel ; la raison
» qui enseigne ces lois ne peut être ni contingente
» ni personnelle. Ces lois sont absolues ; elle est
» donc absolue ; aussi ne tombe-t-elle ni dans l'es-
» pace ni dans le temps. Elle apparaît à l'homme
» individuel tout en conservant son impersonnalité.
» Dieu est la loi absolue, substantielle : l'homme s'y
» élève par la raison ; mais il ne le connaît qu'im-
» parfaitement, parce qu'il est limité dans l'espace
» et dans le temps. »

J'ai discuté avec les psychologistes proprement dits, parce qu'ils font profession de raisonner d'une manière sévère ; mais comment argumenter avec les rationalistes, qui ne se piquent pas de rigueur dans les déductions, et qui ne craignent pas d'avancer des assertions mystérieuses et inintelligibles, comme celle de dire que la raison, quoique impersonnelle, apparaît à l'homme individuel ? Les rationalistes parlent de l'homme comme s'ils étaient d'une nature supérieure à l'homme. Je ne leur demanderai pas de définir les mots qu'ils emploient ; ils ne s'abaissent pas jusqu'à la grammaire ; ils ne font pas plus de cas de cet instrument, quoiqu'ils s'en servent dans l'intention de prouver, que de la matière nerveuse avec laquelle ils le mettent en œuvre. Ils s'élancent de plein vol dans un monde idéal, d'où ils regardent avec pitié ce qui se passe dans celui-ci.

Toutefois, sans les apostropher, je me permettrai quelques réflexions sur leur langage. *La raison est une émanation de Dieu;* sorte de figure qui compare Dieu à une planète ou à une source d'eau, et la raison à des rayons de lumière, à de l'eau ou à quelque chose de plus subtil qui en émane, c'est-à-dire qui s'en écoule. Avant que je puisse admettre que la raison est l'une ou l'autre de ces choses, il faut que je sache par quels moyens ils s'en sont assurés, et j'apprends d'eux qu'ils tiennent cela de leur conscience, de cette espèce de *Janus* qui par une de ses faces regarde et entend la raison qui lui parle au nom de l'absolu, et, par l'autre, se met en relation, au moyen des sens, avec le monde phénoménal. Alors je me demande à moi-même si ce n'est pas avilir Dieu que d'en faire un corps susceptible de donner des émanations matérielles; et si, d'autre part, la raison considérée comme un fluide qui coule, qui écoute sans oreille et parle sans bouche à la conscience qui n'a point d'organe auditif, n'est pas une chose imaginaire.

Admettons cependant que la conscience, dont on ne m'a point montré les oreilles, ait entendu tout cela de la bouche de la raison, que personne n'a encore vue: à qui l'a-t-elle raconté avant que le rationaliste eût parlé? A elle-même, sans doute, à moins qu'il n'y ait encore là un autre être doué de

la faculté d'entendre. Quoi qu'il en soit, l'être intérieur qui a appris toutes ces merveilles se sert du moyen des organes vocaux pour les faire parvenir aux oreilles des profanes, afin que celles-ci les rendent à leurs différentes consciences. Je dis à *leurs consciences*, car chacun d'eux a la sienne, il n'y en pas une seule et unique pour tous les hommes ; ce qui ramène encore les difficultés signalées plus haut : pourquoi les fœtus n'ont-ils pas de conscience? S'ils en ont, pourquoi n'entend-elle pas? Si elle entend, pourquoi ne parle-t-elle pas? Si elle est absente, où est-elle? S'il y a une entité conscience commune à tous les hommes, pourquoi ne dit-elle rien aux embryons, aux apoplectiques, aux asphyxiés?

Ajoutons encore, mais pour nous seulement, et sans nous adresser aux rationalistes, la question suivante.

Pourquoi la conscience est-elle obligée, pour enseigner ces mystères, de se servir de mots qui représentent les qualités des corps? Je me figure, moi, que c'est parce que les rationalistes sont, comme nous, réduits à recourir aux choses que les sens leur ont fait connaître, pour donner aux autres des idées de leurs pensées; et cela me fait souvenir que nous n'avons que des attributs empruntés aux corps pour qualifier les substantifs abstraits. La raison ne se trouve-t-elle pas dans ce cas? ne dit-on pas :

raison bonne, mauvaise, belle, grande, juste, etc.? Le temps lui-même n'est-il pas qualifié par une expression consacrée à certaines dimensions des corps, et pouvons-nous nous figurer un jour, une heure, sans y mettre l'idée matérielle de l'espace? Comment est-il possible que depuis que les hommes parlent, ils n'aient encore pu inventer, pour les substantifs abstraits, un seul adjectif qui ne représente pas une des qualités que les sens ont reconnues dans les objets matériels?

Demandons-nous maintenant, toujours à nous-mêmes, ce que cela signifie. Cela veut dire que nous sommes tellement les esclaves de nos sens, que nous nous trouvons forcés de comparer les substantifs abstraits aux corps que les sens nous ont fait connaître; et cette obligation vient de ce que ces prétendus substantifs ne sont que des signes par lesquels nous rappelons la manière dont, en tant que percevant, nous avons été modifiés dans des circonstances données. Or, comme ce sont toujours des corps qui ont modifié nos sens, et par suite notre cerveau, nous ne pouvons qualifier ces modifications que par des signes qui rappellent ou ces corps ou l'impression que nous avons reçue d'eux; encore cette impression est-elle désignée par des qualificatifs de corps. C'est ainsi que nous disons : joie *vive*, surprise *grande*, etc. Un homme aura prononcé le

mot *Vertu;* l'idée ne nous vient pas d'abord qu'il considère cette chose comme un corps; mais obligeons-le d'y joindre un adjectif, il n'en trouvera que dans les qualités des corps, ou dans les modifications de son propre corps, et il faudra toujours que la vertu soit, à la manière des corps, *grande* ou *petite*, *douce* ou *austère*, *sauvage* ou *apprivoisée*, et ainsi de suite. Il n'y a que l'adjectif *divin* qui ne rappelle pas un corps; mais si l'homme veut qualifier Dieu lui-même, il sera forcé de le rapetisser, il ne pourra s'empêcher de lui donner des adjectifs destinés aux corps; et ceux avec lesquels on le qualifie le plus dignement sont encore ceux qui conviennent à l'homme lui-même, tel qu'il est ou tel qu'on veut le faire, en multipliant sans mesure, et par supposition, ce qu'il a de plus distingué, en le disant infiniment bon, grand, savant, prévoyant, etc. On peut aussi qualifier Dieu d'éternel, d'universel, d'immuable, d'immense, etc.; mais cela ne fournit pas une objection, car l'éternité n'est que l'idée de la durée prise par les sens, et l'immensité que celle de l'étendue. Que l'on réfléchisse tant que l'on voudra, et aussi long-temps qu'on le jugera à propos, à ces deux idées unies à la négation qui semble les caractériser, et qui n'est qu'une supposition, comme nous en faisons sur tant d'autres questions, on ne parviendra jamais à se figurer autre chose que des

corps. Mais en pensant beaucoup à toutes les idées abstraites qui tendent à la détermination des causes premières, on éprouvera un malaise particulier : et c'est cette sensation que l'on voudra exprimer, mais qu'on ne peut pas plus rendre que toutes celles de certains états morbides; c'est cette sensation, il faut bien finir par le dire, qui fait penser à l'homme qu'il a l'idée de quelque chose de plus que des objets sensibles. C'est en s'observant, en se sentant sentir, qu'il perçoit cette sensation; et cela fait qu'il la confond avec sa conscience et qu'il l'en fait inséparable. Mais, encore une fois, cette sensation, d'ailleurs diversifiée, selon les individus, ne prouve rien, pas plus que celles des hypocondriaques; elle peut paraître une inspiration, et déterminer la croyance chez bien des personnes; mais, pour d'autres qui auront étudié la physiologie et la pathologie, ce sera une irritation du système nerveux. Tout le monde ne la connaît pas, cette sensation, et, quoique bien développée chez beaucoup de gens, elle peut se dissiper par l'étude et l'observation de la nature, lorsqu'elle n'est pas entretenue par un état morbide. Au surplus, respectons-la, puisqu'elle est un motif de croyance ou de foi, et rentrons dans le raisonnement en cherchant les conséquences du langage figuré dont je viens de donner des exemples.

Puisque les rationalistes font agir la raison comme

un corps, essayons de la considérer ainsi. Or, en prenant ce parti, nous sommes en droit de nous étonner qu'ils lui fassent faire des choses que les corps dont ils lui prêtent les attributs n'ont point coutume de faire, ou qu'ils lui donnent successivement, au gré de leurs caprices, les attributs d'autres corps auxquels ils ne l'avaient pas d'abord assimilée; ou qu'enfin, après l'avoir traitée comme un corps, ils finissent par nous dire qu'elle n'est point telle, et qu'elle n'a rien de commun avec les corps.

Nous ne pouvons donc pas concevoir un moi qui est de nature non sensible, et qui pourtant sent et se pose, ce qui implique des nerfs et un appareil moteur; une raison qui donne les lois des choses et des hommes, idée prise dans celle d'un législateur, et qui ne les emprunte pas de l'expérience, comme le font les législateurs; un moi qui se pose par sa volonté, ce qui insinue qu'il pourrait ne pas vouloir se poser; car s'il n'est pas également libre de faire l'un et l'autre, il ne peut pas avoir de volonté; une volonté, chose dont nous n'avons pris l'idée qu'en agissant ou en voyant agir un homme, transportée à quelque chose qui n'est pas l'homme, qui n'est même pas partie d'un homme, puisque ce n'est pas de la matière nerveuse, et qui, malgré cela, est le caractère de l'homme; une raison qui n'est ni contingente ni personnelle, quoiqu'elle apparaisse à

chaque personne humaine, à l'exception toutefois de celles qui n'en ont point eu la vision, etc., etc. En lisant tout cela, je ne saurais le prendre à la lettre, à moins de supposer fous ceux qui tiennent un pareil langage; mais je sais qu'ils ne le sont pas. Me voilà donc convaincu qu'ils sentent bien eux-mêmes que les choses dont ils parlent n'ont pas les attributs matériels qu'ils leur donnent. Je me trouve donc dans la situation la plus pénible pour expliquer comment des hommes, en apparence parfaitement organisés, raisonnant juste sur tout ce qui est étranger à leur doctrine, peuvent adopter, pour celle-ci seulement, un langage dont toutes les expressions sont fausses, et d'une fausseté qui se diversifie à l'infini, et qui ne me paraît pas susceptible d'avoir un terme. Sans doute je ne sortirais pas plus de cet embarras que n'en sont sortis tous les savants qui écoutent avec une sorte de stupeur les discours inintelligibles des sectateurs de la raison pure, si l'observation physiologique ne venait à mon secours. Je l'interroge donc, et cette observation précieuse me soulage d'un poids immense, en m'apprenant que ces choses que les rationalistes voudraient rendre, et qu'ils ne peuvent exprimer, sont des sensations intérieures. Désormais tout est expliqué, et je vois clairement pourquoi, lorsque j'essaie de disserter avec eux, ils ne trouvent jamais que je les ai

bien compris. Il est évident que cela dépend de ce que, n'ayant point la même sensation intérieure, je ne saurais donner aux mots les sens qu'ils leur donnent : je prends ces mots à la lettre, parce que ma conscience ne me représente que les choses qu'ils doivent peindre selon les conventions des hommes ; eux leur donnent un autre sens, parce qu'ils veulent les rendre représentatifs de sensations intérieures que je n'ai pas. Tant que nous nous trouverons dans une position si différente, nous ne parviendrons jamais à nous mettre en rapport.

Au reste, comment s'en étonner, puisque entre eux-mêmes ces hommes ne peuvent pas être d'accord? Eh! comment le seraient-ils, puisqu'ils conviennent tacitement, chacun à part soi, que les mots qu'ils emploient ne sauraient être la peinture de ce qu'ils veulent représenter! puisqu'ils vont jusqu'à hausser les épaules de pitié si l'on a l'air de prendre leurs expressions au pied de la lettre! Pour peu que les sensations intérieures des adeptes diffèrent de celles de l'éloquent rationaliste qui les aura endoctrinés, il s'élèvera donc des dissidences qui enfanteront des sectes et des sous-sectes à l'infini, parce qu'en définitive personne ne trouvera, dans les discussions, que son interlocuteur ait rendu ce que lui-même essaie de rendre.

Tels sont les inconvénients des mots que l'on

emploie pour rendre des choses qui n'ont point et qui ne peuvent point avoir d'expression dans les langues; et c'est pour cette raison que je ne veux pas entreprendre de discussion avec des hommes dans la bouche desquels les expressions du discours n'ont point le sens qu'elles doivent avoir, c'est-à-dire ne représentent point les choses pour lesquelles on les a inventées. Je sais que, par une figure de rhétorique, on donne aux mots un sens différent de l'acception originelle, et qu'on le fait souvent avec un grand succès; mais, selon moi, l'on doit distinguer deux genres de métaphores. Le premier est fondé sur des ressemblances dont tout le monde convient; l'allusion qu'il présente à l'esprit est saisie avec facilité, et d'autant plus admirée qu'elle touche à de plus grands intérêts. Le second genre de métaphores repose sur des ressemblances vagues, arbitraires, qui ne sont aperçues que par ceux qu'on a exercés à dénaturer le sens originel des mots. Ces sortes de figures, telles sont celles du langage des rationalistes, ne produisent d'effet que chez les adeptes; encore ces effets sont-ils tellement diversifiés, que jamais l'éloquence d'un professeur ne ressemble, chez eux, à celle d'un autre, et qu'elles sont toutes également nulles pour les hommes livrés aux études sévères.

Concluons : puisque c'est sur la révélation de la

conscience que se fonde toute la théorie des rationalistes, nous pouvons la juger d'après les faits qui ont été rapportés, et les inductions qui en ont été tirées en traitant de la conscience des psychologistes.

Nous n'en dirons pas autant des théologiens, illuminés ou mystiques, qui voient tout en Dieu, auquel ils s'élèvent en s'efforçant de s'isoler de ce qui a rapport au moi et à la raison. Rien de tout cela ne leur paraît satisfaisant, puisque tout cela n'est pas Dieu. Pour eux, le bien suprême est hors de cette vie, au sein de Dieu. Ces hommes ne cherchent pas à prouver leur croyance; ils recommandent d'attendre la grâce, que l'on obtient toujours quand on persiste à la bien désirer. Ils veulent surtout que l'on s'abstienne de vouloir tout expliquer par la raison, mais que l'on reçoive par la foi, sans s'inquiéter que la raison approuve ou improuve, parce que le principe qui inspire ces croyances est infiniment supérieur à la raison, qui est tout de ce monde, ou qui du moins participe des imperfections de ce monde dans lequel elle se manifeste.

J'ai donné la somme de leur doctrine, afin qu'on pût juger que, bien qu'elle ait quelques points de contact avec celle des rationalistes, elle n'a vraiment aucun rapport avec la nôtre. En effet, il n'y a rien à répondre à des hommes qui ne veulent rien

expliquer ni rien prouver. Je ne me suis adressé qu'à ceux qui ont la prétention de se servir de certaines explications pour prouver quelque chose contre les fonctions du système nerveux. Mais cette dernière doctrine est une religion, et toutes les religions doivent être l'objet de nos respects aussi bien que les dogmes qui leur servent de principes à toutes, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Que l'homme soutienne ces dogmes, soit d'après une révélation extérieure, soit d'après son inspiration intérieure, et sans prétendre à une démonstration qui mettrait en scène l'appareil nerveux, la physiologie n'a rien à faire là, puisqu'elle n'a rien à prouver contre la sensation intérieure, mère de la foi, sur laquelle reposent toutes les croyances qui ne sont point susceptibles de preuves matérielles. Le physiologiste constate ces sensations pour les distinguer du reste; et lorsque les religionnaires s'érigent en idéologistes, il doit, pour leur répondre, mettre la croyance ou la foi à part, et ne s'adresser qu'aux raisonnements qui sont relatifs à son sujet. Les arguments contre les abstractions qui tendent à faire méconnaître les fonctions du système nerveux ne peuvent impliquer le mépris, ni même le doute relativement aux convictions religieuses, parce qu'ils sont compatibles, chez quel-

ques personnes, avec le sentiment intérieur qui produit ces convictions ; et pourvu que le physiologiste traite les croyances avec respect, il doit lui être loisible de faire valoir tous les arguments qui peuvent appuyer sa cause.

CHAPITRE VII.

DÉVELOPPEMENT DES RAPPORTS QUI EXISTENT ENTRE L'APPAREIL NERVEUX ET LES PHÉNOMÈNES INSTINCTIFS ET INTELLECTUELS.

Nous pourrions sans difficulté, et surtout sans aucun système hypothétique, réduire tous les substantifs abstraits (1) aux phénomènes fonctionnels, en prouvant qu'ils ne sont autre chose que des signes représentatifs des modifications du phénomène de perception que chaque observateur remarque en soi : modifications qui s'associent quelquefois, et dans des degrés différents, avec des émotions de plaisir ou de douleur, c'est-à-dire avec des phénomènes de sensibilité; modifications qui ne peuvent être, pour nos sens, que celles du système nerveux; modifications d'ailleurs dont nous n'aurions aucune idée sans le secours de nos sens, puisque nous n'aurions même pas l'idée de notre conscience, ainsi que nous l'avons surabondamment prouvé. Mais il ne nous convient pas de traiter ici cette question dans toute son étendue; nous allons seulement déposer dans cet ouvrage les moyens d'arriver à la solution dont nous la croyons susceptible; nous voulons dire

(1) Voyez le chapitre de la *Valeur des signes*. (C. B.)

l'exposé fidèle des phénomènes d'innervation qui sont la base de toutes nos opérations intellectuelles. On jugera jusqu'à quel point nous nous rapprocherons ou nous nous éloignerons de *Locke*, de l'illustre *Cabanis*, et du savant *Destutt de Tracy*, son élève, que l'on devrait étudier, apprendre, et relire encore avant d'écrire sur les facultés intellectuelles. Ce philosophe ne s'est point laissé séduire par les arguments de l'école psychologique; mais que n'a-t-il pu observer par lui-même l'homme physique dans les diverses anomalies de l'état pathologique, et étudier dans les amphithéâtres les rapports des organes avec les phénomènes de l'intelligence et de l'instinct! Pour traiter ces questions avec ordre, nous allons examiner successivement dans ce chapitre : 1° comment la perception cérébrale nous fournit les matériaux de toutes nos opérations instinctives et intellectuelles; 2° comment les émotions de la sensibilité deviennent les mobiles de nos actes de toute espèce; 3° de quelle manière l'observation, née de la perception cérébrale, développe nos facultés intellectuelles, et quelles sont ces facultés; 4° comment la volonté et la liberté se rattachent à cette même perception; 5° comment les perceptions intellectuelles s'associent aux émotions instinctives, et ce qui constitue les passions; 6° quelle est la cause de l'erreur des psychologistes concernant les principes d'action de l'homme.

SECTION PREMIÈRE.

Comment la perception cérébrale fournit les matériaux de toutes nos opérations instinctives et intellectuelles.

L'encéphale, considéré dans l'homme parfaitement développé et jouissant de toutes ses facultés, est placé entre deux courants de stimulations; celles qui viennent des nerfs externes, celles qui viennent des nerfs internes, etque Cabanis (1) a le premier fait rentrer dans l'idéologie, sous le nom d'impressions venant des organes. Les stimulations que l'encéphale reçoit de ces deux sources sont toujours ou avec phénomènes de conscience, ou sans phénomènes de conscience. Nous avons démontré plus haut que ce dernier mode était le premier dans l'ordre du développement individuel. Nous avons également fait voir que les phénomènes de conscience, après s'être développés, devaient nécessairement éprouver des interruptions pour que la sur-excitation des organes dont ils dépendent fût prévenue; je ne dois présentement m'occuper que de la stimulation cérébrale avec phénomènes de conscience.

La stimulation cérébrale avec conscience implique, comme on l'a dit, la perception d'un objet

(1) *Rapports du physique et du moral de l'homme.* Paris, 1824, in-12, t. I, pag. 114.

qui a frappé un sens externe, et la perception de soi-même, comme percevant cet objet, qui peut, ainsi que chacun le sait, être une partie de notre corps, susceptible d'affecter un de nos sens externes.

On a rapporté ces perceptions à la sensibilité, ce qui rappelle aussitôt les idées de plaisir et de douleur que l'on ne retrouve pas toujours dans ces phénomènes, et donne matière à des objections. Ces objections ne sont rien en elles-mêmes, car l'épithète *sensible* s'applique à tout phénomène d'innervation qui est accompagné de conscience. Mais, pour éviter toute équivoque, je distinguerai, comme je l'ai fait plus haut, 1° phénomène d'innervation sans conscience; 2° phénomène d'innervation avec conscience. Ces derniers se subdiviseront naturellement en (*a*) perception simple, instinctive ou intellectuelle; (*b*) perception avec émotion agréable ou désagréable à l'être sentant; et je rapporterai ces différentes perceptions, non pas à des propriétés particulières distinctes, inhérentes à la fibre nerveuse ou placées dedans comme des corps étrangers, mais à des modes différents de l'excitation de l'encéphale. Ces phénomènes se trouveront ainsi faire suite au premier mode de cette excitation, qui est celui dans lequel on ne peut observer ni perception de soi, ou d'un autre objet, ni plaisir ni douleur; telle est l'action nerveuse chez l'embryon nouveau et chez l'asphyxié.

La perception avec conscience, qui nécessairement a toujours un double objet, se présente, disons-nous, dans deux circonstances : 1° simple, ou sans sentiment de plaisir ou de douleur ; 2° compliquée avec l'un ou l'autre de ces sentiments... Nous allons voir ce qui en résulte ; mais avant d'aller plus loin, prévenons une objection que quelqu'un pourrait faire, faute d'avoir bien compris ce qui a été dit plus haut. De ce que toute perception a nécessairement un double objet, on a conclu à la nécessité d'un principe actif unique pour les percevoir l'un et l'autre, et c'est ce même principe qu'on a distingué de la substance nerveuse, et qu'on a dit ne pouvoir être qu'une chose simple. Je rappelle que ce principe n'est qu'une supposition, le produit d'une induction fondée sur les causalités ordinaires, pour expliquer le *quomodo* de la perception. Il n'y a qu'à renoncer à la recherche de ce *quomodo*, qui d'ailleurs ne peut qu'être le même chez tous les êtres à cerveau, le laisser dans l'inconnu avec toutes les autres causes premières, ou, si l'on veut, avec la cause première universelle, et cette objection n'aura plus de valeur. Il le faut bien d'ailleurs, puisqu'on ne peut que supposer, pour cette explication, des choses modelées sur les corps que les sens nous ont fait observer. Il est donc indispensable de se borner au récit des phénomènes que mani-

feste la perception, sans mettre en action un principe percevant : c'est cette méthode dont j'essaie de donner un exemple en ce moment. Je reviens à mon objet.

La perception de soi-même ou le phénomène du *moi* reste toujours le même, quoique le *moi* puisse se sentir jouissant ou souffrant. Il n'en est pas ainsi de celle de l'objet que fait connaître le sens externe; celle-ci se diversifie d'autant plus que l'attention reste plus long-temps fixée sur cet objet.

Les objets sont perçus par notre intelligence... Je veux dire que, quand nous les percevons dans cet état que nous nommons état d'intelligence, les objets sont perçus, 1° selon les attributs de la vision, qui donne les idées de couleurs, de formes, de dimensions, de distance, de mouvement ou de repos, etc.; 2° selon les attributs de l'audition, qui fournit des idées qui rentrent plus ou moins dans les précédentes, car celles de couleurs sont les seules propres au sens de la vue; 3° selon les attributs du tact, qui seul nous fait percevoir la consistance et la température des corps; mais qui, pour les dimensions, les formes, le mouvement, nous donne des impressions plus ou moins rapprochées de celles des deux premiers sens; 4° et 5° selon les attributs de l'odorat et du goût.

Tels sont les matériaux que notre intelligence

puise dans l'extérieur, ou, pour parler d'une manière non figurée qui rendra mieux ce que je veux exprimer, telles sont les perceptions fournies par les objets extérieurs, qui entrent comme éléments dans les phénomènes d'intelligence. Mais on aurait grand tort de croire que l'intelligence ne se compose que de ces perceptions et d'un principe actif qui les voit, les juge, les combine, les féconde diversement. Cette manière de voir constitue un système hypothétique ; c'est une ontologie fondée, comme celle que nous avons réfutée, sur la supposition d'un principe dont l'homme, observé par les sens, a seul fourni le modèle. Mais continuons l'exposition des faits.

SECTION II.

Comment les émotions de la sensibilité deviennent les mobiles de tous nos actes.

Nous avons dit que les perceptions étaient sans sentiment de plaisir et de douleur, ou bien avec l'un ou l'autre de ces sentiments. Examinons-les d'abord dans la première manière d'être.

En observant les objets extérieurs, si l'homme ne sent rien en lui-même, il est inactif; il n'a point de mobile pour réagir. Cet état est fort rare. On peut toutefois admettre son existence, parce que chacun a la conscience de s'y être quelquefois trouvé. Le

plus ordinairement l'homme a donc, en percevant, des émotions agréables ou désagréables ; elles sont quelquefois si faibles qu'il a de la peine à les distinguer de la perception de l'objet : dans d'autres cas il est d'abord frappé de leur différence ; mais presque constamment il les rattache, sous le rapport de causalité, aux différents objets qui ont affecté ses sens.

Remarquez bien que je note ici les phénomènes sans les faire exécuter par une entité nommée principe. Je veux prévenir d'avance que si je me servais de ce mot, je ne l'emploierais que comme une formule abréviative du discours. Les émotions agréables ou désagréables qui accompagnent nos perceptions, viennent toujours d'une stimulation de l'appareil nerveux du percevant, et ce serait à tort qu'on les distinguerait, au sens littéral, en physiques et en non physiques : leurs modes sont diversifiés presque à l'infini, et plusieurs de ces modes ont été pris pour des principes particuliers de nature non nerveuse, promoteurs spontanés de nos actes, dits principes d'action ou facultés actives. Mais si l'on s'en rapporte aux faits, on doit regarder ces émotions comme les effets des perceptions par causes externes ou internes, qui sont exécutées dans l'encéphale, et admettre que c'est ainsi qu'elles peuvent devenir les mobiles des actions des hommes. Aussi font-elles

suite aux excitations instinctives, sans phénomènes d'intelligence, qui font mouvoir l'enfant dans l'utérus, et lui font exercer la succion avant d'avoir senti le mamelon, et réclamer par des cris les corps qui doivent satisfaire ses premiers besoins. En d'autres termes : les mobiles des actes, ou, si l'on veut, des mouvements locomoteurs du fœtus, de l'enfant nouveau-né, de l'endormi profondément, etc., sont des stimulations de l'encéphale, provenant des deux sources indiquées, mais sans perception distincte ou conscience : les mobiles de l'homme adulte, sain et éveillé, sont les mêmes stimulations, tantôt avec perception distincte ou conscience, et tantôt sans cela. La différence vient de la nature des actes, de l'habitude, de la distraction, etc. C'est ce qui va résulter des développements dans lesquels je vais entrer.

Quand l'homme sent un besoin intérieur bien prononcé en vertu des stimulations apportées au cerveau par les nerfs des viscères, il observe tous les objets extérieurs dans l'intérêt de ce besoin, parce que le cerveau est primitivement destiné à la satisfaction des besoins instinctifs. Tous les objets qui peuvent servir à la satisfaction du besoin qui prédomine causent de profondes émotions dans le viscère d'où il part ; et ce sont ces émotions qui déterminent l'homme à faire les actes nécessaires à la satisfaction du besoin ; cela prouve très positivement que

le cerveau stimule le viscère qui a besoin, à l'occasion de la perception des objets extérieurs qui peuvent satisfaire le besoin, et que, rendu plus irritable par ce surcroît de stimulation, le viscère réagit plus fortement encore sur le cerveau. Nul doute que toutes les perceptions des objets extérieurs n'ébranlent tous les viscères, et que tous ne répondent à cette stimulation : mais ce qu'il y a de certain, c'est que celui que le besoin rend le plus irritable est aussi celui qui réagit le plus fortement sur le cerveau, après la perception des objets qui peuvent faire cesser son état de besoin (1).

L'homme obéit constamment aux émotions provenant de la perception des corps dont un viscère demande l'appréhension, tant qu'il n'a pas de motif moral qui l'en empêche. Il leur cède donc toujours dans la première enfance, époque où le besoin d'observation n'est pas encore développé : mais à mesure qu'il avance en âge et qu'une éducation soignée développe davantage la faculté d'observation, il devient moins esclave de ses premiers besoins, comme nous le verrons en traitant de la volonté et de la liberté. Examinons maintenant comment se développe en lui la faculté d'observation.

(1) On peut voir les preuves détaillées de ces assertions dans notre *Traité de physiologie appliquée à la pathologie*, 2e édition. Paris, 1834, 2 vol. in-8°.

SECTION III.

De quelle manière l'observation, née de la perception cérébrale, développe nos facultés intellectuelles, et quelles sont ces facultés.

Dès que l'encéphale n'est plus tourmenté par la perception des besoins instinctifs, c'est-à-dire dès que l'homme a satisfait ces besoins, il se prête à l'observation des corps extérieurs, d'après un genre d'émotion différent de celui que lui cause la perception de ces mêmes besoins. Le point de contact entre ces deux ordres de sentiments ou d'émotions est difficile à saisir; mais il est bien facile d'en distinguer les extrêmes.

Les émotions instinctives sont celles de la conservation individuelle, de la respiration, de la faim, de la soif, du besoin de l'exercice, du repos et du sommeil, du besoin des exonérations, du besoin de la génération et de la conservation de son produit. Un vif plaisir s'attache à la satisfaction de ces besoins; le chagrin, la colère résultent des obstacles qu'on trouve à les satisfaire. Toutes ces émotions sont des excitations du cerveau et des nerfs, avec perception de sensations plus ou moins vives dans les principaux viscères, l'estomac, le cœur, les poumons, les organes sexuels, et vaguement dans les plexus nerveux sous-diaphragmatiques.

Les émotions le moins en rapport avec l'instinct conservateur et reproducteur sont celles que font sur les sens externes les objets qui ne sont point destinés à la satisfaction du double instinct de conservation et de reproduction, dont les actes sont exposés avec détail dans mon *Traité de physiologie*. L'homme alors, si tous ses premiers besoins sont satisfaits, observe en vertu du besoin qu'il en a, ou de la curiosité. C'est alors qu'il analyse ses perceptions, qu'il les compare, qu'il se perçoit lui-même percevant; acte essentiellement inexplicable, et qui seul constitue toutes ses facultés intellectuelles (1).

C'est dans cet exercice que se développe ce qu'on appelle les idées abstraites, et que se forment les signes par lesquels l'homme se représente les objets sous tous les rapports possibles. Parmi ces signes, les uns lui servent à se rappeler commodément quelques uns des attributs des corps correspondant aux sens externes, comme certaines couleurs, la consistance, etc., c'est-à-dire à se mettre à peu près dans le mode de stimulation où il était quand il perçut les objets par ces mêmes sens. Les autres lui retracent les circonstances où il a observé les objets; s'ils étaient fixes ou mobiles, s'ils ont affecté agréablement ou désagréablement le sens qui les perce-

(1) Voy. *Essai d'un tableau des phénomènes cérébraux*, tom. I. (C. B.)

vait, ou les viscères; s'ils satisfont les besoins, s'ils guérissent une maladie, ou s'ils peuvent porter atteinte à l'existence, etc.; de sorte qu'il est un grand nombre de ces signes qui équivalent à une ou plusieurs phrases, et même quelquefois à un long discours : tels sont les mots restauration, fortification, bienfaisance; et, en médecine, fébrifuges, antispasmodiques et autres semblables, qui représentent des scènes compliquées de la vie sociale, ou qui remettent l'homme, pour un moment, à peu près dans l'état d'émotion où il était quand il a senti les stimulations viscérales de la douleur, du plaisir, de la joie, de la colère, de l'espérance, etc.

C'est en sentant et en observant ses propres perceptions que l'homme juge. Quand ses jugements sont aussi rapides que la perception, on les nomme *jugements intuitifs*, ou *par intuition*, c'est-à-dire jugements au premier aspect. Lorsqu'il ne porte son jugement qu'après avoir rappelé, par le secours de sa mémoire, plusieurs jugements intuitifs qui sont compris dans des formules ou dans des signes représentatifs d'autres jugements, on les appelle *jugements déductifs*, ou *par déduction;* c'est ce qu'on nomme vulgairement le *raisonnement*. Mais qu'importent les noms? on ne peut jamais y voir, en dernière analyse, d'autre phénomène que *la perception de soi percevant.*

Si l'homme n'avait pas la faculté de rappeler ses perceptions passées par les perceptions actuelles, il serait incapable d'exécuter toutes ces opérations intellectuelles; il ressemblerait à l'idiot : il est même impossible qu'il prête attention à quoi que ce soit, si la perception actuelle ne se prolonge. L'*attention* est donc réellement le premier degré de la mémoire. Cette faculté (1) elle-même est fondée sur ce qu'on nomme la *liaison des idées;* car la perception actuelle ne pourrait rappeler la perception dont la cause extérieure n'existe plus, ni celle-ci une troisième, si quelque chose ne rattachait ces perceptions les unes aux autres. Enfin l'*imagination* n'est qu'une mémoire qui reproduit vivement et abondamment les perceptions, de manière à ce qu'elles forment des combinaisons nouvelles... Mais expliquons-nous de manière à rallier toutes les expressions figurées des idéologistes à la physiologie du système nerveux.

J'ai fait voir que les différents jugements se réduisaient à *la perception de la perception;* eh bien, les mémoires, de quelque étendue qu'elles soient, et qu'elles aient pour objet ou les corps, ou leurs attributs, ou les circonstances, ou les émotions; les mémoires ne sont autre chose que la per-

(1) Voyez, pour la perception, la mémoire et les idées, le chapitre VIII bis qui est nouveau. (C. B.)

ception actuelle de perceptions rappelées ou reproduites. La perception est donc le phénomène unique de l'intelligence. Ce que nous en savons positivement, c'est, 1° qu'elle se fait dans le cerveau; 2° qu'elle est une excitation de sa substance. Je ne veux pas dire qu'elle est un effet, un résultat de l'excitation de cette substance; je dis qu'elle est cette excitation elle-même, dans un de ses modes. J'ajoute que l'idée ne saurait être autre chose. Les maladies de l'encéphale prouvent tout cela d'une manière invincible; elles fournissent l'expérience directe qui démontre que les mots *sensations*, *perceptions*, *idées*, ne peuvent représenter au physiologiste autre chose que de la matière nerveuse dans certains modes d'excitation; elles mettent ces phénomènes sur la même ligne que la volonté, sur laquelle j'aurai encore quelque chose à dire.

SECTION IV.

Comment la volonté et la liberté se rattachent à cette même perception.

Si les sensations, les idées, les perceptions, la volonté changent avec l'excitation de la matière nerveuse de l'encéphale, il faut bien qu'elles en dépendent, puisqu'on ne peut les faire dépendre d'un autre principe sans employer le secours d'une hy-

pothèse fondée sur une comparaison inadmissible : le comment seul de cette causalité reste inconnu.

La volonté est encore un des phénomènes sur lesquels on a le plus insisté pour soumettre le cerveau à l'entité non nerveuse. Cessons pour un instant de personnifier ce phénomène pour l'étudier en physiologiste. Chez l'embryon et chez plusieurs malades, il a le sort de tous les autres phénomènes d'intelligence, il n'existe pas ; première donnée qui le fait émaner du cerveau. Il augmente et il diminue avec l'excitation de la substance encéphalique ; seconde donnée qui le rallie à un mode d'action de cette substance. La volonté est, aussi bien que les perceptions et les idées, entravée, forcée, vaincue, obscurcie, dénaturée de la manière la plus étrange par les stimulations que les viscères, et surtout les digestifs et les génitaux, excités dans certains modes, font parvenir à l'encéphale ; troisième donnée confirmative des deux précédentes. Le comment reste donc encore la chose inconnue.

La question de la liberté se lie à celle de la volonté ; on se demande encore : Sommes-nous libres ou entraînés par quelque chose qui nous domine ?

Il faut d'abord déterminer quelle extension l'on veut donner au mot liberté ; car il y a des libertés dont nous ne jouissons que sous condition : telles sont celles relatives aux actes que nous exécutons

avec les muscles respirateurs. Le psychologiste se croit libre de parler ; mais il ne l'est qu'autant que le besoin de la respiration le lui permet : s'il lui survient une attaque d'asthme, une forte nausée, il ne peut plus disposer des muscles vocaux. La femme grosse s'est crue libre de marcher pendant neuf mois; elle apprend par le travail de l'accouchement qu'elle est forcée à employer les muscles de la progression pour seconder les contractions de l'utérus. L'homme que poursuit le besoin du sommeil ne peut plus disposer ni de la faculté de marcher, ni même de celle de penser : ses membres s'appesantissent, ses paupières se ferment malgré lui ; il ne peut plus tenir sa pensée fixée sur un objet; elle lui échappe ; ses idées se dérangent, et le travail de résistance de sa volonté fait naître une foule de fantômes au milieu desquels il s'endort, c'est-à-dire il perd définitivement toute opération intellectuelle (1). Aussitôt qu'il se développe dans le tissu de nos viscères une excitation supérieure à celle de l'état normal, nous commençons à perdre quelque chose de notre liberté; celle de nos actes nous est ravie la première, et nous perdons ensuite celle de nos pensées; c'est ce qu'on voit, non seulement dans les états fébriles intenses, mais aussi dans toutes les phlegmasies

(1) Voy. C.-F. Burdach, *Traité de physiologie*. Paris, 1838, t. V, pag. 195 et suiv.

chroniques des organes abondamment pourvus de nerfs, et qui exercent une vive stimulation sur le cerveau : c'est ce qu'on observe aussi dans les irritations idiopathiques de cet organe. Il ne saurait suffire à tout : quand les viscères le tourmentent, il perd l'aptitude à la pensée, ou l'irritation qu'il reçoit entraîne les idées dans une direction particulière qui dépend si bien de la maladie, qu'elle augmente, diminue, et revient avec elle. On répondra : « Ce sont des exceptions, puisque ce sont des maladies. » Il n'y a point là d'exception : les maladies, dans ce cas, ne sont autre chose que des modifications de l'organe qui pense, et notre mot liberté n'est applicable qu'à de certains états de cet organe.

Mais quelle idée faut-il se faire de notre liberté lorsque nous n'avons l'encéphale surexcité ni sympathiquement ni d'une manière idiopathique? Cette question est fort délicate : nous avons bien la conscience de notre liberté, mais cette conscience ne prouve rien, car le fou complet l'a aussi, tandis qu'il est dominé par une excitation anormale. Le fait est que nous avons toujours un motif d'action, et que les besoins instinctifs de conservation et de reproduction sont fréquemment en concurrence, pour la direction de nos pensées et de nos actes; avec le mobile intérieur qui nous porte à l'observa-

tion. La faiblesse du cerveau, son développement imparfait dans la partie qui exécute les opérations intellectuelles, l'habitude contractée de bonne heure d'obéir aux impulsions viscérales, ou de leur résister pour agir d'après notre intelligence, décident, à notre insu, de toutes nos actions, lors même que nous croyons jouir de la plus complète liberté. Nos habitudes de penser, qui dépendent elles-mêmes ou de l'organisation de notre cerveau, ou de la prédominance d'action que le hasard nous a forcés de donner à telle ou telle région de cet organe, ou, si l'on veut, à tel ou tel mode d'excitation de ses fibres, sont les causes qui déterminent nos actions, et par conséquent nos pensées; et tout en exécutant ce qu'une habitude routinière nous commande, nous nous proclamons en jouissance d'une pleine liberté. Parfois l'homme se réveille de cette espèce de léthargie; il aperçoit tous ces tyrans qui lui ravissent sa liberté; il se révolte, et se décide à résister à celui qui lui paraît le plus exigeant. Il obéit alors, ou à quelque motif religieux, ou à l'impulsion de l'amour-propre, par exemple, à la gloriole de dire : *Je suis libre;* il obéit aussi bien souvent au besoin de jouir de sa propre estime et de celle de ses semblables; besoin qui n'est pas moins impérieux que tous les autres, mais qui ne peut prédominer et devenir le plus influent sur la conduite des hommes,

si l'encéphale n'est développé et exercé d'une certaine manière.

Souvent nous résistons à un besoin instinctif par un autre. C'est ainsi que la faim est comprimée par l'amour ou par la tendresse pour nos enfants; que la peur de la mort est vaincue par cet instinct ou par l'amour-propre; que l'amour-propre, à son tour, cède à une autre passion, etc. Dans tous ces cas, la lutte se passe dans l'encéphale, et, physiologiquement, elle n'est autre chose pour lui qu'une excitation susceptible de plusieurs variétés.

C'est ainsi que l'idée de liberté, qui n'est qu'une formule, doit être traitée. Il faut bannir l'entité, et ne voir que les faits; car enfin l'entité étant placée dans la conscience, si on ne la soumet pas à la vérification des sens, il faut de toute nécessité mettre la liberté des malades et celle des fous sur la même ligne que celle de l'homme en santé, car le fou dit aussi : *Je suis libre;* à moins que l'on n'admette deux espèces de liberté, l'une pour l'homme sain, et l'autre pour l'aliéné, ce qui conduit à deux espèces d'âmes; ou que l'on ne refuse le *quid incorporel* aux gens qui ont perdu la raison, ou enfin qu'on ne le suppose actuellement inactif, étranger à des phénomènes qu'il dirigeait la veille et qu'il dirigera peut-être le lendemain.

SECTION V.

Comment les perceptions intellectuelles s'associent aux émotions instinctives, et ce qui constitue les passions.

Toutes les fois que les perceptions appelées morales, c'est-à-dire qui n'intéressent point la satisfaction des premiers besoins, mais seulement la curiosité ou le besoin d'observation, ne causent pas de vives émotions, l'homme agit peu; s'il n'avait que ce mobile, il resterait souvent inactif; mais la nature y a pourvu. A mesure que nous avançons dans la carrière de la vie, ces perceptions se rattachent de plus en plus, par des souvenirs, à nos premiers besoins, qu'elles n'intéressaient pas d'abord; et, bientôt, à peine se trouve-t-il un objet qui y reste entièrement étranger. La vue d'une table rappelle la faim, celle d'un vase la soif. Un ombrage agréable rappelle un repas champêtre dont l'idée réveille l'appétit ; l'aspect d'une fleur, d'un tissu propre à faire certains vêtements, d'un objet de parure, rappelle les plaisirs dont on a joui avec l'objet aimé; un précipice rappelle le danger qu'on a couru; une arme, le combat que l'on a soutenu, la victoire ou la défaite qui s'en sont suivies, avec toutes leurs émotions, etc.

Ces rapports s'établissent par le moyen de l'asso-

ciation des idées, et quand leur résultat n'est pas le développement de la faim, de la soif, du besoin de la conservation individuelle ou de la reproduction, c'est au moins le réveil de quelques autres besoins fondés sur celui de sentir, d'être ému, et de nous contempler nous-mêmes avec un sentiment d'approbation ou d'amour-propre satisfait. C'est ainsi que chez le pauvre ces rapports aboutissent presque toujours aux émotions relatives à la satisfaction de ses premiers besoins et à celle de ses enfants, qui laisse toujours quelque chose à désirer; tandis que chez le riche, chez le savant, le poëte, l'artiste, leur terme est celui des jouissances de l'amour-propre; insatiable passion qui se déguise sous plusieurs formes, chacune des plus insidieuses, mais que nous ne pouvons développer dans cet ouvrage. Chez les personnes bienfaisantes, chez les ascétiques, les séries de pensées, mises en action par un objet en apparence des plus insignifiants, aboutissent aux émotions de la compassion, à celles des jouissances d'une vie céleste ou des tourments d'un séjour de punition; le philanthrope est conduit, par la même voie, à un genre d'émotion qui lui est particulier; et, chez tous, la seule idée des obstacles ramène des émotions pénibles qui se rapportent à la crainte ou à la colère.

Voilà des faits que personne n'ignore; aussi ne

les exposé-je pas pour les apprendre à qui que ce soit, mais pour avertir les personnes étrangères à la physiologie et à la pathologie, que toutes ces émotions se passent dans les mêmes organes, et qu'aucune d'elles n'est étrangère au tissu nerveux. C'est toujours le cerveau qui est ici l'excitateur des nerfs intérieurs; et ceux qui sont dans les mêmes viscères d'où partent les sensations de la faim, de la soif, du besoin de respirer, des besoins d'exonération, sont excités avec ces viscères, et quelquefois plus vivement encore que dans le plus haut degré de ces appétits, par les sentiments d'amour-propre blessé ou satisfait, d'orgueil, de hauteur, de fierté humiliée, de compassion, de tristesse, de désespoir, de colère, de fanatisme, de cruauté, d'indignation contre le crime, d'admiration pour la vertu, de sainte fureur, de componction, de ravissement extatique, d'enthousiasme pour quoi que ce soit; en un mot, dans toutes les émotions que l'on qualifie de morales, de sentiments moraux, de principes d'action purement intellectuels, etc., etc. Nous pouvons donc affirmer, d'après l'observation faite par les sens sur notre corps et sur celui des autres, que toutes ces émotions, excitées par des objets extérieurs, sont organiques, ne peuvent être que cela; et qu'il n'est pas plus possible de les isoler des nerfs dont elles sont la modification, qu'il n'est possible d'isoler la con-

traction d'un muscle de sa fibrine, dont elle est une modification.

C'est comme telles que les émotions dont il s'agit sont uniquement, quant à leur nature, du domaine de la physiologie, qui d'ailleurs les rattache à la pathologie sous les rapports de la causalité, et à l'hygiène sous le rapport des précautions sanitaires. Elles appartiennent d'ailleurs au moraliste, au publiciste, au législateur, à cause de l'influence qu'elles exercent sur le bonheur de l'homme social; mais elles sont étrangères au psychologiste, qui n'a pu les usurper qu'à l'aide de la comparaison hypothétique dont j'ai développé l'artifice, mais qui désormais ne peut plus les conserver.

Toutes ces émotions, qui se réduisent au plaisir et à la douleur, constituent le fond des passions, qui sont des désirs, des affections ou des aversions durables d'après lesquelles nous réglons notre conduite. L'état de *passion* implique deux choses, 1° une série d'idées qui nous occupent principalement, et à laquelle nous subordonnons toutes les autres; 2° des émotions qui s'y joignent, qui sont rappelées par elles ou qui les rappellent sans cesse; le tout dans le but de satisfaire un des besoins instinctifs, ou l'un des besoins créés par l'observation. Sans émotions viscérales un peu vives, l'homme n'a que des goûts, des penchants, des inclinations; avec

de vives émotions, il a ce qu'on appelle des passions. Deux causes détruisent ou amortissent les passions : 1° une ou plusieurs séries d'idées différentes de celles qui les entretiennent, c'est-à-dire un autre système de conduite dicté par l'observation ou imposé par le hasard, la force, etc. ; 2° la diminution ou la cessation des émotions qui nous attachent aux passions, par exemple, à celle de l'amour, par un changement survenu dans les organes où nous percevons ces émotions.

Les passions d'origine instinctive sont plus difficiles à détruire, dans certaines conditions de l'homme, que celles d'origine intellectuelle ; mais, dans d'autres, c'est le contraire. Les hommes à cerveau très développé, corrigent ou dissimulent leurs appétits dominants *et vice versâ*. Souvent les passions fondées sur l'instinct changent d'objet par la modification intellectuelle, sans cesser d'être fondées sur le même principe instinctif : c'est ainsi que la passion pour une femme se change en passion pour toutes, ou en libertinage ; la passion pour un genre d'aliments ou de boisson, en gourmandise ou en ivrognerie ; l'une et l'autre, en ce qu'on appelle *épicurisme*. Je ne m'arrêterai pas sur les détails : chaque série d'idées est accompagnée de sensations dont nous prenons l'habitude quand nous sommes forcés pendant long-temps à revenir sur

ces mêmes idées, et nous contractons ainsi des goûts factices qui, chez les gens à émotions vives, dégénèrent en véritables passions. C'est sur ce fait connu, mais trop peu médité, que doit être fondé, en grande partie, un bon système d'éducation ; mais il n'est pas de mon objet de m'arrêter sur cette question. Je me contente de la poser, parce qu'elle se rattache à la médecine et à l'hygiène, qui ont besoin de bien connaître la nature de l'homme, pour lui indiquer le genre d'exercice intellectuel et musculaire qui convient à quelques états maladifs de son système nerveux (1).

SECTION VI.

Cause de l'erreur des psychologistes sur les principes d'action de l'homme.

On peut juger, d'après ces données, combien est grande l'erreur des psychologistes lorsqu'ils prennent pour des principes d'action indépendants de la substance nerveuse, quelques unes de ces émotions provoquées par le cerveau agissant, dans la pensée, sur l'appareil nerveux viscéral. Mais ils

(1) Voyez C. Broussais, *Hygiène morale, application de la physiologie à la morale et à l'éducation*. Paris, 1837, in-8° — Ch. Londe, *Nouveaux éléments d'hygiène*, 2e édition. Paris, 1838, 2 vol. in-8°.

n'en notent qu'un petit nombre (sur lesquels ils n'ont garde d'être d'accord), tandis que ces prétendus principes sont innombrables. Ils se multiplient avec la civilisation, avec les progrès des arts, de la littérature d'agrément ; mais les véritables sciences tendent plutôt à les restreindre qu'à en créer de nouveaux; c'est pour cela que la psychologie, qui n'est point une science, mais un jeu d'imagination à peu près analogue à la poésie, ne cesse et ne cessera jamais de les multiplier.

Les psychologistes auront beau faire, l'observation de la nature mettra les choses à leur place. L'espèce de stupeur qu'ont produite chez les naturalistes quelques grands mots prononcés avec emphase, comme *grandeur de conceptions*, *hauteur de vue*, *largeur*, *profondeur*, *étendue*, habilement opposés à *étroitesse de vue*, *petitesse de conceptions*, *absurdité*, et, qui plus est, *ridicule*, peuvent bien, pendant quelque temps, empêcher les observateurs de l'homme de comparer et de conclure : la crainte de passer pour un esprit mesquin est bien puissante chez quelques uns; de véritables terreurs, provenant de toute autre cause, ont agi sur beaucoup d'autres ; mais tous ont observé et recueilli, dans le silence, des faits qui ne sont point connus des psychologistes, et quelques uns n'ont point été retenus par une mauvaise honte, dans le projet de

les publier. Des expressions métaphoriques, empruntées aux objets matériels dont les sens seuls ont pu leur donner l'idée, servent mal nos psychologistes dans la peinture de leurs conceptions ontologiques. En effet, quelque haute que soit la montagne sur laquelle ces génies se cachent pour dominer l'espèce humaine, quelque *étendue* que l'on accorde à l'*horizon* que leurs *regards peuvent embrasser* de ce point sublime, quelque *profond* que soit l'*abîme* placé au-dessous d'eux, enfin quelque *longueur* que l'on veuille supposer au *large chemin* tracé dans la plaine où leur vue peut s'échapper, tout cela n'est que de la matière, et de la matière beaucoup moins noble que celle dont est construit le cerveau de l'homme. Ces figures ne sont donc point capables de relever notre nature, d'agrandir nos conceptions et de nous faire découvrir plus loin que nos regards ne peuvent atteindre. La petite ou la grande émotion que le poëte psychologiste ressent en étalant ces images pompeuses ne prouve rien autre chose que l'excitation de son système nerveux. Sa conscience a raison de lui dire qu'il éprouve des émotions, et personne n'a le droit de lui donner de démenti; mais c'est là tout ce qui est prouvé, et rien par là ne se trouve changé dans la nature des choses. L'homme est supérieur en noblesse à tout ce qu'on peut lui comparer parmi les

objets sensibles. Qu'on emploie la métaphore, c'est à merveille ; mais il faut la donner pour ce qu'elle est, et souffrir, sans colère, qu'on la réduise aux faits qu'elle représente et qui sont attestés par les sens. Le point fondamental est de bien caractériser ces faits, car, en définitive, il faudra bien qu'on en vienne au fond de la question : toute expression qui peut se résoudre dans l'entité homme modifié, doit cesser de représenter elle-même une entité.

CHAPITRE VIII (1).

COMMENT LES PHÉNOMÈNES INSTINCTIFS ET INTELLECTUELS SE RATTACHENT A L'IRRITATION.

Pour traiter cette question, il faut prendre les facultés instinctives et intellectuelles qui, d'entités existantes par elles-mêmes, viennent d'être réduites à des phénomènes observables par la conscience et par les sens réunis, et montrer que ces phénomènes doivent se réduire à l'excitation qui est l'état normal de l'appareil nervoso-encéphalique. Cette réduction opérée, on verra clairement comment ces mêmes phénomènes se rattachent à l'irritation nerveuse, puisque celle-ci n'est qu'un état anormal de l'excitation du même appareil, état dont l'opposé se trouve dans l'abexcitation. Or, cette réduction peut se faire sans qu'on soit obligé de recourir à aucune hypothèse, et voilà le fait général dont nous allons poser les bases, en revenant sur les phénomènes intellectuels et instinctifs dont nous avons développé la nature.

Ce qu'on appelle attention, perception des objets extérieurs et de sa propre pensée ou conscience, idée, jugement, raisonnement, mémoire, ne sont

(1) Voyez pour ampliation et rectification le chapitre VIII *bis*.
(C. B.)

point des facultés particulières, des entités spéciales résidant dans le cerveau, mises en jeu par les impressions venant des sens, ou par une prétendue force intérieure qui en serait indépendante, comme on l'a dit du moi ou conscience, et de la mémoire; ce sont des modifications du phénomène de la perception cérébrale qu'il faut observer, mais qu'il ne faut point expliquer. Il importe également de ne point personnifier ces modifications pour expliquer la prétendue régence de l'une d'entre elles, ou les influences qu'elles exerceraient les unes sur les autres, comme principes actifs, parce qu'on ne pourrait faire tout cela sans les traiter, ces phénomènes, comme des corps observés par les sens, avec lesquels ils n'ont aucun rapport; car ces phénomènes ne peuvent ressembler qu'à eux-mêmes. Voilà ce que nous avons déjà établi; allons plus loin, rattachons plus étroitement ces phénomènes à la substance nerveuse.

Les phénomènes de perception sont doubles: quant à leur origine, ils sont, 1° effets des excitations faites sur les sens externes; 2° effets des excitations faites sur les sens internes ou dans l'intérieur des tissus. Produits de l'excitation des nerfs, ils sont eux-mêmes des excitations de l'encéphale réagissant sur celle de ces mêmes nerfs, dans certains modes, et leur existence seule atteste l'excitation encéphalique.

On ne saurait concevoir, du moins quant à leur origine, les perceptions comme indépendantes de ces deux ordres de nerfs : les faits manquent pour cela; mais leur reproduction par la seule excitation de l'encéphale est un fait hors de doute; car tout mode d'excitation encéphalique qui a existé, peut se renouveler dans l'absence de la cause qui l'a déterminé la première fois, et un mode peut en provoquer un autre; c'est ce que j'appellerai *mémoire* et *liaison des perceptions;* l'une et l'autre existent pour tous les modes de perceptions.

Les perceptions produites par les excitations faites sur les nerfs des sens externes sont plus ou moins claires, et se rattachent à l'objet qui les a déterminées. C'est comme telles qu'elles portent le nom d'*idées.*

L'*idée* est donc une excitation du cerveau associée, dans son origine, à une stimulation sensitive. Voilà le fait; le comment n'est à la portée d'aucune intelligence humaine; mais le fait est si vrai, que l'excitation étant reproduite dans le cerveau par une cause différente de l'objet, l'idée de cet objet ne manque pas de se manifester, c'est-à-dire que l'on croit voir ou entendre l'objet; tandis que la stimulation de l'organe sensitif, sans aptitude du cerveau à réagir sur elle, ne produit rien. L'hypochondrie et la folie fournissent les preuves de la première assertion; le sommeil profond et l'apoplexie donnent celles de la seconde.

Quoique l'idée ne puisse être personnifiée, c'est-à-dire considérée, en elle-même, ni comme une empreinte faite dans le cerveau, ni comme une image peinte dans sa substance, ni enfin comme une entité quelconque résultant de cette personnification, cependant elle est toujours caractérisée, pour celui qui l'éprouve, par la représentation ou d'un objet matériel, ou d'un attribut d'objets, ou du signe conventionnel substitué aux objets et à leurs attributs; signe qui nous apparaît tantôt comme une figure et tantôt comme un son, ou, moins distinctement, avec les attributs des trois autres sens; en un mot, dans l'absence des objets, on éprouve constamment une sorte d'illusion qui est comme une représentation intérieure ou de quelque objet simple, ou de quelques scènes dont on a été témoin C'est là précisément qu'est la preuve que l'idée n'est qu'une stimulation du cerveau; car il est remis, par la seule excitation de son tissu, dans l'état d'excitation où la stimulation du sens l'avait déjà mis. Aucune idée sans stimulation faite sur un sens externe : il y a donc, dans l'intérieur du crâne, un sens (1) correspondant à ces sortes de stimulations seulement, comme il y en a à l'extérieur qui correspondent exclusivement à certains agents stimula-

(1) Ce sont les facultés organiques des phrénologistes ; voyez chapitre VII bis. (C. B.)

teurs de la nature; c'est toujours la même loi qui a été mise à exécution. De là l'impossibilité de donner des idées à ceux chez qui ce sens interne n'est pas développé; de là aussi le rapport constant de la facilité ou de la difficulté, de la clarté ou de la confusion des idées, etc., avec le développement de ce sens interne.

Les perceptions produites par les viscères stimulés agissant sur le cerveau, c'est-à-dire l'excitant à la réaction, sont d'abord confuses; mais au bout d'un certain temps, et à mesure que l'on s'avance dans la vie, elles se rattachent à celles qui viennent des sens, et si elles ne donnent pas d'idées qui leur soient propres, elles rappellent les idées d'origine sensitive qui sont, à proprement parler, les seules idées possibles.

Cette différence vient-elle de ce que les nerfs de l'intérieur ne communiquent pas directement avec le sens interne des idées, ou de ce que la stimulation qu'ils apportent à l'encéphale n'est point en rapport avec ce sens?

L'une et l'autre cause y contribuent sans doute; car, d'une part, chaque surface sensitive, soit interne, soit externe, a son organisation particulière; et, d'autre part, il n'est pas possible de croire que les stimulations parties des viscères, et qui ébranlent si puissamment l'appareil encéphalique, et en-

traînent si impérieusement la volonté, abordent la substance cérébrale au même point et avec la même délicatesse que celles venant des sens externes, et qui nous fournissent les idées. Il y a donc, entre les stimulations qui viennent des sens externes et celles qui viennent des sens internes, des différences, 1° sous le rapport de l'organisation des expansions nerveuses qui les fournissent; 2° sous le rapport de la région de l'encéphale où elles abordent; 3° sous le rapport de l'intensité qu'elles ont en arrivant; 4° sous le rapport de la manière dont elles agitent la masse encéphalique. Nous manquons de connaissances spéciales sur ces différents points; mais nous possédons quelques données. Nous savons, par exemple, et même depuis long-temps, 1° en quel lieu s'insèrent tous les nerfs qui aboutissent à l'encéphale; 2° que la base centrale du cerveau, et le cervelet tout entier, servent principalement aux fonctions nutritives et à l'instinct : l'anatomie comparée jette beaucoup de lumières sur ce point de physiologie, ainsi que sur le suivant; 3° que les hémisphères du cerveau constituent l'ampliation à laquelle est attachée la prédominance intellectuelle; 4° que leur partie antérieure est celle qui y contribue le plus puissamment, et où, par conséquent, doit résider la portion la plus délicate du sens des idées. Les cranioscopistes s'occupent d'ailleurs sans

relâche à recueillir les faits qui tendent à spécialiser le siége de chaque série d'idées et de chaque impulsion instinctive; mais ce travail est bien loin d'être terminé (1).

Ce qu'on nomme *appétits* sont des perceptions venant des stimulations viscérales, mais avec sensation de plaisir ou de douleur, c'est-à-dire que, quand l'homme éprouve des appétits, le cerveau est excité, par cause viscérale, avec perception agréable ou pénible; car les sens externes seuls donnent peu de sensations. Ces émotions constituent l'*instinct;* elles précèdent les idées, mais elles ne manquent jamais de s'y associer; sans cela les appétits ne seraient point satisfaits, pour peu qu'ils exigeassent des actes compliqués.

Les appétits des psychologistes sont synonymes de nos besoins instinctifs; mais nous préférons le mot besoin pour désigner ces phénomènes, parce qu'il s'applique aux désirs d'exonération, d'exercice, de repos, de sommeil, de conservation individuelle, qui sont sur la même ligne que les appétits de nutrition, de reproduction, de respiration, de calorique, de soustraction du calorique ou refroidissement, etc. Tout homme qui éprouve un besoin sent du plaisir ou de la douleur, et toutes les dou-

(1) Ceci s'écrivait en 1828. (C. B.)

leurs artificielles viennent se fondre dans les besoins. C'est ainsi que la peau, exposée à l'action d'un calorique libre trop abondant, fait sentir le besoin du froid; une blessure, une contorsion, etc., le besoin de la cessation de la douleur. Mais tel est le caractère des besoins, que les viscères y participent toujours du plus ou du moins; c'est-à-dire que l'on souffre ou que l'on jouit dans l'appareil splanchnique, et surtout vers le centre, toutes les fois que l'on éprouve un besoin bien prononcé.

Aussitôt que le corps qui doit satisfaire un besoin est en rapport avec un sens externe, le besoin qui n'était que vague devient précis, l'acte est exécuté par l'innervation cérébrale, comme nous l'avons déjà vu, si aucune cause morale ne s'y oppose: ce que je veux faire remarquer, à cette occasion, c'est l'association qui s'établit entre la perception agréable ou pénible du besoin, et l'idée du corps qui le satisfait. Cette association doit commencer au moment de la naissance, peut-être même auparavant, par les impressions faites sur la peau du fœtus, ou par le sentiment de gêne qui résulte de certaines attitudes de son corps, et qui le porte à exécuter des mouvements. Quoi qu'il en soit, ces premières idées sont trop obtuses, trop peu comparées avec d'autres, pour que la conscience puisse en rendre compte plus tard: elles restent comme celles des sourds-

aveugles de naissance, dont les sujets n'ont jamais donné connaissance à leurs semblables. Mais à mesure que le sens cérébral des idées s'agrandit, que les sens externes se developpent et que les idées se multiplient, l'association fait des progrès, et les émotions qui nous occupent, définitivement rattachées à l'idée d'un corps, deviennent les mobiles de toutes les actions qui ont pour but la satisfaction des besoins instinctifs qui se rapportent à la conservation et à la reproduction.

La liaison devient, à la longue, si intime entre les objets qui frappent les sens et les émotions parties des viscères, que toutes les émotions rappellent des idées, et réciproquement ; mais quand les émotions internes sont trop multipliées, il ne se trouve plus assez d'objets connus des sens pour leur fournir à chacune une idée ; alors les mêmes idées sont associées à plusieurs nuances de perceptions internes agréables ou désagréables, c'est-à-dire d'émotions, mais d'une manière extrêmement variable, selon les individus.

On aura peine à croire, d'abord, que le nombre des émotions puisse surpasser celui des idées ; mais, pour peu qu'on y réfléchisse, il ne sera plus possible d'en douter. Dans le commencement de la vie, la prépondérance est évidemment du côté des émotions, comme le prouvent les efforts multipliés et pour la

plupart impuissants de l'enfant pendant tout le temps qu'il s'exerce à apprendre les premiers mots de sa langue, c'est-à-dire à mettre ses émotions en état d'association aves les idées dont on lui fait connaître les signes. L'adulte en bonne santé et de sang-froid, le paysan, le sauvage surtout, ne paraissent pas d'abord désirer plus d'expressions qu'ils n'en connaissent; mais qu'une passion vienne les agiter, ils se tourmenteront pour en exprimer toutes les nuances, ils reproduiront cent fois les mêmes expressions dans des combinaisons différentes, et, convaincus de l'impossibilité de rendre ce qu'ils éprouvent, ils finiront par se plaindre de la pauvreté de la langue, c'est-à-dire du petit nombre d'idées que leurs semblables connaissent et ont associées à des signes sensibles. Cet embarras ressort à merveille dans les lettres que les amants s'écrivent, ainsi que dans les ouvrages de tous les poëtes et de tous les prosateurs passionnés. C'est cette disette d'idées qui les force à recourir aux transpositions de sens, aux métaphores dont j'ai plus haut signalé les avantages et les inconvénients. Tout cela cependant n'est rien en comparaison de l'abondance des métaphysiciens; ils renchérissent, en fait de figures, sur les amants, sur les orateurs les plus emportés et sur les poëtes les plus chauds, par la raison que non seulement ils veulent, comme eux, rendre toutes

leurs émotions, mais parce qu'ils tiennent surtout à en expliquer le pourquoi. Une barrière devrait les arrêter, j'entends le nombre des idées claires ; mais, emportés par la passion des découvertes, ils l'ont bientôt franchie, et dès qu'ils sont parvenus à oublier que les métaphores ne sont que des formules, dès qu'ils se sont donné la licence d'ériger les mots en choses, un nouveau monde, comme ils le disent eux-mêmes, se découvre à leurs regards. En effet, ce monde est grand, puisque les objets qui le remplissent sont tous les signes des choses de celui-ci, chacun avec vingt significations différentes de celles que nous leur donnons, et la possibilité d'en recevoir un bien plus grand nombre, selon le caprice des nouveaux créateurs.

Ce n'est nullement par esprit de critique, mais c'est d'après la force des choses, que je place les hypochondriaques et tous les névropathiques qui avoisinent la folie à côté des personnages précédents ; ils se trouvent effectivement aussi bien qu'eux dans la nécessité de torturer le sens des mots pour exprimer ce qu'ils sentent, mais du moins ils ne s'y trouvent pas par leur faute.

Ce qu'on appelle *désirs* sont des perceptions avec plaisir ou douleur, mais qui tirent leur origine des stimulations faites sur les sens et des idées qui en ont été la suite.

Les désirs se manifestent pendant que l'homme se livre à l'impulsion du besoin d'observation, qui s'est développé avec la faculté d'avoir des idées ; mais comme le plaisir ou la douleur des désirs ne peuvent s'élever à un degré un peu intense sans que le cerveau, dont ils sont un mode d'excitation, ne stimule les viscères, les émotions des appétits se joignent bientôt à celles des désirs, ou plutôt les appétits viennent donner aux désirs un nouveau degré d'activité, en ajoutant l'excitation des autres viscères à celle du cerveau.

On a séparé les désirs des appétits, parce qu'ils ont une origine différente et un objet plus relevé. On ne peut qu'applaudir à cette distinction, même alors qu'on l'applique à certains appétits des mieux caractérisés. Pour peu qu'il y ait un mélange du désir des jouissances intellectuelles avec l'appétit des jouissances sensitives, il est bien de choisir une expression qui tire le rideau sur ce dernier point de vue, puisque l'intelligence est ce qui élève l'homme au-dessus des animaux (1). Que penserait-on, dans notre degré de civilisation, d'un homme qui solliciterait la main d'une jeune vierge, de parents graves et sévères, en leur disant qu'il a de l'*appétit* pour les appas de leur fille? Il leur témoigne le *désir* de

(1) C'est pour cette raison qu'on ne saurait applaudir à l'admission du mot *gourmandise* dans le style décent.

passer sa vie auprès d'elle, parce qu'il est enchanté de sa grâce, de son esprit, de son excellent caractère, etc. Autant qu'il nous est possible, nous substituons, dans nos rapports, l'expression de désir à celle d'appétit, qui semble nous mettre sur la ligne des animaux, et qui d'ailleurs peint l'égoïsme. Ces sortes de distinctions sont utiles pour le bien de l'ordre social; mais le physiologiste ne doit pas oublier que, tant que les désirs sont la simple appétence des jouissances intellectuelles que nous procure la faculté d'observation, ils ne peuvent être que des émotions légères; et que, par conséquent, toutes les fois que les désirs se manifestent avec une forte expression, il y a plus que simple désir; il y a vraiment appétit, ou, pour mieux dire, besoin physique: et c'est ainsi que se constituent les passions; mais elles débutent de deux manières : tantôt elles commencent par le simple désir, auquel s'ajoute l'appétit; et tantôt l'appétit est l'occasion du développement du désir.

Le désir appartenant à l'instinct d'observation doit, d'après ce que nous avons dit, avoir son origine dans le cerveau; l'appétit vient toujours d'une modification excitative des autres viscères; mais comme sa perception suppose que cette excitation s'est répétée dans le cerveau, on peut dire que le désir et l'appétit ont cet organe pour instrument com-

mun, et qu'ils s'excitent et se maintiennent par son moyen.

C'est ainsi que l'excitation passe et repasse incessamment de l'instinct dans l'intellect, et de l'intellect dans l'instinct. C'est parler au figuré, et je le fais à dessein pour éviter les longueurs; mais, en supprimant cette formule, il restera toujours les faits suivants, que les sens et la conscience de l'observateur peuvent simultanément constater : 1° les autres viscères, stimulés par des causes étrangères au cerveau, excitent ce viscère dans les modes instinctif et intellectuel, et il réagit aussitôt sur eux; 2° le cerveau, stimulé dans le mode intellectuel, excite les autres viscères dans le mode instinctif, et ils réagissent aussitôt sur lui; le tout avec différentes nuances de plaisir ou de douleur.

C'est cette réciprocité d'influence de l'instinct sur l'intellect, et de l'intellect sur l'instinct, qui, en se prolongeant, constitue, avons-nous dit, ce qu'on appelle les *passions*. Nous y trouvons effectivement un besoin instinctif qui sollicite l'intellect, et un travail perpétuel de ce dernier, qui calcule tous les moyens de le satisfaire. C'est bien ce qu'on observe dans l'amour, la gourmandise et l'ivrognerie; passions d'origine instinctive, dont les jouissances, calculées par l'intelligence asservie, fournissent tant de goûts dépravés dont l'homme contracte l'ignoble

habitude : c'est véritablement l'accord honteux de la chair et de l'esprit, devenu système de conduite.

On croirait vainement réfuter cette définition en alléguant qu'il y a des passions purement intellectuelles : les plus intellectuelles sont celles qui ont pour premier mobile l'amour-propre, ou le plaisir que l'homme retire de sa comparaison avec un autre homme, sorte de jouissance qu'il doit manifestement aux remarques que lui a fait faire l'instinct d'observation ou la curiosité : tels sont l'orgueil, l'ambition, l'amour du pouvoir, du commandement, des richesses, des honneurs, le désir des couronnes académiques, des éloges qu'on recueille à la tribune, de l'estime des honnêtes gens, la vanité, l'émulation, le respect humain, le point d'honneur, l'envie, la jalousie, etc., etc.; passions où l'on ne voit autre chose que des formes variées du même sentiment; et ce sentiment est le besoin de la satisfaction de soi-même, ou le besoin d'émotions intérieures qui nous soient agréables, et l'aversion pour les émotions contraires.

Il est vrai que l'on a voulu ériger les sentiments dominants dans les passions en autant de principes d'action, et qu'on en a fait des entités existant par elles-mêmes, et destinées à mettre l'homme en action; mais ces sortes d'entités n'ont aucun privilége sur celles que nous avons déjà vues tomber. Le

physiologiste ne peut voir, dans l'émotion agréable ou pénible qui sert de pivot à la passion et de mobile aux actions de l'homme, autre chose qu'une excitation du système nerveux; et, en observant l'homme toujours de plus près, il finit par se convaincre que ces mobiles doivent leur puissance sur la volonté à la part qu'y prennent les viscères. En effet, l'amour-propre, s'il est satisfait, réveille le sentiment de joie; s'il est blessé, il développe le sentiment de tristesse, qui bientôt est suivi du sentiment de colère. Or, ces trois sentiments, dont l'origine est dans l'encéphale, ont pour effet constant une stimulation de l'appareil nerveux viscéral, et cette stimulation, réfléchie sur l'encéphale aussitôt que produite, est la puissance secrète qui fait cesser notre hésitation et détermine nos actes.

Quelquefois, dira-t-on, nous avons pour mobile secret la perspective d'une jouissance future, ou le besoin d'écarter une douleur imminente; mais l'idée de l'une est une émotion agréable, actuelle, et celle de l'autre une véritable douleur également actuelle; ce qui revient à dire que le mobile est le même que dans le cas précédent, lorsqu'on veut l'envisager d'une manière physiologique. De quelque manière que l'on retourne la question, si on approfondit, on arrivera toujours à cette alternative : ou nous cédons à un besoin instinctif, ou nous obéissons à un

besoin intellectuel; et toutes les fois que ce dernier est assez puissant pour nous empêcher de céder à l'autre, il doit cet avantage à ce qu'il produit dans les mêmes viscères qu'agite le besoin instinctif, une excitation d'un autre mode que la sienne.

C'est toujours dans l'encéphale que se passe l'excitation qui constitue le calcul ou le débat intérieur : chaque idée est successivement reproduite ; et celle qui excite les plus profondes émotions dans l'ensemble viscéral est celle qui détermine les actes. C'est pour cette raison que les hommes offrent tant de différence dans leurs goûts, leurs penchants, leurs passions, suivant qu'ils sont entraînés par tel ou tel appétit organique prédominant, ou qu'ils ont pris l'habitude de se laisser aller à tel ordre d'émotions. Les goûts changent avec l'état des viscères : ceux de la digestion et de la génération provoquent des séries d'idées qu'il est impossible de repousser ; le cœur et les poumons en excitent d'autres. Le caractère change aussi dans les maladies chroniques ; mais en général on peut établir en principe que plus l'encéphale est développé dans les régions consacrées à l'intelligence, et plus l'homme a donné d'énergie à ces régions par la culture de ses facultés morales, plus il obéit aux émotions qui proviennent du besoin de l'observation, et moins il est esclave des besoins instinctifs de conservation et de reproduction.

Mais cette culture de l'intellect peut lui créer une foule de passions artificielles. A force de mépriser les mouvements instinctifs, l'homme donne dans la passion du spiritualisme, et ne fait plus attention aux choses réelles; il se macère par les jeûnes et par les veilles; il s'impose des attitudes douloureuses; il se déchire le corps, et se laisse torturer pour plaire à la divinité qu'il s'est faite. Dans d'autres cas, on le voit braver la mort pour obéir, soit à un mouvement secret d'amour-propre, soit à l'enthousiasme que lui inspirent l'amour de la patrie, l'amour filial, ou toute autre passion particulière. Il se passionne, tantôt pour une forme de gouvernement, tantôt pour une autre, et ne se tient pas toujours dans de justes bornes; il embrasse, par une espèce de contagion morale fondée sur les émotions qu'il vient d'éprouver, le parti d'un orateur, celui d'un poëte, d'un philosophe ou d'une actrice, et le voilà transporté de haine et de fureur contre ceux qui ne se trouvent pas de son avis. Ce qui l'excite le plus puissamment, ce sont les prétendus intérêts du ciel, et surtout la certitude d'un bonheur éternel conforme à ses désirs et à ses habitudes. C'est pour cette raison que les sectateurs de Mahomet sont les plus fanatiques de tous les hommes et les plus disposés aux actes d'atrocité, pour obtenir de la divinité une espèce de bonheur dont ils ont déjà l'idée.

Toutes ces passions artificielles ont pour aliment, d'une part, certaines séries d'idées que le hasard a rendues prédominantes; et de l'autre, les émotions agréables et pénibles du système nerveux. Ces émotions sont toujours les mêmes; ce sont celles que réveillent les premiers besoins, et qui s'exaltent quand on hésite à les satisfaire. Elles sont au service de toutes les séries d'idées que les potentats parviennent à imposer à la multitude, pourvu que celle-ci n'ait pas la liberté de cultiver son intelligence à son gré; car si la liberté existe dans les études et dans la presse, l'observation de la nature finit nécessairement, après des détours plus ou moins longs, par ramener les hommes dans les voies de la vérité.

Ces voies ne sont point une chimère, parce qu'elles ont pour base l'organisation de l'homme et la nature des choses qui l'environnent. Avec la liberté de l'enseignement et de la presse, aucune erreur ne peut long-temps prévaloir; car celui qui aura le mieux observé obtiendra nécessairement l'assentiment des personnes bien organisées. Il y aura bien, à la vérité, des obstacles partiels, purement locaux, résultant des corps savants, des coteries, des hommes en crédit, des orateurs qui opèrent une grande séduction; mais que sont ces obstacles en comparaison du temps? Les hommes chez qui les

séries d'idées illusoires ont acquis trop d'empire sur le système nerveux pour pouvoir céder, ou qui croient leur honneur intéressé à ne pas fléchir, disparaissent sans postérité intellectuelle, à la faveur de la liberté, et les sciences continuent de faire des progrès. A mesure qu'elles en font, le langage des poëtes et des orateurs perd de sa signification littérale; il se réduit insensiblement à un jargon figuré, à des espèces d'hiéroglyphes dont l'interprétation fait partie de l'éducation des jeunes gens dans un état bien gouverné : c'est la véritable logique. Ce langage était aussi dans les sciences; il faut qu'il en soit banni. La chimie et la physique en ont fait justice les premières; la médecine vient de s'en défaire chez nous en s'associant à la physiologie; la philosophie générale en est encore infectée; mais nous touchons au moment où elle pourra s'en débarrasser, en rendant la théorie de l'entendement humain à la physiologie, c'est-à-dire à l'une des branches de son propre corps, et en donnant franchement l'explication des formules qu'elle est forcée d'employer, au lieu de les présenter mystérieusement comme des entités.

Cette question tient fortement à notre sujet; car le type de l'excitation intellectuelle, ou le degré de cette excitation le moins perturbateur pour le système nerveux, est celui qui correspond à la vérité;

en d'autres termes, ce que l'homme doit le plus redouter dans l'exercice de ses facultés intellectuelles, tant sous le rapport de sa santé que sous celui des conséquences morales de ses actions, ce sont les excitations de son cerveau déterminées par la contemplation et la recherche des illusions.

Parmi les passions d'origine intellectuelle, l'avarice (1), qui certes est une des plus illusoires, occupe un des premiers rangs. La crainte de manquer des choses nécessaires à la satisfaction des premiers besoins paraît en constituer le sentiment fondamental. Viennent ensuite l'amour de l'or, signe représentatif de toutes les jouissances de la vie, le désir d'en amasser et la crainte continuelle de le perdre, sentiments qui font commettre aux avares une foule de bassesses et d'actions dont le ridicule n'échappe qu'à eux seuls. L'avarice est dans la nature de l'homme; car elle n'est que la prudence poussée à l'excès dans son application aux moyens de pourvoir aux premiers besoins. Aussi existe-t-il plusieurs espèces d'avarices, et l'on pourrait démontrer qu'il y en a autant que l'homme peut éprouver de besoins instinctifs et intellectuels. L'un est avare de son vin, l'autre de ses chevaux ou de ses chiens, un troisième de ses livres, de ses médailles; et ainsi de

(1) Voyez tome I, page 355.

toutes les autres choses auxquelles l'homme peut s'attacher, parce qu'il y voit des instruments de jouissance. Mais l'avare proprement dit diffère de tous les autres, en ce qu'il arrive à un état d'aberration intellectuelle, tel que l'idée de la possession du signe lui tient lieu de toutes les jouissances qu'il pourrait obtenir par son moyen. Remarquez bien aussi qu'il lui faut beaucoup de temps pour parvenir à ce degré d'illusion, c'est-à-dire pour fondre toutes les autres idées dans celle de la possession du signe. Or, pendant qu'entraîné par son penchant secret, l'avare s'exerce à son insu à cette espèce d'ontologie, ses forces diminuent; il sent que les moyens d'acquérir vont lui manquer; le sentiment de crainte, qui fait la base de la passion, augmente de jour en jour, et finit par la porter au plus haut degré. Aussi les poëtes et les artistes qui veulent représenter l'avarice dans sa plus grande laideur, ne manquent-ils jamais de choisir pour modèles des vieillards maigres, à apparence chétive, et dont l'aspect donne l'idée de la circonspection et de la crainte. Quoique passion dépressive, l'avarice est susceptible de violentes réactions avec sentiment de fureur, après lesquelles cette passion retombe dans l'état habituel de crainte qui l'entretient, état qu'interrompent souvent de légers élans vers la colère; aussi doit-on la placer au nombre des excitations

nerveuses perturbatrices, c'est-à-dire qui tendent à se convertir en irritation.

Les recherches qui viennent d'être faites sur les excitations nerveuses qui déterminent nos actions nous ramènent naturellement à la volonté, considérée sous le même rapport, l'excitation nerveuse tendant à l'irritation.

Ce qu'on désigne par le mot *volonté* est, comme on voit, un mode d'excitation de l'encéphale, en conséquence des modes dits perceptions et des modes dits émotions; il se caractérise, pour celui qui l'éprouve, par une perception de conscience, et pour l'observateur étranger, par l'action musculaire. Ce qui prouve que la volonté est un mode d'excitation cérébrale, c'est que, 1° toutes les fois que cette excitation est augmentée, la volonté augmente; 2° toutes les fois qu'elle diminue, la volonté diminue; 3° toutes les fois que l'excitation du cerveau est entravée par un amas de liquide qui en arrête les mouvements, la volonté disparaît avec les modes perception et les modes émotion de l'excitation cérébrale. Il ne reste plus alors que le mode instinctif de la même excitation, mais dans sa nuance la plus obtuse, dans celle qui ne permet que la perception besoin de respirer, et la réaction cérébrale, qui détermine l'innervation sur les muscles inspirateurs. Si l'on voulait, en croyant faire une objection, rat-

tacher cette perception et cette réaction du plus bas échelon de l'instinct aux perceptions intellectuelles et à la volonté, ce serait pour nous une raison de plus pour ne voir dans la volonté qu'un phénomène de l'excitation de l'encéphale. Mais on n'a nul besoin du secours de ce rapprochement pour la concevoir de cette manière; on y est contraint par les faits; mais il ne faut pas faire de l'impossibilité d'expliquer le phénomène une objection contre sa réalité.

Les travaux de plusieurs physiologistes de nos jours tendent, avec plus ou moins de succès, à rattacher à des régions déterminées de l'encéphale (1) les différents modes d'excitation dont je viens de traiter, aussi bien que le suivant.

L'action musculaire est toujours, dans l'état de vie, l'effet d'une excitation de la matière nerveuse sur la matière propre des muscles ou la fibrine; mais, comme nous l'avons déjà vu, l'encéphale n'y intervient pas toujours; il ne préside immédiatement qu'aux mouvements des muscles respirateurs, locomoteurs et vocaux; mais il entretient indirectement l'action des muscles des viscères, en faisant circuler l'excitation dans tout le système nerveux, et la fournissant aux nerfs propres à ces muscles.

(1) Voyez mon *Cours de phrénologie*. Paris, 1836. in-8°.

C'est pour cette raison que, quand il est fort excité, il y a surcroît de contractilité dans tous les muscles du corps : de là les convulsions pour les muscles volontaires, le spasme ou les oscillations convulsives pour les muscles viscéraux ; et alors, ou la volonté vaincue est forcée de déterminer un surcroît d'innervation sur les muscles qui sont à ses ordres, ou elle disparaît par l'excès de l'irritation, pour faire place à un mode instinctif morbide d'excitation cérébrale, qui détermine les mouvements de ces muscles, avec ou sans convulsion. Ces phénomènes peuvent dépendre d'une influence trop active des autres viscères sur le cerveau, sans que la volonté les ait provoqués ; mais bien souvent aussi ils se manifestent par stimulation intellectuelle, dans la violence des passions les plus actives, avec colère, et au moment où la volonté, qui les a mis en jeu, paraît avoir le plus d'intensité. C'est comme si nous disions que le mode d'excitation cérébrale que l'on appelle *volonté* disparaît quand il est porté trop haut, et par son propre excès; mais il n'est pas le seul dans ce cas : tous les autres modes considérés comme intellectuels se dépravent du plus au moins, ou sont abolis par la même cause, comme nous le verrons dans la folie et ses suites.

Cela signifie que toutes les facultés intellectuelles ne peuvent se manifester que dans certaines mesu-

res de l'excitation cérébrale ; au-dessus, cette excitation ne produit que le délire, et des actes que nous avons coutume de rapporter aux mouvements instinctifs les plus brutaux; au-dessous, les phénomènes intellectuels de l'observé diminuent d'intensité, cessent de correspondre avec ceux de l'observateur, se perdent dans la démence, où ils se fondent avec les actes les plus simples de l'instinct, ou disparaissent pour ne laisser subsister que ces derniers. C'est ce que les progrès de l'âge amènent insensiblement, lorsque les maladies ne le produisent pas d'une manière prématurée.

Voilà le phénomène de l'action nerveuse, considéré dans presque toutes ses variétés et ses nuances ; et rien n'est si facile que de ramener au même point de vue celles qui n'ont point été nominativement désignées : c'est bien ainsi qu'il convient d'envisager cette action, et non pas d'une manière générale, en l'érigeant en une ou plusieurs abstractions personnifiées. C'est par cette méthode d'observation que les moralistes, les légistes et les physiologistes peuvent arriver à déterminer les limites qui séparent leurs attributions respectives. Pour moi, dont le principal objet est ici de donner des bases solides à la doctrine de l'irritation, je n'ajouterai plus qu'un mot sur le phénomène de l'excitation nerveuse considérée en elle-même.

DE L'EXCITATION NERVEUSE CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME.

Que se passe-t-il de matériel dans les nerfs et dans le cerveau pour l'exécution de leurs fonctions, et indépendamment des affinités moléculaires qui les maintiennent avec leurs propriétés connues? C'est là, comme je l'ai déjà dit, le grand mystère de l'économie vivante; car la première impulsion qui met en jeu les actes vitaux est donnée dans la matière animale semi-liquide qui constitue le système nerveux, et dont le névrilème des nerfs, les membranes de l'encéphale et le derme des membranes de rapport, ne sont que les véhicules, ou, si l'on aime mieux, les vases et le soutien. C'est là que nous ne pouvons pénétrer avec aucun de nos sens; c'est là, c'est dans cette albumine, que la cause inconnue que nous avons signalée plus haut se met en rapport avec nous; mais remarquez que chez l'adulte ce rapport est effectué sur les membranes de rapport, qui sont toutes des surfaces sensitives, et que les plus essentiels de ces rapports se font sur celles de ces surfaces qui portent le nom de membranes muqueuses. Ce fait est d'une haute importance pour le médecin physiologiste, en ce qu'il le porte à conclure que la matière nerveuse qui se trouve fondue, on ne sait comment, dans ces tissus, avec la matière sanguine, est un des principaux moyens de conser-

vation, et doit par conséquent devenir une des principales causes de maladie et de mort. Quand l'excitation est trop vive dans ces sens internes, surtout dans les deux grandes voies de rapport qui nous fournissent nos matériaux, la surface interne des bronches et celle de l'estomac, on y distingue une rougeur accompagnée de chaleur super-normale; et c'est alors que l'excitation sort des limites de l'état normal.

Nous ne saurions observer l'excitation dans les canaux imperceptibles du névrilème, qu'elle parcourt en suivant la pulpe nerveuse pour parvenir des surfaces de rapport au cerveau, revenir dans les muscles, passer d'un viscère à l'autre, etc. Les mouvements qui s'y passent n'ont encore pu être saisis par aucun instrument : cette étude mérite pourtant tout l'intérêt des observateurs. Mais si nous ne distinguons pas ce mode avec nos sens, nous possédons un fait d'anatomie pathologique qui nous fournit des inductions. Quand un nerf a fait sentir beaucoup de douleur, et déterminé beaucoup de convulsions pendant la vie, en un mot, quand il a fonctionné d'une manière extraordinaire, on trouve son névrilème injecté de sang, de lymphe, quelquefois ossifié, et les ganglions nerveux sont rouges et tuméfiés plus qu'à l'ordinaire dans les cadavres des personnes où les nerfs qui les environnent ont été

les agents d'une longue innervation super-normale. De ces faits l'on peut conclure que l'excitation de la substance nerveuse proprement dite est accompagnée de celle des capillaires sanguins et lymphatiques qui servent à ses fonctions et à la nutrition de son névrilème.

Les changements opérés par l'excitation sont plus faciles à saisir dans la substance de l'encéphale ; il est de toute évidence pour nos sens que cette substance rougit, s'injecte de sang, s'échauffe d'une manière très remarquable quand elle agit avec beaucoup d'énergie, soit dans les phénomènes de la pensée, soit dans ceux de l'innervation motrice. L'atrophie qu'elle peut éprouver, après son hypertrophie, étant un fait commun à toutes les hypertrophies produites le plus évidemment par l'excitation, confirme plutôt qu'elle n'infirme cette proposition.

Tous ces faits établissent celui de la coïncidence de l'excitation sanguine avec l'excitation nerveuse proprement dite. Or nous savons que les alternatives de contraction et de relâchement existent dans l'excitation des vaisseaux de toute espèce; nous pouvons donc affirmer que ce mode fait partie essentielle de l'excitation, considérée dans tout l'appareil nerveux, et cela d'autant plus que nous sommes assurés que les nerfs et l'encéphale ne pourraient

agir que fort peu de temps sans le concours du sang que leur fournit la circulation. Cependant la substance nerveuse possède une action qui lui est propre : pouvons-nous demander quelle est cette action ?

Nous avons déjà démontré que l'encéphale cède et revient sur lui-même ou se condense, selon la direction de ses fibres blanches; voilà donc une puissante donnée en faveur d'un mouvement oscillatoire dans l'excitement de la substance nerveuse, indépendamment de la contractilité des vaisseaux et des lames celluleuses et membraneuses qui la pénètrent, l'enveloppent, l'embrassent, la soutiennent, et qui ne peuvent qu'osciller et s'agiter avec elle. Nous retrouverons bientôt ces faits dans l'histoire de la folie.

Qu'il se passe autre chose que ces sortes d'agitations contractiles dans le phénomène de l'excitation nerveuse; que le calorique, le fluide électrique modifié, ou tout autre agent impondérable, entretiennent la vie autrement qu'en mettant en jeu cette contractilité dans la substance nerveuse et dans les molécules fluides qui sont en contact avec elle, c'est ce que nous pouvons soupçonner : il se passe peut-être là, sur ce théâtre primitif des scènes de la vie, des phénomènes d'affinité, des transformations du fluide propre à la substance nerveuse, s'il en existe,

comme il s'en passe dans le sang, qui la traverse pour la nourrir et lui fournir des moyens d'action; mais il est plus sage de s'arrêter que d'établir des hypothèses sur la cause première de l'innervation. Quoique l'excitation nerveuse se perçoive elle-même agissant dans le phénomène de conscience, il n'est nullement probable qu'elle puisse aller jusqu'à percevoir ses rapports avec la cause première régulatrice de tout l'univers. Cette notion n'ayant été obtenue dans aucune des parties de l'observation de la nature, ne le sera sans doute point en physiologie. Ce qui le fait présumer, 1° c'est que jusqu'à ce jour l'homme n'a jamais perçu que des corps, c'est-à-dire lui et les corps qui ne sont pas lui; 2° c'est que sa perception des corps ne s'étend pas au-delà de ceux qui frappent ses sens externes; 3° c'est que la perception de ses viscères est confuse, et ne lui donne pas d'idées qui ne soient modelées sur celles qui viennent par les sens externes; 4° enfin c'est que la perception de sa propre pensée se réduit à un fait qu'il lui est impossible de multiplier et de féconder, puisque, hors l'assertion *je sens que je sens*, il ne peut plus rien dire sur le même sujet qui ne rentre dans les perceptions qu'il a reçues par les sens situés à la surface de son corps.

CHAPITRE VIII *bis*.

(1838)

SECTION I.

Comment le phénomène de l'irritation se rattache aux instincts, aux sentiments, aux impulsions et aux facultés intellectuelles.

Les instincts, les sentiments, les impulsions intérieures qui nous portent vers tel ou tel genre d'observation, vers tels ou tels actes, et les facultés de l'intelligence, sont assez prouvés, puisque chacun les constate en soi; il ne l'est pas moins que ces phénomènes procèdent de l'encéphale, puisqu'ils se développent avec lui, s'altèrent et se détériorent avec le tissu de cet appareil, et disparaissent lorsque la vie l'abandonne. Demandons-nous présentement ce que les sens de l'observateur peuvent saisir dans la manifestation de ces mêmes phénomènes.

Nos sens ne saisissent d'abord ni les mouvements de composition qui, dans le fluide génésique, sécrété et fécondé, organisent le globule nerveux qui est le point de départ de tout l'encéphale; mais nos sens saisissent la marche dont le globule végète, se grossit, s'élargit, projette la moelle épinière et les différents nerfs qui vont se rendre dans les organes

et s'épanouir à la surface des membranes de rapport pour y remplir les fonctions de sens externes et de sens internes. Toutes ces notions sont le fruit de l'induction tirée d'une observation répétée aux différentes époques du développement; c'est par une induction semblable que l'on affirme que tout l'organisme part d'une vésicule fécondée qui absorbe des éléments gazeux et des fluides, rejette ce qui lui est superflu, et s'agrandit en produisant de ses parois intérieures d'autres vésicules, dont les unes y restent pour constituer le tissu aréolaire, et les autres débordent la première qu'elles rompent et en produisent d'autres qui se comportent de la même manière; phénomène de végétation qui se répète pour former tous les vaisseaux, toutes les membranes, tous les organes, enfin jusqu'au développement complet de l'individu. Toutefois, nous ignorons comment ces matériaux de la nutrition se diversifient pour former chaque tissu; mais nous avons autant de certitude qu'il en faut pour croire que la matière nerveuse, une fois formée, devient l'agent de la végétation organique des autres formes de la matière animale vivante qui constitue le corps de l'homme et des animaux, et lorsque ce corps est développé et que nous l'avons sous les yeux, nos sens nous donnent les moyens de constater que la vie ne s'entretient que par l'action de

la matière nerveuse, et que cette action est susceptible d'une foule de degrés.

En effet, c'est cette matière, comme nous l'avons vu, qui provoque tous les mouvements nécessaires au maintien de notre existence : tels que la respiration pour obtenir de l'air, la locomotion pour nous procurer des aliments et satisfaire une foule de besoins; toutes les contractions musculaires indispensables pour la déglutition; pour que nos yeux puissent nous servir de guide au milieu de l'univers; pour que tous nos sens se prêtent aux phénomènes de rapport; pour que les *ingesta* et les *excreta* parviennent à leur destination; pour que les fluides parcourent le cercle circulatoire; pour que soient exécutés en temps opportun tous les mouvements nécessaires à la génération et à la conservation de ses produits. Nous savons que tous les mouvements sont exécutés par des muscles, et que les muscles sont mis en action par la matière nerveuse. C'est donc par elle que tous les matériaux nutritifs sont conduits à leur destination, et que le superflu est dirigé vers les parties d'élimination.

Personne n'ignore que la matière nerveuse qui détermine tous les mouvements en doit la possibilité à l'oxigène que le sang puise dans l'atmosphère, et que l'atmosphère la fait agir tantôt plus, tantôt moins activement, suivant certaines conditions

qu'il n'est pas de notre objet de développer présentement. On sait aussi qu'une foule d'autres agents extérieurs, comme le calorique, l'électricité extérieure, et tous les corps qui viennent heurter les sens externes et internes, accélèrent ou ralentissent tous les mouvements musculaires que provoque la matière nerveuse, et par conséquent aussi l'action de cette matière.

Il y a donc du plus et du moins dans l'action nerveuse. Cette action est un mouvement; nous le savons par l'induction. Il y a donc de l'augmentation et de la diminution dans les mouvements de la matière nerveuse, envisagée comme provocatrice des mouvements de la matière musculaire. Or les augmentations de l'action nerveuse motrice des muscles sont une des formes de ce que nous appelons l'excitation. Ce mot convient parce qu'il rappelle deux faits : l'augmentation du mouvement nerveux, un agent, quel qu'il soit, qui la détermine. Ces agents, nous venons d'en signaler un assez bon nombre. Nous sommes donc en droit de dire que l'excitation est un phénomène dont les sens nous attestent fréquemment l'existence dans les fonctions du système nerveux qui sont relatives aux mouvements de tout l'appareil musculaire. L'induction nous le montre continu. D'après ces faits, nous pouvons nommer irritation les degrés perturbateurs de cette excitation.

Mais en est-il de même pour les fonctions du système nerveux qui sont relatives aux instincts, aux sentiments, aux impulsions vers certains actes; aux phénomènes de pensée et d'intelligence? C'est la question que nous devons présentement discuter.

Si l'excitation de l'innervation musculaire est accompagnée de celle des phénomènes dont je viens de parler, il doit être probable que l'une et l'autre dépendent de la même cause. Or, cela n'arrive pas quelquefois, mais toujours. Il y a constamment un ou plusieurs des phénomènes dits moraux qui sont excités, c'est-à-dire qui s'élèvent au-dessus du degré où ils étaient lorsqu'un excitant vient exalter l'action musculaire. Réciproquement, lorsqu'une cause extérieure, appliquée à l'un des sens, vient rendre plus saillant un des phénomènes dits moraux, il y a toujours une pareille augmentation dans l'action de quelques uns des muscles de notre corps. Les exemples surabondent pour ces cas : la colère, la joie, l'amour, la jalousie, l'ambition, l'envie, l'admiration et tant d'autres phénomènes de passions, produisent inévitablement une augmentation d'action, soit dans les muscles locomoteurs, soit dans ceux des yeux, de la face et de la respiration. Ces passions précipitent les battements du cœur, rougissent et pâlissent la face; plusieurs d'entre les plus actives font contracter subitement les muscles

des viscères creux et en expulsent le contenu. Le sang lui-même peut jaillir de plusieurs tissus capillaires, des poumons, de l'estomac; les sécréteurs de la salive, de la bile, sont excités et éjaculent leurs produits. Ceux qui souffrent les atteintes des passions actives sentent que le sang s'accumule dans leur tête, dans leurs poumons, etc., et la pathologie prouve que cette sensation n'est pas une pure illusion.

On peut donc poser en fait que l'innervation qui correspond aux phénomènes de l'encéphale appelés moraux est sujette à l'excitation, comme l'innervation qui correspond aux phénomènes de l'action musculaire, et qu'elle peut s'élever au degré de l'irritation.

Certains phénomènes du moral, objectera-t-on, tels que la tristesse, la terreur quand elle est extrême, la stupéfaction, la méditation, soit sur les objets matériels, soit sur les conceptions, la réflexion profonde, en un mot, ralentissent et semblent quelquefois annuler l'innervation de l'encéphale sur les muscles volontaires, sur le cœur et sur tous les tissus qui composent les viscères. Rien n'est plus vrai; mais cela ne prouve pas qu'il n'existe point alors une excitation bornée à l'intérieur de l'encéphale. Ces faits nous seront expliqués bientôt par la phrénologie. Cette excitation intra-crânienne est de toutes les excitations nerveuses celle que nos sens sai-

sissent le moins, ce qui nous réduit à l'induction pour en chercher et en développer les preuves. Cette question doit être renvoyée aux chapitres qui auront pour objet les causes et la nature de la folie.

Malgré cette lacune, nous possédons déjà assez de faits pour être en droit d'établir qu'un très grand nombre de modificateurs venus du dehors, et dont l'action est appréciable à nos sens, produisent de l'excitation dans les phénomènes d'innervation encéphalique qui manifestent ce qu'on appelle le moral. Cette concession nous étant faite, nous donnerons le nom d'*irritation* à celles de ces excitations qui seront dans le cas de troubler l'harmonie des fonctions et de déranger la santé, et l'on comprendra comment le *phénomène de l'irritation*, qui fait l'objet de ce traité, se *rattache* aux *instincts*, aux *sentiments*, aux *impulsions* et aux *facultés intellectuelles*.

SECTION II.

L'excitation et l'irritation de l'encéphale, considérées dans les phénomènes d'instinct, de sentiment, d'intelligence, fournissent-elles des données sur la nature de ces phénomènes?

Cette question doit nous rappeler tout ce qui a été avancé et développé jusqu'à présent dans cet ouvrage. Nous avons vu que l'excitation arrive par les sens qui sont placés sur les différentes surfaces

en rapport avec les corps extérieurs, la peau, les ouvertures des membranes muqueuses, et l'intérieur des viscères creux, tapissé par ces membranes. Il est évident que la peau, qui est le siége du sens du toucher, et les ouvertures des membranes muqueuses qui contiennent ceux de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du goût, fournissent des excitations toutes différentes de celles qui viennent des membranes muqueuses déployées dans les bronches, dans l'œsophage, dans le tube digestif (estomac et intestins, canal non interrompu), et dans l'appareil génito-urinaire. En effet, la matière nerveuse, épanouie dans les cinq sens externes, s'y trouve en rapport avec les divers attributs des corps, et les excitations qu'elle fournit à l'encéphale nous en donnent les idées.

Qu'est-ce que cela signifie? dira quelqu'un.

Cela signifie que l'encéphale, stimulé par la matière nerveuse des sens, que ces corps ont d'abord stimulée elle-même, se trouve dans les modes d'excitations en vertu desquels nous distinguons ces corps par des attributs qui leur sont propres. Cela signifie également que ces différentes sortes d'excitations correspondant aux attributs des corps peuvent persister, quoique ces corps n'agissent plus sur nos sens, et même qu'après avoir cessé elles peuvent encore reparaître; ce qui constitue le phénomène

de la mémoire. C'est en effet ce phénomène qui a suggéré à l'homme le mot ou signe *idée*; car ce mot signifie image; l'homme ayant remarqué qu'il lui semblait voir les formes, les couleurs des objets qui avaient frappé ses yeux, quoique ces objets fussent absents, a comparé ces formes et ces couleurs à celles qu'il remarquait sur l'eau et sur les corps polis, et il s'est figuré qu'il avait dans son cerveau des images semblables à celles qu'il découvre sur les corps : telle est l'unique origine du mot *idée*. Il vient du sens de la vue; on l'a ensuite appliqué aux excitations produites par les autres sens, et plus tard à des conceptions, phénomènes d'un autre ordre dont il sera question plus tard.

On fait à cette explication des idées des objections nombreuses, nous le savons; mais elles tombent toutes devant l'observation par les sens; car c'est ainsi que l'homme doit être étudié, et non pas seulement par l'observation de soi-même.

L'observation par les sens se fait en même temps et sur nous, et sur les autres hommes, et sur les animaux, qui, comme on sait, ont de grands rapports avec l'homme. L'observation de nous-mêmes, sans le secours des sens, ne porte pas même sur les parties de notre corps que les sens peuvent saisir; elle se borne à la réflexion, c'est-à-dire à ce que nous sentons dans notre intérieur à l'occasion des

impressions que nous avons reçues des corps extérieurs. Cette observation ne suit donc pas l'homme dans son développement, au milieu et par l'influence des modificateurs extérieurs. Elle ne l'étudie donc que dans des conditions particulières, et non pas dans toutes les conditions où il peut et où il doit être étudié; elle ne saurait donc procurer la connaissance de l'homme, je ne dis pas complète, mais au moins telle qu'elle peut être obtenue. Le principal défaut de cette observation réflexive est de préposer les phénomènes qu'elle a découverts à tous ceux qui l'ont été par les observateurs qui se servent des sens appliqués à l'espèce entière, et dans tous les moments de son existence. Elle fait commettre la même erreur à celui qui a l'habitude de s'y livrer, toutes les fois qu'il lui arrive d'appliquer ses sens à l'observation de son propre corps, et le porte à se partager en deux êtres, l'un intérieur et l'autre extérieur, dont la nature n'est pas la même. C'est ainsi que naît la métaphysique, et c'est cette métaphysique qui fait à l'origine des idées que nous venons d'indiquer, les objections dont je veux parler. Mais comme ces objections trouveront leurs réponses dans l'observation par les sens que nous employons dans cet ouvrage, nous ne devons pas nous y arrêter présentement; mais continuer nos recherches, sauf à rassembler plus tard des faits qui

sont propres à réfuter ces mêmes objections, après en avoir exposé la substance.

Après les excitations produites dans l'encéphale par les sens externes, nous devons signaler celles qu'il reçoit des sens internes. Celles-ci ne donnent point d'idées; elles ne fournissent que des émotions agréables ou pénibles qui se rapportent d'abord aux instincts et aux sentiments; mais avec le temps ces émotions s'associent avec les idées venues par les sens externes, aussi bien qu'avec les conceptions qui ont succédé aux idées, et qui en ont été les principaux résultats. Nous en parlerons incessamment.

Enfin la douleur et le plaisir se présentent en dernier ordre sous le rapport de l'importance psychologique. Ces modifications nerveuses de l'encéphale peuvent partir de tous les organes de rapport, sans en excepter ceux qui forment les sens. Elles offrent une foule de nuances, de variétés, mais elles ne font connaître aucun corps de la nature, quoiqu'elles puissent, comme les émotions qui viennent des sens internes, s'associer diversement avec les idées des corps.

Les auteurs ont distingué : plaisir physique, plaisir moral; douleur physique, douleur morale. Cette distinction a son origine dans les faits; nous allons essayer de l'indiquer.

Le plaisir physique vient des surfaces de rapport

externes et internes, actuellement excitées dans un mode qui n'a d'autre définition que celle qui consiste à dire qu'il nous est agréable. Le plaisir ne peut exister que par la propagation de cette excitation au cerveau. Il varie presque à l'infini dans ses modes et dans ses degrés. Rappelé par la mémoire, il est dit moral; mais aussitôt qu'il a pu remettre les organes dans l'état où les modificateurs externes qui le provoquèrent les avaient mis, il redevient physique. Cela s'observe surtout dans les jouissances qui sont relatives à la reproduction. Le plaisir dit moral se développe dans l'encéphale à l'occasion des phénomènes d'instinct, de sentiment et d'intelligence; et par là nous voyons qu'il touche au plaisir dit physique parti des organes des sens. Mais quelle que soit l'origine du plaisir moral, s'il arrive à un degré d'intensité un peu considérable, il devient physique, car il dépasse les limites de l'encéphale, et produit des excitations agréables dans toutes les extrémités des nerfs encéphalo-rachidiens, dans les muscles et jusque dans les surfaces sensitives où naît ordinairement le plaisir physique.

La douleur physique prend son origine dans toutes les surfaces de rapport externes et internes qui peuvent faire naître le plaisir, et suppose toujours la propagation des irritations exercées sur les extrémités nerveuses de ces surfaces au cerveau; de plus, les ex-

citations qui la produisent peuvent partir de tous les cordons nerveux, pressés, déchirés et mutilés d'une manière quelconque par des violences extérieures. Les sources de la douleur physique sont donc plus multipliées que celles du plaisir physique ; en effet, outre les lésions de toutes les extrémités nerveuses, de tous les cordons, de tous les filaments, on trouve encore des foyers de douleurs dans les inflammations d'un grand nombre de tissus qui ne donnent jamais de plaisir dans l'état normal. C'est ainsi que les tissus musculaires, cellulaires, osseux, et toutes les membranes séreuses, où jamais ne retentissent aucunes sensations agréables, provoquent, dans leur état inflammatoire, les douleurs les plus importunes et quelquefois les plus atroces. La mémoire rappelle difficilement, et toujours très faiblement, les douleurs purement physiques; c'est une compensation. La douleur dite morale en résulte cependant quelquefois chez certaines organisations malheureuses, les hypocondriaques, les mélancoliques; mais elle s'associe toujours alors avec celle qui tire son origine de la pensée et surtout des sentiments. Quoique morale par son origine cérébrale à l'occasion des perceptions et des sentiments, la douleur, comme le plaisir, ne peut s'élever à un certain degré d'intensité sans devenir physique ; et, lorsqu'elle l'est devenue, on l'aperçoit dans toutes les expansions nerveuses sensi-

tives, mais plus dans les internes que dans les externes. Nous pensons que cela s'effectue surtout par l'influence de la huitième paire, qui est le nerf cérébro-viscéral par excellence, et que ce nerf est le principal excitateur des sensations quelquefois si poignantes que l'on rapporte au cœur, à l'épigastre, à la gorge, dans les intestins, en un mot dans toutes les entrailles, quand on éprouve les angoisses de la terreur outrée, de l'humiliation profonde, du désespoir causé par la perte de ce qui nous attachait à la vie. Quelques phénomènes de perception et de sentiment provoquent même chez certains sujets sensibles des douleurs parfaitement imitatives de celles d'origine physique : c'est ainsi que l'idée d'un précipice, celle d'une chute, d'un écrasement, le récit de la torture d'un malheureux, suffisent pour déterminer des douleurs quelquefois atroces qui semblent partir du centre épigastrique, et se propagent dans la tête, dans la peau, dans les membres, etc.

Après avoir traité de la douleur et du plaisir, considérés d'une manière générale, nous allons retrouver ces phénomènes dans ceux qui constituent ce qu'on appelle le moral humain. Essayons d'abord la définition d'une expression plus générale encore que celles de plaisir et de douleur; il s'agit du sentiment. Nous verrons que ce mot est quelquefois employé pour exprimer des phénomènes particuliers du moral.

1° Le *sentiment*, dit aussi le *sentir* dans son acception la plus étendue, exprime la manifestation de la sensibilité, qui réside, comme on voit, dans le système nerveux. Examinons-le d'abord sous ce rapport : nous verrons incessamment ce qu'on appelle les *sentiments*.

Le sentiment, pris ici dans un sens tout physique, est agréable et se confond avec le plaisir; désagréable ou identique avec la douleur; neutre, ou sans plaisir comme sans douleur. Nous admettons ce troisième genre parce qu'il est impossible de le nier. Quant à la nature appréciable du sentiment physique, il consiste dans une excitation des nerfs propagée au cerveau, et dans l'excitation directe du cerveau lui-même. Les organes du sentiment sont donc les mêmes que ceux du plaisir et de la douleur: seulement il faut admettre que l'excitation du système nerveux produit quelquefois des nuances de sentiment qui ne peuvent être qualifiées ni de plaisir ni de douleur, et que, pour cette raison, nous avons appelées *neutres*, et non *indifférentes*, ce dernier mot ne nous ayant paru nullement convenable.

2° *Sensation*. Ce mot est employé souvent comme synonyme de sentiment; mais le plus ordinairement on s'en sert pour exprimer l'action d'un sens ou d'un organe sensitif externe (un des cinq sens), en tant qu'elle donne la perception d'un corps exté-

rieur. Cette acception nous paraît fautive, car la perception ne s'exécute que dans le cerveau. Que sera donc la sensation? dira-t-on. Faudra-t-il rayer ce mot du vocabulaire physiologique?.... Il est certain que lorsque la stimulation d'un sens ne nous procure pas la perception, elle ne nous donne que le sentiment physique de l'un des trois genres. Le mot sensation ne pourrait-il pas être restreint à la faculté exclusive, dont jouit chaque nerf sensitif, de modifier l'impression, ou, si l'on aime mieux, la stimulation du corps impressionnant qui se trouve en rapport avec ses fonctions, de manière à la rendre propre à donner au cerveau une perception déterminée? dans ce cas la sensation ne nous serait connue que par induction. N'est-ce pas en effet dans ce sens que l'on dit que l'œil nous donne la *sensation* des couleurs, et l'ouïe la sensation des sons, au lieu de dire la *perception*; parce que l'on entend que les nerfs spéciaux de ces deux sens sont affectés par la lumière, et par les sons, d'une manière toute différente que ne le sont les autres nerfs soumis à l'impression de ces mêmes agents extérieurs? Il en serait ainsi de l'odorat et du goût. Quant au toucher, il est beaucoup plus étendu; il nous donne plusieurs perceptions sensitives, telles que celles de la consistance, de la disposition des surfaces qui sont lisses, inégales; de la température, etc.; mais

il ne nous fait connaître ni les couleurs, ni le bruit, ni la saveur, ni les odeurs. Les nerfs du toucher ne sont donc appropriés qu'à certaines qualités des corps, en rapport avec des perceptions cérébrales correspondantes; et cette appropriation doit constituer les sensations, et non la sensation, du toucher.

Il importe aussi de distinguer, dans les rapports des corps extérieurs avec le nôtre, la résistance, qui, lorsqu'elle s'élève à un certain degré, est perçue par notre cerveau plutôt d'après l'effort musculaire qu'elle provoque, que d'après le toucher de la peau.

Dans la profondeur des membranes muqueuses ou internes, le rapport, le contact des corps étrangers ne nous donne guère que le sentiment; encore n'est-ce que d'une manière confuse, ce qui provient sans doute de ce que la matière nerveuse ne s'y termine point en papilles semblables à celles de la peau, semblables surtout à celles des extrémités de nos membres. S'il est des personnes qui accusent dans leur intérieur la présence de corps étrangers, vivants ou inertes, qu'elles comparent à ceux que les sens externes leur ont fait connaître, c'est-à-dire dont elles décrivent la consistance, le poli ou les aspérités, l'étendue, la température, ces perceptions sont le plus souvent illusoires, et dépendent de l'association qui s'est établie avec le temps sur les sensations et les sentiments; c'est un état mala-

dif. D'ailleurs le mouvement des corps vivants, comme des fœtus, des vers, et le déplacement subit des corps bruts, tels qu'une pierre, un morceau d'os, constituent cependant de vraies perceptions intérieures. Mais combien de névropathiques accusent de pareilles perceptions, dont les causes n'existent pas, c'est-à-dire qui sont fausses?

3° *Perception.*— C'est un phénomène essentiellement cérébral. Il nous donne la conscience de l'existence et des accidents de tous les corps de la nature et de nous-mêmes. Ce phénomène doit être étudié avec beaucoup d'attention.

Les premières perceptions que nous éprouvons sont celles des corps extérieurs. Elles nous viennent des sens stimulés par ces agents qui leur sont appropriés, c'est-à-dire des sensations.

Mais il faut établir entre ces perceptions des distinctions dont les anciens philosophes ne pouvaient avoir la notion, puisque nous la devons aux observations de Gall (1).

Le sens de la vue est organisé pour nous donner la perception des couleurs, celui de l'ouïe pour la perception des sons; ces perceptions devant varier suivant la proximité ou l'éloignement, le mouvement ou le repos, les différences de distance et de

(1) Voyez son ouvrage *Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties*. Paris, 1825, 6 vol. in-8°.

disposition relative des corps visibles et sonores entre eux; on conçoit encore que les nerfs de ces sens, diversement stimulés, à raison de ces circonstances, nous donnent des perceptions extrêmement multiples, touchant les accidents et l'histoire de ces corps. Mais qu'ont-elles de commun, les perceptions, avec la prodigieuse quantité de faits qui composent cette histoire, et dont nous pouvons acquérir la notion par perception directe, et sans qu'il soit besoin du secours de l'induction? Je traverse la rue ou la place publique; je suis témoin d'une dispute, d'une émeute, d'une fête, d'une ovation; je suis aux champs, j'y vois les travaux des laboureurs, j'entends leurs chansons du soir; j'observe une fête de village; plus loin, je suis témoin d'un combat, de la poursuite ardente des vainqueurs, de la défaite et du désordre des vaincus, etc. Pour acquérir les perceptions de tant de faits, je n'ai eu besoin que de deux sens : la vue et l'ouïe, et je possède déjà la matière de longs récits, d'un volume, de plusieurs volumes, sans y rien faire entrer de plus que les événements, sans supposition, déduction ni induction. Sans fictions fournies par mon imagination, il me suffira de raconter, non pas tous les faits, mais seulement un grand nombre de ceux dont ces deux sens m'ont donné la perception.

Mais supposons que j'ai appliqué le toucher et

l'effort musculaire à m'assurer de la consistance et de la résistance, de la température des corps vivants et inertes que j'ai vus et entendus; que j'ai goûté les mets qui ont été consommés par la multitude, que j'ai flairé les parfums et les fleurs qu'on a prodigués dans la fête, et que je veuille rendre compte de toutes ces impressions sensitives, dans ce cas mes récits seront beaucoup plus longs encore sans qu'il me soit nécessaire d'y ajouter la fiction ou de les assaisonner par des réflexions.

Toutefois, il est évident que la matière ne m'en a été fournie que par mes cinq sens. Comment donc ont-ils pu me donner tant d'idées, tant de notions? Cela vient de ce que, indépendamment de la perception des corps et de tous leurs attributs physiques, j'ai encore eu la perception des événements. Cette perception est en effet bien différente de celle des attributs physiques des corps. En voici les preuves:

L'animal, qui a de meilleurs sens que l'homme, ne perçoit pas comme lui les changements que subissent les corps, les événements, les accidents. L'enfant déjà avancé en âge, et dont les perceptions des corps sont si nettes, si vives, est dans le même cas; celui d'entre les adultes qui a les meilleurs yeux, les meilleures oreilles, le tact le plus délicat, l'odorat et le goût au plus haut degré de finesse, n'est pas celui qui perçoit le mieux les événements;

enfin les événements ou changements sont perçus par les aveugles au moyen du récit et du toucher, par les sourds au moyen de l'écriture et de la peinture, quoique les perceptions de la vue manquent aux premiers et celles de l'ouïe aux seconds (1).

Il y a donc en nous une perception des événements, c'est-à-dire des principaux changements qui se passent dans les corps, perception tout-à-fait distincte de ce que la vue et l'ouïe peuvent nous révéler sur le même sujet, mais qui certes n'en est pas indépendante, puisqu'il faut au moins un des deux sens principaux, la vue ou l'ouïe, pour qu'elle se manifeste. Ajoutez que cette perception des événements est directe, qu'elle n'est point le fruit de l'induction ni du raisonnement, et qu'elle emporte conviction de réalité positive aussi bien que les perceptions directes de l'existence et des attributs physiques des corps.

Cette perception des événements, dira peut-être quelqu'un, est l'intelligence elle-même avec tous ses attributs ; car c'est elle seule qui peut féconder les perceptions sensitives de manière à nous donner la nature des événements. On ajoutera : Voilà pourquoi les enfants et les animaux n'en jouissent pas.

Cette explication serait bonne si la faculté de percevoir les événements se trouvait constamment en

(1) Voyez l'important ouvrage de M. de Gerando, *De l'éducation des sourds-muets*. Paris, 1827, 2 vol. in-8°.

raison directe de la hauteur et de la portée de l'intelligence. Mais combien il s'en faut que cette concordance soit chose commune! tout au contraire, elle est fort rare; car l'expérience prouve que les hommes qui saisissent le mieux les événements et qui en rendent le compte le mieux détaillé ne sont pas ceux qui possèdent au plus haut degré ce qu'on entend par une intelligence supérieure. On ne saurait nier cependant qu'il n'y ait de l'intelligence dans la faculté de saisir les événements; il faut donc que cette intelligence-là diffère de ce qu'on nomme l'intelligence supérieure, la haute raison. Ce sera, si l'on veut, une intelligence attachée aux perceptions directes des corps, et destinée à les féconder d'une certaine manière; en un mot, ce sera l'intelligence des faits perçus par le secours des sens.

Rien n'empêche de dire aussi qu'un degré quelconque d'intelligence est attaché à chaque perception des corps extérieurs, d'où résultent les distinctions que nous pouvons établir entre leur existence comme corps matériels, et leurs attributs divers que nous pouvons en séparer ou réunir en différents groupes autour de chacun d'eux, phénomènes qui s'opèrent en nous avec plus ou moins de puissance et de facilité, et dont les animaux ne nous offrent que des degrés fort inférieurs.

Cette observation n'est pas moins juste que la

précédente; il en résulte en définitive que toutes nos perceptions relatives aux corps extérieurs sont, au moins dans notre état de développement complet, associées à des degrés variés d'intelligence; que, par la même raison, l'intelligence n'est pas une faculté une et indivisible, un être toujours *sibi similis* habitant le cerveau, et qui reçoit ses matériaux tout élaborés des organes des sens sous le nom de perception; enfin qu'il faut renoncer à cette manière de l'étudier pour s'attacher à constater et à distinguer entre eux les nombreux phénomènes que l'on désignait vaguement dans l'ancienne philosophie sous le nom d'intelligence. Nous ne savons pas encore tout ce qui sortira de cette étude; mais n'anticipons pas sur le chapitre que nous devons consacrer à l'intelligence, et considérons le mot perception sous un nouveau rapport.

Ce n'était pas assez pour nous d'avoir la perception de l'existence des corps extérieurs, de leurs attributs, de leurs changements et modifications ou des événements; il nous fallait encore, pour être ce que nous sommes, la perception de notre propre corps.

Cette perception nous arrive de deux manières: par les sens externes et internes, par ce qu'on appelle la conscience.

Par les sens externes, nous percevons toutes les

parties de notre corps naturellement ou accidentellement offertes à nos sens. Cela n'a pas besoin de commentaire. Par les sens internes, nous sommes informés de certains changements qui se passent dans notre intérieur et qui deviennent pour nous des causes de besoin; nous savons donc que notre intérieur existe; mais nous n'en percevons pas les attributs comme nous percevons ceux des corps extérieurs en rapport avec nos sens. Toutefois, nous pouvons dans certains cas percevoir dans nos surfaces internes de rapport, les voies respiratoires et digestives, la vessie, des corps étrangers dont les attributs ne nous sont pas révélés aussi clairement que ceux dont nos sens externes sont les organes. Toutes les autres excitations qui nous viennent de l'intérieur rentrent dans le sentiment général, et sont en rapport plus direct avec nos instincts et nos sentiments moraux qu'avec notre intelligence.

Cette première partie de la connaissance de nous-même a été rapprochée judicieusement par tous les philosophes de la perception générale des corps extérieurs; mais pour ce qu'on appelle *la conscience*, nous observons une révélation d'un ordre tout différent. C'est ce qu'il s'agit présentement d'éclaircir.

Si l'on s'en rapporte au sens reçu des expressions du langage, ou si l'on procède d'une manière purement logique, on sera porté à croire que toute

perception d'un corps extérieur par l'homme implique celle de sa personnalité; car, comme disent les philosophes, si l'homme sent que tel corps n'est pas lui, il faut bien qu'il sente aussi qu'il est différent de ce corps, d'où il suit nécessairement qu'aussitôt qu'il perçoit quelque chose hors de lui, l'homme possède la conscience de sa personnalité.

Mais des faits en abondance viennent déposer contre cet argument, qui n'a de valeur que celle qu'il tient d'un langage mal fait. Tous les animaux doués d'un appareil nerveux complet perçoivent les corps extérieurs plus nettement et en plus grand nombre que l'homme, et cependant parmi eux il s'en rencontre fort peu auxquels on puisse accorder le sentiment bien distinct de la personnalité. L'enfant naissant distingue beaucoup de corps extérieurs, et rien n'indique qu'il possède le sentiment spécial de son existence différente de toutes les autres. Il lui faut beaucoup de temps, des exercices répétés de la perception et de l'intelligence, pour qu'il se mette à part dans la nature, et qu'il témoigne à ses semblables qu'il ne se confond plus avec les autres corps. Nous avons donné sur ce point des preuves de détails dans notre *Cours de phrénologie;* il serait superflu d'y revenir. Signalons plutôt la cause de l'erreur des psychologistes.

Elle vient uniquement de ce qu'ils n'ont jamais

étudié les phénomèues dits du moral au moyen de l'observation physiologique, et de ce qu'ils ont employé la méthode *à priori*, présupposant toujours résolu ce qu'il fallait mettre en question. En effet, ils n'ont d'abord vu dans la tête humaine que deux ordres de faits : 1° des sensations qu'ils façonnaient dans les organes des sens de manière à en faire, sans s'en douter, de vraies conceptions; 2° l'esprit ou l'entité centrale (âme ou *sensorium*) utilisant ces matériaux pour produire tous les phénomènes d'instinct, d'intelligence et de sentiment. Car plus tard les physiologistes ayant obligé les philosophes à distinguer les instincts de l'intelligence, les instincts furent relégués par ces derniers dans la chair, dans le sang, et l'intelligence matérielle ou spirituelle (il importe peu pour la question actuelle) resta seule maîtresse dans le cerveau, disposant de deux ordres de phénomènes organiques, au lieu de disposer d'un seul, comme autrefois, pour opérer tous les prodiges du moral. C'était au fond la même erreur.

Plus tard encore, et de notre temps, on leur fit voir que la perception ne saurait s'effectuer dans aucun de nos sens, et que par conséquent elle doit s'opérer dans le cerveau; alors ils s'en tirèrent en posant l'entité *esprit* ou *sensorium commune* dans le cerveau, pour créer ces conceptions, non plus avec la seule action des sens, mais avec les actions

réunies des sens de telles régions de l'encéphale que l'on voudrait y associer comme auxiliaires, et enfin des instincts qu'ils faisaient provenir de la chair et du sang.

Nous le répétons, c'était toujours au fond la même erreur, puisque les perceptions ne se faisaient point dans le cerveau, mais bien dans l'entité supposée servie par le cerveau, par les sens et par les viscères. Aujourd'hui la phrénologie et l'anatomie comparée nous ayant prêté leur flambeau, nous disons : les animaux à système nerveux et l'homme lui-même n'ont besoin ni d'intelligence ni de *moi* pour percevoir les corps extérieurs et pour agir dessus. Ils perçoivent tous d'abord par leurs sens et agissent par leurs instincts sans en avoir la conscience. Celle-ci se développe ensuite chez les plus élevés dans l'échelle animale, et chez l'homme plus que chez tout autre être vivant; chez lui seul elle est accusée par le langage; lorsqu'elle apparaît, elle amène la volonté, la liberté, et modifie les actions; mais lors même qu'elle existe elle est sujette aux absences.

Voyons maintenant à quoi tient son développement.

Il arrive chez l'homme qui grandit une époque où le sentiment de la personnalité est accusé par le langage, faculté dont les animaux sont privés, et

cependant aucun sens nouveau, aucune perception nouvelle de corps extérieurs, c'est-à-dire aucun terme nouveau de comparaison, ne lui ont été ajoutés. Ce sentiment personnel s'est donc développé avec son cerveau. Maintenant, l'enfant devenu homme, du moins sous ce rapport, a fait plus que se sentir comme il se sentait autrefois, comme se sentent encore les animaux. Il se perçoit comme individu, se compare comme tel à toutes les individualités de la nature, et il l'indique par un signe du langage auquel personne ne peut se méprendre, parce que tous les autres hommes complets s'en servent également pour se distinguer. Il a donc plus que le sentiment de son individualité; il ne la confond plus avec les différentes parties de son corps; il la perçoit clairement, et elle constitue un phénomène qui ne peut être confondu avec aucun autre.

Nous appellerons donc ce phénomène *perception personnelle*, pour la distinguer des perceptions des corps extérieurs, que nous nommerons *perceptions sensitives*. Nous conviendrons qu'elle ne peut exister sans l'existence nécessairement préalable des perceptions sensitives; mais nous dirons qu'elle en diffère essentiellement, puisqu'elle n'en est pas la conséquence nécessaire, celles-ci pouvant exister sans qu'elle existe. Elle en diffère encore en ce qu'elle ne

tient pas aux mêmes organes, en ce qu'elle est liée sous le rapport de cause à effet, à un développement du cerveau plus considérable que celui qui est nécessaire aux perceptions sensitives et aux plus bas degrés de l'intelligence. En effet, elle accuse l'existence de l'intelligence supérieure, qui elle-même est susceptible de différents degrés de force, comme nous le verrons en recourant aux phrénologistes pour acquérir des données sur le siége cérébral des phénomènes que l'on a pu distinguer jusqu'à ce jour dans le moral humain.

De ce que la perception personnelle est un phénomène distinct de celle des différentes parties de notre corps, on a voulu inférer qu'elle est indépendante du cerveau. Mais cette prétention est vaine, puisqu'elle ne se développe qu'avec le cerveau, et puisqu'elle manque si la partie du cerveau à laquelle elle tient ne se développe pas, ou devient, par l'état morbide, incapable de remplir ses fonctions. C'est encore sur ce point que les données de la phrénologie sont d'un grand secours; car cette science, en procédant par l'observation des masses, arrive à faire l'histoire naturelle du sentiment personnel qui ne saurait la faire sur lui-même, comme le croient les psychologistes, puisqu'il ne peut s'observer que dans certains hommes et certaines conditions de son existence.

4° *Idée.* C'est la reproduction ou le renouvellement de la *perception sensitive*, malgré l'absence de l'agent et du corps extérieur qui l'a déterminée. C'est donc un phénomène de mémoire. En effet, si l'idée n'était pas la prolongation de la perception après le départ du corps extérieur, ou le renouvellement de cette même perception dans l'absence de ce corps, elle serait la perception elle-même.

C'est ce que n'ont compris ni Platon, premier fondateur de la théorie des idées en images, ni Locke et ses disciples, qui soutenaient que les corps extérieurs ne pouvant être mis en contact avec notre entendement, nous ne pouvions y recevoir que leurs images.

On était parti de là, comme chacun sait, pour nier l'existence du monde extérieur, et pour établir le scepticisme, quoique les sceptiques prouvassent eux-mêmes leur croyance aux corps par l'usage de leurs aliments, de leurs vêtements, de la plume dont ils se servaient pour écrire des absurdités.

Cette erreur procédait de plusieurs causes : une des plus évidentes, c'est qu'on n'avait aucune notion des instincts et des sentiments qui précèdent l'intelligence, et qui nous font agir sur les corps extérieurs indépendamment de la volonté, par une nécessité fatale, avant que nous puissions savoir ce que c'est qu'agir et nous comparer à d'autres corps. Ces philosophes ne

savaient donc pas que les perceptions entraînent la conviction de l'existence des corps en développant les instincts et les sentimens au moment même où elles se font; et ils ne sentaient pas combien il y avait d'absurdité et de ridicule de leur part à nier l'existence de la lumière dont ils se servaient pour guider leurs pas, de l'air qu'ils respiraient et expiraient pour vivre, des corps sonores aux vibrations desquels ils devaient la faculté du langage, etc., etc. Ils ne voyaient que deux choses : un être central, intelligent, voulant et libre, esprit ou matière, dans le cerveau; des matériaux mis à sa disposition pour qu'il pût agir. Or comme les corps extérieurs ne leur paraissaient pas entrer dans le crâne et toucher le cerveau, ils ne voyaient que le reflet ou les images de ces corps, c'est-à-dire rien de positif, rien qui pût porter conviction.

Une seconde cause d'erreur se trouve donc pour eux, comme pour les psychologistes, qui donnent tant de prépondérance au *moi* dans la personnification de l'intelligence.

On sent généralement aujourd'hui, et par le seul effet du sens commun, la fausseté du scepticisme; cependant comme il peut être curieux de voir par quel artifice on est arrivé à la création du fameux président de nos facultés cérébrales, qui préside à beaucoup d'autres erreurs, nous y reviendrons lorsqu'il sera question du langage.

La qualification d'idées ne doit, en bonne philosophie, être donnée qu'aux perceptions sensitives, prolongées ou reproduites, qui rappellent l'existence, les attributs et les changement ou modifications des corps. Nous aurons soin désormais de ne l'employer que dans ce sens. Si l'on adopte notre définition, on sentira que la perception personnelle ne doit pas prendre le nom d'idée, car toutes les fois que nous avons cette perception, le corps qui la produit est présent. Elle n'est donc jamais un phénomène de mémoire. En effet, alors même que nous nous représentons notre identité dans le passé, nous avons la perception de notre identité actuelle comme fondement de celle des temps antérieurs.

5° *Mémoire.* — La mémoire est, comme nous l'avons vu, la première condition de l'idée, mais elle est aussi celle de toutes les opérations de notre intelligence, car si les impressions reçues, les jugements qu'on en a portés, les signes ou mots auxquels nous avons attaché tous ces phénomènes ne persistent pas ou ne se reproduisent pas sans cesse et selon le besoin, nous ne pouvons ni penser, ni parler, ni écrire; la construction d'une phrase, tant courte soit-elle, devient impossible. Nous nous trouvons alors au-dessous de la brute; car, si les mots manquent chez elle, les impressions persistent ou reviennent. Nous avons donc supposé la mé-

moire en action dans l'énumération qui vient d'être faite des phénomènes de perception, et nous en avions prévenu nos lecteurs.

Si la mémoire est la prolongation des impressions reçues malgré l'éloignement des corps qui les ont occasionnés, et la reproduction de ces mêmes impressions après qu'elles ont disparu, elle est aussi la prolongation et la reproduction du sentiment et des autres phénomènes du moral que nous n'avons encore qu'énoncés, et dont il nous reste encore à traiter, dans le but d'en déterminer la nature, toujours par le secours de l'excitation et de l'irritation.

Instincts. Excitations encéphaliques déterminées par le sentiment des besoins qui ont pour objet la conservation de l'individu, sa reproduction et la conservation de ses enfants. Les instincts dépendent d'impulsions nerveuses qui se développent spontanément, c'est-à-dire par le simple effet de l'exercice des fonctions de la vie, soit dans les surfaces internes, viscérales de rapport, soit dans les sens externes, soit dans l'encéphale même. Les instincts tendent à s'associer avec la douleur et le plaisir, avec les sensations, les perceptions et les idées, et concourent à la production des sentiments avec lesquels ils ne manquent jamais non plus de s'associer. Les besoins de respiration, d'alimentation, d'exonération du superflu de la nutrition, de l'exercice musculaire,

du repos, du sommeil, du chaud, du froid, de fuir la douleur et de rechercher le plaisir; en général, de se soustraire au danger, de se reproduire, de conserver les produits de la génération, etc., sont des phénomènes instinctifs. Les actes que commandent ces instincts sont prodigieusement multipliés! Mais nous ne pouvons entrer ici dans les détails; nous donnerons cependant quelques indications sur les principaux instincts.

Sentiments. Excitations de l'encéphale par l'effet des sensations, des perceptions, des idées, des instincts, d'où il résulte la douleur et le plaisir, dits moraux, qui tendent, comme on l'a vu, à devenir physiques. Les amours, les aversions, les inclinations, les penchants, les goûts, les préférences, les sympathies, les antipathies, une foule de mouvements intérieurs indéfinissables, et toutes les impulsions vers les actes qui ne sont pas déterminés par les instincts, par le raisonnement, ce qui est immense, constituent les sentiments.

Exposons maintenant d'une manière succincte l'histoire générale des instincts et des sentiments; nous reviendrons ensuite sur les idées, pour en voir sortir, par la réflexion, tous les phénomènes supérieurs de l'intelligence. Après cela nous rattacherons tous ces phénomènes nerveux que nous aurons étudiés, à l'irritation.

Histoire générale des instincts et des sentiments.

Nous avons dit où naissent les instincts ; on ne saurait douter que la douleur générale, sous la forme dite malaise, ne détermine des mouvements instinctifs chez l'enfant encore enfermé dans l'utérus. Ces mouvements n'étant point liés à des sensations n'ont rien de déterminé ; mais lorsque l'enfant approche du terme, et que ses organes respirateurs sont aptes à l'action, s'il se fait une absorption du fluide de l'amnios, l'instinct essaie les mouvements respirateurs et la voix, qui se trahissent par les vagissements utérins, aujourd'hui bien constatés.

Aussitôt après la naissance, l'instinct de la respiration produit avec facilité dans l'air libre les mouvements respirateurs, et les cris inspirés par la douleur s'y adjoignent aussitôt. Toutes les douleurs s'associent bientôt aux cris pour demander la satisfaction des différents besoins, et aussitôt que le corps extérieur qui doit satisfaire les besoins est mis en contact avec les sens, l'instinct de chaque besoin fait exécuter, par l'encéphale, les mouvements capables de les satisfaire. C'est ainsi que l'enfant exerce les mouvements de succion et de déglutition aussitôt que le mamelon est mis dans sa bouche et qu'il en sent sortir le lait ; que les cris causés par l'âcreté des excrétions stagnantes dans

ses langes, cessent aussitôt qu'on l'a délivré de ces ordures, pour faire place à l'expression du contentement et à des mouvements indéterminés de ses petits membres, commandés par le besoin d'exercice; que plus tard le sourire est substitué aux pleurs, deux modes différents d'action musculaire du même appareil respirateur, lorsque la vue d'un objet qui l'effraie est remplacée par celle d'une personne qui le rassure ou d'un objet qui le réjouit; que plus tard encore, s'établissent les habitudes d'appréhension des aliments, de mastication, d'exercice pour prendre les attitudes favorables à la satisfaction des besoins journaliers les plus pressants; pour aller à la recherche des objets dont il connaît les bons effets sur lui, pour écarter ceux dont l'expérience lui a découvert les actions nuisibles, pour explorer ceux qu'il ne connaît pas, etc., etc.

Ainsi se forme peu à peu, durant le long cours de l'enfance, l'association des sensations, des perceptions et des idées avec les instincts, et, comme nous le verrons bientôt, avec les divers sentiments.

Les instincts persistent et se perfectionnent avec le temps si on les cultive. On a dit que l'état de civilisation les affaiblissait en faisant prédominer l'intelligence; il faut ajouter: et *les sentiments*, car ceux qui ont prononcé cette sentence ne savaient point les distinguer de l'intelligence. Toutefois il est cer-

tain que tous les instincts ne s'affaiblissent pas par la civilisation. On voit au contraire se perfectionner ceux qui sont utiles aux différentes professions de l'état social, à proportion de l'exercice qu'on leur donne; il en est donc de ces phénomènes sous ce rapport comme des sens et des sensations. Mais pour que cela soit bien entendu, il est nécessaire de donner ici quelques développements sur les principaux instincts.

Instinct de la respiration.— C'est le plus urgent de tous et le premier en exercice. Il dépend d'une stimulation exercée sur le cerveau par les extrémités nerveuses de la huitième paire de nerfs qui font partie des surfaces internes du larynx, de la trachée et des bronches. Comme les mêmes nerfs se rencontrent dans l'estomac, ce besoin de respirer est senti en même temps dans les appareils respirateurs et digestifs. Il retentit dans tous les muscles inspirateurs, même dans le cerveau, lorsque l'obstacle qui s'oppose à sa satisfaction est considérable. Comme les muscles qui les satisfont sont ceux qui servent à la voix, à la parole et au chant, cet instinct pose des limites à l'exercice de ces facultés, et nous force à chaque instant à le suspendre. Il devient extrêmement impérieux chez les personnes dont les poumons et les voies aériennes sont engorgés, comprimés ou irrités d'une manière quelconque, et chez

celles dont le cœur exerce mal ses fonctions : ce sont elles qui jugent le mieux des qualités respirables de l'air des différents lieux. Mais comme il en est d'autres qui, sans être dyspnoïques, sont aussi très susceptibles sous ce rapport, surtout à cause des odeurs dont l'atmosphère peut être le véhicule, on ne peut se dispenser d'admettre une association étroite entre le sens interne de la respiration et le sens externe de l'odoration ou olfaction. Il est encore évident que toutes les idées qui rappellent les airs, les lieux où on les respire, les odeurs et les corps dont ils émanent, en un mot tous les corps extérieurs que l'expérience nous a signalés comme pouvant influer sur la satisfaction de l'instinct et des sens dont il s'agit, contractent des associations avec ces deux facultés. Quant aux actes qui résultent de tout cela, tels que les soupirs, les attitudes diverses, la toux, les éternuments, et toutes les modifications de la locomotion que l'instinct de la respiration peut produire ou modifier, les détails en seraient trop longs pour qu'il nous soit possible de nous y engager. Au surplus, on y reconnaîtra facilement la stimulation d'un organe ou d'un appareil par un autre, et l'expérience atteste que, aussitôt que cette stimulation dépasse certaines limites, elle rentre dans l'irritation.

Instinct de l'alimentation. — Cet instinct nous

fait désirer l'ingestion des solides et des liquides nécessaires à notre nutrition, et commande tous les actes qui peuvent y pourvoir; cet instinct part évidemment du sens interne de l'estomac par l'intermédiaire de la huitième paire, qui transmet au cerveau la stimulation de laquelle résulte le sentiment du besoin. A la naissance, ce sentiment est vague et confus; mais il s'associe, comme nous l'avons dit, aux stimulations sensitives des corps qui doivent le satisfaire, soit directement, soit indirectement, aux idées, et enfin aux sentiments qui s'y rattachent d'une manière quelconque. Cette dernière partie de l'association, celle que nous disons avoir lieu avec les sentiments, est la plus lente à se former, surtout pour ce qui concerne les sentiments moraux; car elle n'est jamais complète que lorsque la raison est développée, tandis que l'association avec les idées des corps alimentaires commence au moment de la naissance, et ne cesse de s'étendre et de se resserrer pendant toute la vie. L'association de l'instinct de nutrition avec le sens de l'odorat est aussi très prompte, mais elle se perfectionne par l'exercice; et les idées des aliments qui viennent par ce sens ont même plus d'effet sur l'instinct que celles qui procèdent de la vue, et surtout du toucher.

Comme l'instinct de l'alimentation a besoin de la locomotion, de l'appréhension, de la mastication

et de la déglutition pour être satisfait, il doit exercer un grand empire sur l'encéphale, où résident toutes les puissances motrices des nerfs excitateurs de ces mouvements. Aussi les irritations des organes assimilateurs, d'où part l'instinct qui nous occupe, provoquent-elles des troubles considérables dans toutes nos facultés affectives, intellectuelles, et même dans les muscles respirateurs et locomoteurs. Mais l'influence est réciproque, comme nous aurons vraisemblablement occasion de l'expliquer.

L'influence du besoin d'alimentation et des irritations gastriques sur notre moral a-t-elle besoin, pour être expliquée, d'un organe particulier situé dans l'encéphale, recevant directement les stimulations des viscères digestifs (par la huitième paire sans doute) et réagissant ensuite sur tous les autres organes dont est composé l'appareil encéphalique? Les observations empiriques des phrénologistes le font présumer, puisqu'ils nous montrent une circonvolution du cerveau qu'ils nomment l'organe de l'instinct d'alimentation, ou d'alimentivité. C'est un point qui mérite d'être éclairci, car il peut jeter un grand jour sur l'association des instincts avec les sentiments, et même avec plusieurs de nos facultés intellectuelles. Qui sait si l'on ne découvrira pas dans la suite un organe cérébral en rapport avec le besoin de la respiration, et destiné non pas à l'action des muscles inspirateurs, mais aux

associations que nous avons constatées de ce besoin avec les phénomènes affectifs et intellectuels?

Instinct des exonérations du superflu et du rebut de la nutrition. — Ce superflu est expulsé dans les premiers temps de la vie extra-utérine par la seule contraction de deux organes creux, viscères à parois musculaires : le rectum, la vessie. L'estomac se débarrasse presque aussi facilement de son superflu à cette même époque, et l'on ne s'inquiète guère des vomissements des enfants au berceau, à moins qu'ils ne deviennent habituels et ne s'accompagnent d'autres acccidents. Les sens internes de ces trois organes font donc la loi alors, et les sphincters cèdent à la contraction de leurs parois, pendant que les muscles respirateurs se contractent et les suivent dans leur concentration.

Il n'en est plus ainsi lorsque l'enfant a grandi; les sphincters, devenus plus vigoureux, résistent d'abord d'eux-mêmes. De plus, la volonté, qui est une suite de l'intelligence, les retient en même temps que les muscles respirateurs, jusqu'au moment où le besoin devient incommode et gêne les autres fonctions. Cette faculté, qui est au nombre de nos libertés, suppose un organe spécial dans l'appareil encéphalique. Où peut-il être? On n'en sait rien, on ne s'en est même jamais occupé. Peut-être aussi est-il placé hors de la portée de l'observateur. Quoi

qu'il en soit il en faut un, puisqu'aucun acte ne s'opère sans une raison organique, et que parmi les animaux dont les fonctions nutritives se rapprochent des nôtres, les uns sont privés de la faculté de retenir leurs excrétions, les autres les suspendent jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un lieu propre à les recevoir; tous enfin ont l'impulsion et le pouvoir de ne pas salir leurs tanières ou leurs nids, et de ne pas infecter le lit où reposent leurs petits. Jusqu'à ce jour on a éludé cette difficulté en attribuant tous ces actes à l'instinct, considéré en général, ou plutôt personnifié pour devenir la providence des animaux. Mais cette entité doit tomber aujourd'hui. L'idée d'instinct ne peut plus rappeler au physiologiste que les actes provoqués et exécutés par différentes parties de l'appareil nerveux, depuis les animaux, qui en offrent les premiers rudiments, jusqu'à l'homme lui-même.

Instinct du repos, du sommeil, de l'exercice des sens, des facultés cérébrales en général et des muscles locomoteurs. Ces tendances instinctives ne partent point de la stimulation d'une surface sensitive interne déterminée. Elles paraissent tenir au sentiment de l'existence de l'animal et de l'homme, comme êtres organisés et vivants, comme individus. Mais qu'est ce sentiment lui-même? est-ce l'exercice le plus général, le plus vague, le plus simple

de l'appareil nerveux qui se manifesterait par les modifications de son centre ou de l'encéphale? Nous ne prononcerons pas. Il est certain que tous ces besoins, excepté celui de l'observation indépendante des premiers besoins et de la pensée, se manifestent chez tous les animaux qui ont un cerveau, et qui doivent être considérés comme liés à la conservation de l'existence. Si nous les observons chez nous-mêmes, nous remarquons que la lassitude est rapportée aux muscles, que le besoin de les exercer y est également rapporté, et que nous avons le sentiment de leur faiblesse dans le premier cas; de leur aptitude au mouvement et de leur vigueur dans le second, avec une tendance prononcée à les mettre en contraction. Le besoin du sommeil ne s'aperçoit pas seulement dans les muscles: tout le corps, tous les nerfs de sentiment nous en rendent témoignage. Par un sentiment que nous nommons langueur, nous sentons quelque chose d'analogue à la base de la poitrine, sans pouvoir affirmer si c'est dans le diaphragme et les autres muscles, ou dans l'estomac. Pendant que les muscles locomoteurs tendent au relâchement, l'orbiculaire des paupières tend à la contraction pour soustraire les yeux aux stimulants de la lumière, car nous y sentons de la chaleur, de la démangeaison, et la conjonctive est injectée de sang. La pensée nous répugne, et si l'on

nous force à écouter et à parler, notre intellect se dévie de la direction qu'on veut lui donner, nous délirons...

Je laisse là le besoin du repos de l'encéphale, aussi bien que celui de l'observation qui lui est opposé, parce qu'ils se rapportent l'un et l'autre autant encore aux facultés intellectuelles, sur lesquelles j'ai beaucoup à dire, qu'à l'instinct même de conservation. Nous en avons dit assez pour que nos lecteurs jugent qu'il existe un point de contact très sensible entre les fonctions intérieures et celles de rapport avec le monde extérieur. Nous terminerons en faisant remarquer que la volonté ne résiste pas impunément au besoin du sommeil, et que l'irritation, sous les formes nerveuses et inflammatoires, fait à la fin justice de cette opposition malheureuse ou insensée : tant il est vrai que tous les besoins instinctifs ont quelque chose de fort actif dans leur nature.

Instincts qui portent à fuir la douleur et à chercher le plaisir d'origine extérieure, c'est-à-dire indépendamment des besoins dont il vient d'être parlé.—Ces impulsions instinctives supposent l'existence d'un système nerveux, car l'observateur les constate chez tous les animaux qui en sont pourvus. Ils sont d'autant plus prononcés que le cerveau l'est davantage, quoiqu'ils paraissent des facultés généra-

les du système nerveux manifestées par son centre. Elles ne peuvent être confondues avec les précédentes ; elles en diffèrent beaucoup par leur simplicité, qui, en effet, est extrême. Quoique la douleur et le plaisir de ce genre retentissent chez nous dans tous les viscères, ils ne sont point un besoin impérieux de l'existence, comme la douleur et le plaisir attachés aux besoins que nous venons d'étudier. On vit long-temps et sans dépérir beaucoup au milieu de la douleur si le tissu des organes n est point altéré, et le plaisir des sens est rarement assez vif pour porter dans les viscères une perturbation capable d'interrompre l'existence. La douleur et le plaisir dépendant des impressions des corps extérieurs sur les nerfs de relation sont beaucoup plus facilement maîtrisés par la volonté que la douleur et le plaisir qui tiennent à la constitution des viscères ; on le voit par les actes de courage et d'héroïsme qui se trouvent dans l'histoire des victimes du point d'honneur, du fanatisme de tous les genres, et même chez les nations les plus sauvages, où les prisonniers de guerre, soumis à des tortures atroces, excitent encore la férocité de leurs bourreaux. Les mortifications que se sont imposées jadis les anachorètes de la Thébaïde, et que s'imposent encore quelques fanatiques religieux de l'Inde, prouvent assez jusqu'à quel point on peut mépriser les plai-

sirs des sens. Il n'en est pas ainsi des douleurs et des plaisirs dont l'impulsion se trouve dans les rapports de l'encéphale avec les viscères. Les fous, les mélancoliques, les hypocondriaques, les hystériques, nous en fournissent tous les jours la preuve. Mais cette question ne peut être complétée qu'avec l'histoire des sentiments.

Instinct qui fait fuir la destruction.—Il s'agit d'une impulsion instinctive qui nous porte à nous soustraire à l'action des agents extérieurs qui sont dans le cas de nous faire perdrel a vie. Pour le faire ressortir, nous allons comparer cet instinct avec lè sentiment de l'amour de la vie.

Cet instinct nous est commun avec tous les animaux dont l'organisation se rapproche de la nôtre ; mais il ne fait pas connaître le danger ; on ne lui peut, non plus qu'à la douleur, assigner d'autre siége que l'encéphale. Quoiqu'il ne parte point des viscères, il agit puissamment sur eux et sur tous les nerfs de relation, car il y fait rapporter des douleurs bien déterminées chez l'adulte. Cet instinct s'associe aux idées qui représentent tous les agents de destruction, ce qui lui donne mille occasions d'ébranler souvent et très douloureusement toutes les extrémités nerveuses du sentiment et du mouvement. Nous ne croyons pas qu'il puisse être considéré comme tout-à-fait indépendant des sensations et des

idées; car il ne peut être observé ni sur l'enfant, à qui les sens n'ont rien fait apprendre, ni chez les animaux, qui en sont privés, ni chez l'idiot, par défaut des organes de l'intelligence. Le lombric, la sangsue, quelques mollusques dépourvus de sens, les infusoires, s'agitent quand on les mutile, et d'autre part s'attachent à leur aliment ou restent en repos lorsqu'il est mis en contact avec leur corps. Mais on ne peut, sans abuser des mots, comparer ces mouvements instinctifs avec l'horreur de la mort ni avec l'amour de la vie. Il faut des sensations et même des perceptions à l'animal pour avoir l'horreur de la mort.

Quoique cet instinct soit très puissant lorsqu'il s'associe au sentiment de la crainte et de la circonspection, il peut être dominé par la volonté, qui agit alors sous l'influence de l'un des sentiments dont nous allons bientôt nous occuper, ou bien sous celle de la réflexion. Il est curieux de voir un homme se donner la mort, plutôt que de consentir à exposer sa vie dans un duel qui lui laisserait au moins une chance de conservation. Plusieurs se détruisent aussi pour se punir de leur lâcheté, sans avoir le courage de réparer leur honneur par un acte de bravoure. L'amour de la vie cède à des sentiments en apparence bien opposés, puisqu'on trouve aussi des hommes qui se tuent ou se font immoler pour

jouir des félicités de la vie spirituelle ; dans ces cas, l'amour semble réagir sur lui-même.

Toutefois, nous pensons qu'il faut distinguer la crainte du danger de mort, où l'horreur pour la destruction se développe subitement au moment du péril, de l'attachement aux jouissances de la vie; car il y en a toujours, même pour les personnes les plus souffrantes. La première de ces deux impulsions est purement instinctive; la seconde est un sentiment moral, et nous devons à un ingénieux phrénologiste quelques données sur la région du cerveau à laquelle ce sentiment se rattache. Mais nous ne pensons pas que l'instinct irréfléchi de conservation dépende de l'organe signalé par M. Dumoutier. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'une foule de personnes qui se donnent la mort par réflexion frémiraient à l'aspect d'un péril imminent, et dont le système tout entier serait très douloureusement ébranlé par la proximité inattendue d'un précipice, ou l'attaque inopinée d'un animal carnassier. Dans ces occasions, l'instinct se développe sans calcul des souffrances possibles, sans réflexion d'aucun genre, comme chez l'enfant que l'on feint de précipiter par la fenêtre.

Il est également important de ne pas confondre la crainte de la douleur avec celle de la mort. Beaucoup de suicides ne sont arrêtés dans leurs

projets de destruction que par l'idée des souffrances qu'ils croient inséparables du dernier moment, et dès qu'ils s'imaginent avoir découvert un genre de mort exempt de douleurs, ils se hâtent d'effectuer leur projet. C'est ce qui multiplie de nos jours les suicides par l'opium, par l'acide carbonique et par la submersion.

Nous pouvons admettre que le sentiment d'horreur qui nous fait fuir le danger subit et pressant de destruction est un mouvement instinctif qui vient du cerveau, et qui va s'associant avec les idées à mesure que nous les acquérons. Quel est son siége particulier? nous l'ignorons.

Nous nous arrêtons là pour ne pas empiéter sur les instincts sociaux, qu'on nomme, assez à propos selon nous, des *sentiments*, et auxquels on donne encore d'autres titres.

Il est évident que cette seconde série d'instincts ne tire point son origine d'un besoin qu'il soit possible de localiser dans une surface sensitive interne. Ces instincts sont donc purement encéphaliques, et nous aurons besoin des travaux des phrénologistes pour en déterminer le siége appréciable dans l'encéphale. Mais nous pouvons dire dès à présent que les instincts sont aussi pour l'observateur des excitations de l'encéphale; car ils sont provoqués par des stimulants soit externes soit internes; car lors-

qu'ils se développent avec force, ils ont dans l'encéphale les caractères de l'irritation, et ils les font apparaître dans tous les organes qu'ils mettent en action.

L'excitation et l'irritation se rattachent donc aux instincts comme cause et comme effet, et en déterminent la nature appréciable.

Voyons s'il en sera ainsi des *sentiments*.

Les sentiments, pour être bien compris, doivent être considérés comme des instincts. Ils sont plus multipliés, mais ils dépendent de la même origine que les instincts, que nous avons reconnus pour être purement encéphaliques.

Les sentiments ont pour objet la formation et le maintien de l'état social. Nous avons déjà trouvé, parmi les instincts, une impulsion qui commence le rapprochement des individus : c'est l'instinct génésique. Eh bien, celui qui marche immédiatement après tient à cette impulsion, et nous prépare aux autres sentiments que nous allons énumérer. Selon nous, les sentiments ne sont que des instincts plus élevés que ceux dont nous avons déjà parlé ; exposons-les d'abord, et puis nous chercherons leur destination et leur objet.

Sentiment de l'amour des enfants. — Il avait été observé chez les mères, l'homme et plusieurs animaux ; mais c'est à Gall que nous en devons la

vraie connaissance. Plus tard nous verrons ce qu'il a dit du siége de cette impulsion qui n'est qualifiée que du titre d'instinct chez les animaux, mais qui tend évidemment chez l'homme à la formation de la famille et de la tribu, premier degré dans le phénomène de l'association. Dire que ce sentiment est exaltable par certaines stimulations purement physiques, serait une chose inutile, puisque tout le monde sait qu'il reçoit un surcroît d'intensité chez les femmes par la gestation, par l'accouchement, par la lactation. Cette stimulation génésique paraît même la seule cause du développement de l'amour des petits chez les femelles des animaux mammifères, comme le stimulant de l'incubation semble le faire naître chez les femelles des oiseaux. Il se manifeste aussi chez les mâles des animaux qui vivent en état de mariage; et c'est toujours dans la saison où l'excitation génésique donne un nouveau degré d'activité à tout l'encéphale, et par suite à la circulation, aux secrétions, à l'innervation musculaire.

Sentiment de l'association. — S'il n'existe pas chez les animaux, les petits sont chassés par leurs parents aussitôt qu'ils peuvent se suffire à eux-mêmes. S'il existe, la société persiste jusqu'à ce que chacun de ses membres se retire et s'isole à la saison des amours, soit pour resserrer les liens de l'ancien mariage s'il n'a pas été dissous, soit pour en former

un nouveau, soit pour aller mettre bas ses petits, ou couver ses œufs (ceci regarde les femelles) après s'être fait féconder dans l'état social. Chez certains oiseaux, comme les pigeons, la société générale de la bande persiste avec les sociétés particulières du mariage; ce qui suppose un sentiment d'association plus étendu que lorsque les mariés se retirent pour jouir de leurs amours, élever leurs petits, et ne rentrent en société générale qu'après cette œuvre achevée. Tous ces actes n'étant point raisonnés, il faut bien les expliquer par des impulsions instinctives. Ces impulsions ne sont pas moins évidentes chez les abeilles et chez les fourmis, etc., et les actes les suivent immédiatement et sans résistance. Il n'y a d'autre volonté que celle de l'instinct. Quant à l'homme, l'instinct d'association générale coïncide dans son espèce avec celui des associations partielles, soit dans le mariage, soit dans les liaisons d'amitié; mais d'autres sentiments et la réflexion modifient les actes que lui suggèrent ces deux instincts. Toutefois, lorsqu'ils sont bien prononcés, l'observateur distingue parfaitement ce qui s'y rapporte dans la conduite de l'homme social. Au surplus, dans tous les cas, l'excitation encéphalique s'y manifeste 1° par toutes les stimulations externes qui viennent réveiller l'attachement des associés; 2° par toutes les excitations que l'amitié et l'amour de la patrie provoquent dans

les organes pour satisfaire les sentiments. Il est superflu de dire que l'amitié se substitue insensiblement à l'amour génésique dans tous les mariages, et prend la place de l'amour maternel, paternel et filial, entre les pères, mères et enfants.

Sentiment de l'amour-propre, dit par les phrénologistes *estime de soi, propre estime.* Ce sentiment acquiert chez l'homme un degré d'intensité auquel il ne s'élève jamais chez les animaux : c'est un de nos principaux mobiles. Il est trop prononcé pour avoir pu être méconnu par les philosophes; mais ceux du XVIII[e] siècle lui ont fait jouer un rôle beaucoup trop considérable dans nos impulsions. A les en croire, il serait le mobile secret de nos vertus, aussi bien que de nos vices, suivant les divers degrés de notre intelligence et de notre instruction. Chez l'homme brut et sauvage, et chez celui d'une faible intelligence, il n'aurait pour objet que la satisfaction des instincts de bas étage, et n'inspirerait que des actions marquées au coin du plus dégoûtant égoïsme. Chez l'homme intelligent et parfaitement instruit, l'amour-propre serait mieux entendu ; il porterait à toutes les vertus, et rendrait l'homme parfait sous tous les rapports. Un égoïsme épuré par une haute intelligence et une solide instruction expliquerait donc la bienfaisance, la générosité, l'amour de la famille, de la patrie, le

dévouement pour l'une ou pour l'autre, fussent-elles ingrates, et même pour nos ennemis, jusqu'au sacrifice de la vie. Tous les actes de désintéressement et d'héroïsme n'auraient d'autre mobile que la satisfaction de soi-même ; en un mot tout ce qui excite l'admiration des hommes serait le pur et simple effet de ce sublime égoïsme.

Cette doctrine n'a pas peu contribué au discrédit dans lequel est tombée la philosophie du XVIII[e] siècle. On lui a reproché avec raison d'être trop exclusive et de dépouiller l'homme de toutes les vertus. Les épithètes de pure, de noble, de sublime, prodiguées à l'égoïsme, n'ont pu effacer l'odieux que le sens commun attache à ce mot. On voulait des mobiles plus relevés pour inspirer les grandes actions, et comme on n'en trouvait pas dans l'encéphale, dont les fonctions étaient méconnues, on s'empressa d'en aller chercher dans la métaphysique. *Le sentiment religieux* fut célébré par un homme d'esprit, et, quoique fort mal expliqué, ce sentiment fit fortune. Une autre célébrité chanta le christianisme, le trouva cent fois plus poétique que la mythologie. L'un et l'autre découvrirent dans la religion tous les sentiments élevés, toutes les inspirations sublimes. Les vertus redevinrent hyper-organiques. Comme on a dit depuis, elles ne furent plus dans l'homme, mais dans la divinité qui les lui prête en descendant

dans son cœur lorsque la foi l'y appelle, et le mysticisme ressuscité écrase le trop fameux égoïsme du XVIII[e] siècle; mais le dernier coup lui fut porté par la philosophie de l'Écosse et de l'Allemagne, dont nous indiquerons prochainement les principaux dogmes. L'ontologie dite philosophique s'unit à l'ontologie mystique dans un intérêt commun. Cette dernière trouva dans l'être et dans la raison, également personnifiés, ce que l'autre avait trouvé dans l'essence divine; toutes les impulsions, toutes les inspirations dont l'homme a besoin pour donner l'exemple des vertus, de l'héroïsme, du sublime en un mot, et l'égoïsme du XVIII[e] siècle parut anéanti. Il n'existait désormais que par un petit nombre de disciples de Loke et de Condillac, mais on n'osait plus le défendre ouvertement dans les académies et dans les ouvrages, lorsque parut la doctrine de Gall. Cette doctrine ne tarda pas à réduire l'amour-propre ou le sentiment de l'estime de soi à sa juste valeur; elle put démontrer d'une part que le sentiment est susceptible d'une foule de degrés; qu'il est souvent effacé par d'autres, au point qu'il ne prend aucune part aux actes de l'homme, et, d'autre part, qu'il y a dans l'organisation de l'encéphale d'autres mobiles que celui-là pour expliquer les prodiges que le XVIII[e] siècle lui attribuait. Il en a acquis la preuve en constatant quelle est la région du cerveau dont

le développement correspond au sentiment de l'estime de soi, et quelles sont celles qui se trouvent en rapport avec les autres mobiles de nos actions.

Sentiment qui porte l'homme à désirer l'approbation de ses semblables. — Ce sentiment pouvait être confondu avec celui de la propre estime, car on pouvait alléguer, à la manière des philosophes du XVIIIe siècle, que c'est pour satisfaire son amour-propre que l'homme veut être approuvé; mais Gall a démontré que l'amour de l'approbation existe fréquemment sans amour-propre, et inspire des actions fort différentes de celles qui dépendent de ce sentiment. Il a fait voir en même temps à quelles régions de l'encéphale l'un et l'autre pouvaient correspondre. Le désir de l'approbation ne peut donc plus désormais être confondu avec la propre estime; mais les deux peuvent se combiner dans différentes proportions.

Fermeté de caractère. — Peut-on donner à cette qualité le nom de sentiment? Je pense qu'il serait mieux de l'appeler *impulsion.* Quelques personnes éprouvent plus que beaucoup d'autres de la tendance à persister dans leurs opinions, dans leurs affections, dans leur conduite. Elles sont ce qu'on appelle *entêtées.* Est-ce l'effet de la réflexion? est-ce un défaut d'intelligence qui ne leur permet pas de revenir sur leurs premiers jugements, sur leurs

premières amours, leurs premières haines? Non, ce n'est pas cela, et cette question est de haute importance pour se faire une idée de ce qu'on appelle aujourd'hui *du caractère*. Celui qui en est doué sera sans doute d'un ridicule et condamnable entêtement, s'il est mal partagé sous le rapport intellectuel. Il sera d'une dépravation incorrigible, s'il joint à la faiblesse de l'intelligence un grand développement des instincts et des sentiments qui peuvent nous porter au mal; mais quoique bienveillant, quoique riche en intelligence et parfaitement instruit, si la région encéphalique qui correspond à la fermeté se trouve en lui très développée, il en éprouvera l'influence en renonçant à ses erreurs, en condamnant ses premiers sentiments.

Ces sacrifices lui coûteront de notables efforts, et dans ses autres idées comme dans ses autres affections, où rien de grave ne lui imposera le changement, on reconnaîtra toujours l'empreinte bien marquée de la constance et de la ténacité. C'est ainsi qu'il faut entendre l'impulsion dont il s'agit. On ne saurait en rencontrer une autre qui fût directement opposée à celle-là; car à quoi nous pousserait-elle? Une impulsion doit avoir un but toujours le même au fond. Mais il résulte de l'observation de la conduite des hommes, comparée avec la conformation de leurs têtes, que tous ceux chez qui la ré-

gion correspondant à la fermeté se trouve peu développée, obéissent plus facilement aux impulsions qu'ils reçoivent des instincts, des sentiments, aux idées nouvellement acquises et aux opérations intellectuelles qui en résultent; en un mot, ils sont plus changeants. Ceux chez qui la dépression est extrême à la région encéphalique de la fermeté sont malheureux et se plaignent hautement, s'ils n'ont pas trop d'amour-propre, de leur indécision et de leur versatilité. Le défaut de conviction en fait de doctrine se rattache-t-il exclusivement à cette faiblesse de la volonté? nous n'avons pas encore assez médité sur ce point pour oser nous prononcer; mais nous nous proposons de l'étudier comme il convient aux questions de ce genre par l'observation comparée des facultés morales et de la conformation du cerveau.

Sentiment du devoir, justice, conscience, délicatesse, ponctualité, exactitude dans les rapports.—Voilà sans doute les plus belles qualités morales dont l'homme puisse se glorifier. Ce sont incontestablement, du moins pour moi qui écris ces lignes, celles qui l'élèvent le plus au-dessus des animaux qui paraissent rapprochés de lui; ce sont les qualités de l'honnête homme. Eh bien, l'observation a conduit un phrénologiste à établir un rapport constant entre ces qualités et le développe-

ment d'une certaine région de l'encéphale Il a cru pouvoir affirmer que ces qualités, ou si l'on veut ces vertus, devaient toutes être rapportées à un sentiment primitif qui fait distinguer à l'homme ce qui est juste et bon, et qui le pousse secrètement à s'y conformer.

Cette opinion représente-t-elle la vérité? Nous n'osons pas encore prononcer; mais il est certain, selon nous, que les facultés judicatrices, éclairées par l'expérience, donnent à l'homme les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de ce qui, dans nos actions, doit être favorable ou nuisible à nous aussi bien qu'à nos semblables. Les phrénologistes ne nient pas cela; mais ceux qui admettent le sentiment de justice et de conscience soutiennent que autre chose est de connaître le juste, autre chose de sentir en nous une impulsion qui nous porte à la justice dans nos actions.

Les philosophes du XVIIIe siècle voulaient que l'homme fût juste et consciencieux par un simple calcul d'intérêt; c'était là, comme nous l'avons vu, leur égoïsme épuré. Les psychologistes déifient la raison, le sentiment du devoir, les sentiments du beau, du sublime, de la souveraine perfection, et montrent l'humanité rendant à ces entités hyper-organiques un culte commandé par la conscience, autre entité divine qui n'est pas mieux ca-

ractérisée. C'est ainsi, snivant eux, que l'homme acquiert la justice avec les autres vertus.

Les religionnaires prétendent que la notion du juste comme celle du bien nous vient de Dieu, qui est le bien et la justice par excellence, et que c'est par respect et par amour pour la divinité que nous devons faire le bien et éviter le mal. Ils confondent donc, comme les précédents, la justice et la conscience avec tout ce qui compose la nature complexe du bien.

Il est évident que ces trois systèmes n'expliquent rien. Le bien et le mal, le juste et l'injuste, nous sont connus par l'intelligence; cela n'est pas douteux. Reste à déterminer si, outre cette connaissance, il existe en nous des mouvements instinctifs qui nous poussent, les uns à faire le bien, les autres à faire le mal. Voilà la première question; il faudra ensuite s'assurer si l'impulsion vers le bien en général correspond à une seule région du cerveau, ou si, comme le prétendent les phrénologistes, il y a plusieurs impulsions qui nous poussent à plusieurs sortes de bien, c'est-à-dire à plusieurs genres d'actions qui sont contenues dans l'idée générale du bien. Or, nous avons déjà signalé d'après eux une impulsion pour le soin et la protection des enfants, ce qui est un bien; une autre pour l'association et pour l'amitié, qui certes font partie de la

notion générale du bien ; une autre pour l'estime de nous-mêmes, qui est un très grand bien lorsqu'elle n'est pas outrée ; une autre pour obtenir l'approbation de nos semblables, dont on peut sans contredit affirmer la même chose. Voilà donc plusieurs espèces de bien qui sont présentées par eux comme correspondant à des régions différentes du cerveau. Eh bien, maintenant il s'agit de constater si l'homme a, de plus, un penchant naturel à rendre la justice à ses semblables, à l'accomplissement de ses devoirs, à la franchise et à la rectitude dans ses rapports, le tout indépendamment du désir de mériter sa propre estime et leur approbation, et si ce penchant est chez lui développé en raison directe d'une région déterminée du cerveau.

Telle est définitivement la question ; son importance est très grande ; car si elle était résolue par l'affirmative, tous ces motifs, arbitrairement établis par les philosophes égoïstes, par les psychologo-rationalistes et les théologiens, se trouveraient réduits à l'hypothèse.

De plus, il deviendrait positif que la justice et la conscience, une fois rattachées à l'action du cerveau, en suivraient toutes les chances, ainsi que nous l'avons vu pour les facultés précédentes, se formeraient, croîteraient, varieraient, je veux dire se dépraveraient, se rectifieraient, et finalement se

détruiraient et s'anéantiraient avec la substance de cet appareil organique.

Or, c'est là précisément ce que l'observation démontre au médecin observateur, et l'éducation et l'exemple n'établissent pas une exception, puisqu'on y trouve pour élément l'excitation et l'exercice de notre encéphale : d'où il suit que l'excitation et l'irritation de l'encéphale fournissent de précieuses données sur la nature de la justice comme sur toutes les qualités morales que nous avons examinées jusqu'à ce moment.

A côté de la conscience, les phrénologistes placent aujourd'hui l'*espérance ;* mais qu'en pensent les philosophes? C'est l'effet du caractère, disent les uns; nous devons cette faculté, cette qualité de l'esprit à la jeunesse, à la santé, à la vigueur, à l'habitude du succès, assurent d'autres. Une grande perspicacité, une profonde instruction, une longue expérience, réduisent l'espérance à de justes limites, et détruisent les vaines illusions dont elle nous berce, répondent les philosophes circonspects. L'espérance doit être un résultat de la réflexion, autrement ce n'est qu'une chimère de l'imagination. C'est un don du ciel, une grâce insigne que nous devons nécessairement lui demander, s'écrient les théologiens, qui n'admettent d'autre espérance que celle des béatitudes éternelles. L'espérance, nous disent confiden

tiellement les philosophes du XVIII[e] siècle, est tout bonnement la vertu des dupes. La raison, la raison! répondent les rationalistes, voilà le régulateur de l'espérance, qui, du reste, est une des qualités de notre âme. Cultivez bien votre raison, et vous ne serez plus les dupes d'une vaine espérance; que la conscience saisisse le flambeau de la raison, et l'espérance sera réduite à sa juste valeur.

Après tous ces docteurs paraissent les phrénologistes. Nous avons remarqué, nous disent-ils simplement, que tous les infortunés qu'un sentiment d'espoir involontaire soutient dans les rudes travaux, dans les plus pénibles adversités, aussi bien que les opulents que ce même sentiment force à multiplier sans cesse leurs richesses ou conduit à leur ruine, offrent une conformation particulière dans une des régions de l'encéphale. Ce sentiment et la conformation qui y répond nous ont paru compatibles avec une faible et avec une forte intelligence, avec l'ignorance aussi bien qu'avec l'instruction, avec les vertus comme avec les vices. Nous en avons conclu qu'il existe chez l'homme un sentiment primitif qui le porte à espérer, à compter sur l'avenir, sur le hasard, indépendamment de tout calcul, de toute connaissance, et même des illusions, car les illusions sont autre chose à nos

yeux, et nous osons nous flatter de reconnaître l'homme espérant par des signes extérieurs.

Qui donc, dans ce conflit, a dit la vérité? Les opinions des philosophes, celles des théologiens sont contradictoires, et ont bien l'air d'être sorties plutôt des spéculations abstraites que d'une observation positive. La vérité serait-elle du côté des phrénologistes, qui, dans le fait, ne sont que des physiologistes habitués à une certaine méthode d'observation? Ne nous pressons pas de conclure; entendons-les encore sur d'autres sentiments qui ont beaucoup de rapport avec ceux de la justice et de l'espérance.

Sentiment de la vénération.—Voici encore un sentiment de haute importance que les observations empiriques et matérielles des phrénologistes ont exhumé du chaos des qualités morales et des vertus que les philosophes et les théologiens nous avaient laissées à débrouiller. Sur cette question, les philosophes ont dû nécessairement beaucoup différer, suivant la direction qu'avait pris leur sentiment vénérant; car ils ont jugé les autres d'après eux-mêmes. En général, on peut dire que tous les hommes qui se sont élevés aux notions de la haute philosophie ne sont point restés étrangers à ce sentiment. S'ils n'ont pas toujours adoré, du moins ont-ils honoré et respecté quelque chose. Les philoso-

phes dits athées ont respecté la nature et se sont humblement inclinés devant la grandeur de l'univers, devant l'espace, devant le temps; mais le plus grand nombre des philosophes a témoigné du respect pour la cause première, pour le créateur et le régulateur perpétuel des choses. C'est cette impulsion, donnée par les premiers sages lorsqu'ils posaient les fondements de l'ordre social, qui, trouvant de la sympathie chez les hommes épars dans les forêts, a produit les premières religions. Ce fait est parfaitement démontré par les savantes recherches de Dupuy. La vénération des cultes s'est étendue d'abord à des objets toujours plus multipliés; ensuite elle s'est restreinte, puis encore elle a pris une nouvelle extension. Tout cela a beaucoup varié et varie encore suivant les cultes; car les sectes religieuses ne cessent point de se multiplier, et ne cesseront jamais tant que le glaive ne les maintiendra pas dans l'unité. Nous en verrons plus tard la raison. Mais nous allons d'abord rechercher quelles idées se sont rattachées au sentiment de vénération.

La vénération que l'homme éprouve pour ses parents, pour ses maîtres, pour ses chefs civils et militaires, pour ses princes, a été considérée comme une qualité de l'âme ou du cœur, pris dans le sens figuré par les moralistes; d'autres ont cru que ce sentiment devait être fondé sur l'estime qui découle

de la réflexion et de la raison, et qu'il ne pouvait avoir pour objet que notre intérêt bien calculé : on reconnaît là le XVIIIe siècle. D'autres ont rattaché la vénération au sentiment de la justice et du devoir, qui dépend, suivant eux, également de nos connaissances et de notre raison, mais sans motif d'intérêt. Il leur fallait un mobile plus relevé, et ce mobile ils le trouvaient dans la raison pure. Les théologiens, fidèles à leur méthode, en ont fait une vertu descendue du ciel ou donnée par Dieu à notre âme.

Mais le respect et la vénération ne sont pas l'adoration. L'adorateur n'accorde que la vénération aux puissances intermédiaires entre Dieu et les hommes, fussent-elles incorporelles et célestes; mais il se prosterne devant Dieu ; il s'humilie par la représentation de sa toute-puissance, et bientôt il lui demande sa protection et ses faveurs. Les personnes qui raffinent en ce genre, et ce sont toujours les théologiens, distinguent soigneusement l'adoration désintéressée, qui n'a pour but que la contemplation de la puissance et des perfections du Dieu devant lequel on ne cesse de s'humilier, de l'adoration grossière dont l'unique objet est d'obtenir des faveurs soit temporelles soit spirituelles. Jadis, lorsque les dieux étaient multipliés, tous obtenaient l'adoration; mais les dieux subalternes et les génies

une fois transformés en anges et en saints, ont dû se contenter d'une vénération proportionnée au rang qu'ils tiennent dans la hiérarchie des intelligences célestes.

D'autre part, beaucoup de philosophes rejettent les deux adorations que nous venons de distinguer, et dans lesquelles ils ne voient que de la mysticité, et se contentent d'adresser à l'être suprême une vénération infiniment supérieure à celle qu'ils accordent aux hommes les plus éminents.

Enfin, au dernier degré viennent se placer les philosophes athées, pour qui l'adoration ne peut plus exister, mais qui professent le respect pour les parents comme un sentiment naturel qu'ils placent figurément dans le cœur. D'ailleurs ces philosophes dispensent la vénération parmi les hommes suivant le degré de leurs mérites, et, quoique cette vénération leur paraisse un produit direct de nos connaissances et de notre intelligence, ils ne peuvent s'empêcher d'admettre une tendance à vénérer, dont le siége est encore pour eux dans le cœur de l'homme, ou vaguement dans ses qualités morales, qui sont le reflet de son organisation, d'après leur doctrine.

Que vont dire maintenant les phrénologistes, dont la voie de recherche est, comme nous l'avons vu, purement empirique? Ils soutiennent que l'homme

est plus ou moins vénérant par sa nature lorsqu'il est complétement organisé. Le sentiment de vénération se développe, suivant eux, avec le cerveau, et de concert avec les premières et les plus simples facultés de l'intelligence. Il s'adresse d'abord aux parents et aux maîtres; ensuite aux riches, aux grands, aux puissants, aux rois, à Dieu si on en donne l'idée à l'enfant, enfin à toutes les puissances intermédiaires entre Dieu et les hommes, à mesure que l'enseignement et l'exemple fournissent aux facultés intellectuelles des idées auxquelles la vénération peut s'associer.

Du reste, ce sentiment varie beaucou pen intensité; il peut être tellement fort que la plupart de nos actions soient des actes de vénération, ce qui surtout aura lieu si le sentiment de la propre estime est peu prononcé. Il peut être faible à tel point, que l'impiété dans tous les genres se manifeste dès la première enfance, surtout si les instincts et les sentiments d'égoïsme sont prédominants; mais s'il est limité dans des bornes moyennes, il s'exaltera ou s'exténuera par l'exemple et par l'éducation, plus ou moins, selon l'intensité des instincts et des sentiments qui sont ses auxiliaires ou ses antagonistes.

Ces assertions des phrénologistes sont appuyées par des données toutes physiques; car ils montrent une région du cerveau qu'ils disent être constam-

ment en rapport pour son volume avec l'intensité du sentiment de vénération.

Quant à l'adoration proprement dite, leur doctrine ne nous paraît pas définitivement arrêtée. Ils attribuent ce mouvement moral au même organe qui inspire la vénération. Gall semblait même indiquer cet organe comme celui par lequel se manifestait l'idée d'un être suprême ; mais nous préférons l'opinion de Spurzheim, qui croit que l'intelligence seule a pu s'élever jusqu'à cette idée. Au surplus, c'est à Spurzheim surtout que se rattachent les phrénologistes actuels lorsqu'ils professent que l'adoration n'est que le plus haut degré de la vénération, et que ces deux impulsions dépendent l'une et l'autre du même organe ou de la même région du cerveau. En ce point, je crois qu'on peut l'approuver. Mais lorsque lui ou d'autres professent que l'impulsion vers l'adoration prouve quelque chose en faveur de la réalité de l'objet de cette impulsion, j'avoue que je ne puis être parfaitement d'accord avec les phrénologistes; mais je ne saurais appuyer ma manière de voir de tous les motifs dont elle a besoin avant d'avoir traité du sentiment du merveilleux ou des illusions.

Sentiment du merveilleux.—Voici une faculté qui n'avait point été distinguée nettement; elle avait toujours été confondue avec l'imagination. Le

goût pour le merveilleux, l'aptitude aux illusions, étaient considérés par les philosophes comme une faiblesse de l'esprit, compagne de l'ignorance, attribut de la jeunesse et du sexe féminin. Les sages s'en moquaient ou en avaient pitié; tous voyaient dans le merveilleux un produit de l'imagination égarée, une sorte de folie de l'homme en santé; les théologiens, tout au contraire, insatiables de merveilleux, y voyaient les relations de l'homme avec la divinité, avec les anges, les démons, les âmes des morts. Ils se plaisaient à alimenter, à développer la tendance aux illusions par des récits de miracles innombrables; il leur convenait que les lois de la nature ne fussent pas immuables aux yeux du vulgaire, afin qu'il vécût toujours dans la crainte de la colère et de la vengeance de leur dieu; car ils se flattaient de disposer jusqu'à un certain point de ce dieu. Les progrès des sciences naturelles les affligeaient profondément; ils gémissent encore journellement de ne pouvoir exploiter que les merveilles des siècles passés, et maudissent la civilisation qui les empêche de renouveler des prodiges dont la vétusté diminue sensiblement l'autorité. Les psychologistes s'efforcent d'allier le merveilleux avec les échafaudages de dialectique par lesquels ils arrivent à l'être pur et primitif; mais en lui attribuant une puissance sans bornes, ils lui laissent la liberté d'in-

tervertir les lois de son grand chef-d'œuvre, et font aux théologiens des concessions dont ceux-ci sont bien loin de se contenter.

Les rationalistes, seuls parmi les philosophes non physiologistes, osent s'inscrire contre les merveilles des religionnaires; mais nous verrons plus tard qu'ils s'abandonnent à un genre d'illusion qui n'est pas étranger au sentiment qui nous occupe.

Voyons donc ce qu'en disent les phrénologistes.

Ils ont noté une conformation particulière consistant en une saillie déterminée de l'encéphale chez les hommes qui se complaisent dans ces illusions. Ils ont constaté la dépression de la même partie chez ceux qui répugnent à toute espèce de merveilleux, alors même qu'ils sont privés d'instruction; et dans le fait il est impossible de nier qu'il est certains individus, parmi le peuple, dont la raison se refuse à toutes les illusions, à tous les prodiges des religions. Ils croient d'abord, dans leur jeunesse, sur la parole de leur curé; mais la raison et l'expérience dissipent leurs prestiges avec une extrême facilité, ce qui n'arrive pas chez beaucoup d'autres.

Les phrénologistes concluent de ce double fait, qu'il existe chez l'homme un sentiment du merveilleux, une tendance à se représenter comme réel tout ce qui est extraordinaire, et qu'il goûte un plaisir particulier dans la contemplation des mer-

veilles. Ils rattachent à cette faculté le goût des spectacles, des appareils imposants. Ils ont remarqué que moins la multitude comprend l'artifice caché qui produit un spectacle extraordinaire, plus elle jouit en le contemplant; de sorte que c'est vraiment le vague et l'illusion qui font la base de ses jouissances. Mais les jouissances de la multitude ne sont pas bornées au plaisir; elle ne recherche pas avec moins d'avidité les scènes terribles qui excitent en elle l'affliction, la consternation, et même la terreur. Il faut à l'homme, avait-on dit, des émotions à tout prix. Rien n'est plus vrai; mais il cherche surtout des émotions dont il ne comprenne pas la cause; car dès qu'il l'a découverte, le sentiment d'illusion et de vague qui le faisait jouir, ou du moins qui excitait, soit avec plaisir, soit avec peine, l'espèce d'attention quasi stupide, au moins irréfléchie, qui appartient à l'illusion, se dissipe, le charme est rompu; la raison se met à l'œuvre, et les sentiments ne sont plus les mêmes. L'étonnement se rattache donc aussi à l'illusion; c'est un état de vague tout particulier qui paraît un élément de l'illusion; mais il y a quelque chose de plus dans cette dernière. On y trouve une croyance, momentanée pour le moins, à la réalité de ce qui nous est présenté, un attrait qui nous porte à prolonger l'état nerveux où nous sommes, fût-il pénible, et à

nous y laisser mettre de nouveau, car bien des personnes regrettent l'illusion perdue. Mais lorsque cet état nerveux, que je ne puis définir qu'en le rappelant à ceux qui l'ont éprouvé, s'est dissipé, les sens et la réflexion continuent d'agir, les causes nous apparaissent quand elles sont accessibles, et l'illusion est effacée. Elle s'affaiblit aussi tout naturellement par la fatigue cérébrale, car c'est une véritable excitation, et sans que nous ayons toujours expliqué nos illusions, nous en perdons l'aptitude, ou la raison plus forte les condamne d'une manière générale, et nous cessons d'en avoir, si ce n'est pour un moment.

L'illusion coïncide, suivant nous, avec les passions violentes. L'amour en est des plus susceptibles. Peut-on qualifier autrement ce charme vague qui se répand sur l'objet aimé, sur tout ce qui l'entoure, sur tout ce qui lui est relatif en quoi que ce soit? La colère, la jalousie, l'ambition, l'émulation, l'envie, etc., ont leur illusion. Des états beaucoup moins violents de notre moral n'en sont pas dépourvus. Le spectacle du printemps n'excite-t-il pas en nous un sentiment d'illusion? L'ombre de la forêt n'a-t-elle pas son illusion? La montagne, le précipice, le torrent, etc.?... Un sentiment vague, tout particulier, qui n'est ni la frayeur ni l'observation attentive, qui l'exclut au contraire, se retrouve chez l'homme du plus au

moins sous l'influence de ces spectacles divers. Combien de poëtes et de peintres ce sentiment n'a-t-il pas inspirés! Il mérite d'occuper une place parmi les sentiments instinctifs du domaine moral, et ne saurait être confondu avec les sensations et les idées dont nous avons donné plus haut la définition.

Toutefois l'illusion a du rapport avec les idées; et voici comment. Les objets qui déterminent l'illusion, quoique fantastiques, nous sont présentés sous les formes des corps qui ont été les matériaux de nos premières idées. Soient un Père éternel créant la matière d'un seul mot, Japhet pétrissant de la terre avec de l'eau pour en faire les hommes, un empyrée, un élysée, un paradis, un enfer, des diables, des génies, des châteaux de fées, des métamorphoses opérées par un prétendu magicien; soit, si l'on veut, le paradis de Mahomet peuplé de houris; tout cela ne nous représente que des objets matériels tels que ceux qui ont formé l'éducation intellectuelle de notre enfance. Ce sont donc des objets de même nature, de même effet que ceux qui ont jadis développé chez nous les premiers sentiments d'étonnement, d'admiration, de respect, de vénération. Eh bien! quoi d'étonnant s'ils les développent encore dans l'âge adulte, lorsque nous ignorons la fausseté de ces objets, lorsqu'ils nous sont attestés par des personnages en faveur desquels la vénération nous a prévenus dès notre berceau?

Ce n'est donc pas le sentiment du merveilleux qui crée ces objets fantastiques; ce n'est pas non plus la vénération. Les sentiments ne peuvent jamais enfanter des idées. Les idées viennent par les sens; les sentiments se développent par ces idées et s'associent avec elles. Les idées ne peuvent sortir que des sensations : les sentiments sont vagues, et restent tels tant qu'ils ne se sont pas associés avec les idées. Il est donc faux de dire que l'idée de Dieu provienne, soit de la vénération, soit de l'illusion. Certes, le dieu matériel des théogoniens antiques et celui des théologiens religionnaires n'en viennent pas; mais le dieu abstrait des théosophes, des psychologistes, des rationalistes, n'en procède pas davantage; celui-ci vient de la conception inductive, phénomène intellectuel dont nous n'avons pas encore parlé. Mais ceci ne se rattache pas à la question qui nous occupe en ce moment; car le dieu des philosophes religionnaires n'a jamais été donné comme un produit de la vénération et de l'illusion. Nous rechercherons plus tard l'origine de cette idée, aussi bien que de celle des dieux purement fabuleux; c'est-à-dire que nous chercherons à expliquer comment la conception dieu s'est associée à des idées ou à des excitations produites par des corps. En attendant, nous pouvons affirmer que les sentiments de la vénération, du merveilleux, et le sentiment de

conscience, naissent en nous par l'effet des idées acquises par les sens ; que ces sentiments ne s'alimentent qu'avec ces idées, et périssent aussitôt qu'ils ne sont plus excités par elle.

Mais l'adoration, diront les psychologistes, l'avez-vous donc oubliée ? Non certes, et je ne pense pas qu'elle sorte de la règle que nous venons d'établir. Les dieux qu'adorent les idolâtres ne sont que des corps dont le rôle a changé ; mais ce sont toujours des corps, et l'adoration n'a pas le privilége de les changer de nature. Elle ne prouve rien sur la divinité du soleil, de la lune, de Jupiter, de Mars, de Mercure, des chats, du bœuf Apis et des ognons, puisque, de l'aveu même de nos plus fervents théologiens, ces dieux ne sont que des chimères, quoiqu'ils aient été vraiment et sincèrement adorés. Prouvera-t-elle davantage, cette adoration, en faveur du dieu abstrait des naturalistes les moins suspects d'enthousiasme religieux ? C'est une question que nous ne pouvons aborder qu'après avoir terminé les sentiments et nous être livré à l'étude des conceptions.

En démontrant le rapport de la vénération et du merveilleux avec les idées, nous avons démontré le rapport de ces sentiments avec l'excitation, puisque celle des corps extérieurs sur le cerveau est la seule cause des idées. Quant à l'irritation, nous verrons

son influence sur les sentiments comme sur tous les autres dans la folie, où l'inflammation du cerveau dénature toutes les idées et tous les sentiments que nous avons parcourus.

Imagination. — Est-ce un sentiment? est-ce une faculté de l'intelligence? est-ce un assemblage de l'un et de l'autre? Nous consulterons plus tard les phrénologistes; voyons d'abord ce qu'en ont pensé et ce qu'en pensent les philosophes et les théologiens.

Après de longues discussions que nous nous garderons bien de reproduire, les philosophes étaient convenus de désigner par ce mot la faculté en vertu de laquelle l'homme fait des combinaisons nouvelles des idées qu'il a acquises par ses sens, d'où résultera la création d'êtres plus ou moins éloignés de la vérité, suivant la rectitude ou la fausseté de la faculté dont il s'agit. C'est ainsi que les productions des orateurs, des poëtes, des peintres, des statuaires nous sont données comme des œuvres de l'imagination. C'est avouer que ces produits sont des fictions, et que leur principal mérite consiste à ne pas trop s'éloigner de la vérité, c'est-à-dire des impressions faites sur les organes par les corps extérieurs, et des idées qui en ont été la première conséquence morale. Mais en quoi l'imagination, *prise dans ce sens*, diffère-t-elle de notre aptitude, de notre penchant au merveilleux, ou de la *merveillosité*, pour

adopter l'expression de Spurzheim, qui nous est ici vraiment utile? Il est évident qu'elle n'en diffère que par le degré. Les poëtes ont été les premiers théologiens, et toutes les religions ne sont que des produits de l'imagination des hommes; toutes les compositions poétiques, religieuses ou profanes, ne sont que des combinaisons arbitraires d'idées venues par les sens, et des exagérations plus ou moins outrées des événements, des changements, des métamorphoses que nous observons dans la nature. Ces spectacles divers nous donnent des émotions, et, pour les rendre plus fortes et plus variées, un instinct nous porte à grandir les corps, à les multiplier, à charger tous leurs attributs, car la caricature est l'essence des produits imaginaires; à précipiter le cours du temps, à peupler les espaces vides, et surtout à exagérer de la manière la plus démesurée ce qui nous flatte le plus parmi nos attributions, la puissance, la richesse, le savoir; mais quel savoir! le savoir jugé et apprécié selon notre ignorance et selon notre avidité de jouir; car nos dieux et nos génies imaginaires sont doués naturellement de la prescience, et connaissent toutes les pensées et tous les secrets des personnages qui leur sont subordonnés ou inférieurs en quoi que ce soit. La nature n'a point de mystères pour eux; car il n'en coûte pas plus à notre faculté inventive d'i-

maginer ces mystères que de transformer les hommes en dieux. Mais ce qui surtout nous flatte, c'est l'immortalité avec une jeunesse qui n'a point de terme, ou du moins avec une maturité qui échappe au dépérissement et nous concilie pour toujours les avantages de la jeunesse avec ceux de l'âge mûr.

Telles sont les manœuvres secrètes de notre amour-propre et de notre avidité de jouissances, et l'instinct qui nous porte à nous les procurer est précisément celui que l'on appelle imagination. Cet instinct, quand il est puissant, est la faculté dite créatrice elle-même. Mais alors même qu'il est faible, il nous fait encore éprouver des jouissances par les fictions des autres. La multitude, qui ne pourrait rien créer, se délecte par les chimères des romans, des poëmes profanes et surtout des poésies mystiques. Témoins les succès immenses de la Bible, des cantiques sacrés, des psaumes antiques, et tout récemment la vogue extraordinaire des *Paroles d'un Croyant* de Lamennais. Où est le penseur de notre siècle qui balance la réputation des poëtes Chateaubriand et Lamennais? En général, les romans profanes pâlissent devant les romans sacrés; car les premiers se bornent à exciter des appétits de jouissances en orgueil et en vanité que les seconds seuls osent satisfaire. Mais notre théologie reste bien loin sous ce rapport au-dessous de celle de Mahomet.

Les chrétiens s'étaient bornés à provoquer le développement des sentiments moraux; le prophète a eu le bon esprit d'y ajouter la provocation de l'instinct le plus puissant de tous; car cet instinct fait jouir en promettant la jouissance. Aussi les musulmans montrent-ils plus d'attachement pour le Coran que les chrétiens de toutes les sectes pour l'Évangile.

Après ce qu'on vient de voir, on ne sera pas surpris que l'imagination se soit exercée sur elle-même. La peinture qu'en a faite Maine de Biran en est une preuve bien frappante : l'imagination est pour ce poëte, qui malheureusement n'est pas toujours intelligible, une faculté intermédiaire entre l'âme et le corps, ou entre le moral et le physique. Cela supposerait qu'elle n'est pas dans le cerveau, et cependant il dit quelque part que c'est là son siége. Où serait-elle si elle n'était pas dans le cerveau?... Mais ne cherchons pas à entendre complétement les métaphysiciens; nous serions plus heureux qu'eux-mêmes. Continuons.

L'imagination reçoit de l'âme des impulsions, *car l'âme est son régulateur.* L'âme ou le *moi*, car c'est tout un, la met en jeu par les signes dont elle dispose, et la fait produire des images. De son côté, le sentiment ou la sensation (qui sont également un pour notre auteur, et qui ne sont pas l'âme) peut aussi mettre l'imagination en jeu. Voilà donc

la distinction de deux facultés, la sensitive ou animale, qui est purement physique; la perceptive ou intellectuelle, qui est exclusivement morale ou intellectuelle; et voilà l'imagination, faculté intermédiaire, et qui par conséquent n'est ni morale ni physique; voilà, dis-je, l'imagination qui se met en action. Que va-t-elle produire? Écoutons le poëte: « Cette âme qui agit hors d'elle-même attire par » un charme sympathique, invincible, tout ce qui » est à portée de recevoir son influence, et remplit » tous les témoins de la création du feu dont elle » anime le créateur: c'est l'âme de l'imagination. » Cela veut dire qne c'est l'*âme sensitive*. Elle est fort différente de l'*âme humaine* (spirituelle), car celle-ci *tend plutôt à rompre ce charme* (quoique plus haut l'auteur l'ait donnée pour le *régulateur de l'imagination*). C'est encore l'imagination, avec son âme sensitive, *dont les caractères sont la promptitude et la presque spontanéité*, qui, sous le nom de *génie*, « se montre indépendante, se met » au-dessus des règles, méprise leurs lois et la len- » teur des inductions, parcourt, saisit les anneaux » d'une longue chaîne, fait des créations, prévient, » devine, surtout dans les arts, » et « cette âme est » le lien entre la sensibilité ou les affections, et les » produits de l'activité intellectuelle ou les idées (1). »

(1) *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du*

D'où il suit que toutes ces représentations merveilleuses qui brillent dans les arts ne sont point des *idées*, quoique ce soient des *images*, mot dont le sens est le même, et que le génie des arts est dépourvu d'âme et d'idées.

Nous verrons, en nous occupant de la réflexion, pourquoi Biran refuse à l'âme l'imagination.

En citant cet auteur, nous avons représenté l'opinion de tous ceux qui font de l'imagination une faculté créatrice ; mais, d'après ce que nous avons dit précédemment, il est évident que cette création se réduit à des combinaisons des idées acquises par les sens, dans des modes qui ne se rencontrent pas dans la nature. Quant au génie, que bien d'autres, avec Biran, voudraient soustraire aux lois qui président à nos facultés morales, il leur est aussi bien soumis dans les productions de l'imagination que dans celles de la réflexion. C'est ce qui nous engage à renvoyer ce que nous nous proposons d'en dire au chapitre *Du jugement, de la réflexion et des conceptions.*

Le moment est venu, ce nous semble, d'interroger les phrénologistes sur la faculté dite imagination.

C'était, suivant le fondateur Gall (1), la faculté à

moral de l'homme, par Maine de Biran, publiées par V. Cousin. Paris, 1834; in-8°, pages 132 à 146.

(1) *Sur les fonctions du cerveau*. Paris, 1835, t. V, pag. 231.

laquelle doivent leurs succès les poëtes, les orateurs, les musiciens, les acteurs, et tous les artistes dont les œuvres offrent une représentation de la nature exacte ou revêtue d'un prestige d'exagération qui toujours a pour fondement la vérité, et qui nous procure certaines jouissances. Ces jouissances sont à peu près celles dont nous avons essayé de donner une idée en traitant du merveilleux. On y découvre des nuances très multipliées dont chacun en particulier ne saurait être ici l'objet d'une définition. Nous ne pouvons encore que renvoyer nos lecteurs à ce qu'ils ont senti dans ces sortes de cas. Mais Spurzheim fit une remarque importante et bien digne d'être retenue ; il observa que les hommes qui sont capables de produire les chefs-d'œuvre dits du génie dans les arts d'imagination ne se rendent presque jamais coupables de ces crimes qui attirent l'animadversion de la société. Il reconnut en eux le goût du beau et du bien, et un désir insatiable de se surpasser eux-mêmes dans ce double genre. Ces deux savants notèrent les mêmes rapports entre l'imagination, que Spurzheim crut devoir nommer *idéalité*, et une région déterminée de l'encéphale. Cette région se trouve si voisine de celle où ils ont placé le goût du merveilleux, que souvent il est fort difficile de les distinguer; ce qui vient très fortement à l'appui du rapprochement que nous avons fait de ces deux facultés.

Tout cela paraît au premier abord très satisfaisant ; mais voici venir une remarque qui doit être prise en haute considération : c'est que Gall, Spurzheim, et les phrénologistes qui marchent le plus dignement sur la trace de ces grands hommes, ont reconnu que l'imagination ou idéalité ne pouvait jamais seule enfanter des chefs-d'œuvre. Il faut qu'elle soit secondée par des facultés intellectuelles bien développées, et par les sentiments qui tendent aux actions louables et utiles à l'ordre social.

Cette nécessité, si elle est réelle, expliquerait assez comment le génie des arts et des productions littéraires où brille l'imagination inspirerait de la répugnance pour le crime ; car le crime suppose presque toujours la faiblesse de l'intelligence avec des penchants dépravés. Elle nous ferait peut-être aussi comprendre comment l'imagination se dirige dans ses œuvres, tantôt vers le profane, et tantôt vers ce qu'on appelle le sacré. Il suffirait de concevoir l'alliance de l'idéalité avec la vénération, et probablement aussi avec des facultés de réflexion et de jugement qui n'auraient pas la prépondérance dans notre cerveau. Mais les phrénologistes veulent plus que cela : ils se croient forcés par l'observation de distinguer la merveillosité de l'idéalité, quoique souvent les deux portions du cerveau qui correspondent à ces facultés, au dire de ces physiologistes,

soient si voisines qu'elles se confondent quelquefois pour eux, ou que l'une paraisse remplir jusqu'à un certain point les fonctions de l'autre.

Il ne nous appartient pas de nous ériger en juge dans cette difficulté; mais nous pensons qu'il doit y avoir des raisons organiques pour que la faculté que nous avons tous d'associer, de dissocier et de combiner diversement les idées, tende si constamment, chez certains individus, à les arranger d'une manière toute différente de celle suivant laquelle elle les dispose chez certains autres.

CHAPITRE IX.

DU RÔLE QUE JOUE L'EXCITATION DANS LA PRODUCTION DES MALADIES.

Après avoir exposé les phénomènes de l'excitation, tels que nous les concevons et tels qu'ils nous semblent devoir être conçus par ceux qui les étudieront par le secours de leurs sens, nous sommes conduit à rechercher comment cette excitation peut dévier de l'état normal, et constituer un état anormal ou maladif.

L'excitation tend à s'affaiblir au bout d'un certain temps, de sorte que la vie s'éteindrait infailliblement si de nouveaux stimulants ne venaient sans cesse renouveler l'excitation. De là l'origine incontestable des maladies par débilité, qui, bien qu'assez fréquentes, ont été singulièrement exagérées et multipliées par Brown et ses sectateurs. Indiquer l'origine de ces maladies, c'est nous mettre sur la voie de celles du caractère opposé.

SECTION PREMIÈRE.

Comment le défaut d'excitation produit des maladies abirritatives.

Nous avons déjà vu qu'il est deux excitants dont le défaut entraînerait une prompte destruction :

l'oxigène pour les poumons, le calorique libre pour la peau. En se rappelant ce qui vient d'être développé dans notre étude de l'excitation nerveuse, on saura que ces deux agents exercent leur première action sur la matière nerveuse des surfaces de rapport, et l'on n'oubliera pas que l'excitation qu'ils provoquent parcourt rapidement les conducteurs nerveux pour arriver au cerveau, qui la répand ensuite par d'autres nerfs dans tout le système. Il ne faut pas non plus perdre de vue l'introduction de l'oxigène dans le sang, et peut-être la pénétration et la progression du calorique ou de quelque autre impondérable dans les canaux capillaires du système nerveux (1). Muni de tous ses souvenirs,

(1) On trouve dans le n° du *Globe* du 12 avril 1828 (moment où nous voyons la dernière épreuve de cette feuille) que M. Dutrochet a fait des expériences desquelles il résulterait qu'il existe dans les corps vivants une électricité *intra-capillaire* à laquelle on doit attribuer les mouvements des fluides dans ces corps. Le contact des liquides électrise les solides, et la sensibilité organique des solides vivants n'est autre chose que la propriété de recevoir l'électricité intra-capillaire, qui est véritablement l'agent de la vie organique ou végétative. Ces expériences prouveraient encore, selon l'auteur, que les solides et les liquides ont une seule et même propriété, qui n'est autre chose que cette propriété *capillo-électrique* qu'il nomme *activité;* mot qu'il faudrait substituer à celui de *sensibilité*, qui n'appartiendrait plus qu'à la psychologie.

Il y a long-temps que la sensibilité organique a été réduite à

l'observateur pourra se faire une idée du déficit qui doit exister dans la somme de l'excitation, lors-

l'irritabilité de la fibre, ou à la propriété dont elle jouit de se contracter sous l'influence des stimulants; il y a long-temps qu'on n'ignore plus que l'électricité détermine la contraction musculaire, et il était facile de présumer qu'elle pouvait également agir sur celle des autres formes de la matière animale. C'est l'idée que nous avions exprimée dans le texte. Maintenant que l'irritabilité soit mise en jeu par un agent ou par l'autre, cela ne change rien au fond de la question. L'électricité communiquée par les fluides aux solides ne peut être qu'une électricité modifiée par l'état de vie, et non par l'agent principal de la vie organique. Qu'elle donne une impulsion dans les tubes capillaires vivants, cela peut se concevoir, pourvu qu'on la conçoive aussi comme modifiée par l'état de vie, aussi bien que l'attraction des masses, le calorique et les affinités moléculaires dont on trouve aussi des traces dans les corps vivants; car il est à présumer qu'on ne s'avisera pas d'attribuer à la nouvelle électricité de M. Dutrochet toutes les transformations de la matière vivante, l'appropriation de certaines molécules à certains tissus, la désappropriation d'autres molécules, le mode, la durée et la mesure du développement de chacune des formes de la matière animale dont se compose le corps vivant, etc. Puisque ni la chimie ordinaire, ni le calorique, cet excitateur admirable de toute la nature, n'ont pu donner l'explication des phénomènes de la vie végétative ou organique, assurément l'électrisation intra-capillaire ne sera pas plus heureuse; seulement, si les expériences de M. Dutrochet se confirment, on dira de l'électricité ce qu'on n'osait encore affirmer : qu'il est prouvé qu'elle figure au nombre des instruments de la vie, ainsi qu'on le dit depuis long-temps de tous les autres phénomènes physiques observés chez les êtres vivants. Mais il restera toujours un fait commun à tous ces phénomènes, c'est que ni l'un ni l'autre ne peut être consi-

que ces deux excitants viennent à manquer à l'économie, et de la difficulté que doit trouver le phénomène de la nutrition pour entretenir tous les

déré comme le régulateur de la vie végétative ou organique, car du moment où il dominerait les autres dans un être vivant, la vie serait détruite. La vie est une modification inconnue de tous les phénomènes de la nature que nos sens nous ont fait apercevoir, et d'autres encore sans doute dont nous n'avons aucune idée, elle n'est exclusivement ni l'un ni l'autre de ces phénomènes. Quoique nous ne puissions dire ce que c'est, nous pouvons cependant observer et disposer dans un ordre ou système régulier les phénomènes qu'elle présente, à mesure que nous les découvrons. On a, dans cet ouvrage, essayé d'opérer, d'après cette méthode, sur les phénomènes de contractilité et sur ceux d'innervation, pour arriver à connaître l'irritation, c'est-à-dire les troubles qui sont produits dans l'économie par les agents qui rendent les phénomènes de la vie plus ou moins prononcés qu'ils ne le sont dans l'état normal.

Quant à la bonhomie avec laquelle certains physiciens proposent depuis quelque temps d'abandonner la sensibilité aux psychologistes, elle est sans doute fondée sur la croyance où ils sont que l'on considère encore ce phénomène comme une propriété de la matière nerveuse. Mais l'idée qu'eut Vicq d'Azyr, avant tout autre, de le ranger parmi les fonctions, est désormais fortifiée d'un trop grand nombre de preuves pour n'être pas généralement adoptée, et pour ne laisser aucune prise aux spiritualistes. Voyez d'ailleurs ce qui a été développé sur ce sujet dans le chapitre premier et dans le précédent. (Voyez, pour le complément des idées de M. Dutrochet sur l'endosmose et l'exosmose, son ouvrage intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire anatomique et physiologique des végétaux et des animaux*. Paris, 1837, t. I, p. 1 et suiv.).

tissus, et surtout celui des nerfs, dans l'état de vigueur d'où dépend l'exercice des fonctions. En effet, l'oxigène, absorbé par le sang dans les poumons, est la cause de la température propre des animaux, c'est-à-dire leur fournit le calorique intérieur. Malgré cela, ils ont encore besoin d'être excités à l'extérieur par le calorique libre; ou du moins il faut que les milieux qui les entourent aient assez de calorique pour ne pas enlever trop rapidement à leurs corps celui que dégage l'exercice de leurs fonctions. On peut donc affirmer que l'excitabilité n'est entretenue que par ces deux agents; qu'elle languit aussitôt que leur influence diminue, et qu'elle s'éteint si cette influence disparaît entièrement. L'homme succombe alors sans avoir rien perdu de sa substance; il n'a perdu que l'aptitude à vivre, qui se réduit, pour nous, à l'aptitude à être excité. Telles sont les asphyxies par défaut d'air respirable et par strangulation, dans lesquelles l'homme ne perd que l'oxigène; celles par submersion, où il est en même temps privé d'oxigène et dépouillé de son calorique; enfin la mort par l'excès du froid atmosphérique, qui dépend de la soustraction trop rapide de ce même calorique, sans défaut d'oxigène.

Après la privation de cette double excitation, vient celle des aliments. Le besoin de nourriture est moins pressant que celui du calorique; car

l'homme peut accumuler jusqu'à un certain point le sang et les autres humeurs qui doivent servir à son excitation intérieure et à sa nutrition, tandis qu'il ne saurait, sans un pressant danger pour sa vie, accumuler le calorique dans ses solides et dans ses fluides. Toutefois, l'excitation que les aliments et les boissons exercent sur l'appareil digestif étant au nombre des moyens qui entretiennent l'excitabilité et qui soutiennent l'énergie vitale durant la vie extra-utérine, si leur secours vient à manquer, il se fait dans l'économie des changements qui la conduisent à l'état morbide. A la langueur des forces, s'ajoute le malaise résultant de la privation d'un stimulant nécessaire, et l'irritation se joint à la diminution des matériaux nutritifs pour précipiter la mort, qui est toujours accompagnée d'horribles souffrances.

Le sang et les autres humeurs que produit la digestion sont, comme nous l'avons vu, les excitants naturels de l'intérieur des tissus que ces fluides parcourent. On se souvient que cette excitation est la seule qui entretienne les fonctions chez le fœtus qui n'est point encore habitué à recevoir les stimulations extérieures, et cela suffit pour nous faire juger de son importance. La soustraction du sang et des humeurs est donc, comme la soustraction des aliments, une cause de la diminution de l'excita-

tion, et de plusieurs états morbides qui en dépendent. Si cette soustraction est rapide, la nature se révolte, et l'irritation se développe aussi bien que dans les maladies occasionnées par la faim, mais dans un mode différent. Les convulsions les plus horribles précèdent toujours la dernière heure des animaux vigoureux qui périssent d'hémorrhagie, lorsqu'on n'a pas commencé par anéantir leur excitabilité. C'est pour prévenir ces convulsions et les suites fâcheuses qu'elles pourraient avoir, que les bouchers assomment les animaux avant de les saigner. Cette violente stimulation, exercée sur le cerveau par les viscères dépouillés tout-à-coup du sang dont ils ont besoin pour exécuter leurs fonctions, paraît tenir à cette loi générale, déjà notée, qui veut que tous les besoins, ceux d'addition comme ceux d'exonération, fassent un appel à l'encéphale par le phénomène de l'excitation. En d'autres termes et sans figure, partout où la matière nerveuse manque de ses excitants normaux, elle contracte, si elle ne perd pas d'abord l'état de vie, un mode d'excitation anormale qui se propage par les cordons nerveux jusqu'à l'encéphale. Dans tous ces cas, la mort par défaut de l'excitation normale est préparée par l'excitation anormale; et pendant que certains organes sont dans l'abexcitation, tels que les membres, les organes des sens et les viscè-

res de second ordre, ceux de première importance dépensent le reste de leur vitalité en innervation exagérée. Telle est la loi. Nous devons en tenir note bien soigneusement, parce qu'elle se retrouve chez les malades que l'on saigne souvent, et chez ceux que l'on soumet à une diète très rigoureuse pour dompter une inflammation rebelle; la méconnaître, c'est nuire à ses malades, et préparer à l'ignorance et au charlatanisme des succès dont il est de leur essence d'abuser.

La soustraction lente et soutenue des fluides circulants conduit à la débilité et à la mort sans réaction. Les animaux que l'on soumet à l'influence des narcotiques peuvent aussi supporter les hémorrhagies jusqu'à extinction, sans qu'on voie se manifester aucune réaction convulsive.

En général, on peut dire que les excitations que nous venons d'indiquer étant les seules indispensables à l'entretien de la vie de l'homme, il n'y a que leur soustraction qui puisse amener directement la langueur. Toutefois, l'homme est sujet à un autre genre d'excitation qui peut lui devenir nécessaire au point que la privation en soit pour lui très pénible; je veux parler de l'excitation qu'il reçoit sur les sens externes par le spectacle de la nature, et par les rapports qu'il a nécessairement avec tous les êtres vivants, et surtout avec ses semblables, durant

l'exercice de ses fonctions. En effet, c'est, comme nous l'avons fait voir, en cherchant sa nourriture, en essayant de se soustraire à l'influence du chaud et du froid, en évitant les causes de destruction qui le menacent de toutes parts, en exécutant les différents actes nécessaires à sa reproduction et à la conservation de ses enfants, etc., que l'homme reçoit les excitations morales, qu'il en prend l'habitude, et qu'il s'en fait un besoin.

Les modifications de l'intellect, quoique infiniment variées dans leurs causes et dans leurs nuances, se réduisent toujours, ainsi que nous l'avons vu, à une excitation qui, des nerfs, des sens, est transmise au cerveau et réfléchie par celui-ci dans tous les tissus un peu mobiles de l'économie. Cette excitation va donc nécessairement se joindre à celles déjà produites par les autres causes, et les modifier du plus au moins; c'est-à-dire qu'elle peut influer sur la distribution des fluides, sur la température, sur l'assimilation, sur la nutrition, sur le mouvement musculaire, etc.; cependant son action principale se passe dans le système nerveux, et celui-ci en contracte l'habitude à tel point, que le défaut de cette excitation produit un état de langueur qui peut être la source de quelques états morbides où l'on retrouve toujours l'élément irritation, produit nécessaire de la réaction que développe la

soustraction des excitants chez les sujets qui n'ont pas été préalablement dépouillés de leur irritabilité.

Recherchons maintenant de quelle manière la soustraction de ces différentes stimulations peut produire des maladies d'irritation.

SECTION II.

Comment le défaut d'excitation produit des maladies irritatives.

Nous avons dit que l'homme ne peut vivre que par l'excitation, mais que celle-ci, quelle qu'en soit la cause, tend à s'affaiblir au bout d'un certain temps; de sorte que la vie s'éteindrait infailliblement si de nouveaux stimulants ne venaient sans cesse renouveler l'excitation. Voilà le fait général; il est applicable à toutes les excitations. Toutefois, l'extinction de la vie ne s'opère pas toujours avec la même promptitude : cela dépend de la nature et de l'importance des excitants, dont la privation menace notre existence. La soustraction de l'oxigène produit directement et promptement l'extinction de l'excitabilité, et par conséquent de l'excitation. Il n'y a point ici de réaction possible, parce que la réaction n'est fondée que sur l'excitabilité, et que l'excitabilité ne peut être entretenue que par l'oxigène; mais dans une foule d'autres cas cette réaction est déployée : ce qui nous donne des

maladies d'irritation consécutives à la sédation ou secondaires, que nous n'avons fait qu'indiquer en parlant des maladies par débilitation directe.

La soustraction du calorique extérieur, quand elle est complète et rapide, produit la mort, comme la privation de l'oxigène, en y ajoutant la congélation. Mais si le calorique n'est soustrait que d'une manière incomplète et avec une énergie modérée, et que d'ailleurs la respiration demeure intègre, l'excitabilité n'est pas détruite; elle est plutôt augmentée, et la réaction développe dans le tissu de la peau, ou dans celui d'un organe plus ou moins rapproché de la surface cutanée, une excitation qui dépasse le degré de l'état normal, et se convertit en irritation. C'est ainsi que sont provoquées les inflammations de la peau, que l'on appelle engelures, les rhumatismes aigus, les rhumes, et toutes les phlegmasies qui peuvent être la conséquence du refroidissement de l'extérieur du corps. Remarquez que les fluides, devant nécessairement aller où les appelle l'excitation, puisqu'ils n'ont point de principe d'action qui leur soit propre (1), abandonnent

(1) S'ils en avaient, ils iraient où ce principe les guiderait, et non pas où le besoin de la nutrition les appelle : ils ne peuvent posséder d'autre principe d'action que les affinités qui lient leurs molécules avec celles des solides : mais comme ces affinités ne peuvent s'exercer que dans les filières les plus étroites, les fluides formant des masses sont mus et dirigés d'une manière

la peau quand le froid a ralenti son activité, y reviennent si la réaction y provoque une phlegmasie, ou s'accumulent dans l'organe intérieur où cette réaction détermine de l'irritation. Le froid occasionne aussi des douleurs, des hémorrhagies, des augmentations de sécrétion, des épanchements de sérosité, etc., que l'on ne peut rapporter à aucune autre modification vitale qu'à l'excitation réactive, convertie en irritation. Cette conséquence est forcée, puisque le froid n'agit que sur l'irritabilité, et que l'irritabilité préside à toutes les sensations, à tous les mouvements et à tous les déplacements des fluides.

La soustraction des aliments et des boissons nutritives laisse l'estomac sans excitation; mais si l'irritabilité n'a pas été détruite auparavant, et si les fonctions cérébrales peuvent s'exercer, le changement que produit le défaut d'excitation alimentaire est perçu, les lois de la réaction se développent, il se fait innervation sur l'estomac et sur tout l'appareil des organes chargés de l'assimilation première; l'excitation qu'ils éprouvent se convertit en irritation; les fluides y sont appelés, et, si la faim persiste long-temps, l'inflammation dévore les organes

toute mécanique par les contractions du cœur, des artères, des veines, et par la pression de l'air, puissances auxquelles on parle d'ajouter l'*endosmose*, ou électricité intra-capillaire. *Voyez* la note de la page 273 (1828).

digestifs, et se répète plus ou moins dans les principaux viscères, pendant que les parties externes s'exténuent, et ne sont animées que par des douleurs sympathiques et des convulsions. L'homme succombe à l'excès de la souffrance, à la désorganisation de ses viscères, long-temps avant d'avoir épuisé sa graisse, le surcroît de ses fluides circulants, en un mot les matériaux que la nature semblait avoir mis en réserve pour suppléer au défaut des moyens d'alimentation. Aussi vous noterez que plus il a de force et d'irritabilité, moins l'homme résiste à l'impérieux besoin des aliments.

L'irritation qui se développe dans l'estomac privé d'aliments est soupçonnée dépendante des progrès toujours croissants de l'animalisation, sorte d'opération de la chimie vivante qui commence à s'exécuter sur les ingesta alimentaires dans l'estomac, et qui finit par la fixation, dans les solides, des molécules qui ont été animalisées. Que l'irritation gastrique des affamés dépende de cette cause, de l'excès d'âcreté des sucs digestifs, d'un surcroît d'innervation du sens interne de l'estomac sur le cerveau, ou de la réunion de toutes ces causes, il est toujours certain qu'elle existe, et qu'elle est empêchée, jusqu'à un certain point, par l'usage de l'eau. D'autre part, quoique la disette d'eau soit plus intolérable que celle des aliments solides, à

cause de l'excès d'ardeur interne qui accompagne la soif, j'ai pourtant entendu dire à plusieurs marins qui ont souffert de la soif dans la mer Pacifique, qu'ils n'étaient parvenus à se conserver la vie qu'en consentant à manger, malgré la soif qui les dévorait. Ils assuraient que tous ceux de leurs compagnons qui n'avaient pu vaincre la répugnance qu'ils éprouvaient à prendre des aliments avaient succombé misérablement : d'où l'on devrait conclure que, quelque stimulantes que paraissent être les substances alimentaires, tels étaient, dans ce cas, le biscuit et les viandes salées, elles agissent encore sédativement sur une membrane gastrique surexcitée par la faim. Ces marins disaient en effet qu'ils se sentaient rafraîchis par les substances dont il s'agit. On conçoit cependant que cette modification rafraîchissante doit avoir un terme, et que si la disette d'eau n'eût pas cessé, ces gens auraient été réduits à ne pouvoir plus avaler de substances solides, malgré la meilleure volonté du monde; peut-être ceux qui succombèrent étaient-ils déjà rendus à ce point. Au surplus, cette surexcitation par besoin d'aliments se conçoit aussi bien que celle par besoin de sommeil, quoique ni l'une ni l'autre ne puisse être suffisamment expliquée. Il est de l'essence d'un viscère qui manque de son modificateur normal de stimuler le cerveau pour provoquer les actes qui doivent

le lui fournir, et de cette stimulation à l'irritation des deux organes la distance n'est pas bien grande. Il faut pourtant établir ici une exception; elle porte sur les sujets très vieux, très maigres, très débiles, et dont l'irritabilité est déjà en grande partie épuisée. Ceux-là, ne pouvant pas déployer de réaction, succombent en peu de temps, et d'une manière directe, à la soustraction complète des excitants alimentaires.

Ce que nous venons de dire sur la mort des personnes robustes démontre assez que la disette des aliments ne devient que rarement une cause de mort quand elle est seule. En effet, avec quelques boissons propres à empêcher le développement de la réaction inflammatoire des voies digestives, l'homme peut vivre sans aliments solides jusqu'à ce qu'il ait consommé toute sa réserve, et qu'il soit parvenu au dernier degré du marasme, ce qui s'étend fort loin, quand on n'est pas assujetti à des exercices fatigants. C'est un privilége bien précieux pour notre espèce dans l'état social, et qui doit parfaitement rassurer les personnes à qui la diète est imposée par les maladies ou par toute autre circonstance éventuelle.

Les autres excitants extérieurs à l'action desquels l'homme est exposé doivent être regardés comme factices, et ne sont pas absolument nécessaires à

son existence; ils ne tendent qu'à maintenir l'équilibre, et leur soustraction ne peut produire que l'irritation. En effet, indépendamment de tout besoin primitif, nous prenons l'habitude d'être excités d'une certaine manière et dans certains organes; nous y trouvons du plaisir, et cela devient un besoin factice. Que les excitants qui nous procuraient ces sortes de jouissances viennent à manquer, nous éprouvons de l'inquiétude, du malaise; le désir très prononcé de recevoir nos stimulations habituelles se manifeste, et ce désir lui seul peut quelquefois devenir une cause d'excitation qui s'élève au degré de l'irritation, et dont le siége est dans l'encéphale et dans l'appareil viscéral. Cette irritation est produite par cause morale; mais le défaut de nos excitations habituelles peut encore nous affecter d'une autre manière. Il s'agit des cas où ces excitations provoquaient l'évacuation d'un fluide quelconque. Ce fluide n'étant plus appelé vers son émonctoire ordinaire, est de trop dans l'économie, et si la nature ne le dirige vers les voies normales d'élimination, la transpiration cutanée, les urines, etc., elle excite dans le tissu des organes une irritation extraordinaire qui est une véritable maladie.

Nous pensons qu'on peut rapporter à ces différents chefs les causes de maladies irritatives qui dépendent du défaut de l'excitation.

Procédons maintenant à la recherche de celles qui sont produites directement par l'excitation.

SECTION III.

Comment l'excès d'excitation produit les maladies irritatives, et quelles sont ces maladies.

Nous rappellerons encore une fois que l'excitation tend à s'éteindre si elle n'est renouvelée sans cesse par des stimulants; nous ajouterons ensuite qu'il faut, pour le maintien de l'équilibre, que les nouveaux stimulants ne viennent agir sur la matière nerveuse des organes que lorsque l'excitation produite par ceux qui ont agi avant eux s'est affaiblie jusqu'à un certain point; mais ce point est difficile à déterminer; il varie suivant les constitutions individüelles, l'habitude et le degré d'énergie des excitants ou stimulants. Si l'excitation est trop souvent renouvelée, si elle l'est toujours avant que celle qui l'a précédée soit suffisamment affaiblie, ou si elle est provoquée par des agents d'une activité extraordinaire, elle ne tend plus à s'affaiblir d'elle-même pour retomber au-dessous du type normal; elle persévère, quoique l'organe soit soustrait à l'action des stimulants qui l'ont provoquée; elle dépasse le type normal, et se convertit en irritation. Dans tous ces cas, l'excitation chemine avec plus de rapidité dans

la matière nerveuse; elle se communique d'un foyer viscéral à un autre, recevant toujours un nouveau degré d'impulsion dans le plus excité; elle attire et cumule les fluides dans tous les tissus où elle acquiert de la prédominance, et tend à y dénaturer les phénomènes de calorification, de sécrétion, d'exhalation, de nutrition, comme nous le verrons incessamment (1).

Les faits qui prouvent cette assertion surabondent, et se présentent d'eux-mêmes à tous les observateurs. Il nous suffira d'en citer quelques uns des plus frappants, et que l'on puisse rapporter aux différents appareils organiques. Un air trop vif surexcite le poumon d'autant plus fortement que ce viscère est plus excitable, et l'inflammation en est la suite. Les aliments excitent l'estomac pour un temps déterminé; mais si, par de nouveaux ingesta,

(1) Voyez la première édition de l'*Examen des doctrines médicales*, Paris, 1816, page 439, où l'on trouve le passage suivant, sous le titre de *Physiologie des irritations :* « Lorsqu'un stimulant » agit sur nos organes, ce sont toujours les nerfs qui reçoivent » l'impression... L'impression irritante étant reçue dans le sys- » tème nerveux, voici le sort qu'elle éprouve : ou elle y reste et » y produit les phénomènes morbides, alors il en résulte des » névroses; ou elle opère sur le système capillaire sanguin, et » détermine les phlegmasies; ou elle agit sur les capillaires non » sanguins, soit sécréteurs, soit excréteurs, soit exhalants, soit » absorbants, et donne lieu à ces nombreuses altérations dont » j'ai parlé plus haut, etc. »

on s'opiniâtre à soumettre cet organe à de nouvelles excitations avant que celle de la dernière digestion soit suffisamment affaiblie, l'estomac contracte une excitation qui ne tend plus à s'affaiblir; c'est une irritation; elle est d'abord purement nerveuse et se dissipe par l'ingestion même des stimulants; mais si l'on persévère dans leur emploi, l'irritation devient assez forte pour cumuler les fluides dans le tissu de l'organe et pour le dénaturer. Le laps de temps nécessaire pour la production de cette surexcitation varie suivant la nature plus ou moins excitante des aliments et des boissons, et suivant la puissance d'équilibre des individus; mais qu'il faille une semaine ou plusieurs années pour que la gourmandise et l'ivrognerie produisent une gastrite plus ou moins nerveuse, plus ou moins accompagnée de l'altération des tissus irrités, le fait reste le même. Certaines substances excessivement excitantes, comme l'alcool concentré, les poisons âcres, corrosifs, etc., n'ont besoin que d'un instant pour produire l'irritation de l'estomac; de même que certains gaz délétères peuvent en un clin d'œil sur-irriter l'appareil de la respiration. Les excitants naturels de nos organes sensitifs, des yeux, de l'oreille, des fosses nasales, de la bouche, de la peau, sont-ils trop énergiques, l'appareil qu'ils stimulent en souffre; cependant si vous suspendez la stimulation,

l'excitation produite s'affaiblira d'elle-même, et l'équilibre sera bientôt rétabli; mais si la stimulation se répète sans cesse avant le retour de cet équilibre, l'appareil sensitif sera irrité, il deviendra malade, et même souvent dans une nuance qui compromet l'intégrité de son organisation. Tous ceux qui ont abusé de leurs yeux sont dans ce cas. L'oreille ne s'irrite que par des sons extrêmement forts ou bruyants; mais le nez et la bouche sont fréquemment irrités par les sternutatoires, les sialagogues; et quant à la peau, chacun peut vérifier ce que nous venons d'avancer, en y pratiquant des frictions, en y renouvelant sans cesse les topiques irritants.

C'est le cerveau qui agit dans les opérations intellectuelles: donnez-lui du repos après l'avoir mis en action, vous pourrez impunément vous procurer les jouissances de l'étude; mais si vous le forcez sans cesse, soit par l'étude, soit en vous laissant aller aux mouvements des passions, à entrer dans une nouvelle érection vitale, avant que la dernière soit retombée au degré normal, l'excitation devient excessive, l'irritation est produite, et la délicatesse du tissu médullaire de cet organe l'expose à de graves altérations, par l'appel extraordinaire des fluides et les déviations des affinités nutritives. Or ce viscère est un de ceux où il est le plus difficile de rétablir le type normal d'action organique, parce qu'il est

le terme et l'aboutissant de toutes les stimulations un peu vives qui sont exercées sur les surfaces de rapport et dans l'intérieur des tissus ; il n'est donc pas étonnant que les maladies qui dépendent de son irritation soient si fréquentes. Les migraines, les folies, les convulsions, les paralysies, les apoplexies, sont les principales : toutes reconnaissent pour cause l'irritation, mais non toujours provoquée par l'exercice outré des facultés intellectuelles et affectives : la stimulation de l'estomac les produit peut-être aussi souvent, en raison des rapports qui associent entre eux les organes de la pensée et ceux de la digestion.

On a trop long-temps ignoré que le cœur, forcé de battre avec une activité super-normale par les exercices violents, les affections morales, et même par les inflammations qui produisent la fièvre, finissait par contracter une irritation qui suffit pour altérer son tissu, et le conduire, par l'hypertrophie, à l'état anévrismatique. Les travaux intellectuels poussés trop loin, et les passions violentes et surtout continues, en ne laissant aucun repos à l'innervation, en ne lui permettant jamais de retomber au type normal, engendrent journellement une irritation dont le siége principal est dans l'appareil nerveux des trois cavités viscérales ; car, ainsi que nous allons voir, l'irritation a différents siéges prédomi-

nants, comme elle a différents degrés d'intensité.

Il est facile d'appliquer aux organes générateurs, à ceux qui sont chargés des sécrétions, aux muscles, ce que nous venons de dire des principaux appareils viscéraux, considérés comme soumis à l'influence des excitants.

Cette seconde source de maladies, l'excès d'excitation convertie en irritation, est donc beaucoup plus féconde que la première, ou le défaut de l'excitation, et l'on peut affirmer que c'est d'elle que découlent la majeure partie de nos maux; on répète vaguement que l'exercice outré de nos organes les fatigue, et que le corps, long-temps soumis à ces épreuves, s'use et s'épuise; mais, en disant cela, on se borne à énoncer le résultat, et l'on ne donne aucune idée du mode physiologique qui le produit. Ce mode est l'excitation, et la modification par où les excitants nous font passer pour nous détruire, dans tous les cas, est l'irritation.

C'est encore à cette irritation qu'il faut rapporter la production d'une foule de maladies que l'on attribue au vice des humeurs ou à des virus, comme les scrofules, les dartres, etc., celles qui naissent sous l'influence des agents de contagion ou d'infection. En effet, en quoi ces maladies peuvent-elles différer de celles dont nous venons d'indiquer les causes? uniquement par la nature de l'agent provocateur.

Dans nos affections irritatives les plus communes, ces agents sont ceux qui entretiennent notre existence; ils ne pèchent que par leur excès ou par leur défaut; mais qu'ils éprouvent une altération dans leurs principes constituants, qu'ils soient détériorés par la fermentation, la putréfaction, ou chargés de principes étrangers, nuisibles, on les verra convertis en de véritables poisons; et les voilà sur la même ligne que les autres productions de la nature, qui n'étaient destinées ni à nous nourrir ni à soutenir notre excitation dans le monde normal. Cependant tous ces poisons que font-ils autre chose que porter cette excitation au mode anormal, et la convertir, sans avoir besoin d'une action répétée ou prolongée, en une irritation capable d'épuiser la force nerveuse et de produire le collapsus, ou de déterminer des congestions actives qui amènent la désorganisation des principaux viscères? Ils infectent nos humeurs, a-t-on dit... Cette infection, durant l'état de vie, est une chimère. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les humeurs peuvent leur servir de véhicule pendant un temps plus ou moins long; mais ces poisons, ces virus n'engendreront jamais aucune maladie, sans développer de l'irritation dans les solides : ce qui le prouve, c'est que toujours l'économie s'habitue à l'impression de tous ceux d'entre eux qui ne sont pas vénéneux au plus haut degré, ou

qui ne corrodent pas les tissus; de telle sorte que les molécules de ces poisons circulent impunément dans nos vaisseaux pendant un temps indéterminé, sans que l'irritation que produisit jadis leur contact sur les solides se renouvelle: telles sont les miasmes putrides d'une activité modérée, et ceux beaucoup plus actifs qui occasionnent la peste, la fièvre jaune, la variole, etc. Quant aux poisons d'une activité telle que la vie n'est jamais compatible avec leur présence, ils ne peuvent l'attaquer qu'en irritant les organes, en les brisant, comme les acides et les alcalis injectés dans les vaisseaux, ou en faisant perdre à la matière nerveuse, par une excitation trop rapide, l'excitabilité à laquelle notre existence est attachée tels sont les gaz qui s'exhalent de certains tombeaux, et dont la première inspiration peut occasionner une mort subite. Nous professons que les poisons connus ne sont jamais directement sédatifs de l'excitabilité nerveuse, et nous le démontrons par des observations de détail qui ne peuvent trouver place ici, mais qui sont décisives. Nous nous bornerons à en donner une idée. Toutes les fois que les poisons les plus formidables agissent en petites doses sur un tissu très vivant, ils le surexcitent; l'expérience est positive à cet égard. Nous est-il permis d'en conclure que, lorsqu'ils tuent subitement, dans leur application en grandes masses, ils ne peuvent le

faire qu'en usant rapidement l'excitabilité des tissus les plus délicats, les plus vibratiles de notre économie, de ceux dans lesquels doivent commencer tous les mouvements de notre machine, de ceux à l'intégrité desquels tient la conservation de notre existence; en un mot, les tissus nerveux?

Ces réflexions sont faites pour exciter notre curiosité sur la manière dont se comporte l'irritation une fois qu'elle est établie dans nos organes. C'est aussi à cette recherche que nous allons procéder, afin de compléter l'histoire générale de ce grand et intéressant phénomène.

SECTION IV.

Des changements qui surviennent dans les organes par l'influence de l'irritation.

Les tissus irrités commencent par se mouvoir avec plus de précipitation que dans l'état normal; ils appellent les fluides, en raison des affinités qui existent entre les molécules des solides et celles des liquides, affinités qui augmentent avec l'intensité de la vie. Il s'établit ce que nous appelons des *érections vitales morbides*. Ces érections produisent des changements dans la manière d'être de nos tissus. Le premier et le principal consiste dans l'*état inflammatoire*. La partie irritée se tuméfie, rougit

en se pénétrant de sang ; le calorique s'y dégage en plus grande quantité, et sa température augmente. Cette partie est menacée de désorganisation ; mais comme le phénomène de l'inflammation est susceptible d'une foule de nuances, la désorganisation qu'il produit en offre aussi de très multipliées : quand l'inflammation attire une congestion excessive, c'est la gangrène ou la mort du tissu enflammé, et il éprouve la putréfaction avant d'être détaché des parties vivantes ; plus souvent c'est la suppuration ; d'autres fois c'est une espèce particulière d'induration rouge. Ces trois terminaisons rendent souvent la partie impropre aux usages auxquels elle est destinée ; elle se sépare en masse ou elle se ramollit, se dissout, et les molécules solides qui la constituent sont résorbées, c'est-à-dire emportées par le torrent de la circulation qui la traverse sans cesse ; de sorte que cette partie disparaît dans l'organisation. Cette destruction peut être complète ou incomplète, et, dans ce dernier cas, la partie qui a souffert l'inflammation phlegmoneuse peut encore remplir ses fonctions.

Dans certains cas, l'inflammation perd, à raison de sa durée ou de l'organisation du tissu malade, une partie de son activité, et devient chronique. Il est des inflammations qui établissent, dans les parties qu'elles attaquent, un mode de nutrition anor-

mal qui les couvre de végétations. On peut même dire qu'avant d'opérer la destruction d'un organe, l'inflammation commence toujours par y déterminer un certain degré d'hypertrophie; mais cette hypertrophie disparaît bientôt quand l'inflammation est très rapide; elle ne fait de grands progrès que dans les inflammations à qui leur peu d'intensité permet d'avoir une longue durée.

Sur son déclin, l'inflammation, qui n'a pas opéré la détérioration des tissus, leur fait souvent contracter des adhérences anormales, et y produit des déformations plus ou moins considérables, sans qu'il existe une véritable désorganisation. Elle opère ces changements en transformant en solides les molécules de lymphe qu'elle a fait exhaler à la surface des tissus enflammés; c'est ainsi que se consolident les plaies, et que s'établissent des adhérences durables entre des srfaces jusqu'alors libres et glissant les unes contre les autres : la plèvre, le péricarde, le péritoine, en sont le siége le plus ordinaire; mais ces adhérences peuvent se former partout où deux surfaces enflammées se trouvent en contact. On profite de cette disposition de nos organes à l'adhérence pour guérir quelques difformités congéniales, telles que cette fente de la lèvre supérieure que l'on appelle bec-de-lièvre; il suffit, pour y réussir, de rendre les deux surfaces vives et saignantes

par la résection de leurs bords libres, et de les maintenir en contact. L'inflammation qui s'y développe y détermine aussitôt une adhérence qui dure autant que la vie.

C'est dans le phénomène de l'inflammation que l'irritation produit les effets les plus étonnans; mais nous n'avons encore fait qu'indiquer ceux qui arrivent dans la partie où elle s'est développée, bientôt nous en rechercherons les suites. Il s'agit maintenant de prendre une idée de ce qui se passe dans les autres organes, en conséquence de l'inflammation d'un seul.

Les inflammations légères n'intéressent que la partie qui en est le siége, et souvent même l'individu qui la porte n'en a pas la conscience. L'apoplectique n'a aucune idée de l'inflammation que l'on excite dans le tissu de sa peau par l'application d'un vésicatoire ; ceux que l'on établit sur les membres paralysés souvent ne sont point sentis par le paralytique; plusieurs inflammations profondes, situées dans les tissus peu nerveux, chez des sujets à sensibilité obtuse, parcourent toutes leurs périodes sans qu'aucune sensation pénible témoigne leur existence. La douleur n'est donc point, rigoureusement parlant, au nombre des phénomènes locaux de l'inflammation. Comment y serait-elle, puisque la sensibilité est une fonction du cerveau? La dou-

leur doit donc être placée parmi les phénomènes extra-locaux qui dépendent de la transmission de l'irritation. En effet, les nerfs, agents de toute communication irritative, conducteurs de toutes les stimulations, les nerfs transmettent au cerveau de l'irritation quand il en existe beaucoup dans une partie enflammée. Le *moi* en a connaissance; l'homme dit : Je souffre, et il rapporte sa douleur au tissu enflammé. C'est ainsi que la douleur devient le signe précieux qui complète le diagnostic de l'inflammation, et l'on sent combien ce signe est important quand il s'agit de prononcer sur l'inflammation d'un organe caché, où la rougeur n'est pas visible, où la chaleur, ne pouvant être distinguée par le tact, ne peut plus qu'être rapportée à la douleur, où la tuméfaction enfin n'est pas toujours facile à percevoir.

Mais ici l'histoire de l'inflammation se complique et s'obscurcit au point d'exiger de la part du médecin des efforts d'attention, de raisonnement et d'induction qui ont empêché ce phénomène d'être entièrement connu et apprécié à sa juste valeur par les anciens. Aussitôt que l'inflammation ou la phlegmasie, car ces deux mots sont synonymes, est assez considérable, soit par son activité, soit par son étendue, pour affecter fortement l'organe de nos perceptions, le cerveau, qu'elle a irrité, irrite éga-

lement une foule d'autres organes; et ceux-ci lui renvoient, à leur tour, de l'irritation. De là une multitude de sensations douloureuses et de mouvements plus ou moins pénibles et désordonnés, au milieu desquels le phénomène principal, l'inflammation, premier mobile de cette scène tumultueuse, est souvent perdu de vue par l'être souffrant : il l'a été pendant long-temps par ceux qui étaient chargés de l'observer et de lui procurer du soulagement.

Qu'est-ce en effet que ces fièvres qui ont été, durant tant de siècles, l'objet des recherches des médecins, et le sujet perpétuel de leurs hypothèses et de leurs disputes, sinon des inflammations méconnues? Mais pourquoi l'étaient-elles? C'est parce que l'irritation, transmise au cerveau par l'organe enflammé, et réfléchie par ce même cerveau dans plusieurs autres tissus, détermine des sensations plus fortes que celles que l'on rapporte au foyer de l'inflammation. Ces irritations secondaires sont ce qui constitue les sympathies de l'état inflammatoire. On voit que nous n'hésitons pas à les attribuer au cerveau; et ce que nous avons dit des inflammations non perçues, qui n'excitent ni douleur dans leur foyer, ni sensation dans les autres parties, justifie assez notre assertion.

On a demandé comment les nerfs pouvaient être les agents de sympathie entre les organes éloignés

les uns des autres, et qui reçoivent des nerfs différents : on n'a pas pris garde que le cerveau est le centre de tous, et qu'il ne reçoit jamais une stimulation sans la réfléchir, non seulement dans ceux qui la lui ont transmise, mais aussi dans tous les autres (1) Ces stimulations réfléchies affectent chaque organe suivant la nature de ses fonctions, et y font souvent naître des irritations plus douloureuses que celles du foyer primitif d'inflammation ; et cela, non seulement dans les inflammations assez intenses pour produire la fièvre, mais aussi dans beaucoup d'autres d'une intensité bien moindre. C'est ainsi que quelquefois les phlegmasies de l'estomac et des intestins grêles, sans être elles-mêmes fort douloureuses, occasionnent d'atroces douleurs dans la tête, dans le dos, dans les lombes, dans les parois de la poitrine et dans les épaules, de la fatigue dans les membres, ou déterminent un délire dont la cause première est faussement attribuée à l'encéphale. C'est en vertu de ces transmissions sympathiques, par le moyen du cerveau, que des inflammations profondément situées dans les bronches font éprouver au larynx une sensation qui provoque la toux ; que celles qui résident dans le pa-

(1) Ce fait a été démontré dans notre *Traité de physiologie appliquée à la pathologie*, et plus haut à l'occasion des excitations instinctives et intellectuelles.

renchyme du poumon déterminent de la douleur dans le dos ou à la partie moyenne du sternum; que celles du gros intestin, qui constituent la dysenterie, retentissent dans les lombes, dans les cuisses, et y causent parfois plus de douleur que dans le tissu phlogosé; que celles de l'utérus n'occasionnent pendant long-temps, chez bien des femmes, que des douleurs des lombes ou des aines; que, dans certaines inflammations du cerveau, les troubles principaux se manifestent dans l'appareil de la digestion ou dans certains muscles qui deviennent convulsés ou paralytiques; que plusieurs inflammations de la vessie urinaire ne sont douloureuses qu'à l'extrémité de l'urètre; que celles des reins ne s'annoncent d'abord, dans bien des cas, que par le vomissement et le dégagement des gaz dans la cavité de l'estomac, etc., etc. La même confusion n'existe par pour les phlegmasies de la surface extérieure : les quatre caractères, tumeur, douleur, chaleur, rougeur, y sont évidents; aussi le diagnostic de ces phlegmasies a-t-il été de tout temps plus facile que celui des inflammations des organes cachés dans les cavités viscérales; mais pour n'avoir pas eu une juste idée des sympathies, les médecins et les chirurgiens ont souvent méconnu l'influence des inflammations extérieures sur ces organes.

Si toutes les inflammations internes ne se mani-

festaient jamais que par des erreurs de perception toujours les mêmes, leur diagnostic n'offrirait pas une extrême difficulté; mais la même phlegmasie peut présenter des sympathies très différentes, tandis qu'il est des cas où le phénomène local et primitif l'emporte en intensité sur les phénomènes secondaires. De là sans doute la lenteur avec laquelle la science a marché. On prenait pour prototype les inflammations de ce dernier genre, ainsi que celles, plus évidentes encore, de la périphérie du corps ; et les autres étaient presque toujours méconnues. C'est par l'étude de la médecine physiologique, qui fait connaître les fonctions diverses du même organe, et apprécier les relations qui l'unissent à tous les autres, que l'on découvre les raisons de cette confusion apparente. Nous ne pouvons nous engager ici dans ces détails (1).

Parmi les phénomènes qui se rapportent au transport de l'irritation, il faut noter les altérations qui surviennent dans la coloration et dans les sécrétions des organes plus ou moins éloignés du foyer de la maladie. C'est dans l'irritation inflammatoire qu'on en trouve les exemples les plus marqués ; c'est ainsi que la rougeur de la langue, du voile palatin, des

(1) Voyez notre *Traité de physiologie*, 2 vol. in-8° ; Paris, 1834 ; et notre *Cours de pathologie et de thérapeutique générale*, 5 vol. in-8°, Paris, 1835.

conjonctives, correspond à celle de l'estomac ; que la salive et le mucus de la bouche sont augmentés et altérés dans leur sécrétion lorsqu'il existe des irritations gastro-duodénales. Les inflammations produisent des changements à peu près analogues dans le suc pancréatique et dans la bile. C'est toujours par une irritation sympathiquement transmise aux organes sécréteurs que l'action de ces organes, d'ailleurs continue, éprouve tout-à-coup de l'augmentation et passe souvent à l'état morbide. Toutes ces sympathies, que nous appellerons organiques, ne peuvent s'établir que par l'intermédiaire des nerfs ; mais il est deux ordres de nerfs, et ceux qui jouent le principal rôle dans ces sortes de rapports sont les nerfs viscéraux, dépendant du grand sympathique, parce qu'ils président à l'action du système vasculaire. Nul doute que les cérébraux n'y contribuent aussi, puisqu'ils se joignent aux premiers dans tous les viscères, mais c'est uniquement comme promenant et entretenant l'excitation dans l'appareil nerveux, en général, qu'ils agissent ; car l'intermédiaire de la perception cérébrale, qu'eux seuls pourraient procurer, n'est nullement nécessaire à la production des symptômes organiques. Il est pourtant bien certain que le cerveau peut influer sur les sécréteurs, puisque l'idée d'un mets suffit pour faire jaillir la salive, puisque l'idée du nour-

risson qu'elle allaite suffit pour faire jaillir le lait d'une bonne nourrice; on sait d'ailleurs jusqu'à quel point la colère agit sur le foie, et l'idée de l'acte générateur sur les testicules. Cependant il n'est pas probable que l'intervention de l'encéphale soit nécessaire aux sympathies organiques autrement que comme cause d'excitation générale; car l'irritation parcourt les nerfs dans tous les sens, et n'a nullement besoin du secours d'un cerveau pour passer, se propager dans la matière nerveuse. C'est ce qui a été assez clairement démontré dans la section 1re du chapitre IV, pour que nous soyons dispensé d'y revenir.

Dans quelques cas, l'excitation normale, transformée, par son excès, en irritation, élimine le sang qu'elle vient d'attirer dans les organes : ce sont les hémorrhagies. L'évacuation du sang qui forme la congestion dépend de la disposition organique de la partie, et de ce que ses pores extérieurs sont moins irrités ou moins forts que les vaisseaux capillaires de son intérieur. L'analogie qui rapproche les hémorrhagies des inflammations résulte de l'identité des causes, de la similitude des phénomènes locaux, jusqu'au moment de l'expulsion du sang, et de la facilité avec laquelle l'hémorrhagie et l'inflammation se succèdent ou se remplacent, soit dans le même tissu, soit dans des tissus différents.

Cependant tous les tissus ne sont pas susceptibles d'éprouver des hémorrhagies spontanées, tandis qu'il n'en est aucun qui ne puisse être le siége du mode d'irritation qui constitue la phlegmasie.

L'irritation développée dans les tissus vivants ne les altère pas toujours dans le mode qui constitue l'inflammation. Il est des cas où son principal effet est d'y accumuler la partie lymphatique de nos humeurs et d'y altérer la nutrition dans un mode qui ne ressemble pas parfaitement aux désorganisations que produit l'état inflammatoire, et que nous avons plus haut signalées.

Cette différence est fondée sur celle des tissus primitifs dont nos organes sont composés, et sur le mode d'action ou la nuance d'irritabilité qui préside à la vie de chacun de ces tissus. Le tissu aréolaire et lamineux est présent dans tous les organes; il s'y montre sous diverses formes : tantôt sous celle de petites lames transparentes, plus ou moins lâches, plus ou moins serrées, et servant de moyen d'union entre les organes et entre les diverses parties des mêmes organes; tantôt sous la forme de tissu graisseux, quand il doit remplir de grands espaces entre les organes et les appareils; d'autres fois condensé et aplati en forme de membranes qui ont toujours une face celluleuse correspondante au reste du tissu de la même espèce, et une face libre et glis-

sante qui se correspond à elle-même au moyen des duplicatures, qui est lisse et toujours glissante par l'effet d'une vapeur lymphatique dont elle est continuellement humectée; son usage est de faciliter les grands déplacements, et d'adoucir les frottements qui en résultent.

Ce sont ces tissus d'aspects différents, mais que l'on peut regarder comme les modifications d'un seul, qui sont le siége ordinaire des inflammations les plus intenses, proposition qui a été développée ailleurs (1). Quand l'irritation s'y déploie avec énergie, elle y appelle beaucoup de sang, elle les épanouit, les développe partout où ils ne sont pas trop condensés, et y produit le phlegmon dont nous avons déjà parlé, et que l'on a long-temps regardé comme le type de tout état inflammatoire.

Mais au-dessous de ce premier degré de l'irritation vasculaire, il s'en groupe une foule d'autres qui ne sont pas moins dignes d'attention. Essayons d'en donner en peu de mots une idée claire.

Le premier fait qui nous frappe c'est que ces mêmes tissus sont susceptibles d'un autre degré d'irritation qui lui-même pourrait être subdivisé en plusieurs degrés secondaires. En effet, lorsque l'irritation n'a pas conduit ces tissus, par l'inflamma-

(1) *Histoire des phlegmasies ou inflammations chroniques*, 5e édit. Paris, 1838, 3 vol. in-8°.

tion, à la suppuration ou à la gangrène; lorsqu'elle ne s'est pas terminée en perdant graduellement de son activité, et en organisant la lymphe à la surface des parties enflammées, elle les engorge des mêmes fluides auxquels ils servent de dépôt dans l'état normal, et dénature leur nutrition de manières plus ou moins extraordinaires : de là les dégénérations lardacées, fibreuses, sébaciformes, squirrheuses, encéphaloïdes, etc. Ces dégénérations étaient jadis attribuées à des virus ou à des dépravations particulières des humeurs; mais l'observation de leurs causes, de leurs progrès, de leurs rapports avec les autres affections, et de leurs moyens curatifs, a démontré qu'elles ne sont que des produits de certains modes d'irritation. Voyez l'*Histoire des phlegmasies*, article *Péritonite*. Tel est le premier mode des subinflammations, celui qui a son siége dans les mêmes tissus où l'inflammation a coutume de se développer avec la plus haute intensité.

Le second fait de subinflammation bien manifeste est celui des ganglions lymphatiques, sortes d'organes qui se trouvent partout sur la route des vaisseaux absorbants d'un certain volume. Ces petits corps sont composés de vaisseaux sanguins, de nerfs et de vaisseaux lymphatiques unis par le tissu aréolaire; mais on ne sait pas bien de quelle manière les différents tissus qui les composent sont

disposés. Toutefois on peut observer que l'irritation s'y développe sous l'influence de certains agents d'excitation, et qu'elle peut s'y élever jusqu'au degré de l'inflammation; que cependant cette nuance y est assez rare, mais que les ganglions sont souvent irrités dans un mode qui les tuméfie, les endurcit avec une augmentation remarquable de température, et les réduit à la fin en une sorte de putrilage blanc, d'aspect à peu près semblable à celui du vieux fromage : voilà le second mode de subinflammation.

Le tissu aréolaire et lymphatique ganglionnaire font partie de tous les appareils organiques. On ne sera donc pas surpris de les trouver affectés et dégénérés dans toutes les irritations prolongées de ces appareils. Ces deux premiers éléments nous étant connus, procédons à ce que ces irritations peuvent avoir de particulier.

Nous fixerons d'abord notre attention sur les organes sécréteurs qui sont chargés d'élaborer des humeurs destinées à l'accomplissement de plusieurs fonctions. Ce sont les glandes salivaires, le foie, le pancréas, les reins, les testicules, les glandes mammaires, les follicules répandus sur toutes les surfaces de rapport tant externes qu'internes, et certaines glandes qui s'en rapprochent, telles que les amygdales, la prostate, les glandes lacrymales. Ces glan-

des sont un composé du tissu sécréteur propre, qui varie quelque peu, mais qui se réduit toujours à des vaisseaux sanguins et à ceux qui éliminent l'humeur sécrétée; de ganglions lymphatiques pour le plus gros; de vaisseaux absorbants pour tous; de nerfs plus ou moins nombreux, et d'un tissu cellulaire plus ou moins abondant, plus ou moins lâche ou serré, qui sert de moyen d'union à ces différents tissus.

Ces organes nous offriront d'abord le premier mode d'irritation organique, l'inflammation, qui, dans son plus haut degré, confondra tous ces tissus en développant excessivement le cellulaire et l'inondant de sang, avec beaucoup de chaleur, de douleur et l'imminence très prononcée de la suppuration ou de la gangrène. Mais si nous examinons ces organes sécréteurs quand ils ne sont pas tourmentés d'une manière aussi active, nous reconnaîtrons que l'irritation, provoquée par les mêmes causes qui produisent le phlegmon, ou par l'action d'une foule d'autres excitants, peut se borner à agir sur plusieurs de leurs tissus en particulier. Ainsi, quand une glande légèrement chaude et tuméfiée cessera tout-à-coup de sécréter, ou fournira son humeur en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, ou l'offrira plus ou moins altérée, diffluente, concrétée; odorante, irritante pour les parties voisines; quand cette humeur mal élaborée se décomposera, formera

des concrétions plus ou moins solides, le tout avec un sentiment de cuisson, de pesanteur, de lancinance, etc., pourrons-nous nous empêcher de reconnaître que l'irritation réside particulièrement dans la portion de l'appareil glandulaire qui est destinée à la formation de la salive pour les glandes salivaires, de la bile pour le foie, de l'urine pour les reins, du sperme pour les testicules, de l'humeur sébacée ou de la transpiration pour la peau, de la mucosité pour les membranes internes des poumons, des voies gastriques, de la vessie, etc.? Ensuite, lorsque ces organes, après avoir long-temps péché par le mode de leur sécrétion, viendront à se tuméfier, s'endurciront, feront éprouver plus de douleurs, revêtiront l'aspect squirrheux, ou passeront à la dégénération cancéreuse, instruits par ce qui se passe journellement sous nos yeux dans les tissus purement cellulaires ou ganglionnaires faiblement irrités, nous serons conduits à penser qu'à la fin ces tissus, qui font aussi partie des glandes sécrétoires, ont participé à l'irritation.

C'est ainsi que des maladies prétendues humorales, attribuées jadis à des ferments, à des âcretés, à des virus, telles que les salivations, les affections bilieuses, les obstructions du foie, qui se lient aux gastro-entérites chroniques, les catarrhes rebelles du poumon, de la vessie, du rectum, les dartres,

les spermatorrhées, les fleurs blanches, les diabètes, les affections néphrétiques, etc., rentrent d'abord dans les irritations ou subinflammations sécrétoires, et se rangent ensuite dans les subinflammations mixtes, lymphatiques, squirrheuses, tuberculeuses, cancéreuses, lorsque l'irritation chronique a persisté dans les organes sécrétoires assez long-temps pour les conduire à une dégénération complète.

Nous venons d'étudier l'irritation des vaisseaux, ou irritation vasculaire, dans les tissus les plus compliqués; et désormais, en l'examinant dans ceux dont nous n'avons point encore parlé, nous ne pouvons rien trouver d'étranger à ce que nous avons déjà vu, puisque le tissu aréolaire, et les membranes qui en sont formées constituent la base de ces derniers. Partout, en effet, dans les organes dont il nous reste à faire mention, nous devons renconter, 1° dans le plus haut degré, le phlegmon, si le tissu aréolaire, où se terminent les artères capillaires, peut se développer librement; 2° dans les degrés moins élevés, et lorsque les tissus aréolaires sont condensés, comprimés, les inflammations faibles qui avortent pour dégénérer en subinflammations, ou les subinflammations primitives. Toujours ces subinflammations primitives ou secondaires, après une longue durée, nous fourniront, comme dans les organes que nous avons déjà examinés, l'état lardacé,

l'encéphaloïde, le squirrheux, le tuberculeux, les végétations, les amas de lymphe, les concrétions; enfin, lorsque l'irritation qui règne dans ces tissus altérés sera fortement exaspérée, soit par le seul effet de ses progrès, soit par des causes d'une grande activité, la dégénération cancéreuse en sera la dernière et la plus funeste conséquence.

Ce que nous venons d'indiquer d'une manière générale et sommaire embrasse toutes les irritations de l'appareil locomoteur connues sous le nom de goutte et de rhumatisme, lorsqu'elles sont causées par le froid, et lorsqu'elles succèdent aux irritations des viscères; maladies excessivement communes, et dont le siége peut prédominer 1° dans les muscles, où la forme phlegmoneuse est possible à cause du tissu cellulaire abondant et libre qui sépare leurs faisceaux; 2° dans les aponévroses, les tendons, où l'inflammation avorte si souvent pour revêtir le caractère des subinflammations; 3° dans les articulations, où l'irritation se comporte d'abord différemment, suivant la constitution des sujets, et suivant qu'elle débute à l'intérieur des capsules ou dans les ligaments qui assujettissent les os, mais où toujours elle finit par se perdre dans les degrés subinflammatoires; 4° dans les cartilages et les os, qui reçoivent l'irritation des parties molles, et qui s'altèrent à leur tour, soit par le ramollissement, soit par la carie ou la nécrose.

Les irritations des mêmes tissus, déterminées par des causes violentes, sont également assujetties aux mêmes lois. En effet, les phlegmons aigus et chroniques, les caries, les tumeurs blanches des articulations, déterminées par des blessures ou des contusions, ne font que reproduire, dans l'appareil locomoteur, les scènes diverses dont le rhumatisme et la goutte nous ont offert le tableau. Restent les phénomènes de transmission, et l'expérience apprend que, de l'appareil locomoteur, l'irritation se transporte aux viscères, et les affecte suivant leur mode d'organisation.

Enfin il nous reste à parler des irritations qui ont leur siége dans l'appareil ou système nerveux. Nous diviserons cet appareil en trois sections. 1° La première comprendra les extrémités nerveuses qui vont se perdre dans les tissus, où elles se confondent avec les capillaires sanguins, pour faire partie de l'organe lui-même. Cette portion du système nerveux est la moins connue dans sa structure intime; c'est elle qui, recevant les stimulations, les transmet à la seconde portion qui consiste dans les cordons. Les irritations qu'elle éprouve, elle les partage avec les organes dont elle fait partie, mais elle peut être plus ou moins affectée. 2° La seconde section, ou l'appareil des cordons, est de deux espèces : l'une appartient aux nerfs cérébraux, qui peu-

vent, dit-on, se subdiviser en nerfs du sentiment et nerfs du mouvement ; et l'autre aux nerfs splanchniques. Les cordons sont semés, par intervalles, de renflements gélatino-fibrineux que l'on appelle ganglions. 3° La troisième section se compose du cerveau proprement dit, du cervelet et de la moelle, qui d'abord est dite allongée et ensuite rachidienne ; ce qui constitue ce qu'on appelle l'appareil cérébro-rachidien ou sensitif interne. C'est des irritations de ces diverses sections que nous avons à nous occuper.

Le premier fait qui nous frappe est celui que nous avons déjà plusieurs fois signalé, que toutes les irritations d'une certaine intensité, auxquelles participe nécessairement la première section, sont transportées, par la seconde, dans l'appareil sensitif interne qui constitue la troisième, et réfléchies par celle-ci dans la deuxième, pour aboutir de nouveau à la première. Ainsi point de sensations un peu vives, point de mouvements musculaires un peu considérables qui n'attestent l'existence de ce cercle d'excitement. Tant que ces excitations sont proportionnées à celles des organes qui les provoquent, elles ne constituent point des maladies ; mais aussitôt qu'elles semblent les dépasser, on prononce qu'il y a affection nerveuse ou névrose.

La première division des névroses se compose donc des sensations douloureuses et des mouve-

ments convulsifs qui, provoqués par l'une des irritations vasculaires dont nous avons traité, acquièrent une telle prédominance que le malade s'en plaint vivement et sollicite les moyens d'en être délivré. Ces cas sont ceux 1° des personnes qui, par suite d'une blessure qui n'intéresse pas un cordon nerveux, éprouvent des douleurs atroces, des convulsions, le tétanos; 2° de celles qui, d'abord attaquées d'une phlegmasie aiguë du canal digestif (les prétendues fièvres essentielles), sont bientôt en proie au délire, aux mouvements convulsifs; ou qui, fatiguées par l'irritation chronique, soit de ce canal, soit d'un autre viscère, comme l'utérus, le cœur, les bronches, etc., accusent une foule de sensations, chacune les plus pénibles, et présentent des mouvements désordonnés dans les muscles viscéraux, dans les respirateurs, et même dans ceux de la locomotion; ce qui comprend toutes les personnes qui deviennent ce que l'on appelle hypochondriaques ou hystériques. Le nombre en est immense, car il est peu de personnes qui arrivent à l'âge moyen sans avoir contracté un excès de sensibilité dans quelque partie du corps, au moins dans l'état de civilisation où nous nous trouvons. L'homme est avide de sensations; il ne les obtient que par l'excitation, et il en demande à tous ses organes; il excite son estomac plus souvent et plus vivement qu'il ne

devrait, par les mets savoureux, et surtout par les boissons fermentées; il fait battre son cœur avec une activité démesurée, soit par les passions auxquelles il se laisse aller, soit par les exercices pénibles qu'il se donne; il tourmente inconsidérément ses organes sexuels pour en obtenir des sensations, et ne parvient guère à connaître la mesure de ses forces, sous ce rapport si important, qu'après en avoir abusé au point de compromettre sa santé. De plus il est, par sa condition d'homme, exposé à l'action d'une foule de causes qui tendent à déranger l'équilibre de son excitabilité : tantôt le froid engourdit ses sens et paralyse ses membres, qui ne reprennent leur action que pour lui faire éprouver les plus vives douleurs, et le voilà en proie aux tourments du rhumatisme ou de la goutte, dont l'intensité croît en raison des irritations qu'il a fait supporter à son estomac; tantôt il est accablé sous le poids du malheur, dont il souffre d'autant plus qu'il a plus de reproches à se faire, ou la mort lui ravit l'être qui l'attachait à l'existence. Si l'on n'a pas perdu de vue les développements qui ont été donnés plus haut sur les fonctions de l'appareil nerveux, on doit comprendre qu'il n'est guère possible que l'homme vive long-temps au milieu de ces terribles secousses sans que l'irritation s'établisse d'une manière permanente dans un ou plusieurs de

ses organes. C'est d'abord la matière nerveuse de l'organe qui se surexcite; mais, sur ses pas, viennent l'inflammation et la subinflammation. Tant que ces deux modes de l'irritation n'ont pas désorganisé le tissu malade, les phénomènes nerveux, c'est-à-dire les sensations pénibles plus ou moins douloureuses, plus ou moins extraordinaires, ainsi que les contractions et les tortures convulsives de l'état nerveux, tous ces symptômes sont mobiles et peuvent céder aux moyens de l'art; mais lorsqu'une nutrition anormale, produit des différents modes de l'irritation vasculaire, a définitivement dénaturé les tissus irrités, il n'y a plus aucune ressource. Les organes et les appareils dont ces tissus font partie ne peuvent plus vivre que d'une manière vicieuse. La substance nerveuse, qui en fait partie, n'est plus à l'unisson avec celles des autres régions du corps; elle donne au centre encéphalique trop d'excitation, et l'oblige par conséquent d'en trop réfléchir dans les autres nerfs, pour que l harmonie et la paix puissent jamais régner dans l'économie vivante. Le reste de la vie se passe donc dans des tourments perpétuels, et surtout singulièrement diversifiés quant aux genres de douleurs. Car l'homme ne souffre pas dans les seuls organes malades; il rapporte ses douleurs successivement à presque tous les départements de la sensibilité; il rattache ses émotions pé-

nibles ou extraordinaires à toutes les idées qu'il a reçues depuis qu'il a commencé à se connaître. Il divague, il souffre, et il fait souffrir tous ceux qui l'approchent. Tel est le névropathique.

Tous ces états morbides attestent qu'en percevant une irritation et en déterminant des mouvements involontaires ou volontaires, en conséquence de cette perception, l'appareil sensitif interne a lui-même été excité au degré qui constitue l'irritation. Or, une fois porté à ce diapason anormal, ce système peut en subir toutes les conséquences, c'est-à-dire que son irritation est susceptible de se transformer en phlegmasie, en hémorrhagie, en subinflammation. C'est ainsi que l'encéphalite, l'arachnoïdite, viennent compliquer ce qu'on appelait autrefois les fièvres essentielles, et que les mélancoliques, les hypochondriaques et les hystériques deviennent fous, épileptiques, ou sont foudroyés par l'apoplexie. Telle est l'irritation secondaire du système nerveux; elle n'est d'abord que névrose; elle se tranforme ensuite en quelque chose de plus humoral, en irritation vasculaire (1).

(1) Il règne beaucoup de vague et d'incertitude dans l'esprit des médecins de nos jours sur les inflammations de l'enveloppe séreuse du cerveau dite *arachnoïde*. Beaucoup d'observateurs attribuent exclusivement le délire à cette phlegmasie, comme si la substance cérébrale pouvait y être étrangère; d'autres pen-

Le second fait auquel nous devons porter attention, c'est que les nerfs (il s'agit ici des cordons) étant en partie formés de ce même tissu lamineux que nous avons dit être le plus propre de tous à contracter les inflammations, les nerfs sont exposés à ce mode d'irritation, qui doit s'y développer plus ou moins, suivant que ce même tissu, qui forme leur névrilème, est plus ou moins abondant, serré ou condensé. En effet, sans parler des causes vulné-

sent que la pie-mère seule peut être affectée d'inflammation; d'autres enfin soutiennent que le délire tient uniquement à l'inflammation de la substance grise qui occupe la partie convexe des hémisphères cérébraux. Il nous semble que l'irritation ne peut s'élever, dans l'appareil encéphalique, au degré qui correspond à l'inflammation, sans que les vaisseaux sanguins y prennent une part très active; et, d'un autre côté, nous regardons comme certain que le délire ne saurait exister sans une excitation des fibres blanches de l'encéphale, qui constituent évidemment son système nerveux particulier. Par ces données, on peut, ce nous semble, établir comme certain que l'inflammation se développe d'abord dans la pie-mère, d'où elle peut se propager, en convergeant, vers la substance grise et la substance blanche; en divergeant, vers l'arachnoïde, et même jusqu'à la dure-mère, et jusqu'aux os, comme le prouvent les crânes éburnés des fous. Il est facile de concevoir qu'un foyer d'inflammation, occupant une étendue plus ou moins considérable dans le réseau vasculaire sanguin qui enveloppe le cerveau, se propage aux capillaires de la substance grise, et lance assez d'irritation dans la matière nerveuse des fibres blanches pour occasionner le délire. Il y aurait ensuite beaucoup de choses à dire sur les nuan-

rantes, qui peuvent atteindre les nerfs aussi bien que tout autre organe, il en est d'autres qui dirigent et fixent l'irritation dans les branches nerveuses, et l'y portent jusqu'au degré de la phlegmasie. Les inflammations des gros cordons nerveux des lombes, des cuisses, des bras, ne sont pas rares à la suite de l'impression du froid et de la suppression des hémorrhagies et des phlegmasies cutanées ou articulaires; il en résulte des douleurs et des con-

ces légères de l'irritation de ces mêmes tissus, sur les cas où elle agit sur le vasculaire sanguin dans une nuance au-dessous de l'inflammation suppuratoire, sur ceux où elle réside plus particulièrement dans la matière nerveuse de la substance blanche, et dans telle ou telle région de cette substance, c'est-à-dire dans telle ou telle section de l'appareil nerveux intra-crânien; mais il ne faudrait parler qu'appuyé sur des masses de faits. Nous reviendrons sur ce sujet. Ce que nous croyons pouvoir ajouter ici concernant le mode de production des arachnoïdites, c'est que l'inflammation *non traumatique* s'établit de deux manières dans l'encéphale : tantôt elle s'y développe par cause morale, et alors l'irritation commence dans la fibre blanche, agite d'abord les nerfs intra-crâniens sous les formes appelées délires et convulsions, et finit par agir sur les capillaires sanguins, où elle produit l'inflammation; 2° tantôt l'irritation, régnant déjà dans un autre tissu vasculaire sanguin, se trouve propagée, par la voie des sympathies organiques, dans ceux de la pie-mère et de l'arachnoide. Les folies et les arachnitis par causes morales n'appartiennent-elles pas à la première section? Les folies et les arachnitis par gastro-entérite ne rentrent-elles pas dans la seconde?

vulsions locales qui sont connues sous le nom de névralgies. Ces mêmes affections peuvent être déterminées, dans toutes les branches nerveuses de l'extérieur du corps, par l'irritation d'un seul cordon dépendant de ces branches, qui se trouverait plongé dans un foyer d'inflammation. Les inflammations des racines dentaires, en attaquant le cordon nerveux qui s'y insère, suffisent pour développer et entretenir des névralgies dans les différentes branches de la cinquième paire et du nerf facial. Voilà donc une seconde espèce de névroses qui appartient exclusivement à la deuxième section de l'appareil nerveux, et qui se rapporte à l'irritation inflammatoire. On voit assez que, d'une part, elle tient aux irritations vasculaires des organes, et que, de l'autre, elle se lie à celles de l'appareil sensitif interne ou encéphalique, puisque la perception de la douleur suppose toujours l'excitation de ce dernier tissu, et que toute excitation peut s'élever au degré de l'irritation.

Cette dernière réflexion nous rappelle le grand fait auquel se rattachent les névroses de la troisième division. Il s'agit évidemment des cas où la substance cérébro-rachidienne est excitée au degré qui correspond à l'irritation. Elle peut le devenir d'abord par suite des deux premières divisions de l'état nerveux; car le délire, les convulsions, la folie, qui

dépendent de l'irritation plus ou moins intense du cerveau et de ses membranes, peuvent être provoqués par la piqûre, la déchirure, le pincement d'un cordon nerveux fort éloigné de la tête, aussi bien que par les phlegmasies aiguës et chroniques des viscères. Viennent ensuite les irritations primitives de l'encéphale, et cette section comprend les mêmes affections que nous venons de nommer, c'est-à-dire les délires passagers ou durables, intermittents ou continus, et les convulsions, en tant que ces maladies sont indépendantes des causes locales extra-cérébrales, et qu'elles sont provoquées par des excitations portées directement sur l'encéphale, comme les violences externes, ou excitées dans cet appareil par les travaux intellectuels, les affections morales, la pléthore sanguine, *et cætera*. Enfin, quelle que soit la cause qui ait développé de l'irritation dans le cerveau, il peut en résulter, outre le délire, des affections soporeuses, des épilepsies, des apoplexies, des paralysies, symptômes qui signifient que l'irritation de l'encéphale est devenue vasculaire et qu'elle participe de l'état inflammatoire, dont les conséquences sont l'engorgement sanguin, la suppuration, l'endurcissement, les extravasations de sang et de lymphe, les ulcérations et les dégénérations plus ou moins considérables, squirrheuses, cartilagineuses, osseuses, *et cætera*, tenant au vice

de la nutrition, et toujours analogues à celles que l'on observe dans les autres tissus, où nous avons étudié le grand phénomène de l'irritation vasculaire.

Tel est le tableau bien raccourci des maladies de la seconde classe, de celles qui dépendent de l'irritation, soit secondaire, soit primitive. Il faut y joindre celui des affections qui sont les conséquences des deux classes : quoique non primitives, elles présentent souvent des indications qui leur méritent une attention particulière.

Le premier effet général auquel nous devons nous arrêter, c'est l'obstacle au cours du sang ; il peut être partiel ou général. Il résulte toujours ou de la débilité qui a facilité l'amas des fluides dans un seul point, ou de l'irritation qui les y a fait affluer ; tels sont les anévrismes du cœur et des artères, les artérites, les phlébites, les varices et les tumeurs, quelle qu'en soit la cause, qui se développent sur le trajet des principaux vaisseaux. Ce genre de maladie n'a pu être connu que depuis que les affections de nos organes ont été rapportées à leur véritable cause ; aussi les anciens médecins n'en avaient-ils qu'une idée fort imparfaite.

Les obstacles au cours du sang dont l'étude offre le plus d'intérêt, sont ceux qui se forment dans le centre de la circulation. Que l'obstacle dépende

de la dépression du cœur, causée par un épanchement intra-péricardien ou même pleurétique, ou qu'il vienne de la distension des parois du cœur, avec ramollissement, ou de leur induration, avec diminution de volume, sans péricardite; que la cause de cet obstacle soit dans une oreillette ou dans l'autre, qu'il procède d'une dilatation de la crosse de l'aorte et de la veine cave, ou d'une exsudation inflammatoire qui a rétréci le calibre des principaux vaisseaux voisins du cœur, en se concrétant; qu'il résulte de l'oblitération des orifices aortiques par une fongosité, une végétation des parois musculaires conservant leur vigueur, ou d'une dilatation outrée des mêmes orifices avec ramollissement de la substance charnue de l'organe; qu'il y ait hernie de ses ventricules ou déchirement de ses colonnes, les symptômes fondamentaux seront toujours les mêmes; il y en aura bien d'accessoires, appartenant à l'espèce de la lésion, mais ils seront variables comme l'irritabilité, qui doit être l'interprète de toutes les lésions vitales, tandis que les trois suivants ne seront jamais en défaut : 1° difficulté de respiration; 2° difficulté ou impossibilité de locomotion; 3° difficulté ou impossibilité du sommeil.

La coïncidence de ces trois ordres de symptômes constitue le signe pathognomonique de l'obstacle central au cours du sang, et accuse par conséquent

la stagnation forcée de ce fluide dans les vaisseaux des grands viscères et surtout dans le parenchyme des poumons. Ce sont aussi ces symptômes qui fournissent les indications fondamentales en faisant entrevoir les suites probables du mal, et qui avertissent le médecin de la nécessité d'une exploration minutieuse pour arriver à la spécialisation de la cause particulière de l'obstacle. D'ailleurs il serait possible que cette cause ne fût que momentanée, comme un spasme du cœur, tel qu'on le voit dans quelques accès d'asthme convulsif; car ce n'est que la persévérance des sympathies qui fournit la preuve d'un obstacle permanent au cours du sang (1). Enfin, dans tous les cas désespérés, c'est encore le même groupe de symptômes qui fournit les seules indications qui restent à remplir pour alléger les souffrances et retarder le plus possible la dernière heure. Que de raisons pour exhumer du chaos de l'antique pathologie les lésions qui appartiennent à la difficulté du passage du sang à travers le double détroit du centre thoracique, afin d'en faire les caractères d'un genre particulier de maladies! Des symptômes assez nombreux se groupent autour des trois lésions dont la réunion constitue le caractère de ces affections; mais ce n'est point ici le moment d'entrer dans ces détails.

(1) Voyez *Commentaires des propositions de pathologie*. Paris, 1829, 2 vol. in-8°. — J. Bouillaud, *Traité clinique des maladies du cœur*. Paris, 1835, 2 vol. in-8°, fig.

Le second effet que nous cherchons à reconnaître est l'extravasation des fluides séreux, ou les hydropisies. Tantôt occasionnées par la débilité directe résultant de l'épuisement de l'excitabilité, comme à la suite des grandes pertes de sang, de la disette, d'un régime aqueux, d'un air humide, etc.; tantôt déterminées par l'irritation qui les produit directement, par une exhalation intérieure vicieusement substituée aux excrétions séreuses dépuratives, ou les provoque indirectement par les inflammations aiguës qu'elle allume, les hydropisies sont, comme on voit, quelquefois primitives, et le plus souvent consécutives; mais, dans ce dernier cas, elles deviennent toujours, pour l'être vivant, une cause d'irritation secondaire, de souffrance, et présentent constamment, outre les indications de la maladie dont elles résultent, celle de provoquer l'évacuation de la sérosité extravasée; c'est ce qui nous oblige d'en faire un genre particulier de maladies dans le détail desquelles il ne nous est pas loisible d'entrer (1).

Le troisième effet constant des maladies de toute espèce est de porter atteinte à la force assimilatrice, et d'empêcher l'élaboration parfaite de nos humeurs. De là résulte un certain nombre de symptômes qui se rapportent à la cacochymie et au scorbut des

(1) Voy. *Cours de pathologie et de thérapeutique générale.* Paris, 1835, 5 vol in-8°.

auteurs. Ces maladies sont encore caractérisées par l'indication d'un certain genre d'alimentation ; par cette double raison, elles méritent d'être traitées séparément.

Le scorbut peut aussi être primitif, et alors il dépend d'aliments de mauvaise qualité, ou d'un air froid, humide, sombre, malsain. Il a toujours pour signes caractéristiques, d'une part, le défaut de contractilité de la fibrine des muscles, cause générale de la langueur des malades et de l'affaiblissement de la locomotion ; et de l'autre, des extravasations de sang dans la peau et dans le tissu sous-cutané. Mais il est important d'ajouter à cela : 1° que la membrane interne du canal digestif a toujours reçu la première atteinte, comme étant l'organe assimilateur par excellence ; ce qui expose les malades aux phlegmasies chroniques et aux hémorrhagies de ce canal, y compris celles des gencives ; 2° que les scorbutiques sont loin d'être exempts de phlegmasies dans les autres organes, mais qu'ils en contractent d'autant plus facilement que l'une des causes les plus puissantes du scorbut, le froid humide, les y expose continuellement ; 3° que l'inflammation se montre dans deux nuances chez les scorbutiques : (*a*) la chronique apyrétique, celle des gencives et de la membrane muqueuse digestive, qui n'empêche pas le scorbut d'être *froid* ; (*b*) l'aiguë et fébrile, qui

peut se manifester dans tous les organes; ce qui constitue le *scorbut chaud* des auteurs ; et que les scorbutiques sont également susceptibles des irritations intermittentes; 4° que les tissus des scorbutiques, jouissant d'une force de cohésion et d'une force d'affinités organiques moins grandes que ceux des autres sujets, sont aussi beaucoup plus exposés aux désorganisations : de là la production des anévrismes du cœur par le scorbut, des déchirures des muscles par des efforts de contraction assez modérés, de larges ecchymoses par des contusions légères, enfin la rapidité étonnante avec laquelle les phlegmasies produisent la désorganisation chez les scorbutiques; 5° enfin qu'il y a toujours deux genres d'indications dans le scorbut : (*a*) l'indication tirée du vice de l'assimilation, qui exige l'emploi des aliments frais, végétaux surtout, d'un air sec, renouvelé, et de la lumière; (*b*) l'indication fournie par les inflammations compliquantes auxquelles on oppose les mêmes moyens que chez les autres sujets, mais avec plus de réserve sous le rapport des émissions sanguines. Pour toutes ces raisons, le scorbut doit être traité séparément dans un ouvrage de pathologie (1).

Le quatrième effet général que nous avons à signaler est la débilité consécutive aux irritations que

(1) Voy. *Cours de pathologie et de thérapeutique générale.*

nous avons rapidement parcourues. La faiblesse est en effet le résultat commun de toutes nos maladies, et l'indication de rendre les forces se présente constamment après celle de les diminuer. Tous les tissus dont le système vasculaire a été engorgé par l'irritation, s'affaiblissent, se relâchent au bout d'un certain temps, et la somme des forces générales est plus ou moins diminuée : tous les nerfs dont l'action a été exagérée perdent du plus au moins leur excitabilité et tombent quelquefois dans une paralysie complète. Les nerfs cérébraux, en particulier, se paralysent constamment lorsque l'irritation a désorganisé leur point d'insertion, soit au cerveau, soit à la moelle rachidienne. Dans ces différents cas, la somme générale des forces est constamment plus ou moins diminuée, et l'indication de stimuler est toujours tempérée par celle de ménager l'excitabilité des organes ; c'en est assez pour constituer un genre particulier de maladies.

Telle est l'histoire générale de l'irritation, tel est le tableau raccourci de la doctrine physiologique. Aucun phénomène vital, soit dans l'état normal, soit dans l'état anormal, ne peut en être soustrait ; les médecins n'ont à choisir qu'entre deux manières de philosopher : ou il faut qu'ils soient physiologistes, et ils ne peuvent l'être qu'en prenant pour guide l'irritabilité ; ou ils doivent être empiriques,

et alors ils sont exposés à d'innombrables contradictions théoriques et pratiques, et alors ils ne peuvent tirer qu'un bien faible parti des observations qu'ils auront faites. Nous avons plusieurs fois traité cette question dans les discours prononcés à l'ouverture de nos cours publics et particuliers (1), et ailleurs (2); mais, pour en faire mieux ressortir la haute importance, nous allons traiter de la folie, l'une des maladies qui ont été envisagées de la manière la plus empirique par les anciens, et dans laquelle cependant il est le plus urgent de porter les lumières d'une médecine rationnelle. En choisissant la folie pour donner un exemple de l'application des principes physiologiques qui viennent d'être exposés aux maladies en particulier, nous avons un double objet : celui de contribuer, autant que nos moyens nous le permettent, au perfectionnement de la thérapeutique de cette déplorable infirmité, qui n'a pas encore été ralliée, *ex professo*, à nos principes, et celui de la faire servir aux progrès de la science de l'entendement humain et à la destruction de l'ontologie.

(1) Ces *Discours* seront publiés. (C. B.)

(2) *Examen des doctrines médicales*, 3e édition. Paris, 1829-1834, 4 vol. in-8°.

SECONDE PARTIE [1].

DE LA FOLIE CONSIDÉRÉE SELON LA DOCTRINE PHYSIOLOGIQUE, ET RALLIÉE AU PHÉNOMÈNE DE L'IRRITATION.

CHAPITRE PREMIER.

DES CAUSES DE LA FOLIE.

La folie est, pour le médecin, la cessation prolongée du mode d'action du cerveau, qui, dans l'état normal, est le régulateur de la conduite des hommes, et auquel tient cette faculté que l'on appelle la *raison;* mais il faut que les malades puissent s'acquitter, en grande partie, des fonctions des autres organes, pour qu'on leur donne la qualification de fous; car on ne considère pas comme tels les frénétiques et beaucoup de malades attaqués de phleg-

(1) Cette seconde partie aurait été remaniée par l'auteur pour en conformer la rédaction aux doctrines phrénologiques professées dans la première partie. Sa mort prématurée a été seule un obstacle à l'exécution de ce projet, et il n'a point laissé de matériaux qui pussent être utilisés dans ce but; c'est donc ici la réimpression littérale de la 1re édit. Ce que je puis affirmer, c'est que les travaux récents de Spurzheim (*a*), Abercrombie (*b*),

(*a*) *Observations sur la folie*. Paris, 1818, in-8°.

(*b*) *Traité des maladies de l'encéphale*, etc.

masies aiguës, qui sont aussi dépourvus de raison. Privé de cet instrument, l'homme ne peut plus résister aux impulsions aveugles de l'instinct, et cet instinct lui-même est plus ou moins dépravé dans la folie : de là la possibilité de tous les genres d'aberrations dans les discours et dans les actes des hommes frappés d'aliénation mentale.

Le cerveau, ou plutôt l'appareil encéphalique, qui se compose du cerveau proprement dit, du cervelet, de la protubérance annulaire et de la moelle allongée, centre commun de tout le système nerveux; le cerveau, dis-je, est l'organe de l'instinct et de l'intellect, et ces deux facultés s'altèrent toujours avec

de MM. Esquirol (*a*), Foville (*b*), A. Combe (*c*), Leuret (*d*), Parchappe (*e*), Lélut (*f*), etc., étaient le sujet de ses méditations.

C. B.

(*a*) *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal.* Paris, 1838, 2 vol. in-8°, fig.

(*b*) Art. ALIÉNATION MENTALE du *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, t. I, pag. 484 et suiv.

(*c*) *Observations on mental derangement.* Edimburgh, 1831, in-8°.

(*d*) *Fragments psychologiques sur la folie.* Paris, 1834, in-8°. — *Anatomie comparée du système nerveux considéré dans ses rapports avec l'intelligence.* Paris, 1839, in-8° avec planches.

(*e*) *Recherches sur l'encéphale, sa structure, ses fonctions et ses maladies.* Paris, 1836-1838, 2 part. in-8°. — *Recherches statistiques sur les causes de l'aliénation mentale*, Rouen, 1839, in-8°.

(*f*) *Qu'est-ce que la phrénologie?* Paris, 1836, in-8°. — *Le démon de Socrate.* Paris, 1836, in-8°. — *Inductions sur la valeur des altérations de l'encéphale dans le délire aigu et dans la folie.* Paris, 1836, in-8°. — *De l'organe phrénologique de la destruction.* Paris, 1838, in-8°.

le cerveau. L'appareil encéphalique ne peut obéir à des lois différentes de celles qui régissent les autres organes : les dérangements de l'instinct et de l'intellect ne peuvent donc résulter que de l'excès ou du défaut de l'excitation de l'encéphale. (*Voir* le chapitre IV de la première partie.) Le défaut primitif d'excitation ne produit point de dépravation durable dans l'instinct et dans l'intellect ; la folie ne peut donc provenir que de la surexcitation ou irritation de l'encéphale.

Les causes de la folie peuvent être classées de la même manière que celles de toutes les autres maladies, c'est-à-dire qu'elles se réduisent aux influences des puissances hygiéniques et aux influences des autres maladies sur l'encéphale.

Ces causes peuvent se prêter à la même division que l'on fait subir à celles de toutes les autres maladies d'irritation, c'est-à-dire qu'on peut les considérer suivant les puissances hygiéniques auxquelles elles appartiennent. Nous placerons en tête les *percepta*, comme les causes les plus influentes sur la production des maladies mentales, et nous les désignerons sous le titre de *causes morales*. Or, nous y rencontrons deux modes d'excitation qui n'ont rien que de physique : des passions trop exaltées, que nous nommons les premières comme les plus influentes, et les travaux intellectuels poussés trop

loin. Les passions ont pour effet d'appeler le sang au cerveau et d'activer l'innervation, d'où résulte l'excitation simultanée du cœur, des poumons, de l'estomac, dont le foie partage les érections vitales, des organes génito-urinaires, et même de tout l'appareil locomoteur. Les passions peuvent se rapporter au plaisir ou à la douleur. Les unes et les autres, dans leur état de simplicité, agitent violemment le système nerveux; mais il est des situations morales où les hommes éprouvent successivement, et avec une extrême rapidité, des sensations de plaisir et des sensations de douleur. C'est ce cruel état, tel qu'on l'observe dans les élans de l'ambition, de l'orgueil, de l'amour-propre déçu; dans l'envie, la jalousie, les alternatives d'espérance et de désespoir, etc., qui porte les plus rudes atteintes à la raison.

Les travaux intellectuels, poussés trop loin, peuvent apporter du dérangement dans les idées, d'abord par l'excitation que suppose une attention soutenue et l'oubli du sommeil, ensuite par les mouvements passionnés qui s'y mêlent presque toujours, tels que l'ambition, la jalousie, l'amour-propre exalté ou humilié. La tristesse et la terreur, considérées agissant isolément sur nos organes, ont un effet sédatif apparent, puisqu'on les voit ralentir le pouls et paralyser les muscles locomoteurs. Toute-

fois, la sédation n'est pas complète ; il y a toujours un mode d'excitation encéphalique qui appartient à l'attention, et certes on ne peut nier que ce ne soit un des plus actifs. Cette érection vitale encéphalique, ou ce mode constant d'innervation, peut empêcher les autres modes dans le plus haut degré de la tristesse, de la terreur, de la surprise, et causer une mort subite ; mais toutes les fois que ce malheur n'arrive pas, il se développe une innervation réactive qui tend, comme les excitations directes des passions vives, à l'inflammation.

On n'observe jamais que la folie par cause morale se déclare chez un jeune sujet neuf, sans être, à son début, accompagnée de cette excitation sanguine dont le tableau va être donné incessamment.

Les enfants sont peu susceptibles des folies par causes morales, parce que les impressions sont moins durables chez eux que chez les adultes; mais l'intensité de ces impressions peut suppléer à leur durée; d'ailleurs il est quelques enfants qu'un développement prématuré de l'encéphale rend susceptibles d'une mélancolie capable de les conduire aux aliénations mentales.

Dans l'action des autres matériaux de l'hygiène, ou dans les causes physiques, nous ne voyons encore que l'excitation de divers organes. Nous placerons en tête celle du cerveau lui-même, relative

aux *applicata*, et à quelques maladies voisines de l'encéphale occasionnées par les plaies, les contusions de la tête, les commotions du cerveau, l'inflammation du cuir chevelu dans les cas d'érysipèle par cause interne, d'érytème par cause externe, d'insolation, de phlegmon des parotides, en un mot, par tous les foyers d'inflammation qui avoisinent l'organe de la pensée, parce que l'irritation peut facilement se propager jusqu'à lui.

Après les excitations voisines, nous trouvons, comme les plus influentes, celles de l'estomac, du duodénum et du foie, qui peuvent être occasionnées par plusieurs puissances hygiéniques, mais qui dépendent le plus souvent des *ingesta* et des *percepta*. En effet, une foule de personnes contractent, sous l'influence d'un régime trop excitant, par des poisons ou par des médications surirritantes, des gastrites chroniques qui, après les avoir tenues plusieurs années dans l'état d'hypochondrie et de névropathie, finissent par les conduire à l'aliénation mentale. D'autres perdent la raison, par la même cause, au bout d'un temps beaucoup moins long. S'il est extrêmement court, et que la gastrite soit aiguë, le délire n'est plus dit folie; il rentre dans la frénésie et dans les désirs fébriles. Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que souvent les causes morales, celles même qui

agissent le plus directement sur le cerveau, ne produisent la folie qu'après avoir développé et entretenu pendant quelque temps des inflammations gastriques, comme si l'encéphale avait besoin, chez certains sujets, de la réaction des viscères pour arriver à un haut degré d'irritation. C'est le cas de plusieurs mélancoliques par nostalgie, par amour malheureux, par perte de fortune, par blessures faites à l'amour-propre, etc., qui ne perdent la raison qu'après avoir long-temps souffert de la gastro-entérite avec symptômes de névropathie. Au surplus, on ne doit pas s'en étonner, puisque chez bien des personnes les commotions morales, quoique reçues par le cerveau, produisent dans le moment moins d'effet sur l'organisation de ce viscère que sur celle du cœur, des poumons ou de l'estomac. Le cerveau ne souffre jamais seul, comme nous l'avons démontré dans notre *Traité de physiologie*. On parviendra peut-être même à prouver que la sensation, au moins pour les physiologistes, se compose d'un cercle d'excitation parcourant l'encéphale et les extrémités nerveuses. Mais une tâche assez pénible, qui nous est maintenant imposée, nous empêche de traiter cette question, qui d'ailleurs serait ici parfaitement à sa place.

Les excitations des autres viscères, du cœur, des poumons, des gros intestins, de la rate, des reins,

de la vessie, quelle que soit l'influence hygiénique à laquelle on puisse en attribuer l'origine, ne troublent la raison que dans leurs plus hauts degrés d'intensité, lorsqu'elles se présentent sous la forme d'inflammations aiguës; mais alors le délire ne porte pas le nom de *folie*.

Nous n'en dirons pas autant de la surexcitation des organes sexuels, à laquelle contribuent les *percepta*, les *ingesta* et même les *applicata*, sans parler des autres causes. Plus nerveux, ou du moins plus riches en nerfs de relation que les organes précédents, et non moins pourvus qu'eux de nerfs provenant du grand sympathique, les viscères générateurs partagent avec l'estomac, qui abonde également en ces deux sortes de nerfs, la propriété d'exciter vivement l'encéphale. Ajoutez à ce privilége celui d'entraîner sympathiquement l'estomac et tous les nerfs épigastriques dans leur surexcitation, et vous saurez pourquoi les femmes hystériques et les nymphomanes sont exposées à tomber dans la folie. Cette influence est beaucoup moindre chez l'autre sexe.

Dans tous ces cas, l'irritation agit d'abord sympathiquement sur le cerveau, et celui-ci plus tard s'affecte idiopathiquement, sans qu'elle abandonne l'organe primitivement attaqué.

Le dernier ordre de causes physiques se compose

des déplacements d'irritation. Celles des autres parties cessent, et le cerveau s'affecte aussitôt. Il est rare que les viscères soient le point de départ de ces sortes de métastases : on les voit fréquemment agir sur l'encéphale, mais c'est ordinairement sans cesser eux-mêmes d'être irrités, comme nous venons de le faire remarquer; seulement ils le paraissent moins quand le cerveau souffre davantage; mais alors il leur renvoie toujours assez d'excitation pour les empêcher de guérir complétement s'ils y étaient disposés. Les organes extérieurs, et surtout la peau, les embouchures des membranes muqueuses et les articulations, sont plutôt ceux que l'irritation abandonne pour se porter sur les viscères; et le cerveau, pour peu qu'il soit prédisposé, ne manque jamais d'être fortement attaqué. Notez encore qu'il l'est presque toujours avec l'estomac et le cœur, ce qui donne plus de gravité à ces métastases. Ici se placent toutes les folies dépendantes de la disparition subite des dartres, des érysipèles, des hémorrhagies naturelles ou artificielles, des vieux ulcères, des exsudations croûteuses, des sueurs partielles, fétides, épaisses, extraordinaires; disparitions qui se rattachent aux *excreta* des hygiénistes, à la rétrocession de la goutte et du rhumatisme, etc.

Les folies, si communes à la suite des couches, ne

naissent pas sous l'influence d'un seul organe; tous sont dans un état de surexcitation à cette époque si remarquable. La congestion est imminente pour tous, et si les évacuations nécessaires sont interrompues, une cause assez légère peut la fixer sur le cerveau comme sur tout autre appareil viscéral, et cette cause déterminante est souvent de l'ordre moral.

Comme toutes ces causes ne produisent pas toujours et nécessairement la folie, on est forcé d'admettre une prédisposition chez les individus auxquels elles l'occasionnent. Cette prédisposition ne peut tenir qu'à l'excessive irritabilité de l'encéphale, ou bien à son développement vicieux. En effet, trop irritable, l'encéphale conserve trop long-temps les stimulations qu'il a reçues, et passe à l'état d'irritation permanente. Peu développé et trop faible, il ne peut résister aux impulsions violentes des passions, aux érections vitales excessives qui accompagnent les grands efforts d'attention et de mémoire. Trop développé, au contraire, le cerveau nous donne une facilité prodigieuse, qui nous rend les travaux intellectuels fort agréables. Dans le second mode d'organisation, la surexcitation vient de notre faiblesse intellectuelle; dans le troisième, elle résulte de notre force, par l'abus que nous faisons d'une jouissance qui est devenue notre premier be-

soin. C'est ainsi qu'un estomac faible s'irrite pour une dose modérée de vin, et un estomac fort pour une dose quadruple, à laquelle on s'expose d'autant plus hardiment qu'on a moins eu à souffrir des premiers excès. L'état mitoyen est le moins sujet aux grandes secousses, *medio tutissimus ibis*.

CHAPITRE II.

DE L'INCUBATION DE LA FOLIE : DEUX FORMES Y SONT A NOTER.

Lorsque l'encéphale est surexcité d'une manière un peu durable par les passions et les efforts d'attention et de mémoire, la folie est imminente. Elle l'est également lorsque l'encéphale est continuellement stimulé par les irradiations qui partent de l'estomac surirrité chez les deux sexes, et des organes génitaux en état de phlogose subaiguë chez la femme, parce que cet état est toujours accompagné d'une irritabilité générale de l'appareil nerveux, qui fait que toutes les sensations sont trop vives. De là deux modes d'incubation et d'explosion de la folie, l'un cérébral et l'autre non cérébral ; et l'un et l'autre peuvent être aigus ou chroniques.

L'incubation cérébrale aiguë, effet de l'influence des causes actives chez un sujet jeune et irritable, n'est autre chose qu'une irritation du cerveau, marquée par la chaleur de la tête, la rougeur de la face et des yeux, les céphalalgies, les vertiges et le trouble des idées. Cet état peut aussi être la suite d'une inflammation cérébrale aiguë. Les malades se sentent forcés de contempler certaines images qui les obsèdent ; ces images se combinent d'une manière inso-

lite et monstrueuse : c'est en vain que la raison les repousse; elles insistent, et le malade a la conscience qu'elles sont sur le point de lui paraître des réalités, et de lui enlever ce qui lui reste de raison. Il éprouve secondairement un trouble dans les facultés digestives, de la soif, de l'inappétence ou un excès d'appétit, de l'amertume à la bouche, de la chaleur et des pulsations à l'épigastre, des palpitations et des espèces de bonds à la région du cœur, des étouffements, des tressaillements, des surprises, des insomnies, une agitation indicible, de la tristesse ou de l'irascibilité, de la fureur, des impulsions à mal faire, produit d'un instinct dépravé par l'irritation, impulsions auxquelles il résiste d'abord, et auxquelles il ne cède qu'après avoir perdu la raison.

L'incubation cérébrale chronique ne diffère de la précédente que par un moindre degré d'intensité; elle est souvent le résultat de causes morales qui ont agi moins vivement, ou bien elle dépend d'un moindre degré de vigueur, d'irritabilité et d'énergie du système sanguin. Elle dure souvent plusieurs mois et même des années. On l'observe le plus souvent chez les personnes d'un caractère singulier, original, d'un jugement faux, qui aiment la retraite, qui ont toujours été cachées, n'ont jamais senti le besoin des épanchements et des confidences de l'amitié, et ont même été souvent taxées d'une

espèce de folie, quoique ce mot ne fût pas pris dans sa plus forte acception. En général, ces sortes de têtes, qui ne sont point à l'unisson avec le commun des hommes, travaillent continuellement, selon l'expression vulgaire, c'est-à-dire s'excitent trop vivement pour des causes qui produisent peu d'effet sur les autres, et sont dans un état continuel d'irritation qui les conduit insensiblement à la folie. L'incubation cérébrale aiguë et la chronique peuvent être également l'effet du peu ou du trop peu de développement du cerveau, et de la facilité ou de la difficulté aux opérations intellectuelles. Mille circonstances peuvent introduire des variétés dans le degré d'intensité des causes qui sollicitent la suraction du cerveau.

Dans cette dernière incubation, l'essor de la folie est comprimé à plusieurs reprises par la raison, qui résiste bien plus long-temps que dans la précédente. Souvent même la folie existe depuis bien du temps avant qu'on la distingue; car d'ordinaire on ne donne ce nom qu'à un surcroît d'irritation déterminé par quelque cause accidentelle, qui ne fait que substituer un état aigu ou subaigu à l'état chronique habituel.

L'incubation cérébrale peut encore être la suite d'une irritation du cerveau qui s'est montrée sous une forme différente de celle de la folie : de longues

migraines, des attaques répétées de coup de sang, ou congestions apoplectiques, et de paralysies incomplètes, l'habitude de la catalepsie, de l'extase, de l'épilepsie, constituent autant de causes prédisposantes et déterminantes de la folie; et celle-ci peut éclater tantôt sous la forme aiguë, tantôt sous la forme chronique, selon les forces du sujet, tantôt enfin sous celle de la démence, état plus fâcheux encore, dont il sera parlé incessamment.

L'incubation non cérébrale est le plus souvent gastrique. Il s'agit des malades que l'on appelle vulgairement hypochondriaques, et de quelques uns de ceux que l'on désigne sous le nom de mélancoliques. Ils peuvent joindre à la gastrite chronique qui les tourmente l'une des prédispositions cérébrales susmentionnées, et alors il existe une double irritation qui tend à affaiblir la raison. L'irritation est triple si les organes génitaux sont simultanément affectés, comme on l'observe chez certaines femmes hystériques et nymphomanes.

Les signes de la gastrite sont ici tels qu'on les voit dans leur état d'isolement : sensibilité ou douleur perçues à l'épigastre et dans le fond de l'un ou l'autre hypochondre, vents, renvois alimentaires ou nidoreux, lenteur des disgestions, constipations et diarrhées irrégulières, langue rouge, et autres symptômes de la gastro-entérite, auxquels il faut

ajouter une foule de sensations plus ou moins insupportables à la tête, dans les organes du mouvement et même dans l'intérieur du corps. Tous ces maux tourmentent l'esprit des malades, les disposent à la tristesse, à la solitude, aux réflexions continuelles sur l'état de leurs organes, aux insomnies, à la lecture des livres de médecine, à la recherche des secrets, des charlatans; ils se figurent avoir toutes les maladies dont ils entendent parler; une foule de maux imaginaires les assiégent; ils sont sujets de temps en temps aux hallucinations. Quoique éveillés, et en plein jour, ils croient entendre des voix qui les appellent, sentir quelqu'un qui les saisit par les cheveux, *et cætera*. Leurs songes sont effrayants, et, bien que réveillés, ils s'imaginent encore voir ou entendre les objets qui les occupaient dans le sommeil. Les femmes hystériques se sentent d'abord tourmentées par un sentiment de chaleur et d'âcreté aux organes sexuels; elles ont souvent des fleurs blanches, leurs règles sont irrégulières, le col utérin est brûlant, et si l'on soulève l'utérus avec le doigt, on fait souvent renaître le sentiment d'étouffement et d'ascension d'une boule vers la gorge, preuve certaine que l'hystérie n'est pas purement cérébrale, comme on a voulu le soutenir. Les désirs vénériens se joignent souvent à cet état, ce qui constitue la nymphomanie, à laquelle peuvent encore

s'ajouter les regrets d'un objet chéri, ou le chagrin de ne pouvoir obtenir celui qu'on désire.

Les phénomènes correspondant à l'irritation chronique des voies digestives peuvent s'associer et s'associent en effet très souvent à cet appareil de symptômes.

Tous les individus en proie à ces différentes séries d'accidents inflammatoires et nerveux sont dans une prédisposition à la folie. Quand leurs insomnies, leurs rêves en état de veille (hallucinations), deviennent les symptômes prédominants, ils sont plus que prédisposés, on peut les considérer comme dans un état de folie commençante, c'est-à-dire dans cet état où la raison résiste à peine aux suggestions d'une imagination trop active, et doit incessamment succomber. On doit mettre sur la même ligne, et regarder comme déjà fous ceux qui, quoique raisonnant juste, parlent avec une extrême précipitation, ayant les yeux brillants, la face colorée, les traits mobiles, gesticulant, s'agitant, et marchant avec précipitation, comme s'ils étaient excités par le vin ou par le café; ces sujets sont fort irascibles, et la plus légère contrariété suffit pour les faire passer à l'état de manie furieuse dont ce genre d'excitation est, selon tous les manigraphes, le prélude le plus ordinaire.

Tous les infortunés que de longs et profonds cha-

grins, la perte de leur fortune, des blessures faites à l'amour-propre ou à l'honneur, une conscience bourrelée par les remords, un désespoir caché, le désir de revoir leur pays, leurs amis, tout ce qui leur est cher, rendent tristes, soucieux, solitaires, et maintiennent dans un état de pâleur et de maigreur, se rattachent nécessairement à la double série dont je viens d'offrir le tableau.

Les enfants sont peu exposés à la folie délirante avant l'âge de dix ans; ils n'ont pas assez d'idées ni d'opinions bien arrêtées pour qu'on puisse en observer le désordre persévérant. Ceux qui sont le plus avancés sous ce rapport y sont le plus exposés. Mais si les autres n'ont pas le délire de l'intellect, en revanche ils ont toujours, dans leurs maladies aiguës, le délire de l'instinct, si je puis parler ainsi, c'est-à-dire des dépravations des goûts, des appétits et des affections, qui dépendent des mêmes causes que le délire proprement dit.

Les femmes sont plus prédisposées que les hommes à la folie, ce qu'on ne peut attribuer qu'à une plus grande irritabilité, et à un moindre développement de l'encéphale, surtout dans les régions qui président aux phénomènes intellectuels.

On doit comprendre maintenant combien est grave le danger des rétrocessions des phlegmasies extérieures, des excès de boissons, des affections morales inattendues, des impatiences, de l'action

du soleil sur la tête, et même de l'impression d'une température subitement refroidie, chez toutes les personnes qui se trouvent dans les diverses conditions qui viennent d'être énumérées : il peut en résulter une exaspération subite de l'irritation cérébrale, qui développe un accès de manie furieuse. Mais, de ces causes, les plus puissantes sont celles qui tiennent à l'excitation intellectuelle.

Il est des cas où la folie débute inopinément à la suite d'affections morales très fortes, extraordinaires, comme un affront reçu en public, de la part d'un grand personnage, ou par l'effet de la suppression des menstrues ; en un mot, par des causes accidentelles qui ont agi vivement sur les fibres nerveuses de l'encéphale, mais qui n'ont pas eu le temps de modifier profondément la vitalité du système vasculaire, d'allumer un mouvement fébrile, ou d'entretenir une des formes d'incubation dont nous venons de donner l'idée. Elle s'annonce tout simplement par des actes d'extravagance qui étonnent les assistants. Les organes de la digestion sont d'abord peu lésés, et la folie est en quelque sorte plus nerveuse et plus exclusivement cérébrale que dans les cas ordinaires, sans que pourtant l'irritation qui la constitue soit tout-à-fait indépendante du phénomène de l'inflammation. Toutefois il ne manque jamais de se développer immédiatement dans l'espace de quelques jours.

CHAPITRE III.

CARACTÈRES DE LA FOLIE.

La manie déclarée se manifeste sous plusieurs formes ; elle est aiguë ou chronique, générale ou partielle, etc.

MANIE AIGUE OU AVEC AGITATION.

Elle est avec fureur ou sans fureur ; dans l'un et l'autre cas, elle est générale, et toujours, en même temps, instinctive et intellectuelle.

A. La *manie aiguë furieuse* est le plus haut degré de la folie, celui qui se rapproche de la frénésie. On la nomme délire aigu ; mais le plus haut degré d'activité du délire, en général, est celui des phlegmasies aiguës du cerveau, et la manie furieuse ne se place qu'au second rang comme irritation active, mais susceptible de longue durée, c'est-à-dire subaiguë. C'est toujours le plus haut degré de ce qu'on appelle folie : tous les autres s'y élèvent quand les malades sont fortement excités, à moins que les sujets ne soient déjà épuisés. Les fous dans cet état s'agitent, vocifèrent, s'irritent pour peu de chose, et même sans provocation, mais beaucoup plus si on leur parle : il suffit de causer avec eux

pour que leur exaltation s'élève bientôt au plus haut degré. Leurs propos sont incohérents, leurs yeux animés, leurs forces musculaires prodigieuses. On est toujours obligé de les contenir, car ils sont dominés par l'envie de briser, de détruire tous les objets qui leur tombent sous la main. Ils tueraient les personnes qui les approchent si l'on ne se rendait maître d'eux. Quelques uns de ces malades, chez qui l'accès avait débuté inopinément, avaient déjà égorgé plusieurs personnes avant qu'on eût pu les saisir et les contenir; plusieurs tournent leur fureur contre eux-mêmes, et se poignardent ou se précipitent; c'est quelquefois leur premier acte de délire. Leur pouls est petit et concentré, plus ou moins vif. Quelquefois ils ont à peine de l'accélération dans les pulsations du cœur. Quand ils n'ont point encore été saignés, on leur voit la figure vultueuse, les veines gonflées; on leur trouve la peau chaude, la langue rouge, de la sensibilité, mais bien confuse, à l'épigastre, de l'inappétence, et quelquefois une nuance de jaune autour des yeux. Ils peuvent rester long-temps dans cet état déplorable, sans sommeil, sans aliment, sans sentir l'impression du froid, vociférant et blasphémant jour et nuit, faisant effort pour briser leurs liens, et toujours très dangereux s'il leur arrive d'y réussir. On ne saurait expliquer comment la vie peut tenir à une dépense d'inner-

vation cérébrale et musculaire comme celle qui se fait parfois durant deux, trois, quatre mois de suite, quelquefois même durant plus d'un an, chez ces malheureux. On en voit qui, bien qu'exténués par deux et trois mois d'abstinence volontaire, jouissent encore d'une force musculaire correspondante à la fureur qui les transporte. C'est à nos yeux la plus étonnante de toutes les manies, à cause de l'immense déperdition de force nerveuse ; ce qui suppose une réparation dont la source n'est pas appréciable. Comment concevoir qu'une femme grêle, et qui ne prend rien de substantiel, puisse rester plusieurs semaines à demi-nue, dans le cœur de l'hiver, avec une faible impulsion du sang vers la peau, le pouls étant petit et concentré, sans contracter des rhumes ou des douleurs rhumatismales ? C'est pourtant ce qu'on observe, et ce qui ne peut être attribué qu'à une exaltation de la force nerveuse dont nous n'avons point l'explication première. N'oublions pas toutefois que ces sortes de fous ont toujours la tête chaude, et que par conséquent c'est à l'excitation nervoso-sanguine du cerveau qu'ils doivent leur faculté de résistance à l'abstinence, au froid et à la douleur. On est d'abord surpris de la facilité avec laquelle guérissent, sans aucun remède, les contusions et les déchirures qu'ils se font ; mais quand ils sont épuisés par la prolongation de l'exci-

tation nerveuse, leurs plaies et leurs contusions passent facilement à la gangrène.

Ce qui excite la fureur de ces espèces de fous, c'est toujours ou la persuasion qu'on les attaque, qu'on les poursuit, qu'on en veut à leurs jours, d'après une ou plusieurs histoires fausses, sortes de romans que leur imagination façonne sans cesse; ou d'après l'aspect, les discours, les menaces, les gestes d'êtres imaginaires, corporels ou spirituels, auxquels ils adressent la parole; sortes d'illusions que l'on appelle des *hallucinations*. La plupart des personnes qui se présentent à ces insensés sont de suite placées parmi leurs ennemis ou leurs persécuteurs, et c'est en cette qualité qu'ils veulent les immoler. On aurait tort de les supposer toujours dénués de tout raisonnement : ils parlent et agissent, dans bien des cas, conséquemment aux rêves de leur imagination délirante; mais leurs raisonnements sont si rapides qu'il est rarement possible de les suivre. On a pourtant quelquefois la certitude, par des aveux faits après la guérison, qu'ils ne raisonnent pas toujours leurs mauvaises actions, et qu'ils les font d'après des impulsions organiques ou instinctives irréfléchies. Mais ce vice est plus fréquent dans une folie moins impétueuse que celle-ci.

B. Manie aiguë sans fureur.

Après la manie furieuse avec agitation, on doit en placer une autre où l'agitation existe aussi, mais sans fureur. On y remarque, avec un besoin incoercible de s'agiter en marchant et gesticulant, un visage rouge, des yeux brillants, la tête chaude, une faculté de résister au jeûne et à la fatigue qui atteste l'excès de l'innervation sur les viscères assimilateurs et sur l'appareil musculaire; une loquacité bruyante, toujours fondée, comme la précédente, ou sur la supposition d'événements faux, gais ou tristes, qui leur seraient arrivés, ou sur l'aspect et les accents d'êtres imaginaires auxquels ils adressent la parole (*hallucinations*). Ces malades sont ordinairement renfermés, mais non contenus par des liens, à moins que la fureur et le désir de détruire ne s'ajoutent aux autres symptômes; ce qui arrive quelquefois, et par le seul effet d'un surcroît d'irritation.

La durée de cet état est aussi très variable. Ces insensés ont souvent, comme les furieux, une série d'idées prédominantes, que l'on ne saisit pas toujours facilement; mais ils divaguent, ainsi qu'eux, sur tous les sujets; et quoiqu'ils reconnaissent les personnes qui les abordent, ils ne laissent pas de mal juger sur leur compte; car ils les associent aux

objets de leur délire, et leur supposent des actions antécédentes et des discours qui leur sont étrangers. Ils ont aussi la manie de connaître toutes les personnes qu'ils n'ont jamais vues, et de les mettre dans leurs romans.

MANIE CHRONIQUE.

Elle est générale ou partielle, instinctive ou intellectuelle, et souvent l'une et l'autre simultanément.

MANIE CHRONIQUE GÉNÉRALE.

Il s'agit des aliénés qui délirent habituellement sur tous les objets, sans y être entraînés par une vive agitation comme les précédents. Cette folie est commune lorsque la démence a déjà commencé; mais avant cette époque la majeure partie des fous sont dominés par une idée ou une série d'idées, et peuvent entendre raison sur la plupart des autres sujets, quand ils ne sont plus dans leurs périodes d'agitation, pourvu toutefois qu'on n'exige pas d'eux une attention forte et soutenue.

MANIE CHRONIQUE PARTIELLE OU MONOMANIE.

La manie partielle, *mélancolie* des anciens et de Pinel, *monomanie* du docteur Esquirol (1), est l'état chronique le plus ordinaire des manies, avant comme après l'agitation, pourvu qu'elles ne soient

(1) *Des maladies mentales.* Paris, 1838, t. II, pag. 1 et suiv.

pas parvenues à la démence. Les monomanies diffèrent entre elles, suivant que les malades sont plus ou moins raisonnables sur les sujets étrangers à leur délire habituel, et suivant l'espèce de ce délire. Il est beaucoup de monomaniaques qui ne peuvent soutenir une conversation sur un sujet quelconque sans revenir à leur série habituelle d'idées, à laquelle ils rattachent toutes les nouvelles impressions des sens, bien qu'ils les aient perçues très distinctement. Ceux-là tiennent le milieu entre les sujets à manie générale et les monomaniaques parfaits à délire exclusif, qui, comme le fameux personnage de Cervantes, sont raisonnables sur tout ce qui n'a aucun rapport à leur idée dominante. Nous verrons s'il en existe de pareils en tous points.

La classification des monomanies est difficile, si l'on veut qu'elle intéresse et qu'elle soit facile à retenir. Je vais essayer de les rattacher, d'une part aux facultés de l'instinct et à celles de l'intelligence, et de l'autre aux sensations plus ou moins douloureuses, ainsi qu'aux différents degrés de l'irritation des viscères.

1° Monomanies instinctives ou fondées sur la perversion de l'instinct et des besoins appelés physiques, avec ou sans complication de délire.

Nous aimons ou nous haïssons les hommes et les

choses : ces sentiments peuvent être pervertis, c'est-à-dire que les uns peuvent être excités au préjudice des autres; et cela donne autant de monomanies différentes. Je les exposerai en suivant la division des besoins instincts établie dans le *Traité de physiologie appliquée à la pathologie*, et rappelée dans la première partie de cet ouvrage.

A. Perversion du besoin de la conservation individuelle.

MONOMANIE DU SUICIDE.

Tantôt elle est simple et sans délire, et ne consiste que dans une impulsion irréfléchie ou fondée, du moins en apparence, sur telle ou telle douleur particulière; mais, au fond, ce *tædium vitæ* est l'effet d'un malaise insupportable, dont la cause la plus fréquente se trouve dans le mauvais état de l'estomac. Mais, au reste, ce viscère n'est pas seul irrité; le cœur et les poumons le sont en même temps. L'irritation a son siége dans les expansions nervoso-sanguines de ces organes; elle retentit dans tous les nerfs de relation; et ce sont les innervations de tous ces tissus sur le cerveau qui rendent l'existence douloureuse et poussent impérieusement ces malheureux à leur destruction. Tous les autres motifs ne sont que des prétextes. Mais il faut

bien distinguer cette impulsion organique au suicide de celle qui dépend d'un désespoir par cause morale, ou d'une aberration purement intellectuelle. Nous y reviendrons.

Un autre mode de perversion du même besoin donne les *maux imaginaires*. On en observe le premier degré, et nous l'avons signalé dans l'incubation hypocondriaque de la folie. Le plus élevé se trouve chez les monomaniaques, qui se croient attaqués de maladies incurables, infectés, putréfiés, entourés de feux dévorants, qui se figurent avoir des jambes de verre, de bois, une tête de métal, des insectes qui les piquent, des serpents qui leur rongent les entrailles; qui croient être incapables de marcher, parce que leurs jambes sont trop faibles ou trop fragiles, etc., etc. Tous ces délires sont fondés sur la perception de quelque sensation plus ou moins douloureuse, quelquefois très légère, rapportée aux organes dont ils se plaignent; sensations sur lesquelles l'imagination pervertie forge un roman pendant la veille, de même que l'asthmatique endormi se figure sentir un rocher qui lui comprime la poitrine, ou un monstre qui s'efforce de l'étouffer.

B. Perversion du besoin instinctif de l'exercice musculaire et du repos.

Nous avons vu le besoin d'exercice, d'agitation, singulièrement exalté dans la manie furieuse. Cette lésion peut être le phénomène prédominant chez certains monomaniaques. Il en est d'autres qui ne peuvent se résoudre à exercer aucun muscle, et qui sont retenus dans le silence et dans l'immobilité par une sensation intérieure inexprimable, indépendamment de tout état de congestion cérébrale ou de paralysie. Les affections sont aussi perverties.

C. Perversion du besoin instinctif d'association avec nos semblables.

Ce besoin est la source du sentiment de l'amitié, de la bienveillance, de la compassion. L'exaltation de ce besoin donne un délire dans lequel les malades ne cessent de se désoler d'être privés de la vue des personnes qui leur sont chères; ils pleurent, se lamentent, pour obtenir qu'on les leur rende : mais ils n'en font aucun cas quand ils les voient, et leur parlent d'elles-mêmes, comme si elles étaient absentes, quoiqu'ils les reconnaissent, et leur supposent des discours ou des actions imaginaires.

Il résulte de la perversion en sens contraire, cruauté, plaisir à détruire, impulsion non raisonnée, et même condamnée par celui qui l'éprouve, à faire souffrir et à tuer les personnes qu'il aime le plus. Cette perversion, et celle du suicide, se trouvent souvent réunies. Les causes résident toujours dans l'irritation de l'appareil trisplanchnique, et surtout dans celle de l'estomac (dont les signes ont été exposés plus haut), agissant sur le cerveau. Ce dernier viscère peut être tel par son organisation normale, qu'il donne de la disposition à la cruauté; mais dans l'état morbide, c'est un malaise perçu dans tout l'appareil splanchnique, y compris le cerveau lui-même, qui rend les idées du meurtre prédominantes malgré la raison. Cette horrible perversion peut être considérée, ainsi que celle du suicide (*A*), comme une espèce de colère et de haine chronique, qui tantôt se dirige contre nous, et tantôt contre les hommes et les choses. Nous l'avons déjà vue sous une forme subaiguë dans la manie furieuse; tandis qu'elle est entièrement chronique et apyrétique dans la nuance où nous la décrivons maintenant. En effet, elle peut être extrêmement opiniâtre et se dissimuler sous les apparences du calme, de la joie, de la bienveillance, jusqu'à ce que les malades trouvent l'instant d'exécuter leur affreux projet. Voyez tous les traités sur la manie, la grande et

importante note que le docteur Esquirol, le premier des manigraphes vivants, vient d'ajouter à la traduction de Hoffbauer (1).

Dans une nuance moyenne d'irritation, les monomaniaques qui sentent naître ces sentiments d'aversion pour leurs semblables, les condamnent et s'en affligent. On trouve des fous, et surtout des folles, qui se désolent de ne plus aimer leurs époux, leurs enfants, leurs proches, et qui par cela seul se trouvent indignes de voir le jour.

Dans son degré le plus léger, cette perversion donne la morosité, l'impatience, et l'aversion pour certaines personnes; état que l'on rencontre si souvent chez beaucoup d'enfants de différents âges, et chez plusieurs adultes dont le caractère impérieux, l'ingratitude et l'égoïsme, habilement dissimulés, se décèlent à la plus légère affection douloureuse, et surtout par l'irritation de l'appareil digestif.

Les malheureux livrés à ce déplorable penchant trouvent aussi des prétextes pour justifier leurs atrocités : tantôt c'est une voix qui leur commande l'assassinat; d'autres fois c'est Dieu lui-même. Quelques uns se sont cru la mission de sauver les hommes par le baptême de sang; d'autres ont prétendu assurer

(1) *Médecine légale relative aux aliénés et aux sourds-muets.* Paris, 1829, in-8°, pag. 308 et suiv. — Voyez surtout l'ouvrage de M. Esquirol, *Des maladies mentales.* Paris, 1838, 2 vol. in-8° et atlas.

le salut de leurs enfants, et ont cru en faire des anges en les égorgeant. Leur rage se dirige d'ordinaire sur les objets qui leur sont les plus chers; et lorsque le meurtre est commis, ils contemplent froidement leurs victimes, ou s'occupent d'autre chose, suivant le genre de délire qui peut coïncider avec la monomanie meurtrière. Quand ils n'ont d'autre délire que l'impulsion au meurtre, ils s'immolent eux-mêmes par le désespoir de l'avoir commis, ou vont se déclarer à la justice. Il en est, mais ceux-ci sont délirants, qui prétendent n'avoir égorgé une autre personne que pour se procurer sur l'échafaud une mort qu'ils n'ont pas eu le courage de se donner, et trouver dans les délais de la procédure le temps de se réconcilier avec Dieu. Mais il est clair que, dans la majeure partie des cas, ces motifs leur sont suggérés par l'horrible malaise viscéral dont j'ai parlé, et par la prodigieuse influence qu'il exerce sur la volonté.

Sans doute aussi que certains modes d'irritation du cerveau peuvent déterminer primitivement ces deux monomanies; mais dans ces cas-là même, l'influence du cerveau malade développe une irritation consécutive dans l'appareil nerveux sous-diaphragmatique; car tous les auteurs s'accordent à reconnaître la coïncidence de l'irritation des voies digestives dans les monomanies qui poussent au meurtre et au suicide.

D. Perversion du besoin instinctif de nutrition.

Monomanie qui porte à manger des choses extraordinaires, quelquefois très dégoûtantes, comme de la terre, du charbon, de la craie, des vers, des insectes, du fumier, des excréments, etc.

On trouve le premier degré de cette monomanie chez certaines chlorotiques qui ont l'estomac irrité, et dans quelques gastrites chez les hommes. Cette perversion est presque toujours accompagnée du délire dans les maisons d'aliénés; mais l'irritation de l'estomac n'en est pas moins réelle. Elle existe dans le mode boulimique, c'est-à-dire que la faculté digestive est morbifiquement exaltée; car ces fous cacophages ne sont pas d'abord incommodés des ordures dont il leur plaît de se gorger.

Les besoins d'exonération, qui font suite à ceux de l'ingestion, sont aussi susceptibles de dépravation : plusieurs fous aiment à se salir en satisfaisant ces besoins, ce qui coïncide souvent avec l'envie de manger leurs excréments, de boire leur urine, etc.

E. Perversion du besoin instinctif de la génération.

Monomanies érotiques de différents genres. Les uns sont tourmentés par le priapisme ou la nymphomanie, et toutes leurs paroles, ainsi que leurs ac-

tions, ne tendent qu'à satisfaire leur penchant dépravé. Les autres sont en proie à une passion toute morale : se sont surtout des femmes d'un caractère doux et mélancolique, d'ailleurs bien élevées, qui offrent des exemples de cette nuance d'érotisme. Elles sont dans une contemplation perpétuelle des perfections de l'objet chéri ; elles croient le voir, l'entendre, le toucher ; elles lui adressent des paroles tendres, quelquefois d'un ton gai, d'autres fois les larmes aux yeux ; poussent des gémissements continuels, paraissent près de mourir de la douleur de son absence, et pourtant elles le traiteraient avec froideur s'il leur était présenté, soit qu'elles le reconnussent ou qu'elles ne le reconnussent pas ; car l'un et l'autre sont également possibles. Dominées par les images illusoires qui les occupent, ces fous ne mettent point à leur place, dans leur esprit, les personnes qui s'offrent à leurs regards. Souvent ils en ont le désir et l'intention, comme nous le verrons plus tard, surtout quand il s'agit de celles qui leur donnent des soins ; mais le tourbillon intérieur de leur imagination malade semble emporter toutes les impressions des sens, et les associer aux chimères dont il se compose. Tous les monomaniaques à séries d'idées prédominantes, mais non exclusives, sont dans ce cas, et ressemblent, en ce point, à ceux qui sont dans la manie générale. Aussi n'en dirai-je plus rien

en traitant des monomanies dont il me reste à parler.

2° Monomanies intellectuelles ou fondées sur la perversion des besoins moraux, et sur la prédominance d'une idée ou d'une série d'idées acquises.

Le besoin de l'observation qui se manifeste chez nous après la satisfaction des besoins dits physiques devient, par l'exercice, tellement prédominant, qu'il détermine souvent des actions opposées à quelques uns de ces besoins. Il se développe, ainsi que nous l'avons prouvé dans notre *Physiologie* (1) et dans la première partie de cet ouvrage, avec les appareils nerveux intracrâniens, particulièrement consacrés à l'intelligence. C'est lui qui nous procure toutes les idées qui nous viennent des corps situés hors de nous, c'est-à-dire par les sens externes; et c'est par le plaisir que nous trouvons à observer tous les corps de la nature, et par la satisfaction intérieure que nous goûtons à découvrir ce qui nous paraît être les rapports naturels des choses ou la vérité, que nous devenons passionnés pour les travaux intellectuels. Cette passion est d'autant plus forte que nos organes de l'intelligence sont plus développés; mais nous avons beau faire, nous ne parvenons jamais à isoler parfaitement les perceptions qui viennent des besoins instinctifs, d'avec celles dépendant

(1) *Physiol. appliq. à la pathol.*, 2e édit. Paris, 1834, 2 vol. in-8°.

du besoin de l'observation extérieure. C'est pour cela que les perversions primitives de l'instinct amènent celles de l'intelligence, chose qui vient d'être constatée dans la première section des folies; c'est pour la même raison que nous allons voir l'instinct se pervertir consécutivement dans les monomanies d'origine intellectuelle.

A. Monomanie fondée sur la satisfaction de soi-même.

Si le plaisir (sensation physique) attaché à la satisfaction de nous-mêmes est le mobile principal de nos efforts pour agrandir nos facultés intellectuelles, l'exaltation morbide de ce plaisir doit constituer la principale monomanie d'origine intellectuelle, la *monomanie orgueilleuse.* C'est aussi ce qu'on observe chez un grand nombre de ceux qui deviennent fous à force de travail et d'étude, soit qu'ils aient eu des succès qui enflaient leur vanité, soit qu'ils aient été découragés par des difficultés insurmontables. Mais nous tirons vanité de bien d'autres choses que de nos richesses intellectuelles. L'homme est fier de sa force, de sa jeunesse, de sa santé, de sa beauté, de sa fortune, de son pouvoir, de ses exploits guerriers; en un mot, de tout ce qu'il trouve en lui de comparable avec ce qu'il voit chez les autres. Si l'homme n'a pas toujours le plai-

sir du triomphe, il en a du moins le désir, et il berce son imagination des jouissances qu'il pourrait en retirer dans les châteaux en Espagne qu'il ne cesse de bâtir. Hé bien, les monomanies dont il s'agit ne sont autre chose que la réalisation de ces mêmes châteaux en Espagne ; ce qui arrive chez les uns parce que leur amour-propre a été satisfait ; chez les autres, parce qu'il a été contrarié et blessé. Les premiers, en devenant fous, ne font que continuer de rêver le bonheur auquel ils aspirent, celui de s'enorgueillir de leurs avantages ; les seconds, après beaucoup d'obstacles humiliants pour leur fierté, le rêvent tout à leur aise après s'être débarrassés de l'importune raison.

Remarquez toutefois que ce délire de bonheur, ce paradis des fous orgueilleux, ne peut se maintenir qu'autant qu'il n'est pas renversé par des sensations douloureuses perçues dans les principaux viscères.

Les variétés de la monomanie fondée sur la satisfaction de soi-même, ou sur le contentement moral, sont nombreuses. Voici les plus communes : la nature du délire est déterminée par les opinions puisées dans l'éducation, les spectacles que l'on a sous les yeux, etc. Ces monomanies consistent à se croire un dieu, soit des cultes chrétiens, soit du paganisme (sans doute les fous musulmans se pren-

nent souvent pour Mahomet) ; à se regarder comme un esprit, un ange, un démon ou un génie ; à se figurer qu'on est roi, pape, empereur, prince du sang, héros, grand seigneur, riche, opulent, savant ; à croire qu'on a fait de grandes découvertes, etc. Les monomaniaques prennent le langage, le ton, l'attitude, les gestes des personnages qu'ils représentent ; ils copient si parfaitement la dignité des potentats, qu'on les croirait élevés auprès du trône; ce qui paraît prouver que ces gens ont, dans leur état de santé, profondément médité le rôle qu'ils jouent dans leur folie.

D'autres fois, la satisfaction du sentiment d'amour-propre s'annonce par les signes extérieurs de ce qu'on appelle *vanité.* L'un se pavane et veut faire admirer sa grâce ; d'autres, surtout parmi les femmes, cherchent à se parer, voient des vêtements précieux dans les plus sales chiffons, et des bijoux dans tous les morceaux de bois ou de métal qu'elles peuvent saisir.

B. Monomanie fondée sur le mécontentement de soi-même.

Nous la plaçons ici parce qu'elle offre la perversion, en sens contraire, du même sentiment. Ceux qui en sont attaqués se croient humiliés, méprisés, persécutés à juste titre, coupables des plus grands

forfaits, flétris par les tribunaux, déshonorés, indignes de vivre. Si les idées religieuses les ont beaucoup occupés, ils se figurent être l'objet de la colère céleste, être poursuivis par le diable, l'avoir dans leur corps, ou être plongés dans les brasiers infernaux. On en voit quelques uns avec les contorsions et les hurlements dont ils ont pris l'idée dans les tableaux, les livres et les sermons qui représentent les possédés et les damnés : c'est ce qu'on nomme la *démonomanie*. Le fanatisme et la terreur qu'éprouvent quelques personnes à cerveau faible, à l'aspect des contorsions d'un prétendu possédé, suffisent pour faire naître en elles le même délire. C'est ainsi que la démonomanie s'est vue très répandue, et, en quelque sorte, contagieuse dans le moyen-âge ; ce sont les femmes qui en ont offert le plus d'exemples.

On se figure assez tous les discours que peuvent tenir, toutes les attitudes que doivent prendre les différents fous de cette série, suivant qu'ils se croient affligés par telle ou telle calamité. L'un fixe avec effroi ses regards sur l'ennemi ou sur le monstre qui le poursuit ; il a les yeux hagards, la face hideusement tiraillée, les cheveux hérissés ; il fait horreur à voir ; l'autre se cache ; un troisième pousse des gémissements ; un quatrième est dans le silence et dans la consternation. Je connais une

folle dont la marotte est de se croire ruinée : en conséquence, elle est dans la plus grande humiliation ; elle ne veut se couvrir que de haillons, manger que dans des écuelles de bois, avec une cuillère d'étain, et se tenir les pieds nus. Elle a le visage triste, la larme à l'œil, et ne parle presque jamais, attendu que ceux qui la soignent refusent de croire à sa ruine prétendue.

Tous les monomaniaques de cette série ont une irritation forte et tenace dans l'appareil digestif, et les signes en sont apparents ; mais cette irritation peut être le produit des idées tristes.

On vient de voir des idées acquises par les sens, devenues accidentellement prédominantes, entraîner la lésion de la satisfaction intime ou du mobile qui nous soutient dans l'observation. Posons maintenant des cas de monomanie où d'autres séries d'idées acquises deviennent prédominantes, et causent du plaisir et de la douleur, dans lesquels les lésions de ce besoin ne sont pas prédominantes.

C. Monomanies gaies.

A la première espèce appartiennent les monomaniaques qui, sans orgueil et sans vanité, paraissent gais, contents, toujours riants, toujours heureux, soit parce qu'ils croient posséder des richesses, du pouvoir, des places, et qu'ils font le bonheur de tout

ce qui les approche, soit parce qu'ils sont bien avec des êtres surnaturels dont la protection les comble de toute espèce de félicité, ou qu'ils se croient déjà possesseurs des joies d'un monde tout spirituel.

D. Monomanies tristes.

Dans la seconde, je place toutes les monomanies tristes, mais sans humiliation d'un amour-propre blessé, ce qui importe beaucoup, attendu que les sensations viscérales ne sont pas aussi pénibles dans ce cas que dans ceux où les délires tristes sont avec sentiment de honte et de culpabilité. Tous les monomaniaques de cette section se croient injustement poursuivis, persécutés, ruinés, condamnés par la justice des hommes; ou bien ils sont exposés à la fureur des animaux méchants, ou ils sont fugitifs, abandonnés, dénués de ressources, malheureux, en un mot, sous une foule de rapports, mais du moins contents d'eux-mêmes. Ils n'ont pas toutes ces idées à la fois, mais l'une ou l'autre, adaptée à des circonstances particulières et qui les occupent exclusivement. C'est la mélancolie des anciens, *lypémanie* de M. Esquirol (1).

Les monomanies d'avarice doivent se placer ici, parce qu'elles consistent dans la prédominance morbide d'une série d'idées plus tristes que gaies. Si l'a-

(1) *Des maladies mentales*. Paris, 1838, t. I, p. 398 et suiv.

vare jouit, ce n'est que dans une perspective éloignée, ou par la contemplation de son trésor; mais cette joie est empoisonnée par la crainte de perdre, et cette crainte constitue la sensation prédominante.

Ne se croyant pas coupables, les fous de cette espèce ne se figurent point que le diable les possède; mais ils peuvent, comme saint Antoine, redouter ses tentations et les embûches qu'il leur tend. Tous ces monomaniaques sont plus ou moins tristes, mais non désespérés comme ceux qui s'imaginent avoir de graves reproches à se faire et qui se croient indignes de voir le jour.

E. Monomanies complexes.

Une troisième espèce doit être admise pour les monomanies fondées sur des séries d'idées complexes, et qui sont de nature à exciter alternativement la joie et la tristesse, l'espoir et le désespoir, l'orgueil et l'humiliation, la crainte et le mouvement réactif appelé colère, etc. Ces séries d'idées sont celles qui prédominent alternativement dans plusieurs circonstances de la vie où l'homme est agité de ce qu'on nomme ambition, jalousie, envie, et surtout de fanatisme, sorte de sentiment qui s'alimente de l'orgueil, de la colère, de l'envie et de toutes les émotions par causes intellectuelles les plus

perturbatrices. Ces différentes séries d'idées sont plutôt des causes de folie qu'elles ne sont le sujet du délire des fous, ce qui veut dire que les personnes qu'elles ont privées de la raison ne les conservent pas, dans l'état de maladie, aussi compliquées qu'elles les avaient durant la santé. D'ordinaire une idée fixe prédomine chez les fous qui ne sont ni agités ni en démence, parce que l'état morbide de l'encéphale produit la même série d'idées tant qu'il est dans le même mode, et que les fous n'ont pas le secours de la raison pour repousser cette série, ou pour rappeler, faire prédominer successivement plusieurs souvenirs, et les comparer avec les impressions actuelles.

Toutefois, comme un pareil état peut exister, au moins dans quelques nuances, il faut bien admettre l'espèce que j'indique ici comme monomanie complexe, c'est-à-dire fondée sur la prédominance d'une série d'idées qui fait naître successivement des sensations opposées.

F. Monomanies intellectuelles sans prédominance d'émotions internes agréables ou pénibles.

Après les monomanies où le plaisir et la douleur d'origine morale, c'est-à-dire intellectuelle, quoique les émotions en soient vraiment viscérales, jouent un rôle prédominant, je place celles où les

idées acquises, devenues prédominantes, ne causent ni plaisirs ni peines au moins assez marqués pour constituer une complication fâcheuse. Ces monomanies ne sont que des singularités plus ou moins étonnantes, qui amusent les spectateurs plutôt qu'elles ne les affligent. De ce nombre sont celles qui consistent à se croire chien, loup, chat, ou tout autre animal, et à en affecter les cris et les allures; à se figurer qu'on est transformé en une pierre, en une bouteille, en un grain de moutarde, etc. Ces sortes de transformations sont innombrables. Elles sont parfois fondées sur certains changements qui se sont faits dans les fonctions. C'est ainsi qu'un fou rendu impuissant par la masturbation se figure être transformé en femme et veut en prendre le ton et le costume. Les jambes de verre, les ventres de carton, les têtes coupées, les cœurs arrachés, la fétidité supposée de tout le corps qui tombe en *deliquium*, les esprits, les follets qui voltigent comme des mouches autour des insensés, les Lilliputiens montant par milliers le long des jambes d'un fou qui croit à chaque pas les écraser par douzaines, et autres rêveries de ce genre, peuvent dépendre de sensations pénibles, mais qui ne sont pas assez fortes pour que la maladie soit regardée comme d'origine instinctive; mais on y reconnaît toujours une irritation prédominante du cerveau qui reproduit opiniâtré-

ment certaines idées aux dépens des souvenirs d'idées différentes et des impressions actuelles.

Il faut placer dans la même catégorie tous les fous qui ont la manie d'exécuter constamment certains mouvements, soit en gestes, soit en progression; de prononcer opiniâtrément certaines paroles ou de se taire pendant long-temps, quelquefois durant des années; de se livrer à un genre de travail, comme la mécanique, l'écriture, la description des plantes, des animaux, la chimie, l'astronomie, la levée des plans, la rédaction, la versification, etc., etc. Ces monomanies sont tellement nombreuses, qu'on se perdrait dans leur classification, si l'on ne se bornait à les rapporter à la lésion de l'intellect, et à la prédominance d'une série d'idées acquises, tenant à un mode constant d'irritation cérébrale, sans altération grave d'un besoin instinctif de premier ordre, ni du besoin spécial qui nous force à l'observation et à la comparaison.

Comme les monomanies dépendent d'un mode d'irritation du cerveau, ce mode pouvant changer, les monomanies changent également : le fou loquace devient tout-à-fait taciturne, *et vice versâ*. A la tristesse peut succèder la gaieté; à une phrase long-temps prononcée une autre phrase; à une attitude une autre attitude, etc. : point de durée fixe pour chacun de ces modes de folie.

En vain nous assure-t-on que quelques monomaniaques sont parfaitement raisonnables sur tout ce qui est étranger à leur série d'idées prédominantes. Ils peuvent raisonner juste sur des questions simples relatives aux besoins physiques, et à toutes les choses usuelles; mais, d'après les meilleurs observateurs, aucun ne peut soutenir une conversation sérieuse qui exige de l'attention et de la discussion, ou traiter par écrit une question morale ou de philosophie, soit générale, soit spéciale, sans retomber au moins dans des inconséquences. C'est un fait qu'il ne faut pas oublier : il n'y a point de Don Quichottes parfaits, et, quoi qu'on en dise, celui qui n'applique pas bien la raison à une chose aussi importante que l'est sa propre position dans l'état social, est incapable de l'appliquer avec justesse à toute question de premier ordre. Ces monomaniaques sont donc de véritables fous, comme on peut s'en assurer en les forçant au raisonnement; on voit alors, ou qu'ils deviennent décousus, confus, ou qu'ils s'irritent et tendent à la manie générale. Le moindre degré de folie dont ils soient susceptibles est celui où les différents besoins instinctifs dont nous avons donné le détail sont peu altérés, de manière à ce qu'on puisse employer ces malades à quelques opérations manuelles qui n'exigent qu'une attention peu soutenue, sans combinaisons intellec-

tuelles compliquées, comme un art mécanique, le jardinage, un jeu simple, la musique, les occupations journalières d'un ménage, d'une usine, etc., pourvu qu'aucune responsabilité majeure ne pèse sur eux.

Il faut de plus noter que, dans les monomanies qui paraissent les plus circonscrites, il y a toujours perversion des sentiments affectifs qui ont été le plus long-temps et le plus puissamment fomentés par les malades; je veux parler de l'amour de leurs proches. Cela doit être; car ces sujets ne sont fous, ainsi que ceux à manie générale, que parce qu'ils sont séduits par de fausses perceptions qui attirent toute leur attention, et ne leur permettent pas de mettre à leur place les perceptions réelles qui arrivent par les sens, ainsi que les souvenirs des anciennes perceptions. C'est pour cela qu'ils oublient leurs parents, qu'ils les détestent même comme leurs persécuteurs, et que le premier signe du rétablissement est le retour des affections dites du cœur, et la reconnaissance des soins auxquels les convalescents sont redevables de leur guérison.

Si l'on n'avait égard qu'aux actions que peuvent faire les fous par altération des facultés intellectuelles, on classerait quelquefois très mal leurs monomanies. Par exemple, un fou qui se croit empereur d'Autriche entend dire à son médecin, qui veut

lui en imposer, qu'il est empereur de la Chine; dès lors il le croit venu pour le détrôner, et prend la résolution de le surprendre et de le tuer, pour conserver sa couronne. Voilà un assassinat accidentel, sans monomanie meurtrière. Les fous délirants peuvent avoir mille motifs semblables de tuer les autres ou de se tuer eux-mêmes, sans que la monomanie de tuer soit leur affection prédominante. L'un frappe, dans son ami, un démon ou un monstre qui le poursuit; l'autre se perce le cœur pour se soustraire à la honte de l'échafaud qui l'attend, d'après son délire, et sauver l'honneur de sa famille; un troisième met le feu à sa maison, parce qu'il la croit changée en un repaire de brigands, etc., etc. De là la nécessité de s'attacher à la recherche du motif qui a fait agir un accusé, non seulement pour juger la question de culpabilité, mais aussi pour déterminer le siége de la maladie et le remède le plus efficace.

De même que la passion qui a causé la folie ne reste pas toujours prédominante après la perte de la raison, de même la monomanie change quelquefois; ce qui suppose des changements survenus dans l'affection des différents organes malades; mais ces changements ne sont que les variations et les irrégularités d'une maladie continue. Il n'en est pas ainsi de l'espèce suivante.

MANIE INTERMITTENTE.

Tous les modes d'affection mentale qui viennent d'être décrits peuvent être intermittents et se reproduire d'une manière périodique, tant que l'irritation dont ils dépendent n'a pas altéré la texture du cerveau et des viscères du bas-ventre; c'est ce qui constitue les folies intermittentes. Il en est qui reviennent plusieurs fois durant le cours de l'année, d'autres ne se reproduisent qu'une seule fois, et à certaines époques, comme au printemps, à l'automne, etc. Une dame a depuis trente ans des accès annuels de folie qui durent trois à quatre mois; ils ont quelquefois retardé de deux à quatre mois, mais ils n'ont jamais été plus de seize mois sans reparaître. Elle en pressent le retour, et se rend dans une maison de santé, où on l'enferme pendant son accès. La nuit, elle a sous les yeux les scènes les plus tragiques de la révolution, dont elle fut le témoin : elle voit les bourreaux; elle est arrosée, comme autrefois, du sang des victimes; elle s'emporte, elle se désole, elle vocifère de toute sa force. Le jour est à peine venu que son délire change de nature : il devient gai, souvent indécent, et même grossier. Le soir, les scènes d'horreur se représentent, et ainsi de suite pendant tout l'accès. Elle tient toujours les mêmes propos, profère les

mêmes injures, apostrophe ceux qui la soignent dans les mêmes termes; enfin tout est pareil, depuis un temps aussi long, dans cette manie périodique. L'accès est à peine fini que cette dame, devenue raisonnable, s'en retourne chez elle sans avoir perdu le souvenir de ce qu'elle a dit ou fait, et jouit de la raison la plus parfaite jusqu'à la plus prochaine rechute. Lors des prodromes de son dernier accès, en 1827, elle apprit la nouvelle de la mort de son mari, dont elle vivait éloignée depuis long-temps. L'accès fut arrêté; mais il reprit deux mois après, et se comporta comme à l'ordinaire.

CHAPITRE IV.

MARCHE, DURÉE, COMPLICATION, TERMINAISON DE LA FOLIE.

La folie, comme toutes les autres irritations non spécifiques, n'a point de marche indépendante des modificateurs, ni de durée fixe à la manière de la variole, de la rougeole, etc. Elle peut être guérie subitement par les secours de l'art; par la nature qui rétablit une fonction, telles que les règles dont l'interruption l'avait occasionnée, ou qui transforme la folie en une autre affection; par le hasard, qui la dissipe au moyen d'une vive impression morale, chose possible quand l'état inflammatoire n'existe point, tant que la substance cérébrale n'est pas désorganisée; ce qui peut durer fort long-temps. Elle peut aussi se prolonger indéfiniment sans amélioration, ou seulement avec des rémissions, et se terminer par la démence; c'est même ce qui arrive dans le plus grand nombre des cas, lorsque la maladie n'a pas été combattue efficacement à son début.

C'est surtout de la marche de la folie dont les efforts de la médecine n'ont pas triomphé en peu de temps, que je dois présentement m'occuper.

Les symptômes inflammatoires ayant été mitigés

par l'art, les malades continuent de délirer dans le genre qui leur est propre, c'est-à-dire généralement, partiellement sur le même sujet, ou bien en changeant d'objet et de sujet, pendant un temps plus ou moins long. Ce temps varie beaucoup. Les uns guérissent à des époques diverses dans le courant des deux premières années, même sous la conduite des praticiens dont la médecine est des moins actives; on en a vu revenir à la raison après dix et même vingt ans d'aliénation mentale; ce qui prouve que l'intégrité du cerveau peut se conserver longtemps chez quelques sujets privilégiés. Plusieurs autres viscères offrent la même remarque à faire; mais on en est moins surpris que lorsqu'il s'agit d'une substance animale aussi délicate que celle du cerveau : d'ordinaire les manigraphes comptent peu sur la guérison après la deuxième année (Esquirol), et le terme le plus ordinaire est entre cinquante et cent cinquante jours.

Lorsque les fous ne reviennent pas à la raison, ils finissent toujours par tomber dans la démence et la paralysie générale, à moins qu'une maladie compliquante ne vienne à abréger leurs jours; car ils sont exposés à toutes les maladies qui attaquent les autres personnes. Comme ils ne possèdent la faculté de résister au froid que durant la période d'excitation, et qu'on prend peu de précaution pour les en

préserver, ils ont beaucoup à souffrir de son influence : de là des pleurésies, des péripneumonies, des péricardites, qui peuvent les enlever en peu de jours; de là aussi un état habituel de congestion pulmonaire accompagnée de bronchite, qui peut avoir tôt ou tard de fâcheux résultats. C'est pour la même raison que la plupart des fous contractent des douleurs rhumatismales et goutteuses qui peuvent les rendre perclus, ou qui, cessant tout-à-coup, sont remplacées par des irritations suffocatives de l'estomac, des poumons ou du cœur. Les gastro-entérites aiguës, les fièvres intermittentes n'épargnent point les fous, et dépendent souvent encore du froid humide de leurs habitations; mais, de tous les accidents, celui qu'on doit le plus redouter, parce qu'il est le plus promptement funeste, c'est la congestion sanguine du cerveau qui les fait périr subitement, et qui souvent se déclare dans une attaque d'épilepsie. Beaucoup d'entre eux succombent à la phthisie pulmonaire, on vient d'en voir la raison; mais le plus grand nombre périt par l'entéro-colite chronique; car la disposition aux gastro-entérites aiguës ne peut pas toujours durer. Cette affection s'annonce par une diarrhée accompagnée de coliques qui plonge les malades dans le marasme avec leucophlegmatie et léger épanchement dans le péritoine.

Les fous n'arrivent point à ce degré de détérioration avant d'avoir souffert long-temps, et dans le mode chronique, de la région supérieure du canal digestif : le plus ordinairement ils s'en plaignent fort peu ; mais on peut distinguer leurs gastro-duodénites à la couleur jaune de la conjonctive, à l'état muqueux et bilieux de la langue, à la rénitence de l'hypochondre droit, où le foie déborde souvent, et à une douleur plus ou moins obtuse que la pression développe dans l'épigastre et sous les côtes asternales droites ou gauches. C'est après une longue durée de cet état, qui n'empêche pas toujours les malades de se nourrir, que paraît la diarrhée, quelquefois précédée par l'œdème des malléoles, et par une légère fluctuation dans l'abdomen.

Si les sujets qui ne guérissent pas de la folie ont le sort de ne pas contracter ces maladies, ils peuvent atteindre un âge assez avancé dans l'état de manie; mais ils n'offrent jamais d'exemples d'une grande longévité, car ils sont malades définitivement, et les personnes long-temps bien portantes sont les seules qui puissent offrir ces exemples. On en a vu qui ont vécu ainsi plus de trente ans. Durant cette longue période, une foule de causes viennent influer sur leur délire, et l'on remarque chez quelques uns des moments lucides. Tout ce qui les irrite augmente le désordre de leurs idées et tend à ramener l'état d'a-

gitation, de fureur, et le délire général, quand il n'est pas continu. Le printemps, l'automne, les grandes chaleurs, les froids vifs et piquants, sont les causes les plus ordinaires de ces exacerbations. On remarque aussi que l'électricité les excite beaucoup, et les menace même de congestions cérébrales s'ils se trouvent dans un état de pléthore; tous ces malades sont dès le principe, ou deviennent avec le temps, très sensibles à toutes les vicissitudes atmosphériques. Les contrariétés, les disputes, ou seulement les vives discussions, les visites nombreuses, la vue des assemblées bruyantes, la liberté rendue trop tôt, l'usage du vin, des liqueurs alcooliques et de tous les excitants diffusibles, les agitent toujours très vivement et nuisent à la guérison. Il en est de même des toniques fixes donnés mal à propos, et généralement de tous les irritants qu'un mauvais système de médecine peut suggérer, à moins qu'on ne les oppose à des états accidentels de faiblesse qui seront bientôt spécifiés.

Les fous se livrent à des excès solitaires qui influent puissamment sur la marche de leur maladie, en stimulant vivement le cœur et déterminant des congestions de sang dans le cerveau. Cette cause est une de celles qui concourent à produire chez eux l'anévrisme du cœur et l'épilepsie, l'une des plus funestes complications qui puissent les affliger.

J'ai dit que la démence et la paralysie générale étaient réservées aux fous qui n'ont été ni guéris ni enlevés par les complications mentionnées. Voyons maintenant comment ces affections se déclarent, et faisons l'histoire particulière de la démence, qui constitue la dernière espèce de folie.

DÉMENCE ET PARALYSIE GÉNÉRALE.

Elle s'annonce par trois ordres de phénomènes qui correspondent aux trois grandes fonctions de l'encéphale : la perte des facultés intellectuelles, la perte des mouvements musculaires, la perte des fonctions des sens. La première constitue ce que les manigraphes sont convenus d'appeler la démence; la seconde et la troisième ont de tout temps porté le nom de *paralysies*. Nous allons donc réunir à l'histoire de la démence, qui constitue la dernière espèce de folie, les faits qui sont relatifs à la paralysie générale.

La complication d'épilepsie hâte l'apparition de la démence, qui peut aussi débuter sans avoir été précédée de folie, comme suite et effet de l'épilepsie elle-même. En effet, la folie n'a pas le privilége exclusif de produire la démence. On voit cette dernière succéder aux douleurs de tête rebelles, aux longs travaux d'esprit, aux veilles, aux grands efforts de mémoire, aux congestions san-

guines apoplectiformes répétées, aux attaques de paralysie ; on la voit se former peu à peu chez les personnes qui sont restées hémiplégiques ou privées de quelques sens, après avoir été rappelées d'un ou plusieurs accidents apoplectiques. Elle se développe également sur celles qui portent des paralysies partielles, soit d'un sens, soit de quelques muscles, sans avoir essuyé d'attaques complètes de l'apoplexie avec hémiplégie, ou de celle sans hémiplégie, à laquelle certains auteurs réservent le nom de coup de sang. Enfin la démence se déclare par l'effet des progrès de l'âge chez les sujets dont l'organisation du cerveau n'est pas parfaite ou qui ont abusé de ce viscère.

Nous avons fait beaucoup d'attention à cette espèce de démence que l'on appelle *sénile*, et nous avons remarqué qu'on l'observait particulièrement dans les familles où la constitution du cerveau n'est pas des plus robustes, et qui comptent aussi des fous d'un âge peu avancé. C'est une véritable irritation chronique de l'encéphale, plus ou moins inflammatoire; et il en est des irritations du cerveau comme de celles des autres organes : parmi les sujets qui naissent avec la prédisposition à la pneumonie chronique, à la gastrite, aux phlegmasies articulaires, les plus faibles, les plus irritables ou les plus stimulés contractent la maladie dans leur jeunesse,

tandis que les plus robustes et les moins irrités n'y tombent que dans la vieillesse, lorsque le temps a triomphé de leur résistance vitale. Cette vérité serait désolante s'il n'était un terme moyen réservé pour ceux qui savent user de l'hygiène, de manière à se soustraire à l'action des causes déterminantes.

La démence s'annonce de diverses manières, suivant qu'elle est simple, ou compliquée avec la folie, ou avec la paralysie générale. La plus simple, celle des vieillards, qui ne sont ni fous ni paralytiques, se déclare par une loquacité incohérente, dans laquelle on remarque des répétitions qui indiquent l'affaiblissement de la mémoire. Les malades ont des hallucinations momentanées, signes certains de l'irritation qui travaille à la désorganisation de l'encéphale; ils pleurent, rient, chantent, font des fictions, et du reste paraissent se bien porter.

La démence des personnes déjà attaquées de folie se reconnaît aussi par la nullité de la mémoire et par des propos incohérents, mais souvent aussi par un silence stupide et la perte de l'expression de la physionomie. Mais ce qu'il y a de très remarquable, c'est que, du moment où ils tombent dans l'imbécillité, tout en perdant cet air sombre et hagard qui exprimait leurs soucis, cette figure pâle et comme tiraillée qui leur est commune à tous, ils acquièrent étonnemment sous le rapport des fonctions intérieu-

res; ils deviennent gras, frais, colorés, et paraissent jouir de la meilleure santé du monde, pourvu toutefois que la désorganisation de l'estomac ou des poumons ne s'oppose pas à la perfection de la nutrition. On les voit se promener seuls, tenant des discours insensés, mais sans agitation et sans fureur; ou bien ils sont taciturnes, regardent stupidement les personnes qui les abordent, ne répondent que par monosyllabes aux questions qu'on leur fait, et rarement juste, à moins qu'il ne s'agisse des premiers besoins. Les moins affectés font des efforts très remarquables pour lier les idées, quand on les force à écouter et à répondre, et s'impatientent un peu de ne pouvoir y parvenir.

Telle est à peu près aussi la marche de la démence chez les personnes que l'épilepsie a conduites à cette déplorable maladie. Mais, dans les cas où elle marche simultanément avec la paralysie, on remarque l'embarras de la langue avec celui de la mémoire. Les malades prononcent mal certaines syllabes, balbutient en parlant, et ne peuvent trouver l'expression qu'ils cherchent. On remarque en même temps difficulté à soulever les jambes, qui leur paraissent pesantes et sont comme engourdies; s'ils détournent la tête en marchant, ils chancèlent et sont exposés à tomber. Peu à peu la face perd de son expression; ils deviennent indifférents à ce qui

se passe autour d'eux, et prennent rarement la parole. Ils arrivent enfin à un tel degré d'insouciance et de stupidité, qu'on les voit rester immobiles, taciturnes, assis ou couchés des journées entières.

Si la paralysie générale a marché du même pas que la démence, les malades sont, à la longue, réduits à ne pouvoir exécuter aucun mouvement volontaire; ils sont même privés de la faculté vouloir, et l'on est obligé de leur introduire les aliments dans la bouche et de les nettoyer à chaque instant. Dans cette extrême dégradation des fonctions consacrées aux relations extérieures, les mouvements des muscles qui exécutent la respiration et la déglutition se conservent jusqu'à la fin de la vie.

La démence se déclare, sans aucune espèce de réaction, par le silence et la stupidité la plus complète chez les personnes qui depuis long-temps étaient hémiplégiques et atteints de gastro-duodénite chronique. Mais la paralysie d'un seul sens, sans complication de la perte d'action des muscles et de la désorganisation des principaux viscères, n'empêche pas la démence de produire quelquefois cette loquacité dont nous avons fait mention. Tous les sujets que les attaques d'apoplexie ont laissés impotents et privés des mouvements d'un côté du corps, sont ce qu'on nomme *faibles de tête ;* ils s'emportent, pleurent et rient pour peu de chose,

quoiqu'en apparence encore raisonnables : on doit les considérer comme dans le premier degré de la démence.

Tant que la démence n'est pas encore très avancée, c'est-à-dire qu'elle n'approche pas de cette stupidité taciturne qui correspond à son plus haut degré, elle peut offrir des complications ou des alternatives d'excitation intellectuelle qui forment un contraste assez singulier avec l'espèce de torpeur qui la caractérise. Ainsi l'on est étonné de voir un homme que le défaut de mémoire met hors d'état de soutenir une conversation, jouer fort bien aux dames ou faire de la musique aussi bien qu'une personne raisonnable. Quant aux attaques d'excitation, elles se manifestent en apparence spontanément à des époques irrégulières dont la cause est inconnue, ou régulières, comme celles des règles, et les malades paraissent repasser, pour quelque temps, à une agitation rapprochée de celle des manies encore curables; mais un peu d'attention suffit au médecin pour l'empêcher de prendre le change.

La durée de la démence n'est pas plus déterminée que celle des autres nuances de l'aliénation mentale. Lorsqu'elle est seule, le cerveau n'éprouve pas une grande détérioration, car on voit des imbéciles qui sont depuis plusieurs années dans ce misérable état; mais l'addition des paralysies rend la prolongation de cet état plus difficile.

La paralysie générale peut, ainsi que nous l'avons dit, débuter avec la démence; mais il arrive aussi qu'elle la précède ou qu'elle la suit à des intervalles divers. Plusieurs personnes d'âges différents, mais surtout de l'âge dit de retour, après avoir supporté de grands travaux intellectuels, des peines d'esprit, de longues céphalalgies, avoir reçu des coups ou fait des chutes sur la tête, sur le rachis, sur la poitrine et même sur le bassin, éprouvent des douleurs dans les muscles, de l'embarras dans la progression, de la difficulté à prononcer certains mots, long-temps avant de s'apercevoir que leur mémoire commence à les abandonner, et d'être menacés de démence. Je ne dois plus m'arrêter à ces sortes de cas, dont j'ai déjà signalé les progrès; il s'agit uniquement ici de la paralysie considérée comme une terminaison de la folie; or cette paralysie consécutive peut survenir avant ou après l'état de démence, quoiqu'il soit plus commun de voir les deux maladies débuter et marcher d'une manière simultanée.

Quand la paralysie débute avant la démence chez un maniaque, elle est toujours accidentelle, se montrant à la suite de violents maux de tête, d'une congestion sanguine ou d'une attaque d'épilepsie ou d'apoplexie. Dans ces mêmes cas elle est ordinairement partielle, bornée à un côté du corps dont les

muscles n'agissent plus, ou à l'un des sens externes qui ne donne plus de perception. Une telle paralysie accélère beaucoup moins l'apparition de la démence que la paralysie générale. Cette dernière, quand elle est consécutive à la folie, ne marche jamais que d'accord avec la démence, en suivant la progression que nous avons déjà indiquée.

Lorsque les fous ne sont pas subitement enlevés, soit par une apoplexie foudroyante, avant ou après l'apparition de la démence, soit par l'inflammation aiguë d'un des viscères de la poitrine ou du bas-ventre, ils périssent misérablement, tantôt dans l'immobilité de la démence, quelquefois avec des escarres gangréneuses au sacrum et aux trochanters, et des paralysies de la vessie et du rectum, quand l'affection du cerveau s'est prolongée dans le rachis, et tantôt, avant cette période, par l'affection chronique et la désorganisation du poumon et des organes digestifs, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Un grand nombre finissent dans l'étisie pulmonaire, parce qu'ils n'ont point été suffisamment protégés contre l'impression du froid; ceux qui succombent ainsi ont toujours en même temps une gastro-entérite chronique, maladie qui termine nécessairement la vie de ceux que la congestion cérébrale n'a pas enlevés et que la phthisie pulmonaire n'a pas atteints, parce qu'il est de l'essence des irrita-

tions chroniques de l'encéphale d'entraîner à leur suite celles de l'appareil digestif. Cette gastro-entérite, toujours accompagnée de l'affection du foie, les fait périr dans le marasme, avec un dévoiement, lorsque le mal s'étend au gros intestin, et quelquefois dans un état d'hydropisie qui vient masquer la maigreur et dissimuler la consomption dans les derniers temps de la vie. Les fous qui ont contracté des douleurs rhumatismales périssent souvent avec l'anévrysme du cœur, qui se joint à l'affection des autres viscères. Cet anévrysme, effet de l'irritation, peut d'ailleurs exister d'une manière indépendante chez les fous comme chez les autres personnes.

CHAPITRE V.

NÉCROSCOPIES DES FOUS.

Les ouvertures des cadavres n'auraient rien appris, selon quelques médecins, concernant le siége et la nature de la folie; mais il en est beaucoup d'autres qui sont loin de penser de la même manière; ils assurent au contraire que le cerveau conserve toujours des traces de la maladie dont l'aliénation mentale était l'effet. Nous allons d'abord rendre compte de l'état où les différents organes ont été trouvés; et, dans la dissertation que nous ferons ensuite sur la valeur des symptômes, les désordres que nous y aurons remarqués nous serviront pour nous aider à déterminer la nature physiologique de la folie.

C'est dans la tête qu'il faut chercher les altérations qui correspondent à la folie. On a trouvé, après les morts survenues au milieu des transports de la fureur, la substance cérébrale fort injectée de sang, et d'une dureté extraordinaire. Pour moi, j'ai vu, chez un jeune homme de dix-huit ans, les nerfs tellement durs à leurs points d'insertion à la base du cerveau, dite origine des nerfs, qu'on les eût facilement pris pour de petits tendons. Si de pareils

sujets sont morts d'apoplexie foudroyante, on rencontre, de plus, des épanchements de sang à la surface, dans les cavités ou dans la substance même du cerveau.

Lorsque les fous ont long-temps vécu, on trouve des altérations beaucoup plus variées ; mais les auteurs n'ont pas bien distingué celles des sujets qui ont succombé par une mort accidentelle, avant d'être arrivés à la démence et à la paralysie générale, d'avec celles des malades qui avaient subi tous les degrés de la détérioration de l'entendement et du mouvement. Les désordres organiques qui les ont frappés se réduisent, pour procéder de l'extérieur à l'intérieur, à ce qui suit : inégalité du volume des deux côtés de la tête, épaississement ou amincissement du crâne; en cas d'épaississement, tantôt les deux tables osseuses écartées, laissant entre elles un diploé considérable ; tantôt le crâne compacte et éburné, et quand il ne l'est pas, souvent fort injecté ; lorsqu'il est mince, tantôt dur et tantôt fragile, et même friable ; la dure-mère endurcie, épaissie et ossifiée ; l'arachnoïde épaissie, opaque, quelquefois adhérente et recouverte d'une couche purulente plus ou moins dense; la membrane des ventricules épaissie, purulente, adhérente au cerveau ; la pie-mère injectée de sang et de sérum, quelquefois fort épaissie et formant corps avec

l'arachnoïde : on a été surtout frappé de l'adhérence de la pie-mère avec la surface du cerveau ; elle était telle dans quelques sujets, qu'on ne pouvait enlever cette membrane sans qu'elle emportât une portion de la matière grise ; les circonvolutions alors étaient affaissées et pressées les unes contre les autres ; quand, au contraire, la pie-mère était humide, ces mêmes circonvolutions étaient écartées et amincies, et leurs intervalles étaient remplis par la lymphe dont cette membrane était abreuvée. Nous avons trouvé la substance cérébrale luisante, et comme imbibée d'une sérosité qui la rendait humide dans la coupe ; la substance grise a été quelquefois vue plus épaisse que de coutume, ce qui devait correspondre avec le développement plus qu'ordinaire de la membrane vasculaire contiguë, dite la pie-mère. Cette substance grise a été quelquefois mal distinguée de la blanche ; on a remarqué des rougeurs vives dans les cas encore peu éloignés de l'acuité, et des marbrures plus ou moins livides ou pâles dans les autres cas, occupant la périphérie du cerveau, et confondant jusqu'à un certain point les deux substances ; celle du cerveau ordinairement plus dense que celle du cervelet ; l'une et l'autre pourtant très ramollies, surtout chez les sujets qui avaient été attaqués d'épilepsie et de paralysie générale ; partiellement des ramollissements ou des

endurcissements de la substance cérébrale, qui a paru comme glanduleuse et squirrheuse à plusieurs observateurs; quelquefois des suppurations ou des ulcérations d'apparence cancéreuse à la surface externe ou dans les ventricules du cerveau; des vessies à forme d'hydatides dans les plexus choroïdes; quelquefois des concrétions comme pierreuses dans ce repli membraneux, dans quelques autres, ou dans la substance pulpeuse elle-même, où l'on a trouvé parfois des pétrifications considérables ou des masses osseuses; des épanchements de sang ou de sérosité avec les altérations de l'état chronique, aussi bien qu'avec celles de l'aigu; le volume général de la masse encéphalique beaucoup moins considérable dans le premier cas que dans le second. Dans le cas de paralysie générale, on a trouvé dans les membranes du rachis les mêmes lésions que dans celles de l'encéphale, et quelquefois même de profondes altérations dans la substance médullaire et dans les cordons nerveux (1).

Les altérations qu'ont offertes les autres organes ne diffèrent point de ce qu'elles sont chez les sujets

(1) On peut d'ailleurs consulter l'excellente monographie du docteur L.-F. Calmeil, intitulée : *De la paralysie considérée chez les aliénés*. Paris, 1826, 1 vol. in-8. Sagacité, patience infatigable, sont les qualités de cet observateur, qui paraît fait pour fixer cette partie de l'anatomie pathologique. (1828.)

qui n'ont pas été atteints de la folie. Nous avons vu que les fous contractent fréquemment des inflammations chroniques des organes de la respiration et de la circulation; il n'est donc pas étonnant qu'on trouve chez eux des anévrismes, les poumons endurcis, ulcérés, tuberculeux; la plèvre et le péricarde altérés ou contenant un liquide épanché. Ce qu'il est le plus ordinaire de rencontrer avec les altérations du cerveau, ce sont celles des organes digestifs : il y a donc toujours, dans l'abdomen des fous qui ont passé par toutes les nuances de la dégradation intellectuelle, des traces de gastro-entérites chroniques avec dégénération du foie, c'est-à-dire que l'on rencontre la membrane interne de l'estomac rouge, brune, noire, ecchymosée, épaissie, ulcérée; rarement amincie et ramollie ou détruite vers le bas-fond, à moins que les symptômes gastriques n'aient acquis de la prédominance, ce dont nous avons vu plus d'un exemple. Bien plus souvent on trouve le duodénum rougeâtre, brun, dilaté; sa membrane interne épaissie, offrant des follicules tuméfiés, dégénérés, ulcérés; le foie jaune, gras, augmenté de volume ou racorni, quelquefois tuberculeux, squirrheux, contenant des kystes avec épanchement séreux dans la cavité péritonéale. Le reste du canal digestif est plus ou moins altéré dans sa membrane muqueuse, selon le degré d'inflamma-

tion dont elle a pu être atteinte; la membrane interne du colon brune, noire, remplie d'ulcérations petites, circonscrites, comme faites par un emporte-pièce, chez ceux qui sont morts avec la diarrhée. On trouve aussi des traces de phlegmasies chroniques dans les femmes nymphomanes. Mais du reste il serait inutile de nous arrêter à décrire tous les autres désordres qu'il est possible de rencontrer dans les cadavres des aliénés; car ces sujets étant exposés à l'action du froid et à celle des passions, source de mille maux, il nous faudrait décrire l'anatomie pathologique de la plupart des maladies de l'espèce humaine.

CHAPITRE VI.

DES THÉORIES DE LA FOLIE, SELON LES ANCIENS ET LES MODERNES, JUSQU'A L'ÉPOQUE DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE.

Maintenant que les faits ostensibles relatifs aux maladies mentales nous sont connus, nous pouvons procéder à la recherche des faits moins évidents qui font partie des lois physiologiques, et qui doivent servir d'explication aux premiers. Il serait inutile de nous arrêter aux opinions ridicules qui ont régné sur la folie pendant les siècles de fanatisme et de superstition. Dans le culte catholique, les ignorants se sont toujours fait remarquer par une tendance à expliquer la folie par la possession du démon, comme on l'expliquait souvent dans le paganisme par l'obsession des furies. Mais passons sur ces misères.

Dès l'antiquité la folie a été considérée comme une maladie du cerveau; elle a été comparée à la frénésie, et même attribuée, comme cette dernière, à l'inflammation du cerveau et des méninges. On trouve toutes ces idées dans Cœlius Aurelianus, traducteur de Soranus, ainsi qu'une thérapeutique faite pour les consacrer à jamais, telle que l'application des sangsues et des ventouses scarifiées à la tête, à la nuque, aux épaules, un régime rafraî-

chissant, la diète, la stimulation révulsive sur la peau, etc. Il est donc étonnant que des médecins modernes aient voulu se faire honneur de cette découverte : à la vérité, d'autres anciens non moins fameux, tels que Galien et ses sectateurs, avaient détourné l'attention des véritables indications curatives pour la fixer sur des humeurs à évacuer, et particulièrement sur l'atrabile ; mais cette humeur agissait toujours sur le cerveau, et même y produisait quelquefois de l'inflammation, dans la doctrine des galénistes. Or cette explication, admise par tous les humoristes mécaniciens, par Boërhaave, Van-Swieten, etc., s'est conservée jusqu'à nos jours. On a donc lieu d'être étonné que les modernes aient tant tardé à substituer les lésions inflammatoires du cerveau aux lésions humorales vagues de l'ancien et du moyen âge.

Ce retard vient de ce qu'on a trop circonscrit le phénomène de l'inflammation : en prenant le type de cet état morbide dans le phlegmon, et en exigeant presque toujours la suppuration pour caractériser les phlegmasies qui ne se terminaient pas par la gangrène, on a, jusqu'à nos jours, empêché les observateurs de se rendre au témoignage de leurs sens, touchant la cause prochaine de la rougeur, de la turgescence et de l'ardeur qu'ils rencontraient dans un grand nombre de cas. Toutes les fois que

l'irritation, agissant sur un organe sécréteur, augmentait ou dénaturait l'humeur qu'il fournit, celle-ci était considérée comme la cause de l'affection locale; et si quelque partie, tant fût-elle éloignée, offrait un état morbide simultané, on l'attribuait aux aberrations de la même humeur. C'est ainsi que la transpiration, la bile ou le mucus, sous le nom de phlegme, sont devenus les causes de presque tous les maux que l'on n'attribuait pas au sang lui-même. C'est d'après le même principe que plus tard on a vu toutes les affections qui surviennent dans les viscères, à la suite des plaies suppurantes, soit simples, soit ulcéreuses, être mises sur le compte de l'infection purulente.

La même tendance à la généralisation de quelques observations plus ou moins exactes se montrait sous différentes formes chaque fois qu'il était fait une découverte importante. Celle de la circulation et de la prétendue forme des globules du sang, enfanta les théories mécaniques, hydrauliques, hydrodynamiques; celle des glandes, et plus tard celle des vaisseaux absorbants, donnèrent lieu d'attribuer toutes les maladies à la lymphe, aux obstructions des glandes, à l'infarctus, ou à l'inflammation des vaisseaux absorbants; la découverte de l'irritabilité musculaire et les travaux que l'on fit sur le système nerveux reportèrent l'attention de ce côté, et pres-

que tous nos maux furent attribués à la lésion primitive, soit de la force vitale dont les nerfs étaient les agents, soit du fluide subtil dont on les croyait conducteurs, soit enfin des fibrilles nerveuses dont le degré de tension expliquait tous les phénomènes pour ceux qui n'admettaient aucun fluide dans les nerfs.

On vit en même temps les abstractions archée, âme matérielle et immatérielle, force ou faiblesse, entités que l'on faisait, ou locales, ou indépendantes de toute circonscription dans les organes, devenir les régulatrices de tous leurs mouvements. On les rendit responsables de toutes les maladies, et tous les remèdes leur furent adressés, sans qu'on se mît en peine de constater l'action de ces substances sur les organes.

Plus tard, et à une époque bien plus rapprochée de la nôtre, quelques médecins sentirent du dégoût pour ces abstractions, et crurent faire merveille en leur en substituant d'autres. Ils refusèrent d'expliquer, de peur de répéter de vieilles absurdités, comment le sang, la bile, la pituite, la lymphe, les nerfs, peuvent devenir des causes de maladies; mais ils admirent une causalité qui leur en accordait le pouvoir en reconnaissant, d'une manière générale, un élément sanguin, un élément bilieux, un pituiteux et un nerveux.

Parmi leurs prédécesseurs, les uns avaient attri-

bué certaines maladies à l'inflammation, les autres à une saburre qu'il fallait évacuer, plusieurs à l'excès de force de l'estomac, d'autres à la faiblesse de cet organe, certains à la putridité des humeurs, un nombre non moins grand à la malignité dont la cause remontait au défaut d'énergie du principe vital. Nos novateurs ontologistes mirent tous ces dissidents d'accord en créant, pour les mêmes maladies, des éléments inflammatoires, saburraux ou gastriques, ce qui était synonyme; sthéniques et asthéniques, choses qui étaient opposées; putrides, malins, irréguliers ou ataxiques. Rien de plus facile que le diagnostic et le traitement des maladies avec cette légion d'entités : les médecins étaient toujours d'accord; car, pour chaque symptôme, on créait un génie, et le remède prétendu spécifique, mais qui n'était autre que le moyen conseillé par ces mêmes anciens dont on repoussait le langage, était admis dans la cédule polypharmarque destinée à faire disparaître tous ces farfadets. C'est ainsi qu'on s'arrangeait dans les consultations et les juntes médicales les plus nombreuses, au grand avantage du *decorum;* car les profanes n'étaient plus témoins de ces disputes scandaleuses dont Molière et d'autres satiriques nous ont conservé le souvenir.

Comment donc s'étonner que l'ancienne idée de Soranus sur la nature de la folie se soit trouvée

perdue, et qu'il ait fallu beaucoup d'efforts pour la remettre en évidence? Les éléments, les principes, les génies morbides, agissaient sur le cerveau : voilà tout ce que l'on savait dire; et quand on était forcé d'y reconnaître de l'inflammation, ce phénomène s'y trouvait, comme dans les fièvres prétendues essentielles, une complication, un accident.

On sait assez que, parmi toutes les théories que je viens de rappeler, celle de l'aberration de la force nerveuse et de la force vitale, soit en plus, soit en moins, a fini par l'emporter. Toutefois l'animisme n'a pas perdu ses partisans. On voit encore aujourd'hui des médecins qui *impriment* que la folie est dans le principe immatériel, et qu'elle n'a pas de siége particulier; mais il en est un bien plus grand nombre qui soutiennent qu'elle peut dépendre des éléments morbides, sans donner, sur le mode d'action de ces entités, aucune explication capable de satisfaire un homme raisonnable.

Après les explications des théoriciens à hypothèses viennent celles des sectateurs de l'anatomie pathologique. On ne peut que s'attendre à y trouver quelque chose, sinon de plus raisonnable, au moins de plus matériel et de plus à la portée des esprits simples et vulgaires. On va voir si cette présomption est bien fondée.

Nous avons dit que les médecins avaient beau-

coup trop restreint l'idée de l'inflammation en prenant le phlegmon pour type de ce phénomène ; aucune affection ne le prouve mieux que la folie. Comme il est extrêmement rare de rencontrer du pus ressemblant à celui du phlegmon dans le cerveau des aliénés, on n'avait garde de songer à l'inflammation. Comme d'autre part on ne voyait aucun rapport de cause à effet entre les lésions cadavériques dont il vient d'être parlé et l'aliénation mentale, on se trouva fort embarrassé pour matérialiser cette affection. Effectivement, comment, avec l'idée que l'on avait de l'inflammation, concevoir que les endurcissements, les ramollissements, les diminutions et les inégalités de volume du cerveau et du cervelet, la densité, l'opacité ou l'injection, l'adhérence des membranes, la dureté ou la mollesse, l'épaisseur ou la ténuité, la consistance avec ou sans état éburné, ou la friabilité des os du crâne, pussent être les causes de tant d'espèces de délire, des fureurs, des convulsions, des exaltations prodigieuses de certains talents, et de l'abrutissement total des facultés intellectuelles ? On aurait pu concilier la fureur et l'augmentation des forces musculaires avec l'endurcissement de la substance cérébrale quand on la rencontrait avec injection sanguine, parce qu'on aurait pu y voir un premier degré de l'inflammation ; mais il aurait fallu

pour confirmer cette idée que toutes les nuances chroniques eussent offert des traces de suppuration analogues à celles du type, c'est-à-dire du phlegmon. Or c'est ce qu'on n'observait presque jamais; et voilà, selon nous, ce qui fit abandonner toute idée de phlegmasie cérébrale comme cause de folie. Toutefois, comme il fallait absolument lier les altérations du cerveau et de ses membranes à la folie, ne pouvant y voir les causes, on en fit les effets de cette maladie.

Cette explication, toute ridicule qu'elle est, passait au milieu des nombreuses absurdités dont fourmillait la pathologie, lorsqu'en 1816 j'imprimai, dans l'*Examen de la doctrine médicale généralement adoptée*, une question que je faisais déjà dans mes cours particuliers depuis 1814 : je demandai à mes honorables confrères ce qu'ils entendaient par des altérations pathologiques produites par une maladie, et comment ils concevaient qu'une maladie pût avoir de l'action sur les organes, puisque les maladies ne sont, d'après les définitions des nosographes les plus philosophes, autre chose qu'un groupe de symptômes. J'appliquai cette question à chaque maladie en particulier, et spécialement aux fièvres prétendues essentielles; je la reproduisis, en 1821, dans le second *Examen*. Je cherchai quelle idée on pouvait se faire d'un groupe de symptômes qui

engorge, endurcit, ramollit, ulcère, perfore, gangrène des organes; et ne trouvant, dans aucun de ses attributs, un agent capable d'exercer de pareilles actions, j'en conclus que sans doute les médecins avaient érigé le mot par lequel ils veulent donner l'idée d'une maladie, en une espèce d'entité matérielle ou immatérielle, je l'ignorais, mais pour le moins douée d'une activité propre et d'une activité indépendante de celle des organes. Un de mes élèves les plus distingués exploita fort heureusement cette idée dans la réfutation d'un traité des fièvres que l'on voulait rendre classique. Prenant chaque symptôme en particulier, M. le docteur L.-Ch. Roche demanda plaisamment à l'ontologiste compilateur si la chaleur âcre, le fuligo de la bouche, la soif, la stupeur, la fétidité, la prostration des forces, éléments dans lesquels doit se résoudre, d'après les nosographistes, l'entité fièvre *adynamique* ou *putride*, avaient la propriété de ramollir la membrane interne de l'estomac, de l'ulcérer, de la perforer même, et de produire l'intus-susception des intestins (1).

Ces plaidoyers contre l'essentialité des maladies, soutenus vigoureusement, pendant une dizaine d'années, par une foule de bons sujets sortis de l'école physiologique, ont opéré une immense révolution

(1) *Réfutation des objections faites à la nouvelle doctrine des fièvres.* Paris, 1821, in-8°.

dans la médecine française. Mais ce n'est qu'avec une peine extrême que cette révolution a pénétré dans les établissements publics et particuliers consacrés au traitement des maladies mentales.

Parmi les principaux classiques vivants qui font loi dans la question dont il s'agit, les uns répètent encore que les altérations du cerveau sont l'effet de la maladie, qu'ils définissent en énumérant les symptômes; les autres, qu'il y a bien quelquefois de l'inflammation, aiguë d'abord, mais ensuite chronique, mais qu'il n'en existe pas toujours, et qu'il y a une lésion du principe vital, antérieure à l'affection des tissus, lésion qui prépare et consomme leur désorganisation. Les premiers ne paraissent pas redouter qu'on leur demande par quelle vertu la divagation, la fureur et autres symptômes, peuvent endurcir le cerveau, ni comment la stupidité peut faire pour l'injecter, le ramollir et l'atrophier. Les seconds n'ont peut-être pas songé à la difficulté de montrer en action l'entité vitale immatérielle ou même nerveuse qui fait délirer les hommes, et qui en même temps désorganise le cerveau.

On sait que la plupart des savants qui ont des principes arrêtés ne changent pas, surtout quand ils les ont rendus publics : on devait donc s'attendre que la doctrine des maladies mentales avancerait plutôt par les travaux des élèves que par ceux des

maîtres; c'est ce qui est arrivé, mais seulement jusqu'à un certain point; car les élèves attachés aux maisons de fous n'ont pas toujours été ceux de l'école physiologique. Quelques unes des vérités enseignées dans cette école furent appliquées à la folie, mais les plus importantes furent négligées.

En l'an 1820, M. le professeur Lallemand, encore élève, avait imprimé que l'inflammation de l'arachnoïde, partagée par la pie-mère, est fréquente, et qu'elle est la principale cause du délire; mais il n'avait pas fait l'application de cette observation à la folie. Il avait dit aussi que l'inflammation de la substance cérébrale ne pouvait occasionner le délire : il la regarda plutôt comme la cause des convulsions et des paralysies partielles, et rapporta avec moi le ramollissement à l'inflammation.

Parmi les jeunes médecins qui vivaient auprès des fous, l'un soutint, en 1823, contradictoirement à son professeur, que les maladies mentales sont produites par des modifications très variées des méninges et de l'encéphale; l'autre enseigna, en 1825, en publiant une *Nouvelle doctrine des maladies mentales*, que non seulement le délire ordinaire, mais aussi la folie, consistent le plus souvent dans une inflammation chronique des méninges, mais il ajouta que quelquefois elle dépend d'une irritation spécifique ou sympathique du cer-

veau. Le premier, développant l'idée qu'il avait énoncée, prétendit avoir appris au monde médical que les lésions observées par les auteurs, et dont nous avons parlé plus haut, sont les causes et non les effets de la folie : ce qui changeait, selon lui, la manière dont jusqu'alors on avait envisagé cette maladie. Il l'attribua donc, tantôt à la conformation vicieuse native ou acquise de la tête, tantôt à la lésion des méninges, quelquefois à la dureté du cerveau, d'autres fois à son ramollissement partiel ou général; en un mot, et selon le cas, à chacune des altérations organiques déjà mentionnées, en affirmant toutefois que l'engorgement des vaisseaux du cerveau et de la pie-mère est la plus fréquente de ces altérations, et ainsi la cause la plus ordinaire des folies.

Le second avait pensé, avec plusieurs maîtres, que la folie pouvait être l'effet sympathique de la lésion d'un autre organe que le cerveau. Le premier fit déclarer, en 1826, par un troisième, dont les principes étaient analogues aux siens, que la goutte, les maladies des poumons, même celles des voies digestives, ne peuvent être la cause organique de la folie, attendu que la folie ne peut avoir son siége ailleurs que dans le cerveau.

Ainsi voilà quelques uns des principes de la doctrine physiologique qui franchissent le seuil des maisons d'aliénés, et ce sont les élèves qui les y in-

troduisent. Toutefois ces élèves ne font pas ce qu'ils devraient et ce qu'ils pourraient faire. Ils font ce qu'ils ne devraient pas faire, puisqu'ils se vantent d'avoir trouvé le principe fécond, selon eux, de la théorie et de la pratique des maladies mentales, *que les altérations du cerveau et de ses membranes sont la cause et non l'effet de la maladie.* Ils ne font pas ce qu'ils pourraient faire, puisqu'ils donnent, par cette assertion, et malgré les travaux des physiologistes, une idée fausse de la manière dont les organes affectés produisent les phénomènes de l'aliénation mentale. Les preuves de ces deux propositions deviendront plus évidentes par l'exposé que je vais faire de ce qui a été professé et imprimé dans l'école physiologique avant les écrits de ces jeunes médecins.

Dans mes leçons, à partir de 1814, je rapportai tous les délires, soit aigus, soit chroniques, à l'irritation primitive ou sympathique du cerveau, en ajoutant que tantôt cette irritation s'élève au degré de l'inflammation, et que tantôt elle reste au-dessous : voilà l'idée générale. Les convulsions, les pertes partielles et générales du sentiment et du mouvement, les engorgements, les congestions, les ramollissements, les épanchements, les extravasations de toute espèce du cerveau et des méninges furent attribués par moi à la même cause, et l'on parut

surpris de voir l'apoplexie et la démence expliquées par la même théorie que la frénésie. De plus j'engageai fortement les élèves à rechercher des faits confirmatifs ou infirmatifs de ces assertions. Ce fut après avoir été auditeur de tous ces développements, que M. Lallemand fit paraître ses premières *Lettres sur l'encéphale*, ouvrage composé en grande partie d'observations extraites de la pratique des médecins qu'il avait suivis étant élève, mais disposées et commentées à la manière de celles de l'*Histoire des phlegmasies.* Il administra des preuves de mes assertions sur les causes des convulsions et des paralysies ; et, de plus, il essaya de préciser les symptômes qui correspondent à chaque degré des lésions encéphaliques dont il traitait. Toutefois, il faut remarquer qu'il ne prit point pour mobile des maladies qu'il décrivait l'irritation ; il ne parla que de l'inflammation, chose notée depuis l'antiquité, et remise en vogue en Angleterre, pour les maladies dont il s'agit, par le docteur Abercrombie, etc. Il plaça d'ailleurs la cause du délire dans l'inflammation de l'arachnoïde.

L'année suivante, 1821, j'imprimai les idées que je professais depuis sept ans, et qui étaient déjà publiques, sur les affections de l'encéphale. Elles étaient conformes à celles que j'avais publiées sur beaucoup d'autres maladies. J'imprimai, dans l'*Examen des*

doctrines (1), ce que je viens de rapporter, c'est-à-dire que les congestions sanguines cérébrales, les congestions séreuses ou l'hydrocéphale, les arachnitis, les apoplexies prétendues nerveuses, les apoplexies sanguines, les cancers du cerveau, les tumeurs fongueuses de la dure-mère, les acéphalocystes ou hydatides, les tubercules du cerveau, les tumeurs osseuses des parois internes du crâne, enfin la léthargie, l'épilepsie, et le ramollissement du cerveau que le docteur Abercrombie avait déjà considéré comme l'effet d'une encéphalite, sont les effets d'un phénomène unique dont les suites sont diversifiées; et ce phénomène, c'est l'irritation. Que l'on trouve maintenant dans les autopsies des fous résumées par les auteurs dont j'examine les travaux une altération organique qui ne rentre pas dans celles-là!

Restait à rallier nominativement la folie à ces mêmes altérations, et c'est ce que je fis dans la proposition CXXIII, imprimée avec l'*Examen* en 1821, et qui n'est, aussi bien que les quatre cent soixante-sept autres qui l'accompagnent, que le résumé des cours de physiologie et de pathologie que je faisais alors depuis sept ans. Voici le texte de cette proposition : « La manie suppose toujours une irritation » du cerveau. Cette irritation peut y être entretenue

(1) 2e édition. Paris, 1821, t. II, pag. 770.

» long-temps par une autre inflammation, et dispa-
» raître avec elle; mais si elle se prolonge, elle finit
» toujours par se convertir en une véritable encépha-
» lite, soit parenchymateuse, soit membraneuse (1). »

Or cette proposition n'est point un simple aperçu jeté par hasard; elle est le résumé de discussions fort étendues que l'on trouve dans le cours de l'ouvrage à l'occasion de la nosographie, d'un ouvrage nouveau sur le ramollissement de l'encéphale, des deux premières lettres du professeur Lallemand, enfin des dissertations orales répétées depuis sept ans dans mes cours théoriques et pratiques. C'est de ces sources multipliées que découlait la proposition générale, qu'il faut absolument, pour éviter les absurdités du langage et les contradictions funestes du traitement, adopter pour phénomène primitif et pour lien de la plupart des affections cérébrales, l'irritation. Cette proposition avait déjà été émise en 1808, dans l'*Histoire des phlegmasies*; je l'avais reproduite en 1816, et appliquée à toute la pathologie; enfin, en 1821, elle reparaît avec un nouveau degré de précision, et on l'applique nominativement à la folie.

Il est facile maintenant de juger que les auteurs dont nous parlons n'ont pas fait ce qu'ils devaient en s'attribuant la découverte du prétendu *principe*

(1) Voyez aussi *Examen des doctrines médicales*, 3e édition. Paris, 1829, t. I, pag. 28.

subversif des anciennes théories sur la manie, puisque ce principe est fort ancien. Ils ne l'ont pas fait non plus en se glorifiant d'avoir établi les premiers, en 1824, que le diagnostic médical consiste à *donner aux phénomènes extérieurs une valeur représentative de l'état intérieur ou de la lésion de l'organe qui en est le siége*. Cette idée est l'idée-mère de la doctrine physiologique : c'est elle qui inspira l'*Histoire des phlegmasies* en 1808, qui dicta le premier *Examen* en 1816 ; et le second *Examen*, publié en 1821, n'est que le développement complet de cette même idée, qui était professée en théorie et appliquée dans la pratique d'un grand hôpital, devant de nombreux témoins, au milieu de la capitale, depuis 1814, c'est-à-dire probablement avant que les jeunes médecins dont il s'agit eussent commencé leurs études médicales.

En attribuant la folie aux altérations qui s'opèrent dans l'encéphale et ses dépendances, les auteurs dont il s'agit n'ont pas fait tout ce qu'ils pouvaient faire, et voici comment. Ignorant la doctrine physiologique, ils n'avaient garde de sentir la nécessité de l'irritation pour l'établissement d'un système régulier de pathologie ; ils avaient saisi au vol l'idée que les symptômes doivent représenter l'état des organes ; mais le comment physiologique, appréciable, de cette représentation, ils n'en avaient

nulle idée; ils ne se sont pas doutés que c'est par l'irritation, et uniquement par l'irritation, qu'un organe agit sur un autre, ce qui constitue les sympathies. Ils n'ont pas soupçonné que l'irritation est dans l'organe sympathisé aussi bien que dans le sympathisant, qu'elle constitue le phénomène commun entre les uns et les autres, et que seule elle explique comment le sympathisé peut s'altérer et se désorganiser à l'imitation du sympathisant.

Or c'est l'ignorance de ce fait, qu'ils auraient pu comprendre s'ils eussent étudié la doctrine physiologique, qui les a fait écrire que la folie dépend tantôt d'une conformation vicieuse, naturelle ou acquise, du crâne ou du cerveau, tantôt de la lésion des méninges, quelquefois de la dureté du cerveau, quelque autre fois de son ramollissement partiel ou général; dans d'autres cas, des autres altérations rapportées plus haut, mais le plus communément de l'engorgement des vaisseaux du cerveau et de la pie-mère. Ces assertions sont vagues et embarrassantes pour les lecteurs, parce qu'elles ne disent rien à l'esprit. Comment rattacher le délire immédiatement à des lésions si variées? D'ailleurs la folie existe long-temps avant que toutes ces altérations soient formées, comme le prouvent sa périodicité intermittente et ses guérisons subites par une vive impression morale au milieu des désordres intellec-

tuels les plus bruyants ou de la stupidité la plus complète. La folie n'est pas l'effet de ces lésions, mais de la cause qui les produit. Or cette cause n'est pas nécessairement l'inflammation, comme l'ont avancé plusieurs auteurs; c'est ce que prouve encore la possibilité des guérisons subites par causes morales, même après plusieurs années de maladie, changement incompatible avec une véritable inflammation qui devrait avoir produit de l'altération dans les organes.

C'est encore parce qu'ils n'avaient point l'idée de l'irritation que certains de ces manigraphes ont écrit que la folie ne pouvait pas être sympathique ou dépendre de l'influence d'une autre affection. La raison qu'ils en ont donnée, c'est que le siége d'une maladie ne peut être que dans l'organe dont les fonctions sont dérangées, langage vague, énigmatique, source de vaines disputes de mots. Sans doute, leur diront nos médecins physiologistes, le siége de la manie est toujours dans le cerveau; mais le cerveau peut être irrité par un organe qui l'est plus que lui; il peut l'être long-temps sans qu'il y ait de l'inflammation, sans qu'il s'y fasse de désorganisation, et cesser de l'être aussitôt qu'il n'est plus stimulé dans le rhythme anormal par l'organe qui agissait sur lui. C'est ainsi que l'éruption des règles, un flux hémorroïdal, un vomissement de

sang ou d'autre liquide, une application de sangsues à l'épigastre, etc., etc., peuvent dissiper la folie en un clin d'œil et même pour toujours.

Or, n'avoir pas compris cela, n'avoir pas assujetti la manie au phénomène de l'irritation, l'avoir laissée vaguement sous la dépendance de lésions organiques qu'elle ne suppose pas, en refusant de s'expliquer sur la manière dont ces lésions peuvent la produire; n'avoir point développé la méthode thérapeutique qui se déduit naturellement de la connaissance des lois les plus communes de l'irritation; en d'autres termes, n'avoir pas montré comment, en modifiant les influences des organes les uns sur les autres, on peut imprimer à la folie une modification avantageuse; n'avoir eu que deux vues générales, l'une de placer le siége exclusif de la manie dans le cerveau, sans aucune tentative pour expliquer les manies sympathiques, et en se bornant à les nier, c'est n'avoir pas approfondi une doctrine dont on connaissait l'existence, puisqu'on lui avait fait certains emprunts, une doctrine d'ailleurs qui renferme tous les éléments de la solution des problèmes qu'il fallait résoudre; en un mot, c'est n'avoir pas fait ce qu'on pouvait et ce qu'on devait faire.

Un auteur que l'on doit citer toutes les fois qu'il est question du cerveau, et qui, par ses grands

travaux sur les fonctions de l'encéphale, s'est acquis des droits éternels à la reconnaissance des hommes, le docteur Gall, ne s'est pas arrêté à ces vues superficielles, à ces explications grossières; il rejette avec dédain l'opinion de ceux qui attribuent la folie aux altérations des os du crâne et autres quelconques. Selon lui, « les dérangements mécaniques » et organiques sont subordonnés aux changements » qui surviennent à la vie; ils n'en sont que les suites, et la vie d'une partie du corps, ou du corps » tout entier, peut être éteinte sans qu'il y ait de dérangement organique visible. » Il ajoute que, « quand la manie a duré peu de temps, on ne trouve » rien; mais que, lorsqu'elle a duré long-temps, on » aperçoit dans le cerveau, dans les méninges et » dans le crâne, les altérations les plus marquées: » par exemple, des vaisseaux ossifiés, une diminution de l'une ou de l'autre substance cérébrale, des » dépôts de matière osseuse sur la surface interne du » crâne(1), etc., résultat de l'altération, inappréciable » pour nos sens, qu'a subie cette force dont dépendent la vie et les fonctions de la vie. » Le docteur Gall connaît aussi les autres formes d'altérations ci-dessus mentionnées, et les explique de la même manière. L'inflammation n'est pas la cause première de

(1) *Sur les fonctions du cerveau et sur celles de ses parties.* Paris, 1825, t. III, pag. 89.

ces désordres; il la met seulement sur la même ligne que les commotions, une lésion accidentelle, un vice organique du cerveau ou des méninges, une aspérité de la surface interne du crâne, une contention d'esprit uniforme et trop long-temps soutenue, un projet avorté, un espoir déçu, une ambition démesurée, la vanité blessée et autres causes morales qu'il rapporte, aussi bien que toutes les autres, à une lésion de la vie. Ailleurs il fait observer, mais seulement dans ceux de ces écrits dont la publication est postérieure à l'émission de la doctrine physiologique (en 1816), que l'augmentation de l'irritabilité du cerveau est évidente dans les prodromes et dans la première période de la folie. Il n'imite donc pas ceux qui, par un mouvement rétrograde, abandonnent l'explication de Pinel, qui voulait que la folie fût originairement nerveuse, pour se ranger sous la bannière des anatomo-pathologistes, qui ne reconnaissent aux maladies d'autres caractères que ceux que l'on tire de l'inspection des cadavres après la mort.

Ce n'est pas par l'inflammation que le docteur Gall explique l'atrophie du cerveau à la suite des manies prolongées; il l'attribue à la *lésion des forces vitales*. Le cerveau, qui a été long-temps lésé dans le mode qui constitue la folie, s'atrophie comme le nerf sciatique qui a long-temps fait

éprouver de la douleur. Du reste, le cerveau ne peut s'affaisser et se concentrer lui-même sans que le crâne le suive, lorsqu'aucun épanchement ne s'interpose entre les deux. De là l'écartement de la table interne qui abandonne l'externe moins disposée à suivre le cerveau dans sa retraite. C'est ce qui arrive aussi dans l'atrophie normale du cerveau, par l'effet des progrès de l'âge. Mais il y a cette différence que, chez le fou, l'espace qui résulte de l'écartement des deux lames, au lieu d'être occupé par un tissu diploïque à grandes cellules qui rend les os des vieillards légers, est au contraire rempli d'une matière osseuse très dense, qui pénètre aussi les deux tables et rend le crâne très épais, très dense et comme éburné. Ce genre d'altération est si commun, que Greding l'a observé soixante-dix-huit fois sur cent maniaques furieux, et vingt-deux fois sur trente chez des imbéciles.

Ces réflexions du docteur Gall auraient dû mettre les manigraphes sur la voie de la vérité. Je ne saurais adopter toutes les idées de ce savant sur la cause et sur le siége de la manie; mais, puisque c'est à lui que nous devons les meilleures données, il faut partir de là pour aller plus loin, s'il est possible, ou du moins pour le tenter.

Le docteur Gall considère la folie comme une maladie siégeant *uniquement* dans le cerveau, et

c'est à lui que les jeunes écrivains qui tiennent maintenant la plume sur cette maladie ont emprunté cette opinion : la manie consiste, selon lui, dans une affection de la *force vitale* du cerveau. Le plus souvent elle est, surtout dans son début, une augmentation d'irritabilité, avec activité exagérée de la circulation, et même avec inflammation; mais cette inflammation n'est pas l'agent principal de la détérioration du cerveau. L'auteur s'occupe plus de prouver que la folie siège dans le cerveau, chose dont nul homme de sens vraiment instruit n'a jamais douté, que de déterminer la nature de la modification physiologique de ce même cerveau, qui la constitue. C'est la *lésion vitale* du cerveau qui l'atrophie, l'épaissit, la dénature avec tous ses accessoires; mais on ne se met pas en peine de rattacher cette lésion vitale à un phénomène fondamental appréciable, puisqu'on s'en tient à des modications ou plutôt à la modification en général d'un principe inconnu nommé la vie. Voilà qui est bien entendu.

La chose à laquelle le docteur Gall tient le plus, après avoir établi la folie dans le cerveau, c'est à déterminer quel est l'organe du cerveau qui lui sert de siége. On sait que cet auteur considère le cerveau comme un composé de nerfs doubles ou paires de nerfs analogues à ceux des sens externes, mais qui ne sortent point du crâne, et dont le nombre

est encore indéterminé; que chacune de ces paires intra-crâniennes est chargée d'un penchant ou d'une faculté intellectuelle; qu'elles ont le nom d'organes; et que leur situation à la périphérie du cerveau permet de distinguer du plus au moins, par les saillies qu'elles font faire à la boîte osseuse, les instincts, les aptitudes, les différents degrés et les divers genres d'intelligence de chaque individu, non seulement dans notre espèce, mais aussi dans tous les animaux vertébrés; que la modification vitale qui constitue la folie peut quelquefois exister au même degré dans tous les organes à la fois, mais qu'elle peut aussi, et même plus souvent encore, prédominer ou siéger exclusivement, ou successivement, dans chacun d'eux, et que, par conséquent, il doit y avoir, outre la manie générale, autant de monomanies partielles qu'il y a d'organes dans le cerveau.

Cette théorie donne les moyens d'expliquer comment les passions excessives et les efforts intellectuels peuvent conduire l'homme à la folie. C'est particulièrement à la suractivité d'un penchant auquel l'homme ajoute encore plus d'énergie en s'y laissant aller, ou bien à l'influence d'une faculté prédominante qui séduit la volonté par la facilité avec laquelle on l'exécute, que l'homme doit la perte de sa raison. L'inflammation se développe

bien souvent dans les organes trop exercés, chose commune dans la période d'agitation de la manie générale, ou bien le phénomène se circonscrit dans quelque organe en particulier : de là la possibilité des suppurations; mais quelquefois elle n'existe pas, comme le prouvent les ouvertures où l'on ne trouve aucune trace de lésion. Au surplus, quand ce n'est pas elle qui produit les dérangements d'organisation, ce qui n'a lieu que dans la minorité des cas, c'est au moins la lésion vitale constitutive de la folie.

On voit d'abord ce qui manque ici. Le savant organologiste aurait dû dire que quand ce n'est pas l'inflammation suppuratoire qui désorganise le cerveau, c'est du moins le phénomène qui la produit, l'irritation, modification possible dans tous les tissus, et qui agit dans ce cas non seulement sur la fibre cérébrale proprement dite, mais aussi sur tous les autres tissus constitutifs de l'appareil intellectuel, c'est-à-dire dans les vaisseaux qui l'arrosent, dans les membranes qui l'enveloppent, et jusque dans la boîte osseuse qui le contient.

Pinel et ses sectateurs s'étaient expliqués d'une manière également fautive lorsqu'ils n'avaient pu voir qu'un phénomène nerveux dans la folie; je le prouve par l'argument que je viens d'employer contre Gall. Qu'est-ce, en effet, qu'une lésion nerveuse qui peut engorger les vaisseaux du cer-

veau, produire des épanchements, des phlegmons, occasionner des adhérences, des épaississements, des ossifications, agir jusque sur le crâne, et lui donner la densité de l'ivoire et la dureté de l'émail? On conçoit encore moins cette entité nerveuse que la lésion vitale de l'organologiste; car une lésion vitale, chose arbitraire, indéterminée, se prête à toute supposition d'action sur des organes, quelle que soit leur différence de texture, de consistance, etc.; mais le moyen de se représenter, avec l'idée qu'on a toujours eue de la nervosité, une névrose qui élabore de pareilles désorganisations! Pinel croyait s'en tirer en regardant tous ces désordres comme des complications ou des coïncidences; subterfuge illusoire qui peuple la folie, aussi bien que la plupart des autres névroses du même auteur, d'une foule d'éléments morbides inexplicables, éventuels, dont on ne peut atteindre le diagnostic, et dont on ignore le traitement.

Sans adopter en tout point l'organologie du docteur Gall, on doit convenir avec lui et avec tous les médecins vraiment instruits qui l'ont précédé, que la folie a son siége dans le cerveau. Mais il faut revenir sur cette locution, *a son siége*, car on en fait un étrange abus; elle porte obstacle aux progrès de la science, et dicte encore chaque jour à plus d'un médecin des assertions que l'observation

désavoue. Qu'est-ce qui siège dans le cerveau chez les maniaques? est-ce le délire? Sans doute on ne peut délirer qu'en faisant agir son cerveau. Le délire est donc essentiellement une aberration d'action, et par conséquent une maladie du cerveau. Vient maintenant une seconde question : Pourquoi le cerveau éprouve-t-il cette aberration? Moi, je réponds : C'est parce que son irritabilité est augmentée, ou parce que sa contractilité est plus considérable que dans l'état normal; c'est-à-dire parce qu'il est surirrité, ou simplement irrité, pour m'en tenir au sens de ce mot tel qu'il est fixé dans la première partie de cet ouvrage.

Vient ensuite une troisième question que l'observation et la pratique de l'art doivent dicter à tous les médecins : Pourquoi le cerveau est-il irrité? ou bien en développant la question, la cause qui irrite le cerveau siège-t-elle dans cet organe ou dans un autre? Le médecin qui juge la chose au premier aspect des faits répond que la cause peut résider uniquement dans le cerveau, mais qu'elle peut aussi siéger dans un autre organe; il en juge par des folies qui viennent après l'affection d'un organe, et se guérissent aussitôt qu'elle est dissipée. Mais Gall et ses partisans, aujourd'hui très multipliés, répondent différemment. Ils disent : Puisque le délire ne peut exister sans une affection du cer-

veau, sa cause ne saurait siéger ailleurs que dans le cerveau. Mais ils éludent la question; il faut les y ramener. Disons-leur donc : Nous ne vous demandons pas si le cerveau est affecté quand il y a délire; ce serait une question aussi niaise que si l'on demandait si les muscles sont affectés quand il y a convulsion; mais nous vous demandons si l'affection du cerveau ne peut pas être tellement subordonnée à celle d'un autre organe, qu'elle soit produite par elle et puisse cesser avec elle. Vous nous niez ce fait, en assurant que dans tous les cas de cette espèce que vous avez observés, le cerveau avait été primitivement affecté, et vous nous accusez d'avoir mal vu, quand nous avons attribué son affection à celle d'un autre organe; c'est nous ramener sur le terrain de l'observation. Hé bien, nous vous répétons que nous avons vu des cas où la folie était produite et entretenue par une autre maladie; en d'autres termes, des cas où le cerveau n'était dérangé, dans son action, que parce qu'un autre organe l'avait été avant lui, et où il se rétablissait aussitôt que cet organe rentrait dans l'état normal. Il s'agit maintenant de vous montrer comment on peut expliquer cette dépendance du cerveau qui vous paraît incompréhensible; nous le ferons après avoir pris nos précautions contre le vague, les insinuations et les piéges du langage. En effet, le mot

affection est vague; le mot *maladie* l'est un peu moins, mais l'est encore trop pour peindre le phénomène que nous voulons étudier. *Affection ou maladie qui fait délirer* est une locution qui provoque la question suivante : En quoi consiste l'affection ou la maladie? *Folie* ne donne une idée précise que sous le rapport moral, c'est-à-dire sous le rapport des relations avec les autres hommes, et c'est dans la physiologie pathologique de l'individu que nous sommes maintenant engagés. Un logicien ne nous entendrait pas, si nous lui demandions si le délire siège dans le cerveau; car qu'est-ce qu'*un délire qui siège*, pour un homme habitué à se rendre compte du sens des mots?

Lésion vitale est bien physiologique, mais cette locution a l'air d'une échappatoire pour satisfaire un questionneur peu difficile; car celui qui raisonne ne comprendra pas ce que c'est qu'une lésion de la vie qui précède et qui cause celle des organes (1).

(1) Tout ce qui a été dit plus haut du principe que l'on veut imposer au système nerveux pour produire les phénomènes d'intelligence, s'applique à la force vitale ainsi qu'à toutes les forces particulières dans lesquelles on a essayé de la résoudre. Ces forces ne tombent pas sous les sens; on les conclut des phénomènes, et chacun les multiplie à son gré. De là des forces de contraction qui se subdivisent en autant d'espèces qu'il y a de degrés dans la contractilité, et de formes de la matière animale qui en sont douées; de là des forces de composition, de décom-

L'expression *affection nerveuse*, *affection des nerfs*, semble d'abord approcher davantage du but, car elle présente un objet matériel modifié ; mais on ne sait par qui ni comment il est modifié, et ce-

position, de plasticité, de résistance vitale, de condensation, d'expansion, de calorification, etc., selon le plus ou le moins de disposition des physiologistes à décomposer les phénomènes sensibles ; de là aussi les disputes sur le nombre des propriétés vitales.

S'agit il de la vie de l'ensemble, les uns la font résulter des vies particulières, les autres admettent une force vitale primitive qui les produit ; et chez quelques uns cette vie est divisée en deux, l'une pour la nutrition et la reproduction, l'autre pour l'intelligence.

Il n'y aurait aucun inconvénient à tout cela si, après avoir posé ou supposé ces forces, on se bornait à décrire les phénomènes dont elles ont été déduites ; elles ne seraient alors que des signes algébriques pour faciliter le travail des recherches, en abrégeant l'énonciation. Mais ce n'est pas ainsi que procèdent les ontologistes ; véritables idolâtres, ils se prosternent devant le signe symbolique qu'ils viennent de faire de toutes pièces, et le mettent en action comme une puissance particulière. Toutefois, comme ils n'ont d'autres idées que celles qui leur viennent des sens ; comme ils n'ont point de modèle supérieur à eux-mêmes, ils prêtent leurs facultés, leurs intentions à la force qu'ils ont créée, et la font agir comme ils agiraient eux-mêmes, ou comme ils ont vu agir quelques uns de leurs semblables pour lesquels ils professent admiration et respect. Au fond, toutes les forces des médecins de Montpellier sont de petites divinités ainsi construites, et la grande force vitale une intelligence de premier ordre dont le modèle est pris dans tout ce que l'homme a de plus grand et de plus extraordinaire. C'est la continuation du polythéisme des

pendant on ne peut, sans être satisfait en ce point, se représenter une nervosité capable de produire tous les désordres dont les têtes des fous ont offert l'étonnant spectacle.

Grecs : ce sont des faunes, des satyres, des naïades, des napées que l'on installe dans chaque appareil fonctionnel, et c'est le grand Jupiter que l'on place sur le trône de l'encéphale pour présider à tous les phénomènes de relation. Tels sont les motifs qui nous forcent à rejeter les mots *force vitale*, *lésion vitale*, du langage sévère de la médecine physiologique, ou à ne les employer que comme des formules dont nous nous empressons de donner le sens.

CHAPITRE VII.

THÉORIE DE LA FOLIE SELON LA DOCTRINE PHYSIOLOGIQUE.

Si maintenant nous remontons aux principes de la doctrine physiologique, exposés plus haut, nous y trouvons des choses plus satisfaisantes. Il est dit dans cette partie de l'ouvrage, que la matière animale vivante est susceptible, étant modifiée par certains agents, de manifester, à un degré surprenant, les phénomènes caractéristiques de l'état de vie, et l'on appelle cela *irritation*: rien de plus clair. On ajoute qu'il y a quatre formes principales d'irritation, si l'on en juge par les phénomènes qui frappent d'abord les sens: l'inflammatoire, l'hémorrhagique, la subinflammatoire et la nerveuse, et l'on donne l'idée de ces phénomènes et des altérations d'organes qui correspondent à chacune des quatre formes, tout en avertissant que la nerveuse est la principale, et que c'est elle qui donne l'impulsion aux trois autres. Tout cela se conçoit, parce qu'il s'agit de modifications de la matière vivante qui frappent nos sens. Voyons donc si nous pouvons faire l'application de ces données à la folie; faisons-en l'histoire abrégée, dans le langage physiologique, afin de voir si nous serons compris et si

nous pourrons résoudre la question du siége ou des siéges de cette maladie.

Je rappellerai d'abord une des vérités fondamentales de la médecine physiologique, sur laquelle j'ai déjà beaucoup insisté, que le cerveau est placé entre deux ordres de stimulations : celles qui lui viennent par les nerfs des sens externes, celles qu'il reçoit des nerfs des viscères intérieurs. Cela posé, la génération des folies s'explique d'elle-même, en se ralliant à la théorie physiologique des facultés intellectuelles

Les excitants, qui ont été soigneusement indiqués dans le chapitre premier, ayant agi avec une énergie trop forte et trop prolongée sur les principaux organes, qui tous sont abondamment pourvus de matière nerveuse, le cerveau, centre de cette matière, contracte un état d'irritation; l'innervation devient excessive, ce qui se manifeste par l'augmentation du sentir et du mouvoir; car il est impossible que la manifestation d'une irritation nerveuse se fasse d'une autre manière, à moins que, de prime-abord, l'irritation ne soit portée au point d'abolir tous les phénomènes de l'innervation. Il y a donc excès de susceptibilité, de la part du cerveau, à toutes les stimulations qui lui sont propres, et d'abord à celle des sens; de plus, il y a excès de mouvement dans la circulation et dans l'action de tous

les muscles sur lesquels le cerveau innerve, et par lesquels il témoigne son irritation. Cela veut dire que l'augmentation, sinon de la fréquence, au moins de la vivacité des battements du cœur, celle du jeu de la physionomie, la mobilité insolite des gestes, la précipitation de la parole, coïncideront avec une susceptibilité morale exagérée, pour manifester l'imminence ou les premières atteintes de la folie. Or ces manifestations peuvent se faire selon plusieurs modes qu'il faut connaître, et qui dépendent du lieu primitivement irrité et du degré d'irritation, qui est lui-même subordonné aux causes éloignées, à la durée de leur action, à la susceptibilité des sujets, etc.

En effet, tantôt la cause excitante primitive dépend des rapports moraux d'homme à homme, ou des rapports sensitifs ou instinctifs de l'homme avec les animaux, avec les corps inanimés, ou avec les accidents de la nature; et cette cause est alors nerveuse, c'est-à-dire qu'elle est d'abord une excitation des nerfs; d'autres fois la cause excitante primitive dépend des rapports de l'intérieur de nos viscères avec les corps étrangers qui les pénètrent, tels que les aliments excitants, les boissons stimulantes, les médicaments, les poisons; et, dans ce second mode d'étiologie, plusieurs nuances d'irritation sont possibles. Il se peut que l'excitant soit de nature à pro-

duire une irritation plus nerveuse qu'inflammatoire dans l'estomac, tels sont les alcooliques et certains aromes très expansifs; alors l'irritation qui se propage dans le cerveau est aussi principalement nerveuse, et plus ou mois rapprochée de celle qui dépend de certaines causes morales. Nous disons plus nerveuse qu'inflammatoire; car, par la raison donnée plus haut (tom. II, pag. 183), il n'y a point d'excitation nerveuse qui n'intéresse les capillaires sanguins. Il est possible également que l'excitant soit propre à faire naître dans l'estomac une irritation plus inflammatoire que nerveuse. Dans tous ces cas, il y a presque toujours une perception douloureuse pour le cerveau, qui reçoit la transmission de la double irritation gastrique. La supersusceptibilité de l'encéphale sera donc avec chagrin, tristesse, crainte, colère, et l'imminence ou la manifestation de la folie seront marquées par les mélancolies diverses, ou par le penchant aux attentats atroces sur soi-même ou sur les autres.

Signalons maintenant les complications possibles de ces deux ordres de causes. Supposons que les causes morales agissent sur un cerveau qui reçoit déjà les impressions d'un viscère malade, nous aurons une double cause de folie triste ou furieuse, et les idées habituelles, les opinions ou les croyances des malades détermineront l'espèce de délire; que

les causes physiques soient dirigées sur des viscères qui, quoique sains, correspondent cependant avec un cerveau affecté par des idées sombres, le délire sera nécessairement beaucoup moins triste; que des causes morales gaies, telles que la joie, l'amour-propre satisfait, l'orgueil triomphant, agissent sur un cerveau déjà stimulé dans un mode plus ou moins voluptueux par un organe propre à le modifier ainsi, tel que l'appareil générateur, on aura le plus joyeux des délires. Concevons encore autrement, combinons de mille manières diverses toutes ces stimulations; joignons-y celles déjà établies dans l'appareil nerveux intra-crânien, consacré à l'instinct et à l'intelligence; appareil considérable, puisqu'il constitue les hémisphères du cerveau et du cervelet; représentons-nous ces nerfs opérant depuis long-temps sur des souvenirs, c'est-à-dire dans des modes particuliers qui ont déjà existé, ce qui suppose aussi la suraction de quelques uns de ces nerfs aux dépens des autres; combinons diversement ces souvenirs par un autre mode d'action dit *imagination*, qui n'est peut-être que l'action prédominante de certains nerfs du même appareil; associons ces souvenirs, déjà dénaturés, avec les impressions actuelles que donnent les sens; concevons que le résultat de cette action intérieure soit une irritation permanente des organes de nos pensées, qui s'accroît par

toutes celles qui se développent accidentellement dans les viscères; joignons à tout cela les variétés infinies des irritabilités individuelles et des éducations diverses, et nous aurons enfin compris pourquoi il peut exister tant de nuances et tant de formes dans le délire des maniaques. Toutefois nous n'en aurons pas découvert la cause première, attendu que cette cause n'est autre que celle de la pensée.

Quelqu'un exigera peut-être que nous donnions sur ce mode d'étiologie d'autres faits que ceux qui viennent d'être énumérés, et dont la vérification, d'ailleurs facile, exige la connaissance d'une foule d'autres maladies, et du mode d'action de plusieurs modificateurs médicamenteux ou hygiéniques. Nous le pouvons en rappelant certains faits les plus vulgaires.

Lorsque l'on est vivement occupé ou d'une personne ou d'une chose, on en conserve l'image, on la voit, on l'entend aussi clairement, après qu'elle est soustraite à nos sens, que si elle était en rapport immédiat avec eux. Celui qui interrompt un travail auquel il mettait beaucoup d'action pour se livrer au repos, continue d'y penser au lieu de s'endormir; et si le sommeil survient, il ne peut, le plus souvent, interrompre la série d'idées; elle se prolonge sous forme de rêves. Tant que l'homme n'est pas dévié

de l'état normal, la distraction, le repos, le sommeil, parviennent à faire cesser toutes ces impressions prédominantes, c'est-à-dire à faire oublier les peines, à calmer les ressentiments, enfin à rétablir l'équilibre et à remettre l'homme dans l'aptitude à recevoir les impressions nouvelles et à réagir sur elles convenablement. Mais si les impressions prédominantes acquièrent un très haut degré de force, soit par l'activité insolite ou soutenue de leurs causes, soit à raison de la prédisposition du sujet, ces impressions ne s'effacent plus; il y a excès de mémoire, mémoire importune de ces impressions; l'homme ne peut s'y soustraire, et soit qu'il aime ces impressions, comme dans la mélancolie érotique, ou qu'il les déteste, comme dans d'autres mélancolies, il ne tarde pas à s'apercevoir que ces souvenirs en entraînent d'autres qu'il n'avait aucune raison de chercher à reproduire. Le malade, car désormais nous pouvons l'appeler ainsi, souffre de ce mouvement intérieur, de cette mémoire tyrannique qui le force à contempler une foule d'images qu'il voudrait écarter; mais son inquiétude augmente lorsqu'il sent se former en lui-même des combinaisons monstrueuses de ces images, genre de travail intellectuel que l'on rapporte au vice de l'imagination, et lorsque toute sa raison suffit à peine pour l'empêcher de croire à la réalité de ces chimères.

Eh bien, cette activité exubérante de la mémoire, ces combinaisons bizarres de l'imagination, se réduisent, pour le physiologiste, à une action trop vive et trop tenace, à une irritation de la substance nerveuse intra-crânienne consacrée aux opérations de l'intelligence.

Mais les impressions venues par les sens de la vue, de l'ouïe, du tact, les stimulations représentatives des corps, et qui servent si puissamment à enrichir notre intellect, ne sont pas les seules qui puissent être reproduites et constituer le phénomène de la mémoire : il y a aussi, malgré l'absence de la cause, rappel des sensations de douleur et de plaisir qui ont été jadis provoquées par la modification des nerfs de l'appareil locomoteur. Non seulement on croit sentir un membre amputé, on y éprouve encore de très vives douleurs dont on spécifie le siége; phénomène de mémoire qui ne peut être expliqué que par une excitation du cerveau, qui se renouvelle dans l'absence de la cause qui l'avait jadis provoquée, phénomène d'ailleurs qui est décisif sur la question de savoir si les perceptions et les idées sont autre chose que des excitations de la substance cérébrale.

Maintenant il y aurait à décider si les nerfs des viscères peuvent aussi donner des perceptions que la mémoire puisse rappeler. Voyons d'abord quelle

est l'influence de ces nerfs sur le cerveau. Les ontologistes s'obstinent à refuser d'en tenir compte dans les phénomènes intellectuels; mais nous avons de quoi les convaincre.

Les viscères n'ont-ils pas un nerf du domaine cérébral, la huitième paire, qui transmet incessamment leurs stimulations au cerveau? Ne correspondent-ils pas encore avec lui par les communications du grand sympathique avec les nerfs vertébraux? N'est-ce pas par cette double voie que s'établissent, entre le cerveau et les viscères, les rapports qui constituent l'instinct? N'est-ce pas aussi par elle que sont déterminés les mouvements musculaires nécessaires pour les actes instinctifs, dont les principaux sont la respiration, le vomissement, l'exonération du fœtus, etc. Personne ne soutiendra sans doute que les besoins de vomir, de tousser, d'expulser les matières fécales, l'urine, un enfant, aient leur siége primitif dans le cervelet; il faudra bien qu'on admette que des nerfs apportent à l'encéphale la cause de la perception de ces besoins qui sont instinctifs. Or, cette cause est une stimulation, car elle n'est que la propagation de l'excitation du viscère stimulé par le corps à exonérer; et toutes les fois qu'il en arrive beaucoup de ce genre à l'appareil encéphalique, quelle que soit la cause qui stimule les viscères d'où elles par-

tent, les opérations intellectuelles en sont excessivement influencées et souvent absolument empêchées. L'expérience atteste même que la volonté leur résiste beaucoup moins qu'aux douleurs les plus aiguës provenant des nerfs, des sens ou des muscles. La volonté empêche l'homme courageux qu'on torture de pousser un cri, un soupir; mais elle ne peut contenir l'action des muscles qui servent aux cris et aux soupirs, lorsque les besoins de la toux, de l'éternument et de l'accouchement en demandent la coopération à l'encéphale par le genre d'influence qui est propre aux stimulations viscérales. Nous en avons vu la raison plus haut; c'est parce que le mode d'action du cerveau, auquel tient le phénomène dit *volonté*, est détruit par l'excès de l'excitation.

Puisque le cerveau ne peut se défendre des stimulations que lui lancent à chaque instant les viscères dans l'état normal, puisqu'il en reçoit des lois, qu'il est dérangé par elles dans ses opérations intellectuelles, et violenté dans l'exercice de la volonté, il n'est pas étonnant qu'une inflammation des organes digestifs et génitaux dénature le caractère, et provoque des séries d'idées différentes de celles qui existaient avant cette inflammation. Il n'est pas même nécessaire que l'irritation s'élève jusqu'au degré de la phlegmasie pour dénaturer la

série d'idées : l'effet des aliments et des boissons alcooliques, celui du sperme accumulé dans les vésicules et les canaux spermatiques, en sont la preuve. A plus forte raison le caractère doit-il s'altérer, lorsque les viscères digestifs et générateurs, habituellement surirrités, tourmentent l'encéphale en versant incessamment dans ses fibres nerveuses une partie de l'irritation à laquelle ils sont en proie. Je ne nomme que ces deux appareils, parce qu'étant les plus nerveux, ils agissent plus puissamment sur l'organe de nos pensées; mais je pourrais en signaler d'autres; car, dans leurs fortes nuances d'irritation, tous les viscères ont la faculté de déranger l'action intellectuelle du cerveau. C'est une modification dont les sujets ont eux-mêmes la conscience : ils sentent partir de leurs viscères une sensation qui se porte vers la tête; ils la sentent agir sur leur intelligence, détourner leur attention de l'objet sur lequel ils voudraient la fixer, et l'entraîner vers certaines sensations et vers certaines idées. L'hypochondriaque par irritation gastrique sent partir de l'estomac la sensation qui lui inspire de l'inquiétude, et qui le force de donner une haute importance à toutes ses sensations comme à autant de causes de maux inouïs, multipliés, incoërcibles; le névropathique par irritation du cœur est tout étonné de sentir la terreur s'emparer de lui au moment où il

éprouve des palpitations, ou bien un spasme qui semble serrer le cœur et le rendre immobile; la femme hystérique ne peut réprimer la crainte de suffocation qui la saisit au moment où la sensation du globe caractéristique s'agite dans ses entrailles et menace de monter à la gorge; l'enragé ne peut ni dompter l'horreur de l'eau, ni repousser les pressentiments funestes et les images affreuses, effrayantes, qui lui ravissent le sommeil ou le poursuivent dans ses rêves, jusqu'à ce que l'excès de l'irritation lui enlève la faculté de penser et le fasse périr dans les convulsions. Plus il a d'irritation dans l'estomac et dans le pharynx, plus son cerveau est stimulé et arrive au degré de congestion qui abolit tout phénomène d'intelligence. Le complément des preuves que fournissent ces faits divers se trouve dans l'effet des sédatifs, comme les sangsues, qui, agissant sur l'organe primitivement irrité, et non sur le cerveau, font souvent disparaître à l'instant même tous les phénomènes qui indiquaient l'irritation secondaire de ce viscère.

Le mode d'action des viscères malades, agissant sur l'encéphale, se réduit donc toujours à une stimulation. Eh bien, ces stimulations du cerveau, devenues excessives, continues, importunes, peuvent établir dans les fibres de ce viscère un mode d'irritation permanente qui constitue une véritable folie,

et dès que l'irritation du cerveau l'emporte sur celle des viscères, la scène change, car l'irritation cérébrale peut faire prédominer des idées qui depuis long-temps ne s'étaient présentées à l'esprit. Mais rien ne nous paraît prouver que l'excès de mémoire des sensations viscérales soit chose possible; c'est même ce qui nous donne la possibilité de confirmer les assertions des malades, et de prouver directement l'influence des viscères sur le cerveau. En effet, nous produisons le délire en déposant un stimulant sur une membrane de rapport; nous le faisons cesser, ainsi que les terreurs imaginaires, en détruisant l'irritation laissée dans la membrane par ce stimulant : que faut-il de plus?

On allèguera, contre l'influence viscérale, que ce n'est qu'à la faveur d'un caractère timide, pusillanime, et par conséquent d'un mauvais développement du cerveau, que s'établit la mélancolie, etc. Cette cause ne suffit pas, puisque le sujet n'a pas toujours été névropathique ou visionnaire, et qu'il peut cesser de l'être : elle ne constitue qu'une prédisposition; mais il peut y avoir des malades imaginaires qui se portent bien. Voilà donc deux ordres de stimulation établis à demeure dans le cerveau, ou voilà une irritation cérébrale, continue, perpétuellement exaspérée par celle qui vient des viscères irrités. Tous les signes extérieurs de cette

double irritation existent dans l'imminence et dans les premiers temps de la folie : nous les avons décrits en leur lieu.

L'instinct se déprave lors même que la folie est d'origine intellectuelle, parce que le cerveau innervant trop fortement sur les nerfs des viscères, en reçoit des réactions extraordinaires, des appels plus énergiques que ceux de l'état normal. Il s'altère d'abord dans ses opérations les plus relevées, dans celles qui produisent les phénomènes intellectuels, ensuite dans les affections : le fou hait ceux qu'il aimait; puis enfin, dans les premiers besoins, ainsi que nous l'avons vu dans la classification des monomanies. A plus forte raison l'instinct doit-il se dénaturer, lorsque l'irritation cérébrale qui constitue la folie a été fomentée et déterminée par celle des viscères. Ces cas sont ceux où la maladie commence par des appétits dépravés, tels qu'en présentent certains hypochondriaques, et plusieurs filles chlorotiques, également affectées de l'irritation des voies digestives. La dépravation peut exister dans beaucoup d'autres goûts instinctifs que dans ceux relatifs à la nutrition, ainsi qu'on l'a noté dans la classification des monomanies; mais j'insiste présentement sur l'irritation des voies gastriques, parce que les perceptions douloureuses qui en proviennent sont celles qui portent le plus à la tristesse, à la crainte,

aux pressentiments sinistres, à la colère, etc. C'est pour cette raison que la très grande majorité des monomanies suicides et meurtrières sont amenées par des gastro-duodénites chroniques. C'est avec ces symptômes que tous les auteurs les décrivent, sans excepter le cérébriste par excellence, qui partage avec les anciens l'idée que, pour les guérir, il faut évacuer, sinon de l'atrabile, au moins des humeurs visqueuses et noirâtres dont l'estomac et les instestins sont farcis, comme s'il voulait donner à entendre que le délire tient à cette espèce d'humeurs; chose dont, pour le certain, il n'est nullement persuadé, puisqu'il pense que toutes les folies ont leur cause primitive dans une altération de la vitalité de l'encéphale.

Je ne veux point lui demander s'il attribue la formation de cette humeur à l'influence du cerveau malade, ni ce qu'il pense de la membrane muqueuse digestive, du foie, du pancréas, qui sont les sources de ces humeurs. Je passe outre, et je dis qu'il faut ici noter une distinction fort importante. Il est des scélérats qui, par l'effet de leur éducation (on sait quel est le sens qu'il faut ici donner à ce mot), sont enclins au meurtre, ou qui ont l'habitude du crime : ceux-là n'ont pas besoin d'une forte impulsion viscérale pour le commettre. Ce que je viens de dire s'applique donc aux honnêtes gens que la fo-

lie rend meurtriers ou conduit au suicide. Au surplus je suis d'avis que lorsque ce penchant est une fois établi par une cause viscérale, qui peut quelquefois persister, quoique sa cause première soit détruite, comme on le voit chez certains fous qui le conservent long-temps, le dissimulent avec soin, et déploient toute sorte de ruses pour le satisfaire. Mais on ne doit pas oublier que ce qui constitue la folie, c'est la persévérance de l'irritation cérébrale, malgré la cessation de toutes les causes qui l'ont produite. Tant que la cause persiste, il n'y a que passion : il faut que l'irritation du cerveau soit devenue permanente pour que l'on puisse accuser un homme de folie.

On demande souvent si les hommes qui, raisonnant bien d'ailleurs, sont tourmentés par une impulsion vers le meurtre ou le suicide qui leur inspire de l'horreur, méritent le nom de fous : je n'hésite pas à répondre affirmativement; car la raison ne consiste pas seulement à bien tirer une déduction; elle ne nous est pas seulement donnée pour faire le bien; elle a aussi pour fonction de nous empêcher de faire le mal. Or celui qui a cédé à une impulsion qu'il condamne a très mal raisonné, puisqu'il n'a point été arrêté par la prévision des conséquences; il a mal raisonné ses rapports avec les autres, ou il n'a point raisonné, ce qui revient au même : il est dans le même cas que l'homme ex-

cité par le vin, qui semble raisonner juste, mais qui frappe et brise pour le plaisir de détruire. Tous ces gens ne jouissent pas de la raison, puisqu'ils ne peuvent résister aux impulsions d'un instinct dépravé par l'irritation de l'appareil nerveux polysplanchnique. Cette monomanie est dite raisonnante : ce n'est que pour la distinguer des autres, c'est parce que l'aberration est plus dans les actes que dans les discours; mais elle est toujours l'effet d'une pensée secrète dont la prétendue raison des malades, qui en avait connaissance, n'a pu empêcher la réalisation ; ce qui dénote ou l'absence ou la dépravation de cette faculté, c'est-à-dire la perte du type normal de l'action cérébrale qui préside à la conduite des hommes. Ici la principale question, pour la médecine légale, est de constater si la tendance au meurtre est vraiment un effet de la dépravation morbide de l'instinct; et le médecin sera toujours fort embarrassé pour prononcer, quand le sujet n'aura pas donné d'autres preuves de déraison, ou quand il n'en donne pas immédiatement après le meurtre commis, par l'explosion d'un violent délire.

Ce qui arrête, pendant le temps que l'on appelle d'incubation, le progrès de l'irritation intellectuelle tendant à la folie, c'est l'habitude des anciennes idées, ou, pour parler physiologiquement, des mouvements nerveux de l'état normal ; mais, à la fin, le nouveau

mode de stimulation l'emporte sur l'ancien; une autre habitude tend à s'introduire dans l'innervation intra-cérébrale. Tant qu'elle n'y est pas générale et qu'elle n'a pas détruit l'ancienne, il n'y a que monomanie ou manie avec des moments lucides. C'est aussi le cas des fous qui demandent qu'on les garrotte ou qu'on s'éloigne d'eux quand ils se sentent l'impulsion pour commettre un homicide. Lorsque le mode d'action de l'état normal est effacé par l'irritation, le fou est incapable de juger de son état. Ce changement ne peut être dû qu'à l'excessive rapidité des mouvements des nerfs cérébraux surirrités; car nous avons prouvé qu'il y avait irritation, et l'irritation suppose accélération des mouvements de la fibre vivante, de quelque forme de matière animale qu'elle soit construite. L'irritation dans la fibrine des muscles, comme dans la gélatine des vaisseaux, a pour caractère principal la précipitation des mouvements de contractilité. Il en doit être ainsi de l'albumine qui compose la fibre blanche essentiellement nerveuse du cerveau : elle vibre précipitamment ici, d'accord avec la gélatine et la fibrine du système capillaire cérébral, comme nous l'avons fait voir dans la première partie de cet ouvrage; et toutes les fois que ces mouvements sont excessivement et persévéramment accélérés, le type normal est détruit, et la folie est consommée. Le

type hypernormal du mouvement, qui la constitue, étant enfin devenu une habitude puissante, le moi ne pourra plus le distinguer du normal tant que l'irritation persistera. Ce qui prouve invinciblement mon assertion, c'est qu'on peut guérir la folie quand elle débute chez un sujet neuf, après une courte incubation, en détruisant l'irritation du cerveau par des saignées copieuses et réitérées. Cette guérison s'opère de la même manière que celle d'une péripneumonie commençante, parce que l'identité est parfaite sous le rapport principal, celui de l'irritation; c'est-à-dire que, dans les deux cas, la saignée suffit pour guérir la maladie, tant qu'elle suffit pour détruire l'irritation. Car, soyons de bonne foi, quelle autre condition détruit-elle chez l'homme qui ne peut respirer normalement et chez celui qui ne peut raisonner normalement, que l'état d'engorgement sanguin du poumon, chez le premier, et du cerveau, chez le second? L'irritation qui avait produit cet engorgement était par lui entretenue; on l'a fait cesser en détruisant cet engorgement, et les fonctions des deux organes se sont rétablies à l'instant : ce qui ne se serait point effectué si la modification irritative eût été plus prolongée; car alors il aurait fallu beaucoup de temps pour permettre à l'irritation de s'apaiser peu à peu, ou pour opérer sa soustraction par les moyens révulsifs. Ces faits

sont applicables aux irritations de tous les organes. Lorsque les expérimentateurs auront trouvé le moyen d'établir une super-excitation *durable* dans la matière nerveuse intra-cérébrale des singes et des chiens, ils feront des folies à volonté.

La folie doit être jugée complète lorsque les impressions actuellement faites sur les sens, par exemple les discours qu'on adresse aux malades, ne peuvent plus ramener le *moi* de son illusion : cette épreuve est la pierre de touche ; car cela signifie que le mode hypernormal du mouvement intra-cérébral est tellement rapide, que rien ne peut le suspendre. En effet, remarquez ses progrès. D'abord il n'est que momentané, il devient ensuite plus prolongé, et tend à devenir continu ; mais ce qui reste du mode normal suffit pour le suspendre. Quand ce reste ne suffit plus, en d'autres termes lorsque les retours du malade sur lui-même, ces retours, qui d'abord arrêtaient efficacement le torrent d'idées disparates, sont devenus impossibles, la voix d'une personne étrangère réussit encore quelquefois à produire momentanément le même résultat ; enfin lorsque cette nouvelle puissance est aussi sans effet, le mode vicieux a triomphé, la folie est vraiment complète.

Pourquoi tant s'étonner de la diversité des délires? Toutes nos impulsions instinctives et toutes

nos idées étant associées à des mouvements de la matière nerveuse comme des effets à leurs causes, peuvent se reproduire par l'effet de l'irritation qui existe dans cette matière; et c'est encore ici une des grandes vérités de la médecine nouvelle. J'ai démontré dans mon *Traité de physiologie appliquée à la pathologie*, et dans la première partie de cet ouvrage, une vérité qu'il est bon de reproduire ici, en lui donnant, s'il se peut, une forme plus démonstrative. Cette vérité est qu'il y a réciprocité d'influence entre plusieurs passions et les irritations viscérales qu'elles excitent : par exemple, de même que la peur et la surprise causent les palpitations du cœur, de même les palpitations, par cause physique, ramènent le sentiment de la peur et de la surprise. Il en est ainsi pour l'estomac : toutes les affections morales tristes, accompagnées d'impulsion vers la colère, le font souffrir, et la souffrance de l'estomac, par cause physique, produit nécessairement la tristesse et l'impatience. Mais il n'est point d'organe où cette mutualité soit plus évidente qu'elle ne l'est dans ceux de la génération. Ce n'est que par le retour du mode de stimulation encéphalique attaché à la saveur métallique, à celle du sucre, du poivre, de la terre, au son des cloches, au tintement des métaux, au bruit du tambour, que l'on peut expliquer la fréquence de ces sensations chez les hypo-

chondriaques attaqués de gastrites chroniques. Ce sont là des exemples de la *mémoire* des *sensations*, qui est exaltée dans la folie aussi bien que celle des *perceptions* et des *idées*, et cette exaltation n'est encore ici qu'une irritation d'organe. Ces faits viennent aussi en preuve de cette association qui s'établit, par l'exercice intellectuel, par la tendance continuelle à l'expression de nos émotions intérieures, entre ces émotions et les idées qui nous viennent des sens. Ces aberrations du goût, de l'odorat, de l'ouïe, sont nulles dans le premier âge, et fort rares dans la seconde enfance ; elles ne paraissent guère qu'après la puberté, époque où le cerveau a pris tout son développement ; et plus on a vécu, plus on a exercé la faculté de sentir, et de se sentir sentant, plus les illusions deviennent faciles et fréquentes dans les irritations prolongées de la matière nerveuse des organes de rapport et de l'appareil encéphalique. Stimulé par l'estomac phlogosé, le cerveau vibre, tantôt dans le mode qui correspond à telle perception, et tantôt dans celui qui correspond à telle autre. On peut s'en assurer par l'emploi alternatif des irritants et des sédatifs introduits dans ce viscère.

C'est en vertu de cette association des idées et des images des corps avec certains modes d'irritation du cerveau, que les attaques violentes du dé-

but et des exaspérations de la folie, en un mot, ce qu'on appelle accès d'agitation des maniaques, offrent une succession rapide d'idées incohérentes, et des hallucinations si bizarres. Ces phénomènes signifient que les paires de nerfs intra-crâniennes formant les hémisphères du cerveau et du cervelet sont agitées de mouvements irritatifs rapides et diversifiés. En effet, chaque mode d'innervation reproduisant l'idée du corps auquel ce mode a été associé, avec les émotions qu'il avait coutume de produire, le tout dans des nuances incomparablement plus prononcées, et avec une rapidité beaucoup plus grande que dans l'état normal, on conçoit que les paroles et les actes doivent offrir d'étonnantes variétés, et doivent se manifester avec une précipitation extraordinaire, analogue à celle que l'on observe dans la colère, dans la légère ivresse et dans toutes les passions violentes, qui sont essentiellement le même phénomène que la folie, et n'en diffèrent que *formellement* par une moindre durée : *ira*, *furor brevis*.

Cependant il est une chose constante dans ce désordre, c'est que toutes les fois que l'irritation est vive, dans un mode non douloureux, avec augmentation d'innervation sur les muscles, sans convulsion, mais plutôt avec augmentation de leur puissance contractile, il y a, chez les maniaques, senti-

ment de supériorité, orgueil, arrogance insupportable, et souvent disposition à la fureur. La plupart de ces fous cassent, brisent, détruisent tout ce qu'ils peuvent atteindre; ils tueraient, s'ils le pouvaient, les hommes et les animaux, et souvent sans autre motif que les impulsions instinctives du beboin de l'exercice musculaire, de la dépense d'une vitalité surabondante, de l'amour-propre et de la satisfaction de soi-même, qui sans doute est ici très mal placée; mais nous avons déjà fait voir que ce sentiment intérieur était susceptible d'étonnantes aberrations. Ils sont dans un état analogue à celui où se trouvent les jeunes pubères lorsqu'ils sentent dans leurs membres se développer une force inconnue; mais, chez les fous, la nuance de cette exaltation singulière est incomparablement plus prononcée.

Nous avons vu que lorsque les maniaques souffrent des viscères gastriques et du cerveau, l'instinct dirige leurs opérations intellectuelles vers la tristesse, et que leur éducation détermine le genre d'idées qui va les occuper : cela constitue un début ou une période d'agitation dans lesquels les malades sont assiégés par les images les plus effrayantes et livrés au plus affreux désespoir. Que des animaux furieux, des monstres, des brigands, le bourreau, la police ou le diable les poursuivent; que l'enfer soit à leurs côtés, ou que même ils s'y croient déjà

précipités, et qu'ils imitent les contorsions avec lesquelles les livres et les tableaux leur ont représenté les damnés, tout cela n'importe guère; c'est toujours le même phénomène. Le démonomaniaque est dans le cas d'un endormi, dont le *moi*, privé du secours de la raison, c'est-à-dire du degré d'excitation de l'état normal, combine différentes idées autour d'une légère sensation d'oppression pectorale, et croit sentir sa poitrine comprimée par un gros chat noir, par un démon qui cherche à l'étouffer, ou par un édifice qui s'est écroulé sur lui : il se réveille, et la sensation pénible se réduit à peu de chose. Il en est ainsi du maniaque triste : sur un léger malaise, il bâtit une foule de chimères plus ou moins lugubres, dont son cerveau prend l'habitude, et qui peuvent persister, quoique à un moindre degré, malgré la disparition de leur cause. On reconnaît encore ici l'association des émotions par irritation viscérale avec les idées fournies par les sens, idées qu'une mémoire exaltée rend plus intenses et plus propres à réagir sur les émotions qui les ont rappelées, d'où résultent les monstruosités dont l'imagination des fous est obsédée, et l'excès du sentiment de colère, de terreur, de désespoir, qui les rend si malheureux.

On aurait très grand tort de déduire la croyance et les opinions arrêtées d'un homme de la série d'i-

dées qui le domine dans l'état de folie. La folie qui n'a pas atteint la démence se caractérise autant par l'exaltation de la mémoire des idées abstraites que par toute autre altération intellectuelle ou affective. Les plus vieux souvenirs sont reproduits ; ils peuvent même, vu les variétés de l'irritabilité cérébrale, devenir plus présents, plus influents sur les discours actuels, sur les émotions, les appétits, les désirs, que les dernières impressions ; il est donc possible que les opinions auxquelles on avait renoncé soient reproduites ; que par un mouvement inverse les dernières recouvrent leur prédominance, ou qu'il se fasse un mélange des unes et des autres. C'est pour cela que les médecins préposés aux établissements d'aliénés ont si souvent observé que le dévot se change en impie, l'irréligieux en bigot, l'avare en prodigue, le pyrrhonien en sectaire et en fanatique, etc. C'est aussi pour cette raison que la passion dont l'excès avait préparé la folie ne se prolonge pas toujours pendant tout le cours de cette affection, et que l'on note de temps en temps des enfantillages et des désapropos qui forment des disparates ridicules dans la série d'idées de la plupart des monomaniaques.

La manie générale est, comme nous l'avons vu, avec ou sans agitation, avec où sans fureur, avec ou sans augmentation de forces musculaires, c'est-

à dire qu'elle a différents degrés d'intensité, depuis celui qui se rapproche de la frénésie, et qui est avec turgescence sanguine locale et excitation fébrile de la circulation, jusqu'à celui qui paraît exclusivement nerveux. La première forme ne saurait être de longue durée, parce que l'inflammation désorganise en peu de temps le cerveau, si elle n'est vaincue par la nature ou par l'art. La seconde peut durer plusieurs années, comme toutes les irritations de la substance nerveuse où le sang n'est pas appelé en trop grande abondance, telles que les névralgies, les sciatiques chroniques et nerveuses, c'est-à-dire dépendantes de l'irritation du nerf de ce nom, les lombagos tenant à celle du faisceau nerveux qu'on nomme la *queue de cheval*, etc., etc.; mais les cas les plus ordinaires sont ceux où la manie partielle ou monomanie succède à la manie générale que souvent elle avait précédée.

Il y a plusieurs manières d'expliquer les monomanies. Celle du docteur *Gall* est la plus facile et la plus séduisante(1). Si le cerveau est composé d'organes divers, il est tout simple d'admettre, en appliquant la doctrine de l'irritation, que chacun de ces organes peut être isolément irrité, ce qui donne autant de monomanies qu'il y a d'organes constitutifs du cerveau. Il est fâcheux que de graves objec-

(1) *Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties.* Paris, 1825, t. I, in-8°.

tions s'élèvent contre un système si commode (1). Ce qui frappe d'abord, c'est la difficulté de circonscrire nos penchants et nos facultés, ou de les rapporter à un assez petit nombre de chefs pour qu'ils ne dépassent pas celui des organes dont Gall compose l'encéphale. Qu'est-ce en effet que vingt-huit ou trente organes en comparaison des goûts et des penchants de notre instinct, des aptitudes et des variétés de notre intelligence? En se bornant au petit nombre d'organes proposés par l'organologiste, on est réduit à des subtilités continuelles pour expliquer, par les différents degrés de développement et par les diverses combinaisons des organes admis, les penchants et les facultés intellectuelles qui n'ont point d'organe propre. Mais comment en venir à bout sans tomber à chaque instant dans l'hypothèse, puisqu'il est impossible de circonscrire matériellement les organes admis, et d'en faire voir un central qui communique avec tous les autres pour les associer et les dominer au besoin? Si le docteur Gall pouvait seulement montrer, par la dissection, un nombre déterminé de paires de nerfs dans le cerveau et le cervelet, on pourrait essayer de partager entre elles tous nos moyens intellectuels, toutes nos prédominances affectives. Mais il est bien éloigné de ce de-

(1) Voyez, pour la réfutation des objections qui suivent, le *Cours de Phrénologie* de mon père, un vol in-8°. Paris, 1836. (C. B.)

gré de précision anatomique ; il se borne à nous signaler, comme des organes particuliers, quelques circonvolutions qui font partie d'une expansion nerveuse où la nature n'a tracé aucune division ; c'est à cette membrane nerveuse qu'il confie tous les trésors de l'intelligence, et, qui plus est, tous les phénomènes instinctifs, à l'exception d'un seul qu'il réserve pour une autre expansion formant à peu près la septième partie de la première. Convenons qu'il est impossible qu'un semblable partage satisfasse les anatomistes, et ne leur paraisse pas un peu arbitraire.

Il a, dit-il, pour lui l'observation ; mais pour quels faits l'invoque-t-il? Il l'invoque, dans la question du cerveau, en faveur d'éminences osseuses qui pourraient bien ne pas répondre constamment au même faisceau de fibres nerveuses, et qui ne répondent pas toujours exactement aux prédominances intellectuelles et affectives. Il l'invoque, relativement au cervelet, en faveur d'une coïncidence que j'ai quelquefois vue en défaut, et qui probablement n'est pas la seule. En effet, on a remarqué dans les vivisections de grands rapports entre le cervelet et l'appareil musculaire ; on peut voir d'ailleurs ce que nous avons dit à ce sujet dans la première partie de cet ouvrage, t. I, p. 108. De plus, outre l'érection, qui manque parfois dans les inflammations du cervelet, il y a toujours convulsions dans les muscles

du rachis. Enfin les épanchements de sang dans le cervelet produisent l'apoplexie aussi bien que ceux du cerveau. L'expérience du docteur Gall n'est donc pas exacte en tout point, et telle qu'elle ne puisse souffrir de contestation, même pour ceux qui ont étudié son système avec le plus d'attention.

L'explication des nuances intellectuelles et affectives, par les différences du mode d'action, ou de l'irritabilité de l'appareil cérébral, organe général de l'instinct et de l'intelligence, lève beaucoup de difficultés que les éminences osseuses du crâne ne peuvent seules résoudre. D'abord on est forcé d'admettre cette explication pour des cas tels que ceux-ci : Gall cite lui-même des personnes chez qui l'*irritation* a développé des facultés qu'elles n'avaient pas; or, cela s'explique beaucoup mieux par un degré d'activité de plus dans un organe commun à plusieurs facultés subordonnées à un seul principe d'action, que par l'exaltation de la force vitale d'un organe spécial qui jusqu'alors aurait été moins gros et moins énergique que tous les autres; car on ne voit pas pourquoi cette *irritation*, qui peut siéger ailleurs que dans le cerveau, n'aurait pas conservé leur prépondérance aux autres organes en les excitant à l'égal de celui qu'ils avaient coutume d'effacer. J'ajouterai que ces faits sont loin d'être rares : on trouve une foule de sujets qui manifestent con-

stamment dans l'ivresse des penchants opposés à ceux qu'ils ont dans l'état normal; la gastrite dénature les caractères au point de rendre les braves pusillanimes, de transformer en impatients et en fâcheux des sujets remarquables par leur douceur et leur sang-froid. En général, les maladies qui activent la circulation, sans occasionner de douleurs ni d'angoisses, tendent à inspirer la gaieté, à augmenter les facultés intellectuelles et à donner des illusions d'espérance, tandis que celles dont l'influence dépressive enchaîne l'action du cœur par une douleur particulière ou par le malaise, produisent les idées sombres, la crainte, la terreur ou le désespoir. Le premier cas s'observe chez un grand nombre d'adolescents; c'est au moment où les maîtres en font le plus grand éloge, où l'élève redouble d'ardeur pour le travail et semble se surpasser, que se développe l'irritation qui prépare la phthisie pulmonaire. Le second cas se rencontre chez tous les sujets nerveux attaqués de gastrite chronique.

Sans doute il faut que les organes de ces facultés existent, pour qu'elles puissent se développer ou se dépraver par l'influence d'une irritation; sans doute la partie antérieure des hémisphères du cerveau, organes de nos facultés morales, coopère beaucoup par la manière dont elle modifie les stimulations de l'ensemble, quand elle est développée dans tous les

sens, à nous donner un haut degré d'intelligence; mais on ne saurait croire que telle faculté soit attachée à tel faisceau nerveux intra-crânien, de manière qu'elle ne puisse s'exécuter par aucun autre: cela ne sera jamais prouvé. Il faut un concours d'action des diverses parties de l'appareil intérieur, et souvent même des nerfs extra-crâniens, pour compléter les impressions dont se compose un jugement tant soit peu complexe, surtout lorsque les émotions instinctives y interviennent, et pour donner une forte impulsion à la volonté. Chaque faisceau doit sans doute y contribuer dans certaines mesures; mais pourquoi l'action de quelques faisceaux ne répondrait-elle pas, dans certains degrés d'impulsion, aux stimulations qui tendent à nous faire juger, aimer ou haïr, de manière à donner une image ou une affection différente de celles que ce même faisceau a coutume de produire? Ne sait-on pas qu'un degré d'intensité de plus donne au plaisir le caractère de la douleur? Il suffit de s'être gratté pour n'en pas douter. Il résulterait du système du docteur Gall qu'un organe changerait de rôle à chaque instant, ou prêterait de nouvelles forces à celui qui devrait être son antagoniste. Qui nous a dit que dix vibrations au lieu de cinq, dans un temps donné, ne vont pas transformer un homme ordinaire en un prodige, en rani-

mant la mémoire qui fournit à l'intelligence des matériaux qu'elle retrouvait difficilement ? et n'a-t-on pas vu cette nouvelle facilité pour le travail changer les goûts et les habitudes des hommes ? Le contraire ne peut-il pas arriver, par la même cause, chez l'homme déjà suffisamment stimulé, qu'un surcroît d'excitation dont il n'a pas besoin jette dans la confusion et le chaos ? Quiconque a observé une réunion de buveurs doit savoir à quoi s'en tenir sur cette question. Une diminution accidentelle d'irritabilité ne peut-elle pas affaiblir d'autres facultés qui n'avaient que la mesure d'action nécessaire à leur intégrité ?... N'est-ce pas à ces sortes de modifications que sont dus les développements subits des facultés les plus relevées, chez des hommes qu'on croyait condamnés à une triste médiocrité, et l'espèce d'abâtardissement qui se déclare à un certain âge chez plusieurs individus de certaines familles ? Une nuance légère de gastrite ou d'hypertrophie du cœur, un grand effort d'intelligence ou de mémoire, un coup, une chute, suffisent pour opérer l'amélioration ou la détérioration des facultés, suivant qu'il en résulte plus ou moins de force, plus ou moins de mobilité, ou un relâchement insolite, ou un engorgement qui rend la contractilité de l'albumine cérébrale plus difficile, et tout cela sans que le volume du cerveau soit sensiblement

altéré; car l'altération de volume ne peut se faire qu'à la longue; tandis que les changements qui surviennent dans la facilité des opérations mentales en introduisent d'autres dans les goûts et les penchants, dans un espace de temps très peu considérable.

Si la persévérance de l'excitation de la folie peut relâcher ou tendre, épanouir en la ramollissant, ou condenser en l'indurant, la masse cérébrale; si l'excès de mémoire accompagne l'excès d'action et de force contractile; si l'abolition de cette faculté est le résultat du défaut de mobilité ou de l'excès de mollesse; si toutes les autres facultés sont en raison de la mémoire dans la folie, pourquoi ne voudrait-on pas que de pareilles modifications fussent possibles dans l'état normal du cerveau? Oui, sans doute, une certaine masse de cerveau est nécessaire aux facultés intellectuelles; oui, sans doute, elles doivent offrir des variétés correspondantes au prolongement des fibres cérébrales dans une direction plutôt que dans une autre; mais ce ne sont pas là les éléments uniques des différences dont ces facultés sont susceptibles. L'action influe plus que la masse pour établir les grandes différences : s'il en était autrement, on ne les verrait pas aussi prodigieuses qu'elles le sont. La distance qui sépare un homme de génie du commun des hommes n'est nullement en proportion des avantages de dé-

veloppement cérébral qu'il peut avoir sur eux, et souvent on trouve chez d'autres, qui lui sont inférieurs en moyens, plus de matière cérébrale qu'il n'en a lui-même, dans la région dont on fait dépendre sa prépondérance intellectuelle. Combien de cerveaux d'hommes de lettres n'a-t-il pas existé, du temps de Voltaire, dont la masse surpassait la sienne, même dans les régions qui correspondent, selon Gall (1), aux facultés qu'il possédait à un si haut degré !

Notre opinion bien arrêtée est qu'en effet il est nécessaire d'un certain développement dans le cerveau, organe de l'intelligence, pour qu'un homme se fasse remarquer par ses moyens intellectuels; que les facultés les plus distinguées correspondent, comme le veut le docteur Gall, au développement de la moitié antérieure des hémisphères du cerveau, opinion déjà énoncée dans l'antiquité; mais nous pensons que lorsque ces parties sont parvenues à un certain degré de volume, il s'établit entre les facultés des hommes des différences qui dépendent d'autres causes que de la masse. Nous croyons que ces différences sont subordonnées au mode d'action; que le plus ou le moins d'irritabilité, de contractilité, de permanence dans l'état de condensation, de souplesse ou de rigidité de la fibre nerveuse

(1) *Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties*. Paris, 1825, t. II, pag. 342.

cérébrale, les font varier à l'infini; que les mouvements de la matière animale mobile, ceux des pondérables, ceux du *je ne sais quoi* qui parcourt la fibre nerveuse, sont pour beaucoup dans ces différences; que les stimulations arrivées par les sens externes, celles qui viennent des sens internes, la manière dont l'intelligence a réagi, vu les circonstances, sur les unes et sur les autres, modifient continuellement nos facultés, de telle sorte qu'il est impossible de trouver un rapport constant, invariable, entre telle aptitude, tel penchant, et l'éminence osseuse du crâne, qu'on lui donne pour correspondante.

Telles sont les raisons qui nous obligent à ne pas classer les monomanies, avec le docteur Gall, d'après les éminences du crâne; mais cela ne nous empêche pas d'attacher le plus grand prix aux travaux de cet excellent et infatigable observateur. Les bases de son système sont d'une grande solidité; nous le regardons comme un de ceux qui ont le mieux compris les fonctions du système nerveux, et nous sommes indigné de la légèreté et de l'ingratitude avec lesquelles l'ont traité des écrivains qui sortaient à peine des rangs de ses auditeurs, et qui lui doivent tout ce qu'ils ont dit de raisonnable sur les fonctions du cerveau. Nous ne reprochons à ce savant que des défauts qui ne portent aucune at-

teinte aux fondements de sa doctrine, qui consiste à rapporter tous les phénomènes intellectuels et instinctifs à l'action de l'appareil encéphalique; mais nous trouvons qu'il donne trop d'indépendance à cet appareil, et qu'il y fait des coupes arbitraires; car les reproches que nous lui faisons sont, en résumé : 1° d'isoler les penchants et les facultés dans certaines fibres nerveuses, comme des espèces d'entités, choses qu'elles ne sauraient être, comme nous l'avons prouvé en parlant des psychologistes; 2° de ne pas admettre un *consensus* de tout l'appareil pour chaque phénomène intellectuel, et d'établir arbitrairement une république ontologique dans l'encéphale; 3° de faire agir ses organes les uns sur les autres sans le secours de ce *consensus*, quoiqu'il n'ait point d'organe régulateur, défaut qui lui a été reproché, et auquel il n'a pas répondu; 4° de ne pas admettre que les différences dans l'action vitale puissent en établir de très grandes dans les penchants et les facultés; 5° de ne pas mettre à sa place la prodigieuse influence des viscères digestifs et générateurs sur l'encéphale; 6° enfin de soutenir que les saillies de la surface du cerveau sont des indices positifs, invariables, et donnent la juste mesure des prédominances affectives et intellectuelles. Toutefois, malgré ce dernier reproche, nous ne lui contestons pas la plupart de ses observations sur l'in-

fluence du développement de certaines régions de l'encéphale sur les penchants et les facultés; nous le blâmons seulement de ne pas reconnaître à ces penchants et à ces facultés d'autre cause qu'une prédominance de masse.

CONCLUSION SUR LA THÉORIE DE LA FOLIE.

La comparaison des nécroscopies avec les symptômes jette assez de jour sur la folie pour que l'on puisse poser définitivement la théorie physiologique de cette maladie.

Dès le début de cet article, j'ai avancé que la folie était un des effets de l'irritation. L'histoire des causes, leur mode d'action, la physionomie et la marche des symptômes, tout, en un mot, pendant la vie, a concouru à la démonstration de mon assertion. Les altérations cadavériques l'ont confirmée par l'état aigu, puisque l'on a trouvé la substance cérébrale endurcie et entremêlée de globules sanguins dans une proportion qui dépasse de beaucoup l'état normal, et puisque cette substance a paru fortement pressée contre les parois osseuses, et aplatie, comme ayant subi un degré d'hypertrophie. Ces altérations correspondent à une époque où il y a coïncidence de force contractile exagérée et de congestion sanguine.

L'état chronique n'a rien offert de contradictoire,

car l'injection et l'opacité des membranes sont des traces évidentes d'une irritation qui a régné dans les vaisseaux sanguins. D'autre part, si l'atrophie de l'état chronique a remplacé l'hypertrophie de l'état aigu ; si la mollesse a succédé à la dureté ; si la dureté, quand elle existait, a offert quelquefois des traces d'induration morbide, je ne puis voir dans tout cela que l'exécution fidèle des lois communes à toutes les inflammations et à toutes les subinflammations que l'on peut observer dans les autres organes. Souvent, en s'atrophiant, le cerveau des insensés a conservé sa solidité sans désorganisation apparente, preuve certaine que la réduction n'était point l'effet de l'absorption d'un liquide séreux ou purulent, mais celui d'une exaltation soutenue de la contractilité de toute la masse encéphalique, c'est-à-dire d'une forte et durable irritation. Dans d'autres circonstances, la présence d'un véritable pus n'a laissé aucun doute sur l'existence d'un mouvement inflammatoire, de ceux qu'on nomme légitimes. Dans tous les cas d'atrophie du cerveau, le crâne s'est rétréci, les saillies de la surface externe se sont affaissées, en même temps que la face perdait son expression par les progrès de la démence; mais en même temps aussi les os ont été trouvés épaissis, éburnés, injectés de sang, ou bien usés et friables. Qui peut voir dans ces changements autre chose

que l'impérieuse loi, développée dans notre *Traité de Physiologie*, qui veut que les parois soient toujours en rapport avec les organes qu'elles renferment, lorsqu'il ne se trouve aucun corps interposé? Le cerveau s'est condensé; il était donc nécessaire que le crâne s'affaissât. La table interne a d'abord suivi le viscère, et s'est écartée de l'externe; mais celle-ci a dû la suivre à la longue, et les saillies extérieures se sont affaissées. Gall a dit cela sans s'expliquer sur l'irritation, dont il n'a pas assez mûri l'idée. C'est à la maladie, à l'altération de la force vitale, qu'il attribue les changements du cerveau. Ce n'était pas assez dire : une pareille assertion est trop vague pour notre époque; c'est uniquement à la propagation de l'irritation de l'intérieur à l'extérieur qu'il faut attribuer l'hypertrophie éburnée des os du crâne; et quant aux friabilités du crâne avec amincissement, elles s'observent chez les fous qui ont vieilli dans l'état de démence, et rentrent dans les atrophies qui succèdent au hypertrophies de la surritation.

L'inégalité de volume des deux hémisphères paraît avoir beaucoup surpris les observateurs; mais qu'a-t-elle d'étonnant dans un organe double? A-t-on jamais trouvé les deux moitiés de pareils organes malades et désorganisées précisément au même degré? L'inégalité ne s'établit-elle pas dans tous nos

organes symétriques aux dépens de la régularité de nos formes quand nous avons long-temps vécu? Cela dépend manifestement de ce que nous ne pouvons pas être stimulés également dans toutes les parties de ces organes.

Je me résumerai sur les autopsies en disant que les épanchements, les infiltrations, les hydatides des membranes, les endurcissements généraux, avec ou sans injection sanguine, avec hypertrophie ou avec atrophie, ainsi que les épanchements et les ecchymoses de la substance ou les taches marbrées qu'on y a vues; les pétrifications et les ramollissements partiels, les ossifications d'artères et de membranes, enfin l'état éburné du cerveau avec injection, aussi bien que son amincissement et sa friabilité, sont des effets de l'irritation. Tout cela prouve que l'irritation, quand elle n'a pas d'abord tout confondu et tout brisé par le moyen de l'inflammation, agit au moins sous la forme de subinflammation, et désorganise chaque tissu suivant un mode adapté à la matière animale dont il est formé, et à son tempérament particulier.

L'altération de la membrane muqueuse du canal digestif, et celle du foie, qui l'accompagne nécessairement, peuvent avoir débuté avant la folie, et avoir été accélérées par quelque influence pendant sa durée, de manière à devenir une cause de mort;

mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'irritation prolongée de l'encéphale ne peut manquer de produire celle des organes digestifs et du foie, qu'accompagne assez souvent l'hydropisie. Quant aux phlegmasies dont on peut trouver des traces dans la poitrine et dans l'appareil locomoteur, elles sont accidentelles, et ne doivent point nous arrêter.

Voilà le matériel : voyons maintenant les explications, c'est-à-dire cherchons à retirer de ces faits, par le secours de l'induction, d'autres faits moins évidents qui rendent raison des premiers ; il suffira de résumer ce que nous venons d'exposer avec détail.

Le premier effet de l'irritation de la portion de substance cérébrale qui préside aux phénomènes intellectuels, est un excès de mémoire et d'imagination ; car l'imagination n'est qu'un mode de la mémoire. Si cet excès va toujours croissant, le sommeil diminue, ou du moins il devient presque semblable à la veille. L'activité intra-crânienne exubérante rappelle d'anciennes impressions, et les combine de différentes manières nouvelles pour la conscience de l'individu ; il voit, il sent en lui ce trouble naissant, et il est de plus trompé par des sensations hallucinantes dont la cause lui semble extérieure, quand elle n'est autre chose que l'irritation de son cerveau. Il frémit en pensant qu'il a presque ajouté foi à ces chimères et aux étranges

combinaisons de son imagination exaltée; il se désole de les sentir se former et se prolonger malgré lui, et dans les moments mêmes où il désirerait le plus d'en être délivré. Voilà ce que nous avons dit : faisons maintenant un pas de plus.

Ce qui l'empêche encore d'y croire, c'est un reste du mode normal de l'action encéphalique; mais le mode anormal l'emporte enfin, et, dès ce moment, la raison qui était attachée au mode normal n'existant plus, la conscience devient fausse et la volonté est dépravée, parce qu'elle n'obéit plus au moi de l'état normal. En effet, la conscience et le moi sont si bien dépravés dans la folie complète, que le malade ne se voit plus dans ses justes rapports avec ses semblables; ce n'est pas le moi de la santé que l'observateur retrouve en lui, c'est un faux moi, une fausse conscience, opérant d'après des idées soit disparates, soit similaires et conséquentes, mais fondées sur de faux principes. Voilà les guides du plus haut degré de la manie générale.

Quand les fous de cette espèce conservent le souvenir de ce qu'ils ont dit et fait, on pourrait croire que leur moi n'était qu'opprimé, et non détruit; mais cela n'arrive pas quand l'agitation est extrême : ils ne peuvent se rappeler ce qu'ils ont dit et fait trop précipitamment. Ils ressemblent aux hommes ivres ou transportés par la fureur, qui oublient ce

qu'ils ont dit ou fait avec une extrême rapidité. Les frénétiques sont dans le même cas. L'observation de lui-même, et par conséquent la mémoire de ce qu'il a été intellectuellement, manquent à l'homme toutes les fois que ses opérations mentales dépassent un certain degré de précipitation. La mémoire des accès de folie étant souvent en défaut sur plusieurs scènes de leurs délires, ne peut donc pas fournir la preuve de la conservation de la conscience et du moi.

Lorsque le fou revenu raconte tout ce qu'il a fait et déclare avoir été trompé par de fausses images de choses; lorsqu'il prouve que les raisonnements qu'il faisait d'après des faits qui lui paraissaient réels, ont été parfaitement déduits; en un mot, lorsqu'il conserve la mémoire de l'accès, on pourrait encore croire qu'il a conservé son moi, mais que sa conscience a été trompée par de fausses images, produit de l'irritation cérébrale. Mais quand il est alternativement raisonnable et fou, ou raisonnable sur un point et fou sur un autre, sans que l'on puisse jamais parvenir à le désabuser, que doit-on penser de son moi et de sa conscience? De ce qu'un monomaniaque juge bien de la température et de la force d'un corps, concluera-t-on qu'il possède la raison? De ce qu'il répond juste sur ses propres besoins, induira-t-on qu'il a la conscience de son moi? Mais si l'on accorde cela, où se trouveront

la raison, la conscience et le moi, lorsque le même individu déclarera qu'il est chien, loup-garou, bouteille, outre, borne, grain de moutarde, etc.? Dira-t-on qu'il a un double moi, une double conscience, l'une pour les idées justes, et l'autre pour les idées fausses? Soit encore pour celui qui se croit animal; on pourrait à la rigueur lui accorder un moi de chien ou de loup-garou; mais quelle idée faudra-t-il se faire du moi d'une borne ou de celui d'une bouteille? Si on lui refuse le double moi, la double conscience, prétendra-t-on soutenir qu'il ne possède que sa conscience normale, mais qu'elle est obscurcie par la maladie? Il y a deux réponses à faire ici.

1° On peut accorder une conscience opprimée par le mal à celui qui donne parfois des témoignages de raison; mais peut-on la concéder à celui qui n'en fournit aucun pendant plusieurs années? Où est le moi, où est la conscience de l'homme en démence qui, après avoir long-temps vécu dans un état d'abrutissement complet, meurt sans avoir donné des preuves qu'il eût conservé sa raison? Il en est qui la recouvreut au dernier moment; mais où était-elle allée pendant cette longue absence? La maladie l'avait opprimée, dira-t-on : hé bien, j'arrive à la seconde réponse.

2° En avançant que le moi et la conscience aient

été opprimés par la maladie, il faut dire ce que c'est que la maladie. On ne peut la concevoir comme un être à formes déterminées, qui comprime ou opprime un autre être à formes également déterminées nommé *moi*, ou bien un être de même nature nommé *conscience*. Comment donc faudra-t-il que l'on se représente le moi, la conscience et la maladie, pour dire quelque chose de raisonnable?

Concluons de cette discussion, que je ne veux pas pousser plus loin, me contentant de renvoyer à la première partie de cet ouvrage, que, si l'on veut éviter l'ontologie, il ne faut point soutenir d'une manière générale ou absolue qu'un fou est raisonsonnable ou qu'il a perdu la raison; qu'il conserve ou ne conserve pas la conscience de son moi; que le sentiment du moi est opprimé sous le poids d'une maladie, et qu'il ne tend qu'à se rétablir, comme cela arrive après la guérison, et quelquefois au dernier moment de la vie; que, s'il ne paraît pas, ce sentiment n'en existe pas moins, attendu que c'est une chose ou une substance simple, indestructible, etc., etc. Ce langage métaphorique n'apprend rien, et ne tend qu'à prolonger le règne des illusions et à prêter des armes au fanatisme. Il faut dire ce qui est: que tantôt un fou a de la raison et que tantôt il n'en a pas; que quelquefois il a la conscience de son moi, et que d'autres fois il en est

privé; que, lorsqu'il guérit, il recouvre sa raison; qu'il peut aussi en jouir quelques instants avant de mourir, mais que souvent il périt sans l'avoir recouvrée; que la raison de ces différences est que les mots *raison*, *moi*, *conscience* n'expriment que des résultats de l'action de la matière nerveuse de l'encéphale; action qui est susceptible de changer tant que dure l'état de vie. Enfin il faut ajouter que, par cela même que le malade ne jouit ni d'une raison constante ni d'une raison toujours juste, il n'est pas dans des rapports normaux avec les autres hommes.

Pour ce qui touche à l'explication de cet état moral si variable, on devra dire, après s'être éclairé par les causes, par la marche et par les nécroscopies, que lorsque son cerveau est trop vivement irrité, le fou n'a ni raison ni conscience; que lorsqu'il ne l'est que modérément, il a de l'une et de l'autre, mais qu'aussitôt que l'irritation revient, elles disparaissent, comme dans le sommeil ordinaire, ou dans l'apoplexie, si mieux l'on aime; que lorsque la raison reparaît pour quelques moments, aux approches de la mort, cela vient de la cessation de la surirritation morbide dans un cerveau qu'elle n'avait pas entièrement désorganisé, et que c'est une dernière preuve du rôle que joue l'irritation dans tous les délires : voilà ce qu'il faut dire pour ce moment suprême.

Quant aux fous en convalescence, que les conversations trop vives ou une liberté prématurée font rechuter, on doit ajouter que l'exercice de leur raison et de leur conscience, ainsi que l'application de l'une et de l'autre aux impressions actuelles des sens, sont autant de *stimulations cérébrales* qui, se convertissant en *irritations cérébrales*, font disparaître *raison, conscience* et *moi*, ou, si l'on veut, le type normal d'action encéphalique auquel tout cela tient. Quand on n'a pas de raison, comme les fous à manie générale, on ne possède pas actuellement ce type; quand on n'a la raison que parfois, et qu'on la perd pour la moindre excitation, on n'a pas la possession assurée, permanente, de ce type, mais on l'a eue : elle est donc perdue; tandis que l'idiot de naissance, qui n'en a jamais joui, n'a pu la perdre. Telles sont les raisons qui autorisent la définition que j'ai donnée de la folie.

Ajoutons, pour donner de nouveaux appuis à ces vérités, en les ralliant de plus en plus à la physiologie, que dans l'irritation chronique la force contractile n'est pas détruite tant que la mémoire ne s'altère pas; car l'affaiblissement de cette faculté est le premier signe de la diminution de cette force, mais que l'habitude morbide établit, au bout d'un certain temps, l'incurabilité, quand celle-ci n'est pas l'effet de la désorganisation; que toute la masse du

cerveau est malade du plus au moins, même dans les monomanies, et que par conséquent ce ne sont point des affections partielles du cerveau. Nous nous fondons sur ce que les monomaniaques sont faibles sous tous les rapports intellectuels; sur ce que les monomanies changent d'objet; sur ce qu'aucun fait d'anatomie pathologique ne constate la coïncidence de l'altération d'une portion de la masse encéphalique avec un genre de délire déterminé; sur ce que la démence, quand elle survient chez les monomaniaques, n'est jamais bornée aux sujets sur lesquels roule le délire partiel; sur ce qu'elle est toujours générale, et commence par l'affaiblissement de la mémoire, quelle qu'ait été l'espèce de délire, et même lorsqu'il n'existe d'autre lésion encéphalique que la diminution de la force musculaire.

Nous disons aussi que si l'on voit des fous en démence jouer aux dames et faire de la musique, c'est parce que la démence est encore incomplète. En effet, l'affaiblissement de la contractilité n'est sensible à son début que par la diminution des opérations intellectuelles les plus compliquées, telles que les jugements qui exigent le rapprochement d'un plus grand nombre de perceptions; c'est pour cela que la mémoire des idées abstraites les plus relevées et des jugements déductifs est celle qui s'affaiblit et

se perd la première, tandis qu'il faut plus de temps pour détruire celle des idées qui servent aux combinaisons simples et aux actes les plus rapprochés de ceux de l'instinct (1).

La démence analyse jusqu'à un certain point nos facultés par la manière successive dont elle les détruit. Lorsque la partie intellectuelle de ces facultés, ou le mode de l'action cérébrale auquel elles tiennent n'existe plus, les imbéciles s'abandonnent aux actes instinctifs les plus grossiers et les plus dégoûtants, et souvent les plus contraires à l'état normal, ce qui prouve la dépravation de l'instinct; mais s'ils vivent encore quelque temps, la démence leur enlève jusqu'à l'instinct, jusqu'à la volonté, et les réduit à un état qui les place sous ce rapport au-dessous du zoophyte, et peut-être même de la plante (2); observation précieuse pour le physiologiste, puisqu'elle lui montre jusqu'à quel point le système nerveux devient nécessaire aux fonctions des animaux où il est très développé, et surtout à celles

(1) On objectera peut-être que le jeu de dames exige de profondes combinaisons :... Les plus forts joueurs de dames que j'aie connus étaient des sots.

(2) Voyez plus haut tome II, page 391, la peinture de l'état déplorable dans lequel finissent les imbéciles qu'une complication accidentelle ne précipite pas avant le terme naturel de l'affection cérébrale.

de l'homme (1). Les médecins physiologistes doivent aussi tirer un grand parti de ce même fait, pour confirmer ce que nous avons déjà dit du rôle de l'encéphale et de ses dépendances dans une foule de sympathies morbides que nos pères refusaient d'expliquer.

(1) Nous n'ignorons pas que plusieurs animaux, les zoophytes, etc., reconnaissent et saisissent leur proie sans système nerveux. C'est que chez eux la matière nerveuse, fondue dans les autres formes de la matière animale, suffit au petit nombre d'actes qui leur sont départis. Le milieu qui les entoure leur fournit avec abondance leur nourriture, et l'irritabilité de leurs fibres leur donne le moyen de la saisir. Mais à mesure que les actes nécessaires à l'alimentation et à la reproduction se multiplient et se compliquent, la matière nerveuse se trouve plus distincte des autres tissus, et devient plus abondante et plus influente sur les fonctions. Enfin, chez l'homme elle l'est au point que l'existence ne peut se maintenir sans innervation, et, qui plus est, sans phénomène sensitif.

CHAPITRE VIII.

PRONOSTIC DE LA FOLIE.

Le *pronostic* de la folie se tire de ses causes, de la constitution des sujets, de la forme de son début, de sa marche et de ses complications.

La folie par causes accidentelles offre toujours plus de chances favorables que celle qui peut être rapportée à une disposition innée, et où les modifications accidentelles n'ont agi que comme causes déterminantes. Parmi ces dernières causes, les morales sont les plus redoutées, surtout lorsqu'elles ont agi pendant long-temps. Mais lorsque les longues peines d'esprit ont été compliquées avec une affection chronique des voies digestives, la guérison est toujours plus difficile, parce que les deux irritations se stimulent et s'entretiennent mutuellement. Tel est le cas de ceux qui ont long-temps vécu dans l'ivrognerie; on croit même qu'ils peuvent transmettre la prédisposition à leurs enfants, mais cette assertion me paraît hasardée. Il arrive bien plus souvent qu'une mauvaise organisation du cerveau dispose les hommes en même temps à la folie et à la crapule, et c'est cette disposition qui se transmet dans certaines familles, de père en fils.

La folie qui succède aux causes purement physi-

ques, comme la suppression d'un flux, la répercussion d'un exanthème, etc., cède assez communément à un traitement bien dirigé, si d'ailleurs il n'y a complication ni d'hérédité ni des causes morales et physiques dont nous avons donné plus haut le détail. Les cas les plus difficiles sont ceux où la folie succède à une maladie qui a porté atteinte à l'organisation du cerveau ; telles sont l'épilepsie, les paralysies, l'apoplexie, etc. Dans ce cas, la démence ne se fait pas beaucoup attendre.

Quand la folie débute avec impétuosité chez un sujet neuf, on est beaucoup moins inquiet sur les résultats que lorsqu'on la voit s'annoncer par un défaut de mémoire, une difficulté de prononcer certaines syllabes, et quelques illusions passagères dont le malade s'aperçoit et qu'il peut même éviter en excitant lui-même son attention. Ces signes, qui se présentent d'ordinaire après des travaux de tête prolongés, des peines d'esprit, des douleurs accompagnées de faiblesse dans les muscles du dos et des extrémités supérieures et inférieures, souvent avec des tremblements et des frémissements convulsifs, annoncent que la contractilité du cerveau est déjà épuisée par l'irritation, et que le malade tombera promptement dans la démence avec paralysie géné-

(1) Voyez *Des maladies mentales*, par M. Esquirol. Paris, 1838 ; tome I, pages 336 et suivantes.

rale, quelle que soit la raison dont il paraisse encore jouir. Cette forme de début est plus commune dans la vieillesse que dans les autres âges; s'il s'y joint une disposition à la loquacité, des hallucinations, une gaieté sans motifs, des propos incohérents, on doit s'attendre à la démence sénile proprement dite.

Quand un malade robuste débute dans la folie par une insensibilité complète, qu'il reste dans l'immobilité, les yeux privés d'expression, refusant de boire et de manger, on ne peut attribuer cet état qu'à une congestion sanguine du cerveau, soit que le malade n'ait point d'idées, soit qu'il en ait de si confuses qu'il ne trouve aucun motif pour agir, soit enfin qu'une idée fixe le domine, absorbe son attention, ou soit de nature à l'empêcher de marcher ou de prendre des aliments, par exemple quand il croit que s'il marche il va se briser, que s'il dit un seul mot c'en est fait de lui, etc. Dans aucun de ces cas le mal n'est désespéré. Souvent ce calme stupide est le prélude d'un grand accès. Dans d'autres cas plus rares, la folie conserve cette forme; mais alors les malades sont tristes, versent des larmes et se croient ruinés ou perdus. On juge donc de l'issue probable de cet état par l'estimation des forces.

La folie que les malades ordinairement mélancoliques, soit par amour, soit par toute autre cause, ont

dissimulée pendant long-temps et qui s'est trahie de temps à autre, peut éclater avec violence ; et si le sujet est encore robuste, on a beaucoup à espérer ; mais si elle ne se reconnaît que par la perte de la mémoire et par les autres signes dont il vient d'être question, on doit juger que la longue lutte que le malade a soutenue a épuisé la contractilité cérébrale, ou que la désorganisation de la matière nerveuse encéphalique est déjà faite, et que la démence ne tardera guère.

Plus les sujets sont robustes, moins on a de chances funestes à redouter, si ce n'est la congestion ou l'inflammation aiguë du cerveau, qu'il est aisé de prévenir par les émissions sanguines ; mais on a tout à craindre pour les personnes débiles, pour celles dont la fibre est molle, et qui sont susceptibles au point que les affections morales causent chez elles un grand bouleversement ; ces personnes sont très sujettes aux rechutes, et arrivent presque toujours promptement à l'imbécillité.

Les données pronostiques que l'on retire de la marche de la folie sont parfaitement d'accord avec les précédentes. La manie générale, avec symptômes inflammatoires accompagnés d'ailleurs d'une vive agitation, laisse long-temps beaucoup d'espoir, lors même que le malade n'entend nullement raison, paraît toujours occupé de ses chimères et entre faci-

lement en fureur. On l'a vue se terminer après plusieurs années, comme nous l'avons déjà dit. Ainsi, quoiqu'elle ne guérisse pas dans le courant du premier semestre, terme assez ordinaire, on peut conserver l'espoir pendant un et deux ans, et même beaucoup plus long-temps, puisqu'on a des exemples de guérison après dix et vingt ans d'aliénation mentale. La manie partielle ou la monomanie est souvent plus opiniâtre, parce qu'elle est d'ordinaire plus chronique : elle est à craindre surtout lorsque les idées dont les fous s'occupent sont de nature à leur causer beaucoup d'irritation, à les empêcher de prendre de la nourriture, à épuiser promptement la vitalité de leur système nerveux; ces cas sont d'autant plus graves qu'il s'y joint une gastro-entérite plus invétérée. On doit placer dans cette catégorie le délire religieux, celui dans lequel les fous se croient possédés du diable ou plongés dans les enfers. Cette démonomanie est des plus formidables quand elle est accompagnée des signes d'un violent désespoir, quand on voit les malades avec les yeux hagards, le visage hideusement tiraillé, les cheveux hérissés, et qu'ils se refusent à tous les soins qu'on veut leur donner. Mais quand ils sont familiarisés avec le diable, ou qu'ils se croient eux-mêmes l'esprit malin; quand ils en rient et qu'ils n'en font aucun cas, le pronostic ne se tire plus du genre du

délire, mais des complications, des forces des malades, et surtout de l'état de la mémoire.

En effet, ce sont la mémoire et l'attention, qui la suppose toujours, qui fournissent les principaux éléments du pronostic dans les folies déjà avancées. Tant que la mémoire existe, et que les malades ne tombent pas dans la stupidité et la niaiserie, tant qu'ils peuvent prêter attention à ce qu'on leur dit, on ne doit pas perdre l'espoir, soit qu'ils rattachent vos discours aux idées chimériques qui les occupent, soit qu'ils répondent juste, et ne paraissent divaguer que sur l'objet accoutumé de leur délire.

Aussitôt que la mémoire commence à s'affaiblir chez les fous, et que la force d'attention se perd, ils se trouvent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, délivrés des soucis que leur créait une imagination exaltée, et qui faisaient obstacle à la nutrition : dès lors l'assimilation se fait avec plus de facilité, et s'ils ne sont pas affectés d'une phlegmasie chronique du canal digestif, on les voit engraisser, se colorer et acquérir même de la fraîcheur, mais sans aucune expression. Si donc on n'observe pas cette amélioration de la fonction nutritive, on doit en tirer un mauvais présage, et s'assurer quel est l'organe dont l'irritation peut entretenir la maigreur, altérer la coloration, etc.

Cette supernutrition qui s'observe assez commu-

nément chez les fous en démence, n'est pas elle-même sans inconvénient : elle prépare souvent des retours d'agitation avec symptômes inflammatoires, pendant lesquels la mémoire ne revient pas, et qui par conséquent ne sont pas des présages de guérison. Cette supernutrition cause aussi l'épilepsie et quelquefois des apoplexies foudroyantes. D'autres fois les fous vivent long-temps dans cet état, gras et voraces; mais ils finissent toujours par la paralysie générale, et par l'irritation, l'engorgement et la phlegmasie chronique des organes digestifs et du foie. Les signes de cette gastro-entérite consécutive doivent donc être regardés comme très fâcheux : ils présagent le gonflement du foie, l'ictère, l'hydropisie et la diarrhée, qui amènent la destruction de ces malheureux. Plusieurs succombent avec des escarres gangréneuses et tout ce qui s'ensuit.

Les fréquents retours d'agitation, même avec apparence inflammatoire, chez un fou qui tend à passer à l'état de démence, ne sont donc pas la preuve qu'il soit encore curable : il faut plutôt s'en rapporter à l'état de la mémoire et de l'attention. Nous avons dit que ces exaspérations, en général, sont plus communes dans les grands froids, dans les fortes chaleurs et aux époques équinoxiales que dans tout autre temps; mais toutes les excitations accidentelles, morales ou physiques, peuvent aussi

les provoquer. Il y aurait plus à craindre si les exaspérations se déclaraient sans cause provocatrice. Ces accès sont d'un bon augure chez un fou dont la maladie avait débuté avec la forme torpide; car c'est une loi, en pathologie, qu'il se déclare un mouvement de réaction nervoso-sanguine au moment où les congestions se résolvent. On désire seulement que ces sortes de réactions ne durent qu'un petit nombre de jours; mais on ne les voit pas avec plaisir chez les fous qui paraissent dans un état de convalescence; car elles sont la preuve du retour de l'irritation cérébrale, ce qui entraîne de nouveaux délires.

La folie intermittente laisse d'abord quelque espoir que l'on fonde sur l'exactitude avec laquelle les malades se conforment aux préceptes d'une sage prophylaxie; mais quand cette folie est invétérée, il est très difficile de la guérir. Il en est des irritations périodiques qui font délirer, comme de celles qui produisent la congestion épileptique : plus elles ont duré, plus elles tendent à se reproduire. Enfin, l'irritation intermittente de l'appareil encéphalique finit, comme celles de tous les autres viscères, par s'établir d'une manière continue, et lorsqu'elle est arrivée à ce type, la démence, terme fatal, n'est pas loin, si elle n'a déjà commencé.

D'après le même principe, on doit porter un pa-

reil jugement sur les rechutes sans périodicité régulière. Chaque attaque portant une nouvelle atteinte au cerveau, on doit toujours s'attendre à trouver d'autant plus d'obstacles à la guérison, que les malades ont éprouvé plus de rechutes. En général, les folies partielles tendent à devenir générales, et toutes les générales tendent plus ou moins à la démence et à la paralysie générale. C'est toujours par l'état de la mémoire et du mouvement musculaire que l'on estime la proximité de cette funeste terminaison.

De toutes les complications possibles dans la manie, les trois plus formidables sont l'épilepsie, la phlogose chronique du canal digestif, et la pneumonie chronique.

La première tient de plus près à la nature de la folie; souvent elle l'a précédée et déterminée, d'autres fois elle vient la compliquer à une époque plus ou moins avancée. Les jouissances solitaires, auxquelles les fous sont si sujets, en sont souvent la cause déterminante. Mais, au reste, la manie étant une irritation du cerveau, qu'y a-t-il d'étonnant qu'elle s'accroisse parfois et détermine la congestion cérébrale génératrice des accès d'épilepsie? Dans tous les cas, l'épilepsie fait courir aux malades les risques d'une attaque d'apoplexie foudroyante; et, quand cela n'arrive pas, elle précipite l'apparition de la démence et de la paralysie, soit générale, soit partielle.

La phlogose du canal digestif cause d'abord l'inappétence ou la voracité; quelquefois la jaunisse et l'hydropisie ascite : elle finit d'ordinaire par le gros intestin, et tue les malades par la diarrhée. Toutes ces complications sont funestes quand elles attaquent un insensé déjà depuis long-temps dans l'état chronique, ou épuisé en peu de temps par une fureur et une agitation qu'aucun remède n'a pu calmer.

La pneumonie chronique, cause des ulcérations et des phthisies pulmonaires que l'on observe chez certains fous, succède souvent aux répétitions de bronchites ou catarrhes que la plupart des fous incurables ne peuvent éviter; car, dégoûtants, malpropres, ingrats, méchants et même dangereux comme ils le sont, ces malheureux se trouvent privés des petits soins qui pourraient prévenir les conséquences des rhumes et des toux d'irritation qu'ils peuvent contracter. La pneumonie chronique a souvent fait de tels progrès quand on s'en aperçoit, que les secours de l'art sont désormais inutiles.

Lorsque les fous ont long-temps souffert des douleurs rhumatismales et goutteuses auxquelles la froideur et l'humidité de leurs loges les rendent fort sujets, on doit s'attendre que ces irritations pénètreront à l'intérieur et désorganiseront le cœur sous la forme de la péricardite ou de l'anévrisme, et le

poumon sous celle de la pleurésie chronique ou de la phthisie pulmonaire. Ce serait donc mal à propos qu'on leur supposerait une vigueur toute particulière pour résister aux impressions du froid : les fous n'en jouissent que durant la période d'excitation.

La même cause et d'autres encore les exposent aux fièvres intermittentes et aux phlegmasies aiguës des grands viscères; maladies dans lesquelles les fous courent toujours de grands dangers, parce que l'irritation chronique du cerveau peut prendre un caractère aigu, et les enlever avec les symptômes de ce qu'on appelle improprement fièvres cérébrales, putrides, ataxiques ou malignes.

Si l'on juge de la curabilité des fous par les proportions de guérison publiées dans les différents traités de manie, on trouvera que, dans les établissements bien tenus, on guérit au moins le quart et souvent plus du tiers des aliénés mis en traitement. Si l'on recherche les données de curabilité d'après les âges, on remarquera que de dix à vingt ans plus de la moitié des malades guérissent; que de vingt à trente les guérisons sont moins nombreuses; que de trente à quarante la proportion des guéris est un peu moins avantageuse; que de quarante à cinquante elle ne s'élève qu'au tiers, et de cinquante à soixante à quelque chose de moins; enfin que de soixante à soixante-dix on se trouve fort heureux

si l'on en guérit un septième. On a remarqué que les femmes guérissent plus facilement que les hommes. Espérons que les perfectionnements que la médecine physiologique apporte au traitement des autres maladies se feront aussi apercevoir dans celle-ci. J'ajouterai que je possède déjà un assez bon nombre de faits qui me paraissent très propres à fortifier cet espoir flatteur.

CHAPITRE IX.

DU TRAITEMENT DE LA FOLIE.

L'antiquité n'opposait guère aux folies que les saignées, les purgatifs drastiques, à la tête desquels on trouve placé l'ellébore, et les bains froids, et surtout les bains de surprise, qui consistaient à précipiter les malades dans l'eau froide et à les retirer aussitôt à plusieurs reprises. Quelques auteurs encore peu éloignés de notre époque poussaient la hardiesse au point de tenir les malades submergés tout le temps nécessaire pour réciter le psaume *Miserere*. Leur but était d'agir par la frayeur de la mort. Quand ces moyens échouaient, on s'en tenait à la réclusion. Au surplus la maladie fut, pendant un grand nombre de siècles, regardée comme tellement rebelle, qu'on se trouvait fort heureux de citer un petit nombre de guérisons.

Les démonomaniaques furent communs dans le moyen âge, temps de fanatisme et d'ignorance; mais on les livrait moins aux médecins qu'aux prêtres, qui les exorcisaient, et la prétendue guérison de quelques fourbes cupides donnait de la vogue à cette espèce de traitement, au détriment de la médecine, qui ne faisait aucun progrès dans cette partie.

La diminution du fanatisme en Europe n'améliora guère le sort des fous ; quand on cessa de les exorciser, on ne cessa pas de les maltraiter, de les charger de chaînes, et même de les frapper lorsqu'ils étaient méchants. Sans doute ce ne furent pas les médecins qui se rendirent coupables de ces cruautés; mais il y avait toujours faute par ignorance du côté de la médecine. On attaquait d'abord la folie furieuse et l'agitation des débuts par les saignées, les drastiques, les bains froids, les douches froides sur la tête; mais si l'on n'obtenait pas un prompt succès, les malades cessaient d'appartenir aux médecins; on les abandonnait à des gardiens peu surveillés qui s'emportaient contre eux pour la cause la plus légère, et leur infligeaient des châtiments cruels. Il existe encore aujourd'hui, dans plusieurs grandes villes de l'Europe, des hospices d'aliénés où les coups sont en usage.

Telle était à peu près la situation des fous en France (c'est-à-dire saignées copieuses, drastiques, douches froides, bains de surprise, et réclusion), lorsque Pinel devint le médecin de l'hospice de Bicêtre. Sa philanthropie s'indigna des mauvais traitements qu'on faisait subir aux aliénés, et de l'espèce d'abandon dans lequel on les laissait lorsque les premiers moyens n'avaient pas réussi.

Il composa un ouvrage, son plus beau titre à la

gloire, tendant à appeler l'attention des observateurs sur ce genre de maladies trop négligées. Il fit entendre qu'en traitant les fous avec plus d'humanité, en prévenant, par des paroles consolantes et par la distraction, l'humiliation, la honte, le désespoir, qui les attendent aux premières lueurs de raison; en leur épargnant les moyens violents, tels que les drastiques, la percussion et la terreur de l'eau froide, qui ébranlent trop fortement leurs nerfs affaiblis, après les saignées à outrance; en réservant la douche pour servir de moyen de correction dans certains cas, on obtiendrait un bien plus grand nombre de guérisons qu'il ne s'en opérait d'ordinaire. Deux idées-mères se font remarquer dans son ouvrage : rattacher les délires maniaques, jusque là confus, inintelligibles pour les médecins et les philosophes, aux facultés intellectuelles et affectives admises par les idéologistes, d'après Locke et Condillac; régler le traitement suivant les vues de l'expectation hippocratique, fondée sur les efforts périodiques de la nature et la production plus ou moins régulière des crises. Ces vues nouvelles, développées avec le ton de la conviction et l'enthousiasme d'une philanthropie éclairée, produisirent un grand effet dans le monde savant. De toute part on se mit à observer la folie avec attention; on s'empressa de recueillir des faits; les fous devinrent l'objet de l'intérêt des médecins, qui le fi-

rent bientôt partager aux hommes dépositaires de l'autorité. Le sort des aliénés s'améliora; et si Pinel ne fit pas faire par lui-même de grands progrès au traitement de la folie, du moins il eut, avant de mourir, la satisfaction de contempler les heureux effets de l'impulsion qu'il avait donnée.

Ce que j'ai dit sur les divisions dont la folie est susceptible, sous les rapports physiques et moraux, me dispense de discuter les opinions de Pinel sur l'analyse des facultés de l'entendement, faite d'après les différents genres de folie. Je me bornerai donc à parler de son traitement. Je le trouve trop inactif. Sans doute il est meilleur d'abandonner les fous aux influences du régime que de les épuiser par d'énormes saignées, de les tourmenter par la percussion de l'eau froide, la terreur de l'immersion, et d'enflammer leurs organes digestifs par des purgatifs violents. Mais n'est-il pas un juste milieu entre ces tortures et l'inertie hippocratique? Moi, je le pense, et je vais exposer ici ce que je dois à mon expérience et à celle de quelques uns de mes amis, qui, comme moi, ont appliqué la médecine physiologique à la folie.

Etablissons d'abord les indications.

La folie est une irritation. Nous avons donc, pour la combattre, deux ordres généraux de modificateurs, les sédatifs et les contre-irritants, dits aussi

et même plus souvent révulsifs. Si nous supposons ici la maladie, comme cela doit être, à son début et à son plus haut degré, nous la verrons avec des symptômes d'irritation inflammatoire : ce sera une encéphalite que nous aurons à combattre. Nous devrons donc l'attaquer par les saignées, par l'abstinence, par les boissons émollientes et par l'application du froid. On a beaucoup trop déclamé contre les saignées abondantes depuis Pinel, et son école s'est montrée trop avare du sang des aliénés; aussi ne rapportent-ils pas un seul exemple de guérison subite, tandis que les médecins physiologistes peuvent citer un grand nombre de cas où la saignée, et surtout les sangsues répétées pendant trois, quatre et cinq jours consécutifs, ont enlevé la folie débutante comme on enlève une péripneumonie et une gastro-entérite commençante, et rendu tout-à-coup les malades à la raison. Il existait déjà des faits qui pouvaient conduire à cette pratique; mais il fallait prendre le bon et rejeter le mauvais. Du temps de Desportes, le terme moyen du traitement des aliénés curables était de cinquante-cinq jours. En 1822, il était à Bicêtre de cent trente jours pour les hommes, et à la Salpêtrière de cent quarante-cinq jours pour les femmes. Au lieu de s'étonner des heureux résultats obtenus par la méthode suivie à l'époque de Desportes, et d'attribuer les revers

à l'affaiblissement des malades, on aurait dû mettre en doute s'ils ne dépendaient pas plutôt des commotions de l'eau froide, des mauvais traitements et du désespoir qu'ils entraînent, enfin de l'irritation des drastiques administrés sans égard à la susceptibilité des organes de la digestion; on aurait pu d'ailleurs chercher un juste milieu, et essayer de combattre l'irritation cérébrale, les premiers jours, par des saignées proportionnées aux forces, au lieu de laisser les fous s'agiter trois ou quatre mois dans le délire, afin que la maladie eût le temps de *parcourir toutes ses périodes*.

Toutefois les pertes copieuses de sang ne sont pas toujours sans danger dans le délire avec agitation convulsive. J'ai vu souvent, dans l'ancienne pratique, des hommes attaqués de délires aigus fébriles, avec tremblements convulsifs, par suite des excès de liqueurs alcooliques, périr subitement quelques heures après une saignée. J'en ai recueilli jadis cinq ou six exemples en très peu de temps, dans la clinique de feu Corvisart, qui n'avait point adopté le système et les dénominations de son collègue Pinel. Il n'appelait point ces maladies *fièvres ataxiques*, elles étaient pour lui des *fièvres malignes*. Il voyait dans le délire et la rougeur des yeux le signe d'une inflammation du cerveau compliquant la *fièvre essentielle;* et avant de donner le camphre, le kina

et les eaux spiritueuses contre la *malignité*, car il les donnait aussi, il opposait la saignée du pied à l'inflammation, et souvent les malades périssaient dans la journée.

Le même échec peut arriver dans la manie : un de nos confrères, le docteur Pressat, qui doit d'étonnants succès au traitement antiphlogistique, en a fait judicieusement la remarque. Ce praticien éclairé pense qu'il faut donner des boissons adoucissantes aux sujets qui deviennent subitement fous furieux à la suite des excès de liqueurs spiritueuses, et laisser le pouls se relever pendant quelques jours avant d'en venir aux émissions sanguines. Plus on saigne ces sortes de fous, plus ils deviennent furieux; ils tombent ensuite tout-à-coup dans un collapsus mortel. Cette remarque mérite d'autant plus d'attention qu'elle vient d'un praticien qui a souvent fait avorter la folie débutante par des saignées générales et locales, comme on fait avorter les pleurésies et les gastro-entérites aiguës commençantes.

Après les saignées des gros vaisseaux viennent les saignées capillaires : les sangsues, les ventouses scarifiées sur le trajet des jugulaires, sur la tête, qu'il faut raser, à la base du crâne, sous l'occipital, dans toutes les régions où la chaleur se fait sentir trop vivement, où le malade éprouve de la douleur,

et même dans les endroits où la peau est simplement endolorie, enfin sur la nuque et entre les épaules, à la manière de *Cœlius Aurelianus*, sont des moyens d'une grande efficacité. Il convient d'en user autant que les forces du malade peuvent le permettre, dans les cas récents et même dans les exacerbations, en y joignant quelques autres moyens accessoires.

Les principaux sont la chaleur, appliquée à la moitié inférieure du corps par le moyen du demi-bain à vingt-cinq ou vingt-six degrés, pendant qu'on verse doucement et de très bas de l'eau tiède sur la tête; c'est ce qu'on nomme bains par affusion; ils ne sont pas moins utiles ici que dans les inflammations aiguës du cerveau; mais il faut persévérer.

Si l'inflammation de l'estomac s'ajoute au délire maniaque, on doit l'attaquer sans perdre de temps. Si elle a précédé et déterminé la folie, il faut, après la saignée générale, porter les sangsues sur l'épigastre, à plusieurs reprises, avant et même pendant qu'on les applique à la tête.

Si la folie n'a pas cédé à ces moyens, secondés par l'abstinence, les boissons réfrigérantes, telles que l'orgeat, l'eau de gomme, la limonade, etc., les fous se calment du moins jusqu'à un certain point, et sont saisis par un violent appétit. Il serait dangereux de le satisfaire complétement; mais il le

serait aussi de leur faire supporter un jeûne trop rigoureux : on devra donc les nourrir avec des potages, des fécules, des légumes et des fruits. Le laitage peut aussi leur convenir; mais la viande doit encore être ajournée.

C'est à la même époque, c'est-à-dire immédiatement après la chute de l'exaltation, que les malades redoutent le froid, qu'ils bravaient pendant leur fureur. Comme quelques uns sont morts par la seule influence du froid, il faut prendre des précautions pour éviter un pareil malheur. Cette remarque est de Pinel.

Les accidents les plus pressants ayant été calmés par le traitement antiphlogistique, on doit s'informer des causes afin d'en tirer des indications curatives. Toute suppression d'hémorrhagie habituelle exige qu'on travaille à rétablir le flux devenu nécessaire à l'équilibre des fonctions. On y parvient quand les grands viscères n'ont pas reçu d'atteintes profondes, en dissipant leurs irritations et faisant appel vers le siége ordinaire du flux par les sangsues appliquées aux époques où il avait coutume de paraître. Les répercussions des exanthèmes et des écoulements invétérés réclament l'emploi des exutoires, comme les cautères, les sétons, ou, pour le moins, l'usage répété des pommades vésicantes et

des applications emplastiques, pour rubéfier la peau et y entretenir des éruptions pustuleuses.

La médication purgative a quelquefois été trouvée utile ; mais on ne peut y recourir qu'après avoir, par les saignées générales et locales, mis l'estomac et les intestins en état de supporter sans inconvénient l'action des drogues destinées à provoquer les évacuations alvines ; encore ne convient-il pas d'insister sur ces moyens. N'oublions pas que c'est une fausse théorie plutôt que l'expérience qui a suggéré l'emploi des purgatifs violents, et que ce sont des succès mal interprétés qui ont soutenu leur vogue. Certains d'entre eux, l'ellébore surtout, étaient réputés hydragogues ; et, comme l'on voyait dans le cerveau un organe froid, obstrué par des humeurs pituiteuses, on croyait faire à merveille d'appeler ces humeurs vers le bas-ventre, et de les expulser par la même voie. Quelques cures, effets d'une heureuse révulsion, ont enraciné ce préjugé, qui s'est conservé jusqu'à nos jours. On ne fait plus usage des purgatifs drastiques, on se contente des cathartiques, quand on croit devoir purger les fous. Nous n'approuvons ni cette pratique ni l'emploi des vomitifs ; on doit remédier aux irritations gastro-intestinales de ces malades par les saignées locales, et les prévenir par un régime sévère. Il est toujours nuisible de faire du canal digestif un centre habi-

tuel de fluxion. Dans l'embarras où se sont trouvés les médecins, ils ont cru pouvoir essayer l'émétique à haute dose comme contre-stimulant, selon la méthode de Rasori. Les tentatives que l'on a faites ont été telles, que cette pratique est aujourd'hui délaissée.

Les antispasmodiques diffusibles, l'opium, le musc et tous les médicaments fétides ont obtenu peu de succès dans la manie. L'opium surtout est redouté, parce qu'il tend à produire des congestions de sang dans le cerveau; mais, après des saignées suffisantes, il peut intervenir pour diminuer chez certains sujets l'excès de l'irritabilité nerveuse. Le docteur Pressat l'emploie avec avantage pour cet objet, dans son établissement situé près de la barrière du Trône. Je m'en suis également servi avec succès dans ma pratique particulière, après avoir poussé les saignées aussi loin qu'elles pouvaient l'être, toutes les fois que la mobilité nerveuse et la disposition convulsive étaient devenues les symptômes prédominants. On peut aussi, parmi les succédanés de l'opium, tenter l'extrait de jusquiame blanche; mais la belladone irrite trop énergiquement le cerveau pour qu'on puisse s'y fier.

La digitale n'a pas produit, à ma connaissance, de succès dignes d'être cités; maintenant c'est à l'acide hydrocyanique, recommandé dans les encéphalites

aiguës, que quelques praticiens ont recours. C'est un médicament peu fidèle, et dont il ne faut se servir qu'avec une grande circonspection à cause de sa propriété délétère.

Le quinquina a été essayé contre les manies périodiques; on lui a dû quelques guérisons, mais c'est un moyen peu sûr. Dans ces cas, la meilleure méthode est d'écarter les causes, de pratiquer les évacuations sanguines aux approches des époques de rechute, et d'exercer ensuite la révulsion vers l'extérieur par les différents moyens dont nous avons parlé ou par ceux que nous allons proposer.

Après les médicaments viennent les *moyens hygiéniques*, à la tête desquels il est juste de placer le traitement moral. Le premier article de ce traitement, c'est la réclusion. Il importe d'abord que le malade soit séparé des personnes avec lesquelles il a coutume de vivre. S'il reste au milieu des siens, il est toujours impérieux et plus difficile à conduire : sa fureur est au comble par la résistance qu'il éprouve, et s'il voit qu'on lui obéisse, sa fierté prend un essor extraordinaire. Ces deux extrêmes ne font qu'exaspérer l'irritation cérébrale et rendre la cure plus difficile. D'ailleurs il faut une prompte et imposante répression pour calmer les violents accès, et cela ne peut être exécuté convenablement que par des personnes étrangères. Une résistance impuis-

sante exaspère les maniaques. Mais une force éminemment supérieure, déployée avec calme, et toujours fondée sur la justice et la raison, leur impose à l'instant même, et diminue beaucoup l'impétuosité de l'innervation cérébrale. Malgré les illusions qui captivent leur attention, malgré les puissants motifs qu'ils croient avoir de traiter tout le monde avec hauteur et de faire tout le mal possible, les fous, du moins la plupart, n'ont pas perdu toute idée de justice; un reste du type normal de l'action cérébrale reparaît de temps à autre, et leur permet de reconnaître ce qu'il y a d'inconvenant ou de blâmable dans leur conduite; et si c'est toujours à propos qu'on les saisit, qu'on les enferme, qu'on les resserre dans le gilet de force, loin d'en être exaspérés, ils en sont plutôt calmés. D'autre part, s'ils sont assez dérangés pour y être insensibles, on ne court aucun risque à les soumettre à l'emploi de pareils moyens, pourvu qu'on prenne les précautions nécessaires pour qu'ils ne soient ni blessés ni meurtris. Ces moyens de répression, que la sage philanthropie de Pinel a substitués aux coups et aux chaînes dont on chargeait les aliénés, sont à peu près les seuls adoptés en France, et l'on observe que la fureur est moins commune et moins rebelle qu'autrefois. La douche d'eau froide sur la tête est le seul moyen violent dont on fasse encore usage :

on le leur fait connaître d'abord, puis on s'en sert comme d'un épouvantail pour réprimer leur fureur et les détourner des mauvaises actions. Les fous ressemblent à ces garnements de quatorze à quinze ans qui sont poussés à mal faire par un instinct secret; quoiqu'ils sachent à merveille qu'ils font du mal, et qu'ils se condamnent tacitement, ils sont toujours ramenés vers le mal par un plaisir qui les séduit plus que tout autre. Leur jouissance est fondée sur le chagrin et sur la colère des autres, et un sourire ironique en est la marque extérieure : c'est ce qu'on nomme la malice. Nous y voyons, dans tous les cas, une dépravation du besoin de la satisfaction de soi-même avec impuissance de la raison. Cet état, chez le jeune garçon, vient d'un développement encore imparfait de l'encéphale; mais chez le fou, il est un effet de l'irritation. Tous deux ont le cerveau trop excitable, et sont privés du type de la raison; mais ils diffèrent essentiellement en ce que, chez l'adolescent sain, l'irritabilité de l'encéphale est normale et tend à diminuer, en même temps que la région qui préside aux opérations intellectuelles acquiert de la prédominance; tandis que, chez le fou, l'irritabilité est morbide et tend à dépraver les organes de l'intelligence aussi bien que ceux de l'instinct. Ni l'un ni l'autre ne sont dans un état stationnaire; mais il n'y a qu'à favoriser le travail organique chez

le premier, tandis qu'il faut tout faire pour le réprimer chez le second (1).

Aussitôt que l'agitation n'existe plus, le temps de la répression est passé, mais celui de la réclusion ne l'est pas encore. Au reste, il faut observer le maniaque, et l'on aura bientôt compris s'il est prudent de lui laisser une certaine liberté. On doit surtout exercer une grande surveillance sur ceux qui ont été travaillés de la manie du meurtre et du suicide; car ce penchant est sujet à renaître après de longues interruptions, et les maniaques savent dissimuler pour inspirer de la confiance et obtenir la liberté nécessaire à l'exécution de leurs projets. Leur sang-froid à cet égard est quelque chose de surprenant. Comme souvent la gastrite entretient ces penchants atroces, le médecin devra s'attacher à en effacer jusqu'aux moindres traces. Un cautère placé sous l'un ou l'autre hypocondre pourrait contribuer à la destruction de ces irritations souvent si opiniâtres. On ne saurait douter non plus que le séton placé à la nuque ne puisse être utile, après les

(1) Consulter le *Traité sur l'aliénation mentale*, par Ph. Pinel, Paris, 1809, in-8°; les articles de M. Foville, dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, 15 vol. in-8°; l'ouvrage de C.-F. Hoffbauer, *Médecine légale relative aux aliénés et aux sourds-muets*; Paris, 1837, in-8°; et surtout l'ouvrage de M. Esquirol, *Des maladies mentales*, Paris, 1838, 2 vol. in-8° et atlas.

saignées suffisantes, dans les folies devenues chroniques, pour prévenir les altérations encéphaliques qui amènent la démence et la paralysie générale.

Pinel introduisit l'usage de classer les aliénés et de les isoler dans des divisions particulières. Son digne successeur, le docteur Esquirol, a suivi cet exemple. Le premier partage à faire est celui des sexes; de plus, on doit avoir, 1° une division pour les fous furieux, que l'on maintient par le gilet de force, en les fixant avec des liens dans un lit ou dans un fauteuil construit exprès; 2° une division pour les fous non malfaisants, mais agités : il suffit qu'ils soient enfermés; 3° une division pour les imbéciles en démence, malpropres et paralytiques, qu'on est obligé de soigner comme des enfants; 4° une division pour les maladies complicantes accidentelles, comme les pneumonies, les fièvres intermittentes; 5° enfin la division des convalescents et des fous tranquilles, qui ont la liberté de sortir dans un jardin, et qui rentrent dans leurs chambres à volonté. Il faut encore entre ces derniers établir des distinctions; car parmi eux il se trouve beaucoup de monomaniaques; et si l'on mettait ensemble ceux qui délirent sur le même sujet, ils s'exciteraient réciproquement en s'applaudissant ou se contredisant, et pourraient passer à l'état d'exalta-

tion ou de fureur, ce qui diminue toujours les chances de guérison.

Mais, du reste, ce n'est pas ce qu'on observe le plus souvent. Les fous sont égoïstes et tendent à s'isoler les uns des autres; chacun d'eux est assez fortement occupé de sa chimère pour faire peu d'attention à ses compagnons d'infortune. L'un se promène à grands pas, escorté par des êtres imaginaires qu'il voit sans cesse autour de lui; l'autre se retire dans un coin pour contempler à loisir ces objets fantastiques et s'entretenir paisiblement avec eux; un troisième est assis dans l'immobilité, dans le silence, et paraît livré à la méditation la plus profonde, quoique souvent il ne pense à rien, comme l'a si bien dit le docteur Esquirol dans la description pittoresque qu'il a faite d'une maison d'aliénés (1). Tous sont en défiance les uns des autres, se méprisent mutuellement, et se croient les seuls raisonnables; car ils savent très bien qu'ils sont dans une maison d'aliénés, mais ils pensent que c'est injustement, et par la persécution de leurs ennemis ou de leurs proches qu'ils y sont détenus. Il ne faudrait pas conclure de là que le séjour de ces lieux soit un obstacle à leur guérison, et un motif qui doive en

(1) Voyez le chapitre qui traite des MAISONS D'ALIÉNÉS dans son ouvrage *Des maladies mentales*. Paris, 1838, t. II, pag. 399 et suiv.

dégoûter les familles. Les fous font trop peu d'attention aux autres fous pour en être défavorablement impressionnés ; et quand ils seraient chez eux, ils n'en voudraient pas moins à leurs parents et à leurs amis ; car ils auraient toujours le motif de la détention ou de la réclusion pour exciter leur ressentiment ; ils s'emporteraient également, soit contre l'arbitraire de leurs parents, soit contre la désobéissance de leurs subordonnés : leur fierté serait toujours humiliée de la résistance ou du ton impérieux de leurs domestiques, etc., etc. Le propre de la folie est de dépraver les affections, aussi bien que l'intelligence ; et l'expérience prouve que, revenus à eux-mêmes, les fous ne conservent point de rancune contre ceux qui les ont fait enfermer.

Tant que les fous n'ont pas perdu la mémoire et l'attention, ils abandonnent leur série d'idées au moment où on les apostrophe, et répondent juste, pour un temps plus ou moins long, aux questions qui leur sont faites. Tous ceux qui sont dans ce cas ne doivent pas être jugés sans ressource. En mettant de côté toutes les abstractions personnifiées sous les noms de facultés ou de principes, en un mot toutes les considérations ontologiques, pour s'en rapporter aux phénomènes observables, on trouve que l'homme devient fou parce que son cerveau devient surexcité ; la première indication est donc de

porter le calme dans cet organe par tous les moyens dont l'expérience a fait connaître l'efficacité. Cette première indication remplie, l'observation attentive apprend que, bien que le cerveau soit encore surexcité, il est possible de remettre la pensée dans le type normal par des impressions faites sur les sens. On remarque aussi que lorsqu'elle opère sur ces impressions, l'intelligence paraît normale, mais qu'aussitôt qu'elle agit sur des souvenirs, elle redevient anormale. En d'autres termes, on remarque que des impressions sensitives il résulte des idées conformes au type de la raison ; et que des souvenirs il résulte des idées étrangères à ce type. L'indication est donc de faire en sorte que l'intelligence agisse le plus possible d'après les impressions sensitives, et le moins possible d'après les souvenirs. Voilà bien un déplacement d'excitation, une contre-excitation, une révulsion véritable, physique et morale ; mais elle s'opère dans l'appareil nerveux encéphalique ; elle agit trop près du point surexcité, et peut ainsi perdre son caractère de contre-excitation qui la rend révulsive pour devenir excitation directe, et même des plus pernicieuses ; car, à force de chercher à distraire les fous de leurs idées prédominantes, on les excite et on les conduit même à l'état de fureur. C'est pour cette raison que l'on doit donner la préférence aux occupations et aux exercices musculai-

res qui sont de nature à fixer l'attention des convalescents (1). Certains jeux tendant à exercer le corps, le jardinage, ont été vantés pour cet objet. La gymnastique devrait y figurer en première ligne, et toutes les maisons d'aliénés devraient être pourvues des machines inventées ou perfectionnées par le colonel Amoros. On trouverait dans ces moyens une double révulsion : celle d'une série d'idées vers une série différente, et celle de l'innervation qui sert aux opérations de l'intellect, de la mémoire, de l'imagination, vers l'innervation qui dirige l'action musculaire, c'est-à-dire une révulsion qui agit beaucoup plus loin du point principal d'irritation que celle que l'on obtient par les excitations faites sur les sens.

Quant aux discussions tendant à montrer aux fous qu'ils sont dans l'erreur, on doit s'en abstenir plus encore que de la mauvaise habitude de caresser leur chimère pour acquérir leurs bonnes grâces. La première méthode les exaspère à l'instant même; c'est l'excitation directe dont nous parlions il n'y a

(1) Voir le *Compte-rendu au Conseil-général des hospices et hôpitaux civils sur le service des aliénés*, par M. Desportes ; Paris, 1836 ; ouvrage où l'on trouvera, de même que dans celui de M. Esquirol, des détails intéressants sur les bons résultats obtenus par l'établissement de la maison de convalescence et par l'adoption des travaux de maçonnerie, charpenterie, menuiserie, serrurerie, terrassement, etc. (C. B.)

qu'un instant; la seconde finirait aussi par là, si l'on continuait trop long-temps. On ne doit leur faire de concessions que pour un moment, afin de les conduire doucement à la distraction et au travail. Il est toujours dangereux de les tromper, car ils s'en aperçoivent et ne pardonnent pas facilement; cela les décourage, les irrite, et empêche le calme nerveux si nécessaire à leur guérison.

Tous les médecins qui ont observé les fous de près s'accordent en ce point, que le premier signe de guérison et le plus sûr de tous est le retour des affections accoutumées. Tant que le détenu déclame contre les personnes qui lui étaient chères, et qu'il méconnaît les soins de son médecin et de ses gardiens, tant qu'il se plaint *sans fondement* d'injustices et de mauvais traitements, on doit se défier du retour apparent de sa raison. Même jugement à porter, s'il ne condamne pas ce qu'il a fait dans sa folie; car son premier mouvement est de convenir qu'il a été fou et de blâmer ses extravagances, dont il est rare qu'il ait entièrement perdu la mémoire, mais qu'au contraire il raconte avec les plus grands détails, à l'exception toutefois de ce qui s'est passé dans le plus haut degré de l'agitation; et cela par la raison que nous avons plus haut déduite, page 478.

Dès que les fous ne peuvent plus soutenir une conversation raisonnable, dès que leur attention se

relâche en vous écoutant, qu'ils vous regardent niaisement, qu'ils retombent dans des chimères diversifiées et incohérentes, ou recommencent certains mouvements automatiques dont ils ont pris l'habitude et qu'ils venaient d'interrompre; quand tout cela arrive, malgré les efforts qu'ils semblent faire pour se contenir, écouter et comprendre, on doit juger que la mémoire est affaiblie, que la démence se déclare et que la maladie est incurable. Mais avant de prononcer, il ne faut pas oublier que l'impossibilité de penser, et même la stupidité la plus complète, peuvent être l'effet d'une congestion passagère. Un fou ne peut donc être classé parmi les imbéciles en démence que lorsqu'il a passé par tous les degrés de la maladie. Mais lorsqu'après avoir donné des preuves d'une excessive irritabilité morale, qui se peint à l'extérieur par la pâleur, la maigreur et la crispation du *facies*, un fou perd la mémoire et l'attention, et prend un visage calme, en même temps qu'il engraisse et qu'il acquiert de la fraîcheur, la démence est certaine, et les révulsions physiques et morales ne peuvent plus avoir d'autre effet que de maintenir sa bonne nutrition et de prévenir les congestions cérébrales. Mais si, en outre, la parole devient difficile et la marche chancelante, la paralysie générale est imminente, et toute tentative dans le sens des deux révulsions est inutile. A

plus forte raison doit-il en être ainsi, si les malades ont eu plusieurs apoplexies incomplètes, s'ils sont épileptiques, et s'ils ont déjà perdu l'usage de quelques sens ou de quelques muscles.

Il faut dès lors se borner aux précautions hygiéniques, aux moyens de propreté, et au traitement des accidents qui peuvent survenir à ces imbéciles. Par exemple, il n'est pas rare qu'un excès de sanguification les expose à l'apoplexie, et qu'une saignée ou des sangsues soient nécessaires pour la prévenir. On juge de l'utilité de ce moyen par l'excès de la coloration, par un surcroît de torpeur des mouvements musculaires, par l'augmentation de la somnolence et du balbutiement, par la plénitude du pouls, etc. Une saignée faite, dans ces cas, semble ranimer le malade, lui rendre la faculté de marcher, et même un peu d'attention, ce qui donne de l'espoir aux personnes sans expérience; mais cet espoir ne tarde pas à s'évanouir.

Il est également possible qu'une gastro-duodénite, un engorgement du foie, un embarras stercoral, exigent une application de sangsues à l'épigastre, aux hypocondres, ou l'usage d'un purgatif; mais il serait dangereux de leur en faire prendre l'habitude.

Le traitement des maladies accessoires ne diffère pas, chez les fous, de ce qu'il doit être pour le

reste des hommes; mais il faut surtout s'attacher à prévenir ces complications, en les préservant du froid par des vêtements de laine, en leur faisant perdre l'habitude qu'ils ont souvent de se déshabiller, en veillant à la propreté de leurs cabinets, à ce que l'humidité n'y soit jamais stagnante, en les échauffant pour cela, durant l'hiver, avec des cheminées disposées de manière que l'insensé ne puisse faire un mauvais usage du feu.

On est parfois réduit à introduire les aliments dans la bouche des hommes en démence, pour les empêcher de mourir de faim, et à les nettoyer plusieurs fois par jour afin de les débarrasser de leurs ordures; mais on peut faire fabriquer des chaises et des lits qui les empêchent de se salir.

Souvent aussi l'on est forcé de faire construire les lits de manière que les imbéciles à demi-paralysés ne se laissent pas tomber sur le carreau, où ils pourraient mourir de froid, ou du moins contracter quelque affection grave. Aucun de ces petits soins ne doit être négligé pour prévenir les complications qui n'abrègent que trop souvent les jours de ces infortunés.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.